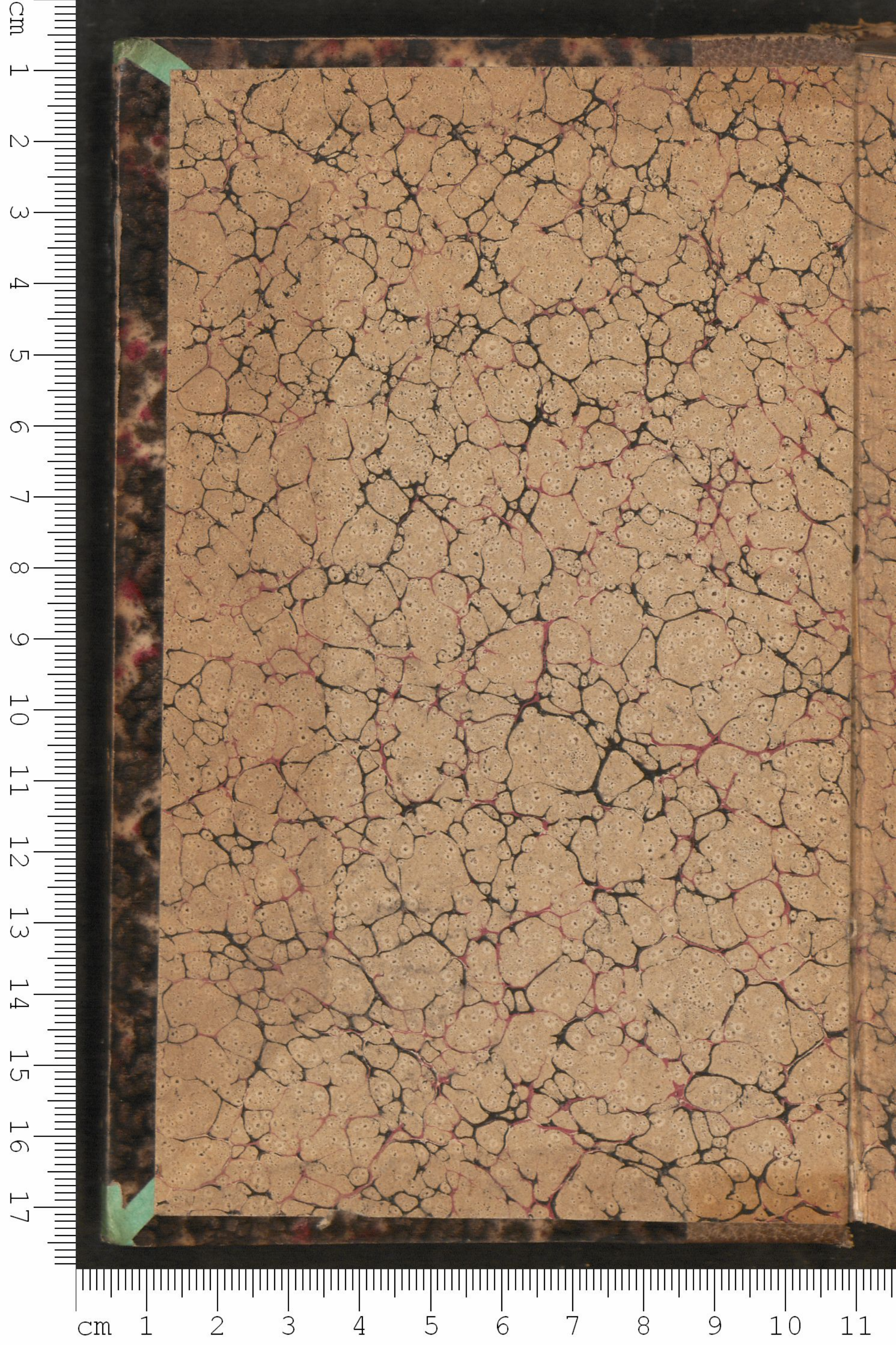
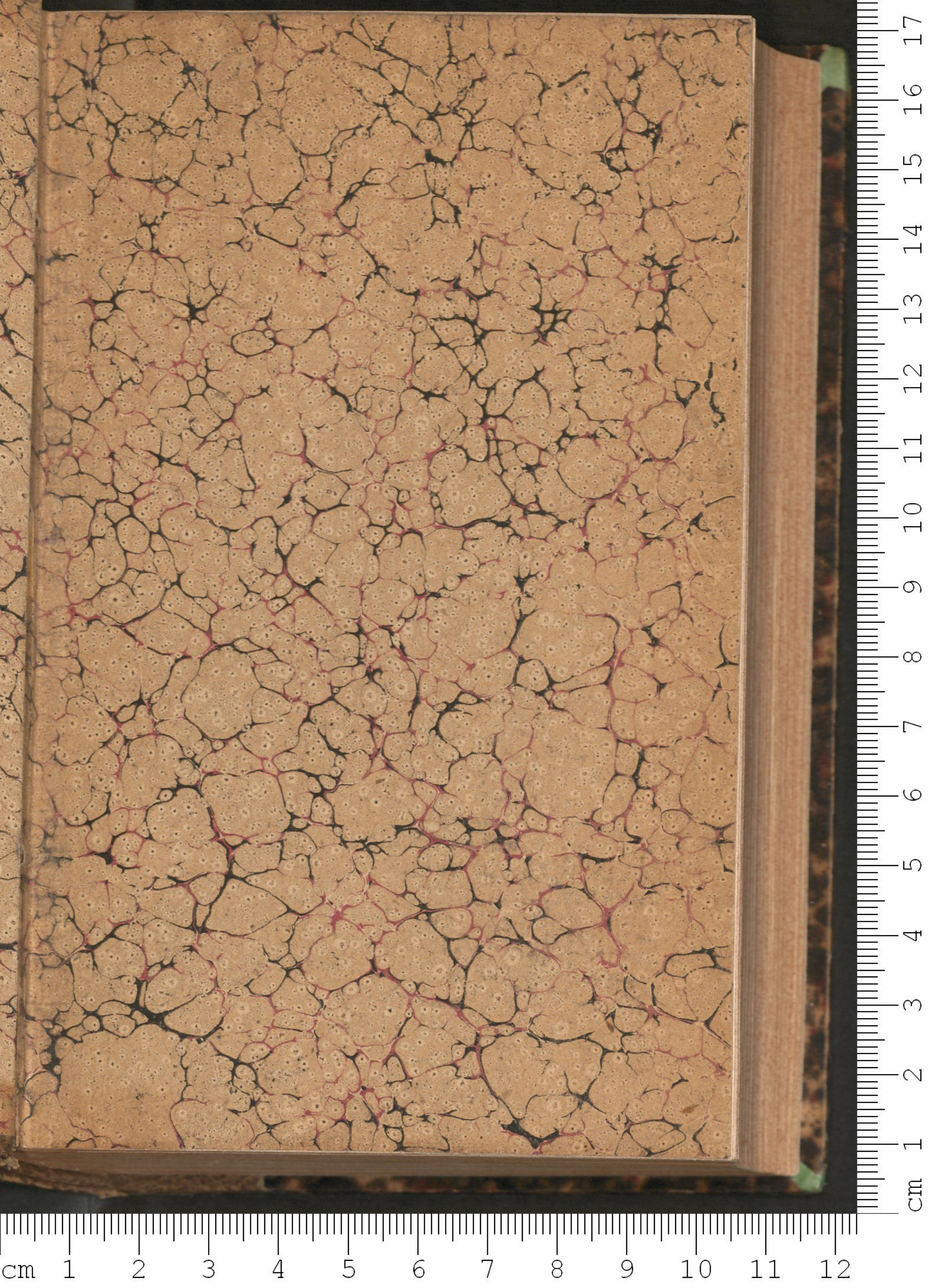
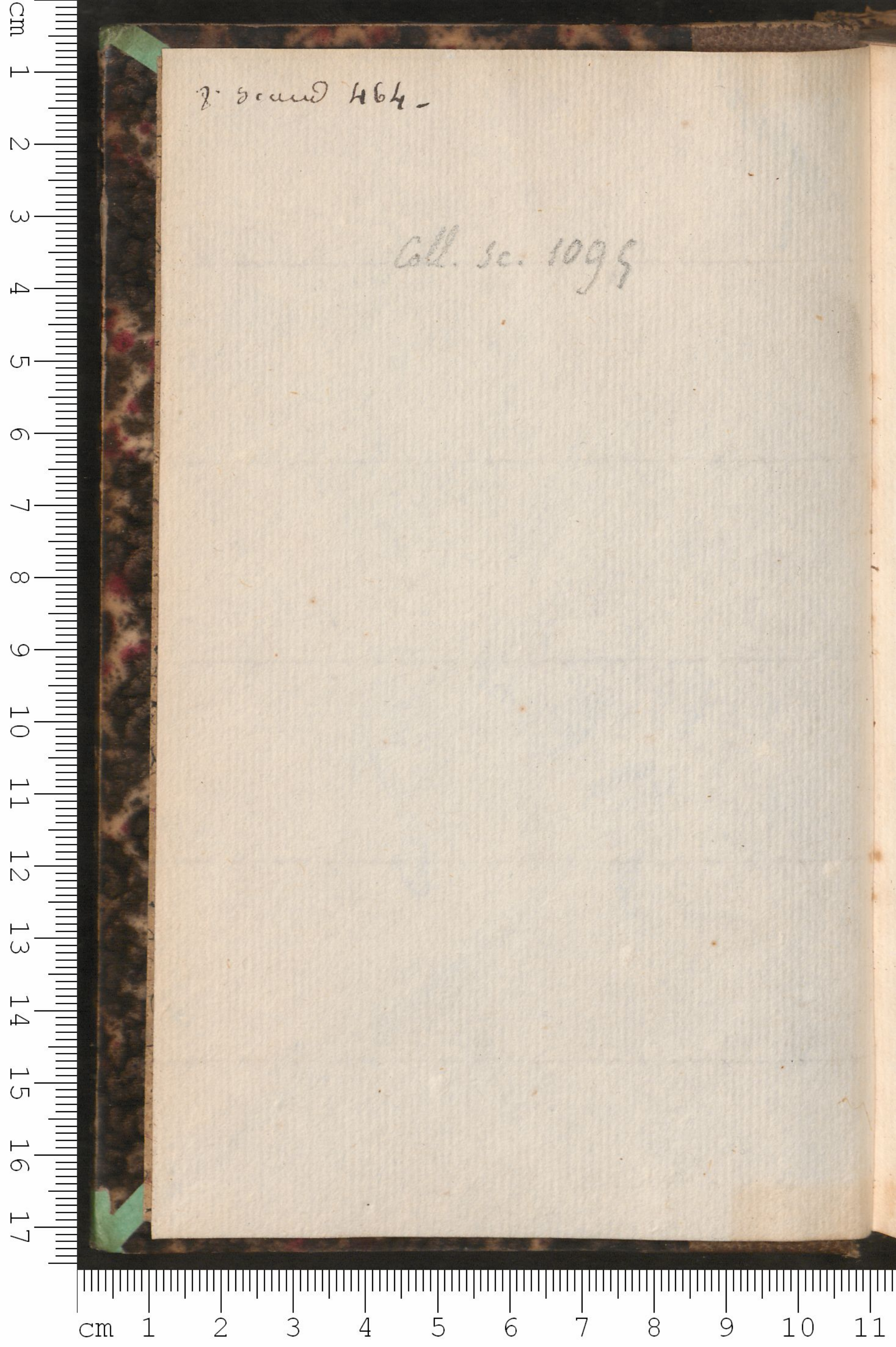

BIBL. STE. GENEV.
LÉOUZON LE DUC
LA
BALTIQUE
Scand.
464

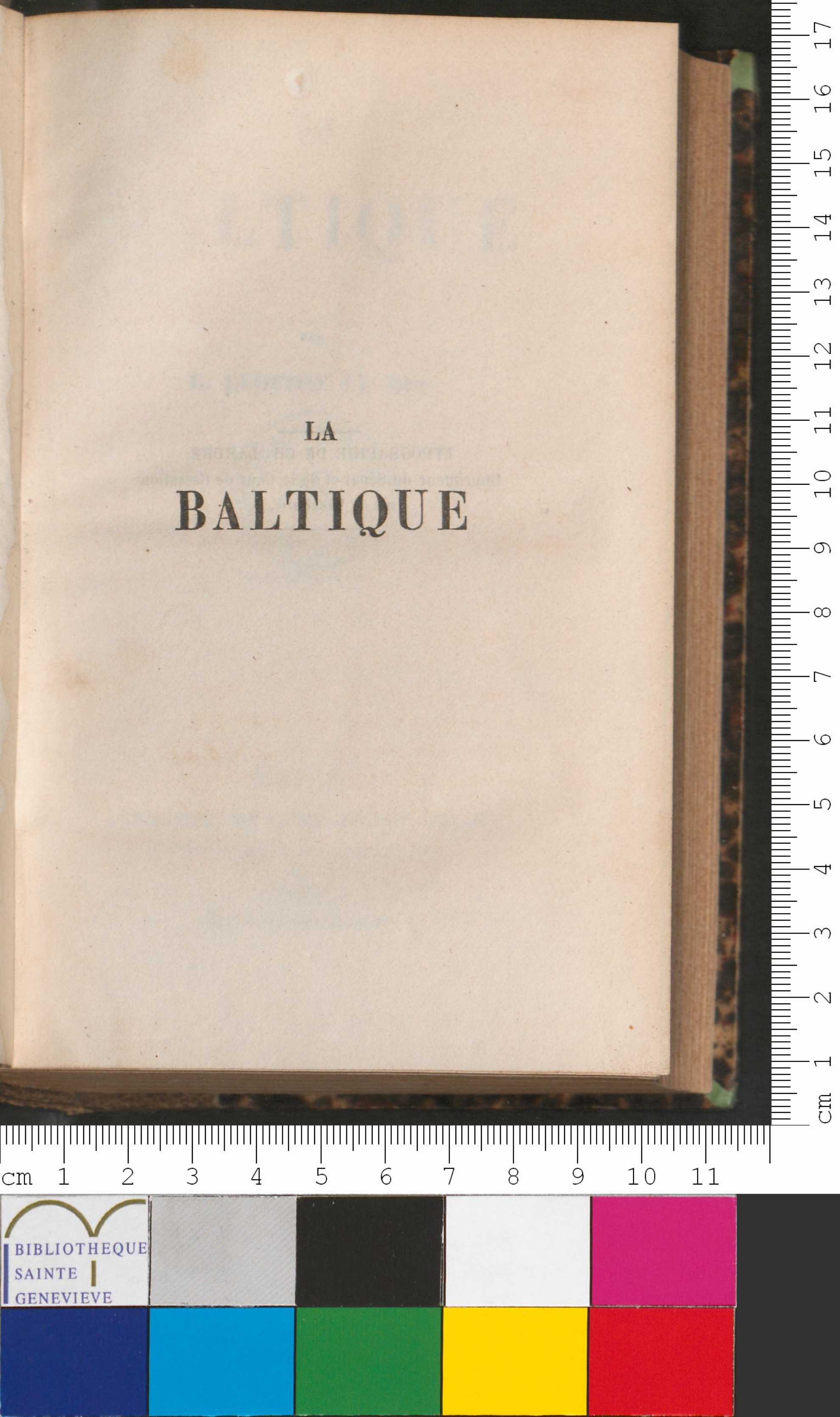




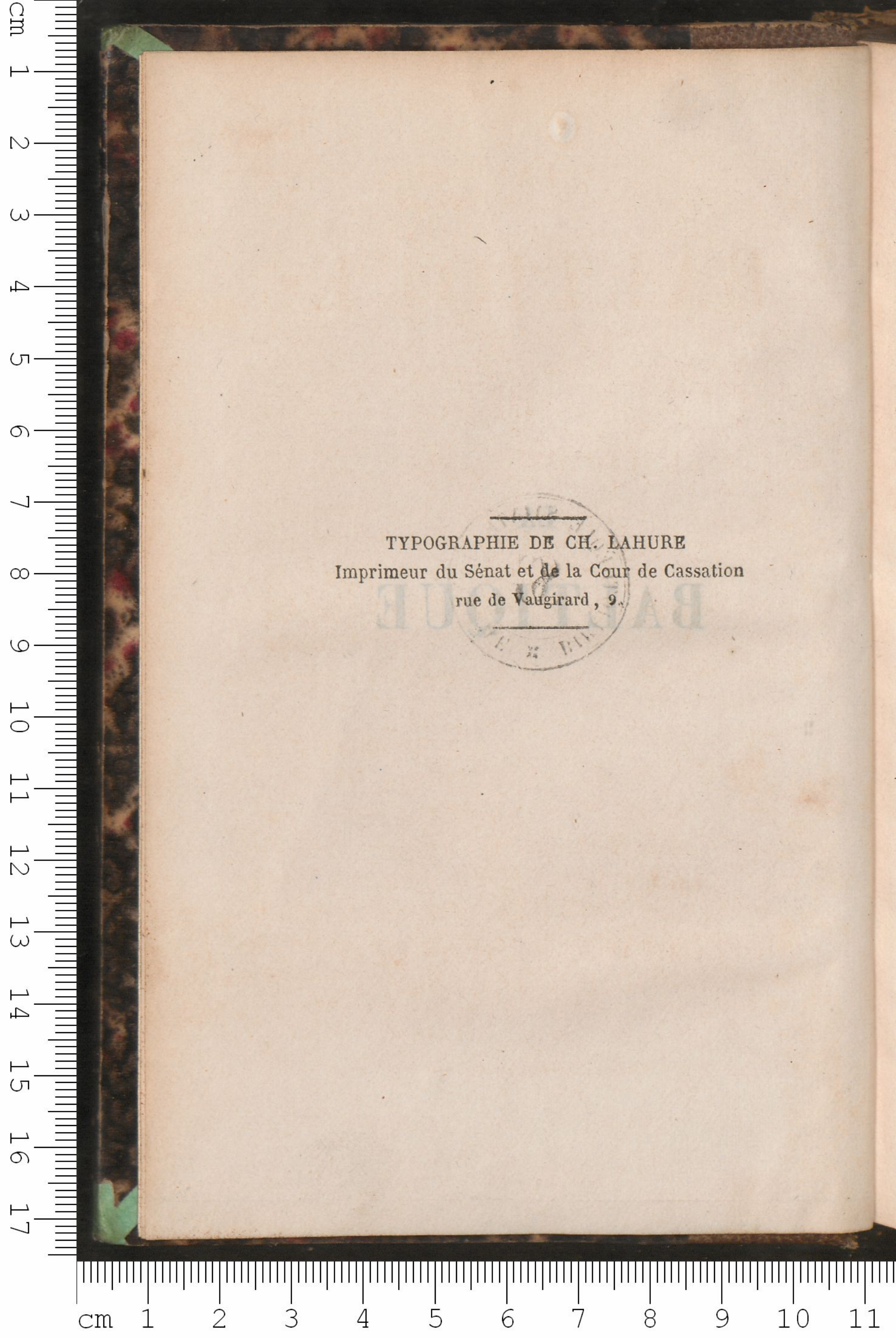





8° Scand 464 -
Coll. sc. 1095



LA BALTIQUE



TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE
Imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9.

LA
BALTIQUE

PAR

L. LÉOUZON LE DUC



PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1855

PRÉFACE.

Cet ouvrage est le résultat de mes nombreux voyages dans les pays que baigne la Baltique. On y trouvera donc mes impressions et mes observations personnelles. On y trouvera aussi plus d'une trace d'études faites après coup. Il est impossible, en effet, à un étranger, quelque longues, quelque répétées que soient ses explorations, de recueillir sur les lieux qu'il visite une somme de données assez complètes; il a rarement d'ailleurs, au milieu des émotions du voyage et sous l'éblouissement des mille scènes nouvelles qui se déroulent devant lui, tout le calme, tout le sang-froid que requiert une appréciation réfléchie et impartiale. C'est pourquoi j'ai cru devoir, par respect pour mes lecteurs, reviser avec soin la plupart des jugements que j'avais formulés dans un mouvement spontané. Les documents ne m'ont pas manqué pour ce contrôle. J'ai rapporté des pays que j'ai parcourus, indépendamment de mes notes manuscrites, de précieuses communications particulières, comme aussi les publications les plus sûres, les plus étudiées des écrivains et des publicistes nationaux. D'utiles relations

engagées pendant mon séjour dans ces pays m'ont permis, en outre, de me tenir au courant de tout ce qui s'y est passé d'important depuis mon retour. Plus d'une fois, je l'avouerai, dans ce second travail, j'ai dû revenir sur des opinions préconçues : certains faits, certains usages, qui m'avaient choqué d'abord, m'ont paru convenables, naturels; certains autres auxquels j'avais applaudi avec enthousiasme m'ont laissé froid ou indifférent. Un sentiment, toutefois, qui a présidé à ce consciencieux remaniement, c'est la sympathie. Je n'oublierai jamais tout ce que j'ai rencontré d'agrément, de bienveillance dans mes pérégrinations de la Baltique : la Suède, la Finlande, le Danemark m'ont laissé de ces souvenirs qui ne périssent pas; mes appréciations ont dû en porter l'empreinte. Je n'ai pas à le regretter; car tel est, d'ailleurs, mon caractère, qu'en aucun cas la reconnaissance du cœur ne saurait troubler chez moi l'impartialité de l'esprit.

La route que je parcours dans cet ouvrage a été explorée avant moi. Ampère, ce hardi pionnier, ce fécond initiateur, y a planté de lumineux jalons; Philarète Chasles, avec son esprit original, son vigoureux élan, s'y est glorieusement aventuré dans ses leçons du Collége de France; puis est venu Xavier Marmier avec ses lettres si sagaces, si palpitantes; Daumont, Clausade, le baron Sibuet; Lefebvre Deumier, dans son excellente étude sur *OEhlenschläger;* je citerai aussi Mme Léonie d'Aunet : son *Voyage au Spitzberg* est un chef-d'œuvre d'intérêt et de grâce piquante; on aime à voir une main de femme jeter des fleurs sur

ces régions sévères. J'ai profité de ces divers travaux, mais sans les copier ni les refaire; mon cadre était plus vaste, mon but différent. J'ai voulu faire connaître les pays de la Baltique dans leur ensemble . la Suède et la Norvége, la Finlande, l'Esthonie, la Livonie, la Courlande, le Danemark. Tâche délicate; car, ne pouvant épuiser chaque sujet, il m'a fallu y choisir les éléments les plus caractéristiques et les plus propres à intéresser généralement. N'aurai-je rien omis d'important? J'ose à peine me le promettre. Ce que je puis du moins affirmer, c'est que j'ai fait tout ce qui dépendait de moi pour répondre à la légitime curiosité qu'excite dans toute l'Europe cette Baltique où flottent les pavillons réunis de la France et de l'Angleterre et où s'agitent tant de craintes et tant d'espérances. *Mes lecteurs jugeront si j'ai réussi.*

Paris, le 24 juillet 1855.

OBSERVATIONS

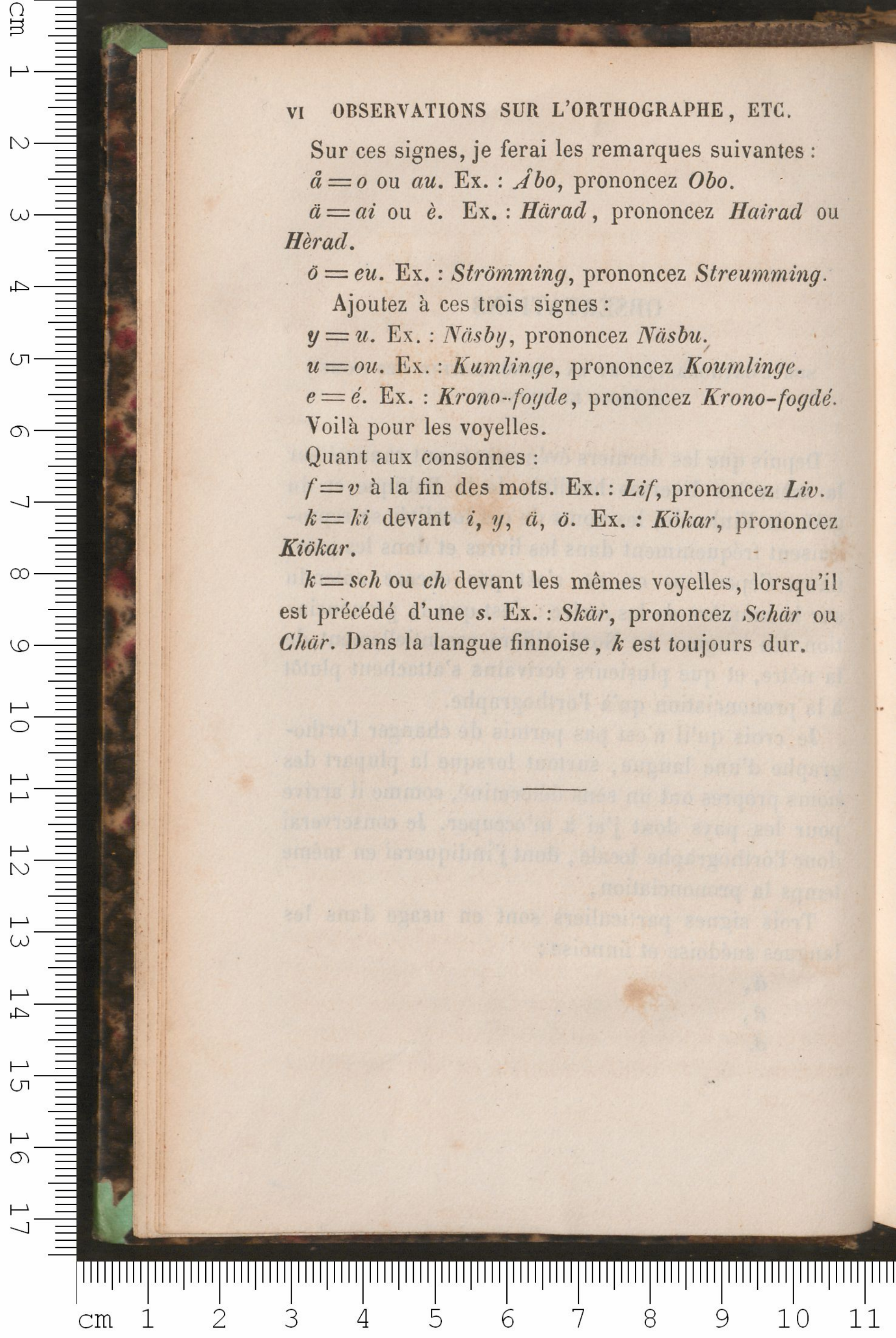
SUR L'ORTHOGRAPHE ET LA PRONONCIATION DES NOMS SUÉDOIS ET FINNOIS.

Depuis que les derniers événements ont ramené sur la scène les diverses localités de la Baltique et du golfe de Finlande, les noms de ces localités se reproduisent fréquemment dans les livres et dans les journaux. Cependant on ne s'est pas encore entendu sur la manière de les écrire : c'est que la prononciation des langues du Nord diffère essentiellement de la nôtre, et que plusieurs écrivains s'attachent plutôt à la prononciation qu'à l'orthographe.

Je crois qu'il n'est pas permis de changer l'orthographe d'une langue, surtout lorsque la plupart des noms propres ont un sens déterminé, comme il arrive pour les pays dont j'ai à m'occuper. Je conserverai donc l'orthographe locale, dont j'indiquerai en même temps la prononciation,

Trois signes particuliers sont en usage dans les langues suédoise et finnoise :

å,
ä,
ö.



Sur ces signes, je ferai les remarques suivantes :

å = *o* ou *au*. Ex. : *Åbo*, prononcez *Obo*.

ä = *ai* ou *è*. Ex. : *Härad*, prononcez *Hairad* ou *Hèrad*.

ö = *eu*. Ex. : *Strömming*, prononcez *Streumming*.

Ajoutez à ces trois signes :

y = *u*. Ex. : *Näsby*, prononcez *Näsbu*.

u = *ou*. Ex. : *Kumlinge*, prononcez *Koumlinge*.

e = *é*. Ex. : *Krono-fogde*, prononcez *Krono-fogdé*.

Voilà pour les voyelles.

Quant aux consonnes :

f = *v* à la fin des mots. Ex. : *Lif*, prononcez *Liv*.

k = *ki* devant *i*, *y*, *ä*, *ö*. Ex. : *Kökar*, prononcez *Kiökar*.

k = *sch* ou *ch* devant les mêmes voyelles, lorsqu'il est précédé d'une *s*. Ex. : *Skär*, prononcez *Schär* ou *Chär*. Dans la langue finnoise, *k* est toujours dur.

LA BALTIQUE.

GOTHEMBOURG.

I.

Arrivée en Suède. — Fantaisie et réalité. — Aspect de Gothembourg.

La première fois que j'entrai en Suède, ce fut par la ville de Gothembourg (*Götheborg*). Je venais d'Allemagne. Le soleil de juin commençait à monter à l'horizon et à épancher dans l'atmosphère ces lueurs fantastiques qui donnent un caractère si étrange aux longs jours d'été du Nord. Mon imagination était vivement surexcitée; tout le monde d'Odin se dressait devant moi; je m'attendais à des apparitions merveilleuses. C'est à peine si le sifflement de la machine à vapeur qui m'emportait à travers le Kattégat interrompait de temps en temps ma rêverie. Enfin le canon de Gothembourg salua notre arrivée. Je tombai soudain de mon idéal; au

lieu de la chimère antique, je rencontrais la réalité moderne.

Eh bien ! je ne m'en plaindrai pas. On aime à voir la civilisation occidentale étaler ses phénomènes jusqu'au sein des régions qui semblaient le moins faites pour elle. C'est de sa part signe de force, signe de vérité. Du reste, pour être une ville du nouvel âge, Gothembourg n'en conserve pas moins de vives empreintes de son type originel. Quoi de plus antique, de plus puissamment national que ces hauts rochers, déserts aériens, qui environnent la cité ? que ces vieux châteaux forts dont les ruines roulent au-dessus de sa tête ? que ces forêts de bouleaux et de sapins qui la dominent et que fait tressaillir la voix tourmentée des cascades ? On se sent là en pleine Suède ; et, si le port de Gothembourg est de forme contemporaine, on n'éprouverait, néanmoins, aucun étonnement à y voir surgir quelque vaisseau-dragon chargé de *Vikingar* et commandé par un Ragnar ou un Harald.

II.

Hôtels de Gothembourg. — Singuliers compagnons de voyage.

Mon premier soin, en arrivant à Gothembourg, fut de chercher un hôtel. Un officieux inconnu au-

quel je m'adressai me conduisit dans une sorte de maison garnie décorée de ce nom. Tout y était sens dessus dessous; pas une chambre, pas un lit en état; je me crus au milieu d'un déménagement. C'est qu'on n'attend jamais personne dans ces hôtels du Nord. L'hospitalité privée leur fait une telle concurrence qu'ils se soucient à peine d'exister.

Au bruit de mon arrivée et de celle de mes bagages, la maîtresse de la maison accourut. Elle me salua, me questionna, me complimenta; enfin elle s'occupa de mon gîte. Comme je m'applaudis alors d'avoir déjà voyagé en Russie! Quiconque a goûté d'une auberge moscovite peut défier toutes les auberges du monde; il est aguerri. Les hôtels d'Angleterre, d'Allemagne surtout, sont loin, sous ce rapport, d'être aussi utiles; ils gâtent le voyageur.

Mais, si je m'accommodai si facilement de mon destin, il n'en fut pas de même de deux autres étrangers qui m'accompagnaient. Singuliers personnages! l'un, gentleman anglais tout frais sorti de Londres, se rendait en Laponie pour y voir le soleil à minuit [1]; l'autre, Allemand illu-

1. On sait qu'à l'extrême nord de l'Europe, pendant la nuit du 23 au 24 juin, le soleil reste visible à l'horizon. Beaucoup de voyageurs se rendent à cette époque en Laponie, pour y contempler du haut du mont Ava-Saxa, voisin de Torneå, ce curieux phénomène. Les bateaux à vapeur qui font le service direct entre la Suède et le nord de la Finlande sont redevables chaque année au solstice d'été d'un surcroît considérable de bénéfices

miné, voyageait pour *la palingénésie de l'instinct originel*.

L'Anglais n'avait parlé, durant toute la traversée, que du soleil nocturne; calme et flegmatique, d'ailleurs, mangeant son roastbeef, buvant son Xérès, et roulant, au besoin, sous la table. Quant à l'Allemand, c'était un prédicateur intrépide, prenant son rôle au sérieux et cherchant à tout prix à faire des prosélytes. Rien de plus excentrique que sa tenue : cheveux blonds flottants, barbe rousse flottante, feutre gris à larges bords, gilet rouge, pantalon jaune, souliers ferrés et ronds par le bout, paletot-sac noir boutonné de haut en bas, épaules recouvertes d'une large pèlerine blanche attachée sous le menton avec une épingle d'or, lunettes sur le nez, long bâton à la main. Voilà l'apôtre ! On eût dit d'un ancien roi danois, ou d'un artiste moderne du Wurtemberg.

III.

Histoire de Gothembourg.— Situation de la ville.— Fortifications. — Amour-propre national chez les Suédois.

C'est avec ces deux compagnons que je sortis, le lendemain de mon arrivée à Gothembourg, pour voir et étudier la ville. Les gamins ne tardèrent pas à nous faire cortége; l'accoutrement du palin-

génésiste les attirait; l'Anglais les chassait à coups de canne. Une lettre particulière, que j'avais à remettre à un académicien de la localité, m'offrit heureusement un prétexte pour m'échapper.

Cet académicien était un homme remarquablement savant, comme le sont du reste, généralement, les académiciens du Nord; il était surtout d'une rare instruction en histoire. Voici ce qu'il m'apprit sur l'origine de Gothembourg :

« Deux villes du nom de Lödöse, détruites successivement au XIVe et au XVIIe siècle, l'une par les Danois, l'autre par un incendie, ont servi de noyau à Gothembourg. Ce n'est, toutefois, qu'à l'année 1607 qu'on peut rapporter, à proprement parler, sa fondation. Charles IX, alors roi de Suède, invita les Hollandais à y prendre part : c'était une conséquence des maximes économiques qui prévalaient, dans ces temps reculés, auprès des monarques suédois. Rien ne les charmait tant que de voir leurs ports et leurs marchés envahis par les étrangers; leurs sujets n'en auraient-ils pas plus de loisirs? Gothembourg ne fut donc pas plus tôt debout, que les Hollandais s'y établirent comme par droit de propriété. On y vit affluer aussi des Anglais, des Écossais, des Hanséates, jusqu'à des paysans de contrées lointaines, réclamant pour eux le privilége exclusif d'en cultiver les campagnes.

« Mais, à l'époque dont je parle, la vieille jalousie du Danemark contre la Suède était à peine éteinte : l'essor glorieux de la nouvelle cité la ralluma. Gothembourg fut pris et détruit par Christian IV ; Gustave-Adolphe dut le rebâtir. On raconte que ce roi, s'étant rendu sur les lieux pour examiner s'il ne conviendrait pas de changer l'assiette que Gothembourg avait occupée jusqu'alors, et explorant la rive méridionale du fleuve de Götha, auprès de son embouchure, vit un petit oiseau poursuivi par un aigle s'abattre tout à coup à ses pieds. N'était-ce pas là un avertissement du ciel ? C'est ainsi que l'interpréta Gustave-Adolphe, et il décida que la ville serait rebâtie à l'endroit même qu'avait marqué la chute de l'oiseau : situation, en effet, bien préférable à celle qu'on abandonnait, puisqu'elle faisait du nouveau Gothembourg un véritable port de mer. Cette fois Gothembourg se releva pour ne plus tomber. En vain l'incendie l'a cent fois menacé ; toujours il est resté debout ! Gothembourg compte aujourd'hui parmi les plus belles et les plus riches cités de l'Europe. »

Après ce court exposé historique, l'obligeant académicien passa en revue les diverses antiquités que renferme la capitale de la Gothie ; il me signala entre autres, comme digne de toute mon attention, la forteresse de Gullberg, et me proposa de m'y accompagner.

Chemin faisant, et avant d'arriver aux ruines, je pus admirer à l'aise les splendeurs de la cité moderne. Elle est sillonnée par plusieurs canaux couronnés de ponts élégants, dont le plancher brisé au milieu se redresse, de chaque côté, à l'instar des ponts-levis, pour livrer passage aux bateaux à vapeur et aux petits navires. Chaque grande rue forme un quai où les arbres verts se marient avec les mâts qui couvrent les canaux, ce qui donne à Gothembourg l'aspect de Venise. L'illusion est complète, lorsqu'aux soirs d'été des barques légères transportent d'une rive à l'autre de bruyantes compagnies ou des couples silencieux. Mon académicien s'exaltait à m'expliquer toutes ces merveilles : pas un pont dont il ne me nommât l'architecte, pas une maison dont il ne me racontât la chronique. Ici était né Lidner, ce poëte fantasque qui chanta dans l'ivresse et mourut dans la misère ; là, Chapman, le créateur de la flotte suédoise ; plus loin Fogelberg, le grand sculpteur ; Graffmann, le paysagiste ; Bejer, le décorateur ; Sahlgren, le bienfaiteur patriote. Tel palais avait servi d'asile à Charles X en 1804, tel autre, en 1807, à la duchesse d'Angoulême et à Louis XVIII.

Enfin, nous arrivâmes à la forteresse de Gullberg. Ses vastes ruines hérissent les rochers aux flancs desquels elle fut jadis suspendue, et de ses murailles démantelées se détachent de temps en

temps de lourdes pierres qui roulent au fond du fleuve de Götha, perpétuant ainsi, par le bruit de leur chute, celui des assauts qui les ont tant de fois ébranlées. La forteresse de Gullberg a été bâtie en 1303 par Birger Magnusson, pour se défendre contre ses frères Erik et Waldemar, dont les sanglantes menées infestaient constamment la Westrogothie. Elle servait aussi de boulevard à la Suède contre la Norvége, alors unie au Danemark, et par conséquent hostile. Ce qui en reste aujourd'hui a échappé, partie aux dévastations de l'ennemi, partie à une démolition provoquée par le gouvernement suédois lui-même, en 1806, dans le but de s'épargner l'entretien d'une garnison nombreuse et dont l'utilité était désormais trop problématique. On n'a conservé de l'ancien Gullberg que deux petits forts appelés, l'un *Couronne de Götha*, l'autre *Lion de Götha*. Si l'on y ajoute la nouvelle citadelle d'Elfsborg, bâtie sur une île du fleuve de Götha, du côté de la mer du Nord, on aura une idée complète du système de fortification qui protége actuellement la ville et le port de Gothembourg.

En tournant le *Lion de Götha* pour reprendre la route de la cité, nous rencontrâmes l'Allemand et l'Anglais qui se donnaient le plaisir, eux aussi, de visiter les ruines. Je les présentai à l'académicien. Il les accueillit avec cette politesse et ce luxe de

formules honorifiques dont les Suédois sont si prodigues ; et comme, d'ailleurs, il leur parlait à chacun dans leur propre langue, il les eut immédiatement pour amis. L'Anglais surtout ne se possédait pas. Ces gens-là font ordinairement le tour du globe sans savoir un seul mot d'un autre idiome que le leur, ce qui, pour le dire en passant, les rend vis-à-vis des étrangers d'une exigence qui va parfois jusqu'à la brutalité. Mon Anglais avait trouvé en moi, il est vrai, un compagnon assez commode ; je causais avec lui à coups de lexique. Mais l'académicien m'eut bientôt détrôné.

Il faut dire aussi que le lieu où nous nous trouvions était singulièrement propre aux épanchements. Tout le panorama de Gothembourg se déroulait à nos pieds. D'un côté, la mer avec ses navires cinglant au port ou s'enfonçant dans l'espace ; de l'autre, le fleuve de Götha, vaste polype aux cent bras ; et entre toutes ces eaux, des rochers, des forêts, des places bruyantes, des quais ombragés, des jardins fleuris, des clochers, des tours, des palais, des édifices de tout ordre et de toute destination.

Nous tourmentions notre académicien de questions. Il y répondait avec une satisfaction marquée. Rien ne flatte un Suédois comme l'admiration que l'on témoigne pour les choses de son pays. C'est répondre à un de ses sentiments les plus chers ;

bienvenu qui lui fournit l'occasion de l'exprimer. J'ai connu des Suédois qui, sous ce rapport, poussaient le patriotisme à un degré d'hyperbole qu'on imaginerait difficilement.

« Voyez-vous? me disait un jour l'un de ces derniers, à Stockholm, en me montrant un petit palais que nous comparerions tout au plus à notre hôtel de la Légion d'honneur. Comme c'est beau! comme c'est complet! J'aime bien mieux cela que les Tuileries; c'est beaucoup plus simple. »

En effet, c'était beaucoup plus simple!

Notre cicerone n'avait pas cette faiblesse. Il avait d'ailleurs le bon esprit de n'aborder que des choses de sa compétence. Après avoir énuméré tous les établissements scientifiques et littéraires dont la ville de Gothembourg est si riche, il nous donna des détails intéressants sur les gymnases.

IV.

Colléges ou gymnases en Suède. — Restaurants. — Cuisine suédoise. — La palingénésie de l'instinct originel. — Le *broderskål*, ou toast fraternel.

On entend par *gymnase*, en Suède, une institution qui tient le milieu entre l'école élémentaire proprement dite et l'université. Cette institution remonte à Gustave-Adolphe, qui s'inspira des con-

seils du fameux évêque luthérien Jean Rudbeck. Le gymnase fut divisé d'abord en trois colléges : Collége de la Sagesse, *Collegium Sapientiæ;* Collége de l'Éloquence, *Collegium Eloquentiæ;* Collége de la Piété, *Collegium Pietatis.* Au premier collége ressortissait l'enseignement de toute science tendant à développer la raison, comme la grammaire, la logique, l'éthique, les mathématiques, la physique et la jurisprudence; au second, la culture de l'imagination et du sentiment, par conséquent la poésie, la rhétorique et l'histoire; au troisième, enfin, l'éducation du cœur, c'est-à-dire l'enseignement religieux. Ce dernier collége formait comme une sorte de séminaire ecclésiastique.

Primitivement confiés à des professeurs libres, les cours du gymnase tombèrent peu à peu aux mains de l'administration diocésaine, de telle sorte que non-seulement les titulaires des chaires, mais encore les simples *lecteurs* durent faire partie du chapitre. Il en est encore ainsi aujourd'hui. De là certains usages qui surprendraient vivement les gens habitués aux mœurs catholiques. Par exemple, tout lecteur attaché à un gymnase, c'est-à-dire tout individu enseignant le grec, le latin, la grammaire ou l'algèbre, est de droit éligible aux fonctions épiscopales. J'ai connu un de ces lecteurs ne sachant pas un mot de théologie, mais,

en revanche, fort connu pour ses dithyrambes et ses poésies légères, qui ne manqua la mitre que de quelques voix. Tegner, l'illustre Tegner, ne dut-il pas son évêché de Wexjö à son poëme païen de *Frithiof?* C'est qu'aux yeux du luthéranisme suédois la dignité épiscopale n'est pas tant une fonction religieuse qu'une charge administrative. Quant au système d'instruction actuellement en vigueur dans les gymnases, il est toujours conforme aux vieilles méthodes. Les élèves s'en trouvent bien, dit-on. Cependant les langues mortes ont dû y céder aux langues vivantes un peu de ce terrain qu'elles y occupaient jadis exclusivement. A tout prendre, le jeune homme qui a suivi consciencieusement les cours d'un gymnase possède une instruction sérieuse et complète; il peut affronter sans crainte l'examen qui doit lui ouvrir les hautes facultés universitaires.

Comme l'académicien achevait de nous expliquer l'organisation des gymnases, nous entrions dans la plus belle rue de Gothembourg. Il était trois heures. Grand était notre appétit. Nous priâmes le Suédois de nous accompagner au meilleur restaurant et de vouloir bien être notre convive. Il nous conduisit au *Prins Carl*. Le dîner des habitués y touchait à sa fin : triste contre-temps, car les restaurants suédois ne sont guère forts en réserves. Nous pûmes, toutefois, émousser les trop vives poin-

tes de notre appétit, en ayant recours à ce dont les habitants du pays se servent habituellement pour les aiguiser, c'est-à-dire au *sup*. On entend par *sup* une sorte de petit goûter préludant au dîner, et où figurent trois ou quatre espèces d'eau-de-vie, du beurre, du fromage, des sardines, des harengs, des radis, etc. Nous eûmes le temps d'en user largement, car il s'écoula bien deux heures avant que l'on nous apportât quoi que ce fût. Enfin, nous vîmes arriver des huîtres, un superbe homard et des biftecks, le tout flanqué de deux bouteilles de *porter* du cru. Ni soupes, ni hors-d'œuvre, ni entremets, ni dessert. En Suède, on ne dîne pas, on mange.

Tandis que l'académicien, l'Anglais et moi faisions noblement honneur à notre menu, je m'aperçus que l'Allemand, écartant de lui le bifteck et le porter, ne s'adressait qu'aux huîtres, au homard et à la carafe d'eau. Déjà, lors du *sup*, j'avais remarqué qu'il n'avait point touché à l'eau-de-vie, et qu'il s'était contenté de quelques radis.

« Vous avez donc fait vœu d'abstinence? lui demandai-je.

— Heureux, heureux, répondit-il d'un ton inspiré, celui qui comprendra et pratiquera cette loi! Elle comblera les générations de biens infinis, et rapprochera de son véritable état de santé pri-

mitive notre pauvre espèce humaine chargée de maux.

— De quelle loi voulez-vous parler?

— De la loi de la *palingénésie de l'instinct originel.* »

Et, déroulant un papier couvert de lettres allemandes et colorié comme un parchemin du moyen âge, le missionnaire se mit à nous lire son évangile.

Nous l'écoutâmes en silence.

« La *palingénésie de l'instinct originel* exige :

« 1° La plus sévère abstinence de toute boisson alcoolisée et l'appréciation vraie de l'élément vineux qui s'y rencontre. Le vin réjouit le cœur de l'homme; mais le breuvage empoisonné de l'enfer, l'alcool, ruine le corps et l'âme. Pour celui qui a le véritable instinct originel, *le petit verre à eau-de-vie est le calice des plus amères souffrances.* Notre espèce a dû bien dégénérer pour appeler cette eau fatale un breuvage attrayant.

« 2° La plus sévère abstinence d'eau chaude ou bouillante dans quelque mélange que ce soit. Une pareille eau n'est plus une boisson; sa qualité la plus essentielle, celle d'étancher la soif par sa suave fraîcheur, n'existe plus. »

Ainsi, du même coup, le *sup* suédois et le potage européen sont proscrits.

On apporta le café, puis des pipes et des cigares.

Le palingénésiste continua :

« Pour celui qui a le véritable instinct originel, la tasse à café et à thé est encore un calice d'amertume. Sois donc sage, ô toi, siècle de science et de civilisation! et élève ta nature au-dessus de ces jouissances qui ne font qu'accroître tes douleurs. De même qu'aux temps anciens, où l'instinct était sain, tu restaureras ton corps et ton âme de vin doux, de lait frais, cet excellent breuvage des patriarches, de moût et de toutes sortes de jus de fruits; tu pourras aussi te restaurer avec de l'hydromel, de la bière simple, de la limonade, et, avant tout, comme boisson de tous les jours, avec l'eau argentée de la fontaine.

« Abstiens-toi de tout ce qui est piquant, salé, amer, aigre, de tout ce qui se corrompt et devient fétide. Place ton repas principal après les labeurs du jour. Songe à la signification sublime du jeûne!

« Jette loin de toi avec une sainte horreur la plante à vapeur et à éternument (le tabac); elle noircit les dents, rend la salive impure, dessèche le corps, détend les nerfs, aigrit le sang, salit le nez, corrompt l'haleine, fait monter les brouillards au cerveau. *O sainte nature, pardonne-leur, parce qu'ils ne savent pas ce qu'ils font!* »

Ce grand mot du Golgotha appliqué aux fumeurs nous fit presque récrier. Mais le missionnaire nous regarda avec tant de sérieux que nous vîmes bien

qu'il ne plaisantait pas. Déjà il nous avait enlevé l'eau-de-vie, la soupe, le café, le cigare, il nous avait mis à l'eau fraîche. Nous ne sommes pas au bout.

« Il faut vêtir le corps suivant l'instinct originel, lutter héroïquement contre la domination mensongère de la mode ; proscrire les coiffures lourdes et écrasantes, les vêtements collants, surtout la laine sur la peau nue ; éviter la gêne aux pieds, au cou, à la poitrine, ne point emmaillotter les nourrissons, abolir les lits de plume. « Vous ne couperez pas vos cheveux autour de la tête, dit Moïse, « ni ne raserez votre barbe. » Lutte par ton exemple contre ce mauvais usage d'estropier la barbe qui règne dans notre Europe dégénérée et cherche à mettre, aussi, sous ce rapport qui n'est nullement indifférent, la saine raison sur le trône du monde.

« Use selon l'instinct originel des forces du corps et de l'esprit jusqu'à la fatigue et jamais au delà.

« Réforme les écoles populaires et les académies.

« Travaille à l'éducation du corps en éveillant en lui *l'instinct du mouvement* par la course, l'escrime, la danse, la natation, la lutte, et, avant tout, par un travail utile *dans le grand air de Dieu*.

« Ressuscite en toi *l'instinct du soleil*, qui gît profondément dans tout être vivant, même dans les plantes.

« Que la loi du bain journalier dans l'eau cou-

rante soit observée par tous les âges, par tous les sexes, suivant l'usage salutaire de nos premiers pères. »

Ici le missionnaire s'arrêta, puis après un court silence, il reprit d'une voix plus grave encore qu'auparavant et d'un ton plus pénétré :

« En vérité, je vous le dis, avec la réapparition dans le monde de l'hygiène originelle, une nouvelle ère commencera pour la société et pour l'humanité. »

Qu'objecter à une pareille doctrine? C'était à prendre ou à laisser. Je hasardai pourtant quelques observations sur le matérialisme de l'idée. Le missionnaire y répondit en affirmant qu'une réaction morale en serait le corollaire immédiat. Il avait raison peut-être. C'était un homme instruit que ce missionnaire. Il avait beaucoup voyagé et connaissait le monde. Il avait fait un long séjour à Paris, où il s'était beaucoup occupé de magnétisme et de chimie. Comme tous les Allemands, il s'était formé un idéal et il le poursuivait opiniâtrément. Il n'était pas isolé, du reste; la société *de la palingénésie de l'instinct originel* avait son siége à Dresde. Société convaincue, mais égarée; en ne voulant que développer l'Irlandais Matthew, elle l'exagérait et le rendait impossible. Fatalité du génie d'outre-Rhin, qui pousse à l'absurde presque tout ce qu'il touche!

Notre palingénésiste ne s'adressait point au peuple : « Le peuple, disait-il, n'est point mûr pour ma doctrine ! »

Aussi, le voyait-on planter son drapeau au sein des grandes villes académiques, à Copenhague, à Lund. Le voilà maintenant à Gothembourg ; il en partira dans quelques jours pour Stockholm, et de là pour Upsal ; puis il ira en Finlande ; et, si le tzar ne lui ferme point les portes de son empire, les Russes l'entendront prêcher peut-être du haut du Kremlin.

Le Suédois avait prêté au palingénésiste une attention marquée. Il n'en était pas de même de l'Anglais. Ce mélange d'hydropathie et de carême lui souriait médiocrement ; sa figure, qui s'était si fort rembrunie à la lecture de l'imprimé allemand, s'illumina donc tout à coup, quand, levant la séance, l'académicien nous pria d'accepter chez lui, le soir même, une *sexa*.

Mais le missionnaire n'avait pas dit son dernier mot. Il continua de nous évangéliser jusqu'à notre retour à l'hôtel.

Il nous tutoyait, et, comme nous en paraissions surpris : « C'est là, nous dit-il, un des principaux points de la doctrine ; c'est le tutoiement de la créature à la créature ennoblie et égalisée dans l'esprit du commun créateur. » Excellent évangile, en vérité ; mais le moyen d'en concilier le sans-

façon avec les formes d'étiquette dont les Suédois sont si jaloux? Pour se tutoyer en Suède, il faut être unis par les liens de famille les plus étroits, ou, à défaut de parenté, avoir bu ensemble ce qu'on appelle le *broderskål* ou toast fraternel.

L'occasion de boire ce toast et de régulariser ainsi sa position vis-à-vis de nous, devait s'offrir à notre apôtre, à la *sexa* même de l'académicien. Nous nous y rendîmes à l'heure dite.

Une *sexa* suédoise n'est qu'un *sup* amplifié. On y sert, avec de l'eau-de-vie, de la bière de Bavière et du porter de Gothembourg, du beurre, du fromage, du poisson, de la viande, du gibier, tout cela sur de très-petits plats et en tranches excessivement minces. Ce sont des *sandwisch* à l'état élémentaire. Par prévenance pour le palingénésiste, notre amphitryon avait ajouté à ce menu ordinaire des fruits, du laitage et du vin fin *non alcoolisé*.

Nous fîmes joyeusement honneur à la *sexa*. Vers la fin, on proposa de boire avec l'Allemand le *broderskål*. L'amphitryon donna l'exemple. Il remplit les verres jusqu'au bord; puis s'étant levé, et ayant passé son bras droit autour du bras droit de l'Allemand, chacun tenant son verre de la main droite, il l'invita à boire et but en même temps. C'est là le *broderskål*, le baptême des frères; après cela le tutoiement est de rigueur. Nous accomplîmes, l'Anglais et moi, la même cérémonie. L'Alle-

mand rayonnait; il nous regardait déjà comme sa conquête. Hélas! cette illusion lui passa vite; car en nous voyant, au moment du départ, allumer nos cigares, il dut comprendre que, s'il nous plaisait de tutoyer le palingénésiste, nous ne songions guère à fraterniser avec la palingénésie.

V.

Situation commerciale de Gothembourg. — Transit par le canal de Gothie. — Péage du Sund.

Gothembourg est la ville de Suède où le type national est le plus altéré. On y sent le mélange du sang anglais, du sang hollandais surtout. Aussi, tout en participant à l'esprit, à la finesse, à la culture presque française des Suédois, les citoyens de la ville de Gustave-Adolphe conservent-ils cette humeur sérieuse et calme, ce génie du calcul et du commerce qui caractérisent les étrangers qui ont concouru à sa fondation.

De là, deux faces dans la vie de Gothembourg.

D'un côté, une sociabilité aspirant à la jouissance; de l'autre, une ardente préoccupation des affaires. Mais comme, en définitive, cette préoccupation l'emporte, il en résulte que la vie de Gothembourg est monotone et froide; c'est la vie du comptoir.

Voulez-vous charmer un Gothembourgeois, parlez-lui trafic; demandez-lui combien il a de bâtiments en partance, et s'il est content de ses capitaines au long cours. C'est là pour lui le point, le seul point important.

Gothembourg, qui ne compte, faubourgs compris, que 25000 âmes, possède à lui seul 110 bâtiments de commerce; et chaque année on voit s'élancer de son port, dans toutes les directions du globe, près de 800 navires, dont 300 suédois et 400 norvégiens, jaugeant ensemble environ 150000 tonneaux.

Gothembourg verse annuellement, en moyenne, dans la caisse de la douane 1 500 000 rixdalers banco (3 000 000 fr.). Son exportation consiste en fer, bois, lin, cumin, graine de lin, mousse de montagne, etc.

Gothembourg est le centre du commerce étranger dans la Suède occidentale, et l'entrepôt des produits industriels des provinces du Wermland et de la Westrogothie. Plusieurs compagnies de commerce se sont formées successivement dans son sein, notamment une compagnie des Indes, qui fonctionna avec éclat pendant plus d'un demi-siècle (1731-1782). Glorieuse période pour Gothembourg : jamais son commerce n'eut tant d'activité ni tant d'étendue. Ses navires couvraient les mers les plus lointaines et en rapportaient, avec des denrées de

toute sorte, ces trésors estimés des connaisseurs, dont les Gothembourgeois montrent encore aujourd'hui dans leurs salons et leurs galeries les précieux souvenirs.

Une seule époque pourrait se comparer peut-être avec le règne de la compagnie des Indes, celle du système continental, alors que Gothembourg, tenant son port ouvert aux marchandises anglaises, contribuait si puissamment à les répandre sur les marchés septentrionaux. Mais combien fut éphémère la prospérité que lui valut ce superbe transit, et quels affreux malheurs en rejaillirent sur la Suède! La Suède paya, comme on sait, de la perte de la Finlande la folle résistance qu'elle avait opposée aux ordres du maître du monde.

Mais voici que de nouvelles splendeurs se préparent pour Gothembourg. Une compagnie suédo-anglaise s'est formée, qui va pousser dans son port, et de là, à travers le canal de Gothie, jusqu'aux grandes places de la Finlande et de la Russie, la plupart des marchandises qui jusqu'à présent gagnaient cette destination par le Sund. La presse française et la presse étrangère ont signalé ce fait; elles devraient s'en préoccuper vivement, et elles le feront, sans doute, quand la paix sera rétablie, car il ne s'agit point ici d'un simple acte isolé entre la Suède et l'Angleterre; c'est toute une révolution

dans le commerce de la Baltique. Je vais dire pourquoi :

Ce n'est pas d'aujourd'hui que la Suède songe à élever l'échelle de la navigation du canal de Gothie. Dès l'année 1844, c'est-à-dire aussitôt après l'achèvement du canal, les négociants influents de Gothembourg s'en préoccupaient vivement. Trois motifs les y poussaient : multiplier le revenu du canal, développer la fabrication des bateaux à vapeur indigènes, soustraire la Suède et les autres pays qui fréquentent la Baltique au péage onéreux du Sund. Je m'arrêterai particulièrement à ce dernier; c'est le motif capital.

On ne sait guère jusqu'à quel point la Suède s'est montrée de tout temps rebelle au péage du Sund. Ce n'est qu'à la force qu'elle a cédé, et, si elle tend aujourd'hui à briser le joug, ou du moins à en éluder les charges, elle ne fait en cela que répondre à un sentiment qui ne l'a jamais quittée. Quelques détails historiques sur le péage du Sund éclairciront ce fait.

Dans les temps anciens, et avant qu'aucune législation régulière eût prévalu entre les peuples, il était d'usage que les riverains des fleuves ou des détroits navigables perçussent un tribut sur les étrangers que le commerce attirait dans leurs eaux. Ce tribut était considéré comme une rançon volontaire qui sauvait les navigateurs d'un pillage

violent de la part des peuples auxquels ils le payaient.

Telle est l'origine du péage du Sund.

Ce péage fut perçu tout d'abord au profit exclusif du roi de Danemark, ou, comme on disait alors, du roi de Seeland, dont les côtes dominent le Sund et forment le siége principal de la puissance danoise. Il consistait en une simple *rose noble* par navire, cargaison comprise. La navigation du Sund était à cette époque fort peu considérable; on n'y voyait guère figurer que des marchands de Dantzick, de Stralsund et de Lubeck. Christian II et ses successeurs lui imprimèrent un mouvement plus actif en y attirant les Hollandais. Dès lors, le péage prit de l'importance, mais il donna lieu en même temps à de graves contestations. Pour les débattre et arriver à un accord, Charles-Quint, dont le sceptre s'étendait à cette époque sur la Hollande (1544), eut une entrevue avec le roi de Danemark, Christian III, à Spejer.

Le traité que conclurent entre eux ces deux souverains forme le premier document écrit qui existe sur le péage du Sund. Il y fut statué que ce péage serait perçu par le roi de Danemark sur les bâtiments hollandais dans les mêmes conditions et au même taux que par le passé; et, comme on faisait observer à Christian qu'il ne consistait originairement que dans une simple rose noble par quille,

et non dans ces charges exorbitantes qu'il lui avait plu d'établir, le fier Danois répondit qu'il ne reconnaissait à aucune puissance étrangère le droit de limiter son autorité dans les eaux du Danemark, désignant par là le Sund et les Belt. Les marchands hollandais n'en continuèrent pas moins à regarder comme arbitraire le tribut qu'ils étaient obligés de payer.

Jusqu'à présent, nous ne voyons pas encore la Suède entrer en scène. Riveraine du Sund, comme le Danemark, elle eût pourtant été dans son droit en réclamant sa part du péage. Mais la politique qui la portait à favoriser les commerçants étrangers lui interdisait sans doute d'aider à leur imposer un tribut qui leur était si onéreux; et, comme d'ailleurs elle n'en souffrait pas elle-même, aucun motif personnel ne la sollicitait à s'en préoccuper. Ce n'est qu'en 1570 que les premières contestations surgirent. Elles furent apaisées par le traité de Stettin, où les deux États se reconnurent mutuellement l'ancienne franchise; mais ces contestations ne tardèrent pas à renaître, et cela en dépit des traités, qui se multiplièrent en vain.

C'est que dès lors le Danemark aspirait à une suprématie exclusive. Bientôt il ne laissa plus passer en franchise que les marchandises d'origine suédoise, frappant du péage commun tout pavillon suédois couvrant des denrées étrangères. Les me-

sures exceptionnelles prises contre les Hollandais, que Christian IV détestait, retombèrent aussi indirectement sur les Suédois. Gustave-Adolphe eut beau réclamer; on ne l'écouta que lorsqu'il eut menacé de la guerre, et encore Christian eût-il bravé audacieusement la menace, s'il n'eût rencontré une opposition inflexible dans son conseil.

Ce qui explique la ténacité des anciens rois danois au sujet des droits du Sund, les capricieuses surtaxes dont ils les aggravaient, les injustices, les violences dont ils en entouraient la perception, c'est que ces droits allaient directement et sans passer par aucun contrôle dans la cassette royale; le monarque les administrait despotiquement; c'était son bien, son trésor privé. Quel instrument terrible, et comme un prince jaloux d'une nation que le commerce attirait dans ses eaux pouvait aisément en abuser! C'est ce que fit Christian IV contre la Suède. En 1639, il éleva le droit des marchandises qui passaient le Sund à 30 pour 100 de la valeur. Et, comme si ce n'eût pas été assez pour vexer les Suédois, il obligea tous leurs navires à baisser pavillon en passant devant la forteresse de Kronoborg; ceux qui résistaient étaient impitoyablement canonnés.

Pour assurer à ces odieuses mesures une exécution aussi fidèle qu'impitoyable, Christian mit à la tête de la douane d'Helsingör (Elseneur) trois

Suédois que des banqueroutes frauduleuses, des vols et d'autres malversations avaient forcés de s'expatrier. Ces gens-là ne relevaient, pour la sanction de leurs arrêts, que du gendre du roi, Korfitz Ulfeld, l'ennemi le plus acharné qu'ait jamais eu le nom suédois. Des excès de tout genre signalaient chaque traversée. C'est au point qu'aucun navire suédois n'osait plus sortir sans escorte. En même temps, le péage montait toujours : déjà le bois payait moitié de la valeur ; le quintal de salpêtre acheté 16 rixdalers en payait 14; sans compter des saisies illégales, des déchargements sans motif, une foule d'exigences d'où résultaient toujours pour les armateurs des dégâts irréparables ou tout au moins des retards ruineux.

Un tel état de choses ne pouvait durer. La Hollande indignée tendit la main à la Suède, et la guerre fut déclarée au Danemark. La victoire resta au droit. Par le traité de Brömsebro (1645) la Suède reconquit tous ses anciens priviléges, priviléges que le traité de Roeskilde étendit encore plus tard (1658). Près de soixante ans s'écoulèrent sans qu'il se produisît du côté du Danemark aucun acte attentatoire à ces derniers traités. Mais les guerres de Charles XII remirent de nouveau tout en question. La Suède perdit chacun des avantages qu'elle avait conquis en 1645 et en 1658 ; et le traité de Fredriksborg, conclu le 3 juillet 1720, sous les

auspices de la France et de l'Angleterre, la rejeta désormais dans le droit commun.

Telle est donc actuellement la situation. J'ai dit que la Suède ne l'accepte qu'à contre-cœur. Les publicistes, les hommes d'État l'attaquent chaque jour avec une nouvelle énergie. La manière dont une des dernières diètes l'apprécie est surtout remarquable. Après avoir rappelé les 600 000 rixdalers dont le péage du Sund grève chaque année l'importation du royaume, les retards qu'il occasionne à la marche des navires, les dangers pour ceux-ci d'être obligés de gagner en pleine tempête la rade d'Elseneur, au lieu de se réfugier simplement dans un port du pays; après avoir traité d'injustes et de vexatoires les divers moyens employés par le Danemark pour la perception de son droit, la diète invite le roi Oscar à provoquer au plus tôt, sinon l'abolition complète et absolue du péage, du moins une réforme notable dans les charges excessives qu'il fait peser sur la marine suédoise. Elle émet le vœu qu'un congrès soit formé, où toutes les puissances portant pavillon dans la Baltique seront appelées à discuter à nouveau la question et à la résoudre enfin, de manière à donner satisfaction à tous les intérêts légitimes étrangers à ceux du Danemark, tout en dédommageant celui-ci des sacrifices qui lui seraient imposés.

Un tel vœu est certainement fort louable; mais

le moyen de le réaliser ? On ne supprime pas d'un seul coup un droit séculaire, quelque violente ou illégitime qu'ait été son origine. Et puis quel dédommagement proposer ? Le plus sûr ne serait-il pas d'éluder le péage ?

C'est ce que va faire la compagnie suédo-anglaise qui établit actuellement son transit par Gothembourg et le canal de Gothie. Sans doute, le premier noyau de ses opérations est minime : un capital de 700 000 francs et quatre bateaux à vapeur de la force de 70 chevaux, portant chacun 40 passagers et jaugeant chacun 80 tonneaux. Mais quel avenir ! C'est d'Hull à Saint-Pétersbourg qu'aura lieu le trajet. Or, Hull tient à Liverpool, Liverpool, ce marché important, ce point d'arrivage de presque toutes les denrées transatlantiques qui affluent en Angleterre. Hull approvisionnera donc directement Saint-Pétersbourg de ces denrées ; il en approvisionnera aussi la Norvége, la Suède, la Finlande, c'est-à-dire tous les marchés du Nord. Dès lors un coup terrible est porté aux intermédiaires allemands ; Hambourg et Lubeck n'ont qu'à plier leurs voiles. Aussi faut-il entendre leurs récriminations ! Ce n'est pas tout : la compagnie suédo-anglaise, multipliant ses bateaux suivant le mouvement de sa prospérité, ira fréter à bas prix jusque dans les ports hanséates et autres et leur enlever les produits de leur cru.

Qui pourra lutter contre cette concurrence? Ceux-là seuls assurément qui n'hésiteront pas à se lancer dans son mouvement. La France mieux que toute autre puissance peut le tenter; car ses objets de luxe, ses vins, ses marchandises peu encombrantes s'accommoderont facilement des petits bateaux du canal de Gothie.

Mais le Danemark ? Le Danemark devra évidemment se départir, en proportion considérable, de ses prétentions sur le péage du Sund. Quelle différence, en effet, entre les droits du canal et ceux du péage ! Pour le café et le fil de coton, par exemple, les droits du canal trois fois moindres; pour les cotons, cinq fois; pour les pelleteries non préparées, huit fois. Et, en dehors de ces articles si vivement demandés dans le Nord, pourrait-on en citer un seul qui ne paye moitié plus cher dans le Sund que dans le canal ? On conçoit jusqu'à quel point cette comparaison doit être fatale au péage. Sans doute, il lui restera les bâtiments à voile, lesquels encore diminueront de jour en jour; mais les bateaux à vapeur lui échapperont; les bateaux à vapeur transportant des voyageurs en même temps que des marchandises s'en tiendront naturellement à la route la plus intéressante, la plus commode. Or, sous ce rapport, la route maritime d'au delà du Sund, déserte, monotone, peut-elle être comparée à cette traversée si pittoresque, si acci-

dentée, du canal de Gothie ? Ajoutez que la durée du voyage sera la même, et qu'au lieu de toucher seulement à Copenhague, on touchera à Christiansand, à Gothembourg, à Söderköping, à Stockholm, aux capitales de la Finlande et de l'Esthonie. Quel appât pour les voyageurs même les plus affairés ! J'avais donc raison de dire que l'œuvre de la compagnie suédo-anglaise est toute une révolution dans le commerce de la Baltique. C'est un coup mortel porté au péage du Sund. Du reste, voici que la Prusse et l'Amérique semblent vouloir se liguer aussi contre ce péage : résistera-t-il à tant d'attaques ?

VI.

Esprit public des habitants de Gothembourg. — Vie intime. — Les femmes. — Parallèle entre les femmes de Gothembourg et celles de Stokholm. — Lorentzberg.

Les Gothembourgeois sont animés d'un esprit public qui se rencontre rarement dans les habitants des autres cités. Leur ville, c'est leur patrie, leur monde, le centre de leurs affections, leur orgueil. Rien ne leur coûte pour la compléter et l'embellir. Chacun en est fier, comme un propriétaire de sa maison, comme une jolie femme de son boudoir. Aussi, quoi de plus beau que Gothembourg étudié en détail! ses églises, ses

casernes, son hôtel des postes, son hôtel de ville, son palais épiscopal, son théâtre, son établissement de bains, ses hôpitaux, ses aqueducs et son château d'eau, son école de navigation, la résidence de son gouverneur : édifices splendides, fleurons dignes de la plus belle couronne! Citons encore ses établissements industriels, sa vaste fabrique de *porter*, et avant tout son institut technologique, dit *école de Chalmer*. C'est de cet institut qu'est sortie une machine d'invention nouvelle appelée *klockwindel*, sorte de diapason monstre qui, frappé avec un maillet, rend le son des plus grosses cloches et coûte dix fois moins cher. Déjà plusieurs églises de Suède ont fait suspendre dans leur clocher cet économique appareil. Pourquoi nos pauvres églises de village ne suivraient-elles pas leur exemple?

Cet *esprit public* que nous rencontrons dans Gothembourg en fait la ville la plus progressiste de la Suède. Ce qui s'oppose généralement à l'essor des cités, c'est l'égoïsme des particuliers. On embellira volontiers les jardins, on plantera des parcs, mais on ne donnerait pas un seul arbre à une promenade ou à une place publique. Gothembourg n'a point à lutter contre de tels obstacles. Pas une invention ne se produit en Europe qui n'y soit aussitôt accueillie et réalisée au profit de tous. Gothembourg est la première ville du royaume qui

ait été éclairée au gaz ; Norrköping est venu après ; Stockholm n'a son usine que depuis l'année dernière. C'est ainsi que, dans la capitale de la Gothie, le bien-être et le confort général sont le but suprême. De là ces vastes proportions, cette largeur, cette solidité qu'y présentent toutes les constructions : poésie de la mer qui reflète sa grandeur jusque dans ces créations matérielles qu'elle caresse de ses vagues.

Pour en revenir à la vie privée des habitants de Gothembourg, elle est, comme je l'ai dit, monotone et froide. Les Gothembourgeois spéculent, travaillent et s'amusent peu. Les femmes trouvent-elles leur compte à un tel régime ? Je ne saurais l'affirmer. Les physiologistes du pays ne sont pas d'accord sur ce point. Les uns les prennent en pitié, les autres leur portent envie. Ce qui est certain, c'est que les dames de Gothembourg sont à peu près sevrées de tout plaisir extérieur ; la vie du monde existe à peine pour elles. En revanche, tous les bonheurs du coin du feu leur affluent. Elles ont des maris dévoués, des enfants nombreux, des livres et de la musique à discrétion.

Je ne parle pas de leurs habitations, véritables sanctuaires pleins de charme pieux et de séduisant confort, où l'on conçoit, en effet, que l'on puisse facilement oublier l'éclat fugitif des réceptions et le tourbillon des bals. Une vie aussi retirée donne

aux Gothembourgeoises un esprit d'intérieur, un positivisme de goûts, une habitude et une maturité de réflexion que l'on rencontre rarement chez les Suédoises.

Aussi les galants voltigent-ils peu autour des Gothembourgeoises ; mais les prétendants s'empressent.

« Voulez-vous prendre femme ? dit un humoriste suédois, n'allez pas à Stockholm ; allez à Gothembourg. Stockholm est la parodie de Paris, vous n'y trouverez que des Parisiennes manquées ; Gothembourg est un autre Londres, vous y trouverez de véritables Anglaises. »

Sans prendre parti dans cette querelle, je ferai observer que le tableau que j'ai fait de la femme de Gothembourg souffre beaucoup d'exceptions. Pour ma part, j'ai pu en constater de charmantes. Je me souviendrai toujours, par exemple, d'une belle matinée d'été passée à la campagne chez un riche armateur du pays. Les femmes y étaient en grand nombre, et vraiment il eût fallu me répéter bien des fois que j'avais affaire à des Anglaises, pour que je ne les prisse pas presque toutes pour des Parisiennes.

Ceci me ramène à mon Anglais et à mon Allemand. Je leur avais donné rendez-vous après la matinée de l'armateur pour arrêter avec eux l'heure de notre départ, qui était fixé au lende-

main. Impatient de m'attendre, l'Allemand était allé à ses affaires; je trouvai l'Anglais seul à l'hôtel. A peine l'eus-je rejoint, que nous fûmes abordés par un officier russe que j'avais connu dans son pays, et qui était depuis quelque temps à Gothembourg. Apprenant notre projet de départ pour le lendemain, il se récria et fit tant par ses instances qu'il nous persuada de rester un jour de plus.

Mais que faire pour utiliser ce temps? Nous avions vu tout ce qu'il y avait à voir à Gothembourg; nos cartes d'adieu étaient envoyées.

« Connaissez-vous Lorentzberg? nous dit le Russe.

— Non!

— *Eh bien, allons à Lorentzberg*; vous ne vous y ennuierez pas; comptez sur moi. »

Lorentzberg, situé à une lieue de Gothembourg, est une espèce de Tivoli où se trouvent un café restaurant, des bosquets verts, des pelouses, une salle de bal, un orchestre et des jeux de toute sorte. On y arrive par une longue et magnifique avenue bordée de beaux arbres, qui rappelle un peu notre avenue des Champs-Élysées. Lorentzberg est le rendez-vous des flâneurs de la ville, et, les jours de revue au champ de Mars, dont il est tout proche, de la plupart des officiers que ne retient pas leur service. Ce qui donne à ce lieu de plaisance un grand attrait, c'est l'étrangeté des

types qu'on y rencontre. Vous y voyez toute la moyenne société de la ville : artisans enrichis, petits bourgeois endimanchés. Exilés des salons, ils vont s'épanouir, suivant l'expression de notre palingénésiste, dans le *grand air de Dieu*, sous le ciel bleu et le feuillage vert. Si vous avez quelque goût pour l'archéologie des modes, allez à Lorentzberg. La tradition y est vivante, le genre fossile à l'ordre du jour. Chapeaux-parasols, châles étriqués, redingotes hyperboliques, bottes pointues, souliers à larges rubans, parapluies monstres, toute la garde-robe de nos pères est là. Bonnes gens, du reste, que ceux qui la portent, et pas difficiles à contenter. On leur sert du homard, du *porter* ou même de la *sokerdricka*, espèce d'eau sucrée mousseuse. En même temps, un orchestre plus ou moins mélodieux leur réjouit l'oreille ; et ils applaudissent, et en regagnant leur logis, quand le soir tombe, ils se promettent de revenir le lendemain.

Quant à moi, je n'étais pas depuis un quart d'heure à Lorentzberg, que déjà l'ennui me prenait. Je maudissais le Russe de nous y avoir amenés et je le pressais d'en partir.

Tout à coup un grand bruit se fit entendre du côté d'une des salles du restaurant ; tout le monde s'y porta ; nous y courûmes. C'étaient deux matelots qui se battaient. Une affreuse bataille ! Mon

Anglais était dans le ravissement. « Voyez, disait-il, comme ils boxent bien! » Les Suédois regardaient sans mot dire. Le Russe excitait les champions avec sa canne en guise de knout. Déjà le sang coulait; mais personne ne songeait à s'interposer, et, quand je me portai moi-même en avant dans ce dessein, l'étonnement fut général. Est-ce donc encore le sang du vieux John Bull qui se trahissait dans le Gothembourgeois? Enfin arriva la police, qui mit fin à la lutte. Nous en profitâmes pour aller dîner; après quoi nous reprîmes le chemin de la ville.

Notre société s'était grossie de tous les officiers et autres jeunes gens que nous avions rencontrés à Lorentzberg. On entonna un chant de Béranger, dont on me pria de souffler les paroles. Mais à peine touchait-on au refrain, qu'un joyeux compagnon élevant la voix : « Messieurs, dit-il, nous avons avec nous plusieurs étrangers; je propose de retourner à Lorentzberg pour y vider un bol en leur honneur. » Un brillant hourra accueillit cette motion. Dix minutes après, nous étions dans une salle du restaurant, attablés autour d'un bol suédois, c'est-à-dire d'une vaste cuvette où la moitié d'un pain de sucre achevait de se liquéfier dans une tourbillonnante cascade de bordeaux, de champagne et de rhum. Les toasts se multiplièrent, égayés par des discours de tout genre. Un des

convives, puisant dans la cuvette avec une louche d'argent, luttait énergiquement contre le vide qui se faisait à chaque instant dans les verres. Ses yeux pétillaient. L'Anglais tournait au sauvage. Bientôt il me provoqua ; je ripostai. Deux camps se formèrent, chaude fut la mêlée. Enfin un second bol succéda au premier ; ce fut le bol réconciliateur. On s'embrassa et l'on but à l'union éternelle des quatre puissances dont Lorentzberg possédait alors les représentants : de la Suède, de la Russie, de l'Angleterre et de la France. Il est bon de rappeler que ceci se passait en 1844.

Pendant cette magnifique expansion de l'hospitalité suédoise, les heures avaient marché. Déjà le soleil, après quelques instants d'un insensible sommeil, était remonté à l'horizon. Nous quittâmes Lorentzberg pour rentrer à Gothembourg ; et, dès le lendemain, nous nous préparâmes définitivement à partir.

CARLSKRONA.

I.

Nouveau plan de voyage. — L'Anglais endormi et le soleil de Laponie. — Manière de voyager en Suède. — Le courrier ou *förbud.*

Notre projet était de suivre le canal de Gothie jusqu'à Stockholm, en nous arrêtant de temps en temps pour explorer les endroits curieux répandus sur ses bords. Mais le retard causé par notre excursion de Lorentzberg nous ayant fait manquer le bateau sur lequel nous comptions nous embarquer, nous fûmes obligés, pour éviter une nouvelle prolongation de séjour à Gothembourg, d'aviser à un autre mode de transport. Notre Anglais se chargea d'aller lui-même à la poste et d'en ramener voiture et chevaux.

Au bout d'un quart d'heure, il rentrait essoufflé.

« Une idée! dit-il; si nous allions à Carlskrona!

— Comment! à Carlskrona!

— Oui; je viens de rencontrer un de mes compatriotes qui part dans deux heures pour cet en-

droit; partons avec lui : nous verrons le port, la forteresse, la flotte royale, ce sera superbe. »

Je me tournai du côté de l'Allemand et lui demandai son avis.

« J'irai où vous voudrez, murmura-t-il, il y a du bien à faire partout.

— Eh! bien, va pour Carlskrona! m'écriai-je; mais le soleil de Laponie, vous y renoncez donc? dis-je à l'Anglais.

— Oh! ce sera pour une autre fois. »

Réponse éminemment britannique : elle me rappelle un trait d'un autre Anglais qui pourrait lui servir de pendant.

Cet Anglais, venu de Londres à Tornéå tout exprès pour voir le soleil à minuit, s'était empressé, dès le jour de son arrivée, qui était le dernier où l'on pouvait jouir de ce curieux spectacle, de gagner le sommet du mont Ava-Saxa.

Il s'établit là avec ses provisions de bouche, sur l'herbe fanée, à l'ombre des pins et des sapins, fit plusieurs repas et s'endormit vers le soir, d'un profond sommeil.

« John, avait-il dit à son domestique en sentant ses paupières se fermer, tu m'éveilleras à minuit. »

Minuit allait sonner.

« Milord, milord, s'écria alors le fidèle John en secouant violemment son maître par le bras, voici l'heure, réveillez-vous!

— Oh! non; je dors si bien, laisse-moi!

— Mais, c'est le dernier jour, vous savez....

— Oh! c'est égal, laisse-moi, je reviendrai l'année prochaine!... »

Le nouveau compagnon qui s'était joint à nous me plut tout d'abord. C'était un jeune officier de l'armée anglaise qui profitait d'un congé pour faire une excursion dans le Nord et en visiter les principales forteresses. Je m'assis à côté de lui dans une des voitures que nous avions achetées; l'autre fut prise par son compatriote et l'Allemand.

Fort! criai-je au postillon.

Et nous partîmes au galop.

Au bout d'un quart d'heure nous roulions hors de la ville sur une route granitique, douce et lisse comme une allée de jardin. De chaque côté s'allongeait une haie d'arbres séculaires, dans les branches desquels des milliers d'oiseaux jouaient et chantaient, becquetant les gouttes de rosée que le soleil commençait à sécher (il était alors cinq heures du matin); à travers ces arbres, de vastes champs apparaissaient, étalant leurs nappes de verdure, et au delà, des rochers aux formes souvent bizarres, dressant, au souffle de la brise, leur chevelure de bruyères et leurs sapins mystérieux. Le ciel s'épanouissait, dégageant victorieusement son dôme bleu de la brume humide qui l'avait enveloppé pendant la

nuit. L'aurore était en fête; nous pouvions compter sur un beau jour.

« Quel magnifique pays! m'écriai-je avec enthousiasme en m'adressant à mon compagnon de voyage.

— Cela vaut bien vos pluies et vos boues de Paris....

— Et vos brouillards de Londres.

— C'est vrai.

— Est-ce la première fois que vous venez en Suède?

— La première fois.

— En ce cas, vous ne devez pas être ferré sur la langue du pays.

— Je n'en sais pas un mot.

— Eh bien! vous me permettrez de vous servir d'interprète; j'ai déjà passé quelque temps en Finlande, et, sans être aussi fort en suédois qu'un académicien de Stockholm, j'en sais cependant assez pour nous tirer d'affaire. »

Nous arrivâmes au premier relais. C'était une maison d'assez fraîche apparence, flanquée d'un hangar où se trouvaient pêle-mêle des traîneaux démontés et de petites charrettes de poste à deux roues, dites charrettes de paysan, *bondkärror*, et d'un petit corps de bâtiment servant d'écurie.

Tout était fermé, portes et volets.

Nous appelâmes.

Un marmot à peine vêtu accourut et nous de-

manda, en se frottant les yeux, ce que nous voulions.

« Parbleu ! lui dis-je, des chevaux.

— Des chevaux ! ah !...

— Comment ! ah ! Est-ce que par hasard il n'y aurait pas de chevaux ici ?

— *Det vet jag inte*, je ne sais pas.

— Va-t'en prévenir le *hållkarl.* » Le *hållkarl* est le paysan chargé de la garde des chevaux de poste.

Il arriva, fumant tranquillement sa pipe, et nous salua avec politesse.

« Des chevaux ! lui dis-je.

— Il n'y en a pas pour le moment ; mais, si ces messieurs veulent attendre un peu, on va leur en procurer. »

Nous attendîmes une heure, deux heures, trois heures, quatre heures. Nous pestions contre le sort, et nous cherchions à tuer le temps en mangeant, en buvant et en fumant. Une heure s'écoula encore. Alors, perdant tout à fait patience, j'ordonnai aux postillons qui nous avaient amenés à ce maudit relais de remettre les chevaux aux voitures et de nous reconduire à Gothembourg.

« A Gothembourg ! firent-ils étonnés.

— Oui, à Gothembourg. »

Chemin faisant, j'expliquai à mes compagnons de voyage la cause de notre déconvenue.

« L'organisation des postes, leur dis-je, est loin d'être en Suède ce que l'on devrait attendre d'un pays aussi civilisé. Elle varie suivant les localités. Ici les chevaux sont fournis par entreprises, là par des paysans volontaires, ailleurs par l'aubergiste qui tient le relais. Dans le premier cas, le service se fait assez régulièrement; il est rare que les voyageurs attendent. Mais dans les deux autres cas il n'en est point ainsi. Les paysans peuvent avoir besoin de leurs bêtes pour les travaux de la campagne, l'aubergiste du relais peut n'être pas assez riche pour en entretenir un nombre suffisant. Il est même des stations où il n'y a que des chevaux de réserve, c'est-à-dire des chevaux qui, au lieu d'attendre le voyageur à son arrivée, restent dispersés dans les *hemman* ou propriétés environnantes. Nous sommes précisément tombés sur une de ces stations : ce qui vous explique le retard dont nous avons souffert. Il est probable que les chevaux que l'on était allé chercher pour nous étaient partis pour les champs.

— Mais alors, dirent tout d'une voix mes trois interlocuteurs, il est impossible, dans ce pays-ci, de jamais régler, même approximativement, la durée de son voyage.

— Pardon! il y a un moyen, qui, sans doute, n'est pas infaillible, mais qui enfin réussit assez habituellement.

— Et ce moyen?

— Vous vous faites précéder de quelques heures par un courrier (*förbud*), lequel remet à chaque maître de poste un billet mentionnant le moment précis de votre arrivée et le nombre de chevaux dont vous aurez besoin ; à moins que le *förbúd* ne se grise ou ne s'endorme en route, vous êtes certain de ne pas attendre.

— Mais où trouver ce *förbud?*

— A Gothembourg; c'est pour cela que nous y retournons. Ce soir notre *förbud* partira avec nos bagages, et, demain matin, nous reprendrons gaiement et légèrement notre voyage. »

II.

Description du Bleking. — Arrivée à Carlskrona. — Histoire de cette ville. — Ses chantiers, ses docks et son port.

En effet, dès le lendemain matin, à six heures, nous roulions de nouveau sur la route que nous avions parcourue la veille. Mais, cette fois, plus de retard : à chaque station nous trouvions des postillons et des chevaux tout prêts, et de joyeux paysans qui dételaient et attelaient en un clin d'œil.

Les maîtres de relais s'étaient mis, contre leur habitude, en frais de provisions de bouche; de

sorte qu'après nous être inscrits dans le livre de poste[1] nous pouvions nous attabler presque partout à un buffet chargé d'œufs frais, de beurre, de poisson frit, de jambon, etc. Le *porter* de Gothembourg y coulait aussi à discrétion; ce qui, mêlé aux vins d'Oporto et de Xérès, que nos Anglais avaient avec eux, nous rendait insensibles aux fatigues de la route et nous entretenait dans une belle humeur inaltérable. L'Allemand lui-même s'oubliait parfois jusqu'à maudire un peu moins l'alcool, et dans ses épanchements fraternels faisait plus d'une brèche à la *palingénésie*.

Au bout de trois jours, nous entrions dans la province de Bleking, dont Carlskrona est la capitale.

Le Bleking est renommé pour ses sites pittoresques. C'est la plus belle partie de la Suède. On n'y trouve point les aspects splendides de la Norvége, mais partout une nature harmonieuse, luxuriante et pleine de variété. Le Nord et le Midi semblent y avoir rassemblé leurs plus riches trésors. Une végé-

1. A chaque relais, on trouve un livre de poste coté et parafé par le gouverneur local, sur lequel les voyageurs sont tenus d'écrire leur nom, leur qualité, le lieu d'où ils viennent, celui où ils vont, et le nombre de chevaux qu'ils prennent. Une colonne est affectée en outre aux observations. J'ai remarqué qu'elles se bornaient presque toutes à des plaintes sur les désagréments occasionnés par le manque de chevaux ou le temps perdu à les attendre.

tation superbe, des fleurs, des arbres, des rossignols; des montagnes et des vallées. Point de précipices lugubres, point de rochers escarpés; les collines y ondulent mollement sous leur fraîche couronne de feuillage. Les champs, les prairies y sont coupés de fréquentes oasis ombragées de chênes, de hêtres et d'aunes. Çà et là des chutes d'eau bondissantes, des ruisseaux murmurants, de grands lacs entourés d'arbres de diverses espèces et de diverses couleurs. Rien de plus souriant que les villages, de plus propre et de plus coquet que les maisons. Et à l'extrémité de tout cela, comme fond du tableau, la mer, avec ses îles innombrables, avec ses baies où viennent mourir les tempêtes. Voilà le Bleking.

Quel charme délicieux que de voyager à travers un tel pays! Comme l'âme s'y dilate! Comme l'imagination s'y rajeunit! Comme la vie y paraît douce et légère!

Mais déjà nos chevaux piétinent sur le pavé de Carlskrona. Au murmure de la brise succède le bruit des marteaux et des forges; au parfum des fleurs, l'odeur du goudron; au chant des oiseaux, les cris des ouvriers et des matelots de la flotte royale.

Carlskrona, ville de seconde classe, peuplée d'environ 11 000 habitants, est, comme je l'ai déjà dit, la capitale de la province du Bleking. Elle est si-

tuée sur une grande île et plusieurs petits îlots reliés à la terre ferme par des digues et des ponts. Sa hauteur polaire est de 56° 10′ 45″; sa distance de Stockholm, par terre, de 500 kilomètres.

Carlskrona a été bâtie en 1680 par le roi Charles XI. L'île qu'occupait la cité proprement dite s'appelait jadis Trossö et appartenait au paysan Wittus Andersson. Ce paysan était d'humeur altière et tenait excessivement à sa propriété. Quand Charles XI, résolu à en faire une station maritime, lui proposa de la céder à l'État, il refusa net. On prétend même qu'il accompagna son refus de paroles dures et insolentes. On n'eut raison de son opiniâtreté qu'en le faisant enfermer dans la citadelle de Carlshamn[1].

Cependant, par reconnaissance du sacrifice imposé à Wittus Andersson, on conserva et on conserve encore aujourd'hui la maison qu'il habitait et où il renfermait ses instruments de pêche; on alla jusqu'à donner son nom à la rue qui conduit à cette maison.

En 1790, quand déjà la ville était entièrement achevée, un incendie la dévora. On la rebâtit sur un plan plus régulier, et, dans ces derniers temps,

1. Ville du Bleking, à 520 kilomètres de Stockholm. Elle fut bâtie au commencement du XVII[e] siècle par le roi Charles XI. La citadelle qui en défend les abords est située sur une île appelée Frisholm.

d'énormes dépenses ont été faites pour la développer et l'embellir. Ceci n'empêche pas qu'en certains quartiers on ne trouve encore plusieurs rues où les aspérités montueuses et les touffes de gazon trahissent les rochers qui leur servent de fond. Depuis vingt ou trente ans, de belles rues, de vastes esplanades ont pris la place de collines arides ou de mares d'eau croupissante ; là même où s'étendait le vaste et fétide marais dit place de Neptune, s'élève la plus charmante promenade de la ville, le parc de Hogland.

Je ne m'arrêterai point à décrire les divers édifices plus ou moins curieux de Carlskrona ; notre attention se porta tout entière sur ce qui fait la spécialité de la ville, c'est-à-dire sur les établissements appartenant à *la flotte*.

Le chantier royal est fort vaste. On y voit d'abord les docks, dont le plus ancien, appelé dock des réparations, est taillé dans le roc sur l'île de Lindholm, île reliée aux autres parties du chantier par des ponts, tournants pour la plupart, afin qu'ils n'opposent aucun obstacle à la circulation des navires. Ce dock, commencé en 1716, sur les dessins de l'ingénieur Charles Sheldon, fut terminé en 1724. C'était dans son temps et dans son espèce un véritable chef-d'œuvre. Plus tard, il fut agrandi et amélioré par les soins du directeur général Daniel Thunberg, qui y ajouta une pompe à feu.

En 1831, le même dock reçut encore de nouveaux accroissements, en sorte qu'actuellement il est assez vaste pour contenir les plus grands navives. Au dock des réparations tient un hangar, dit hangar de Wasa, *Wasa-Skjulet*, bâti sur pilotis; ce hangar sert à abriter la construction des frégates et des corvettes.

Un autre dock destiné à recevoir les vaisseaux de ligne fut commencé en 1755 par Daniel Thunberg, et continué pendant plusieurs années, jusqu'à ce qu'enfin le mauvais état des finances eût forcé d'en interrompre les travaux. D'après le plan primitivement adopté, ce dock devait offrir vingt compartiments séparés pouvant contenir chacun un vaisseau, et deux autres compartiments plus étendus, pouvant en contenir chacun deux. En 1846, un de ces derniers seulement et trois des premiers, dont un non couvert, étaient achevés, et des mesures avaient été prises par le gouvernement pour poursuivre la construction des autres. Aujourd'hui l'établissement est complet.

L'établissement des docks de Carlskrona passe aux yeux des connaisseurs pour un des plus beaux que l'on puisse voir. L'exécution y répond en tous points à la grandeur et à la hardiesse du plan. Tout y est fer et granit et semble défier les ravages des siècles.

Le chantier royal a dans ses dépendances une foule

d'autres établissements de divers genres, tous sur une grande échelle : des forges, des corderies, des ateliers de peintres, de sculpteurs, de menuisiers, de tailleurs de pierres, de charpentiers, de tisseurs, de fondeurs, de tonneliers, etc. On y voit aussi des fabriques de mâts, des grues en pierre ou en bois, des meules gigantesques mues par des bœufs, et un télégraphe portant les signaux à un mille en mer, c'est-à-dire jusqu'à la forteresse de Kungsholm. N'oublions pas la salle des modèles, si riche d'échantillons de tous les pays. Cette salle sert de chapelle pour les ouvriers et les forçats employés au service de la marine.

Il faut encore compter parmi les dépendances du chantier de Carlskrona un parc d'artillerie où se trouvent les canons et les boulets appartenant à la flotte, de même qu'un superbe arsenal rempli de fusils et d'armes blanches.

En dehors du chantier s'élèvent plusieurs bâtiments ressortissant également à la flotte : les habitations des hauts fonctionnaires, les casernes des soldats et des matelots, les magasins de blé, les boulangeries, l'hôpital, l'observatoire, etc.

Quant aux poudrières de la marine, elles sont au nombre de trois, et placées chacune sur une île voisine de la ville.

Le port de Carlskrona est un des plus beaux et des plus commodes de l'Europe. Il a trois entrées,

dont une seulement, celle du midi, offre assez d'eau pour les vaisseaux de ligne et les frégates. Cette entrée est défendue par les forteresses de Kungsholm et de Drottningskär, dont la première rivalise, par son système de construction, avec tout ce que la tactique moderne a produit de plus achevé. Près de la ville est une autre forteresse nommée Kungshall; une quatrième commence à s'élever à l'entrée occidentale du port; enfin, l'entrée orientale est protégée par des jetées qui n'en permettent l'abordage qu'aux petits navires et aux bateaux.

J'éprouvais un plaisir réel à visiter le chantier et le port de Carlskrona en compagnie d'un homme aussi instruit et aussi impartial que l'officier anglais avec lequel j'avais fait la route. Il admirait sincèrement tout ce qui était admirable, et, si parfois il critiquait, c'était toujours avec une bienveillance qui équivalait presque à un éloge.

Il n'en était pas de même de son compatriote. En véritable John Bull qu'il était, il ne trouvait de beau que ce qu'il avait vu à Londres, et il se moquait sans pitié de ce petit peuple de Suède, qui se permettait des ports militaires et des vaisseaux, absolument comme s'il eût été fils de la grande Angleterre. Fort heureusement pour lui que sa mauvaise humeur se traduisait beaucoup plus en murmures sourds qu'en éclats bruyants. Si les matelots suédois l'eussent entendu, ils lui eussent appris

peut-être à ses dépens qu'ils n'étaient pas plus étrangers à la boxe de son pays qu'à ses procédés de construction ou de navigation.

Quant à l'Allemand, toutes les splendeurs qui nous avaient causé un si vif enthousiasme l'avaient trouvé froid. Une seule chose le préoccupait, c'était le peu d'aptitude des habitants de Carlskrona à participer aux bienfaits de la palingénésie de l'instinct originel. Le moyen, en effet, pour ces malheureux, de se désaltérer, comme le veut la doctrine, à *l'eau pure de la source?* Ils n'ont pas même chez eux d'eau potable; il faut qu'ils en fassent venir de Lykeby, petit village situé à sept kilomètres de la ville. Le Suédois qui nous avait appris cette particularité réussit à peine à rassurer notre missionnaire en lui affirmant qu'un aqueduc projeté depuis longtemps était sur le point d'être mis en construction, et que déjà tous les matériaux nécessaires avaient été rassemblés par les entrepreneurs.

III.

Histoire et développements de la marine suédoise. — Son organisation. — Son effectif.

Notre dessein était de ne rester à Carlskrona que deux ou trois jours. Ce temps bien employé devait suffire à notre exploration. L'obligeance de quelques officiers de marine indigènes, avec

lesquels nous eûmes occasion de lier connaissance, nous permit de ne point le dépasser. Ces officiers nous furent surtout d'un grand secours dans l'étude des questions qui intéressaient l'organisation de la flotte.

Je vais tâcher de résumer ce qu'ils nous en apprirent, en le complétant avec les données que j'ai pu recueillir personnellement plus tard.

Une situation péninsulaire, des ports nombreux et excellents, des forêts de hauts sapins et de chênes vigoureux, des mines abondantes de cuivre et de fer, tout semble contribuer à faire de la Suède une importante puissance maritime. C'est aussi comme telle qu'elle apparaît d'abord dans l'histoire. Tout son système de guerre primitif reposait sur la force navale, à l'organisation de laquelle elle consacrait la plus grande partie du revenu public. A cette époque, les habitants de la Suède étaient divisés en compagnies de marine ou de port (*skepps-eller hamn lag*), lesquelles étaient obligées d'entretenir un certain nombre de bâtiments. Le minimum était de quatre par district, excepté pour les districts de la province de Westmanland, qui n'en fournissaient que deux, et pour l'île de Gottland, à laquelle on n'en demandait que sept. La seule province du Norrland occidental (Wester Norrland) était exempte, à la condition qu'en cas d'attaque les habitants se défendraient eux-mêmes.

Une organisation de ce genre permettait à la Suède d'entretenir une force navale considérable. Peringsköld ne l'estime pas à moins de 2400 bâtiments, chiffre exagéré, peut-être, mais dont on ne saurait cependant beaucoup rabattre, puisque les compagnies de l'Upland fournissaient à elles seules un contingent de 88 navires, et que, dans la guerre qu'il déclara au roi de Danemark Knut (1026), Anund Jacob avait une flotte de 350 voiles.

Du reste, lorsqu'on a suivi dans l'histoire les expéditions aventureuses et multipliées auxquelles se livraient les anciens hommes du Nord, on ne s'étonne plus des récits merveilleux que leurs écrivains font de leur puissance navale. Tacite lui-même nous en donne une idée formidable. Quelle foule de navires ne fallait-il pas à ces *Wikingar* qui chaque année, après le sacrifice du printemps, disaient adieu à leurs rivages, pour aller au loin sur toutes les mers chercher des villes à piller ou des royaumes à conquérir !

Avec le paganisme disparut dans le Nord la vie d'aventures, et la marine tomba en langueur. De là les malheurs qui vinrent fondre sur la Suède. Ce pays, dont chaque port fournissait tant de flottes meurtrières, vit, sans pouvoir s'y opposer, son propre littoral ravagé par des ennemis étrangers, sa capitale elle-même brûlée,

à la fin du XIIe siècle, par les sauvages Esthoniens.

Cet état de choses dura pendant tout le moyen âge; la flotte suédoise gisait dans l'oubli; on ne cite que Carl Knutsson (1448) qui ait songé à prendre quelques mesures en sa faveur, et encore ne retira-t-il pas aux marins hanséatiques le privilége exclusif qu'ils tenaient de ses prédécesseurs, d'approvisionner les marchés suédois de denrées étrangères, et négligea-t-il de repousser les pirates qui dévastaient perpétuellement et à l'envi les côtes du pays.

Gustave Vasa monta sur le trône : ce prince régénérateur fixa tout d'abord son attention sur la marine nationale, et travailla énergiquement à lui rendre son antique splendeur. L'invention de la poudre ayant révolutionné l'art de la guerre, tant sur terre que sur mer, il ordonna que l'on construisît des navires propres à être armés de canons. Bientôt la Suède compta plusieurs escadres stationnant dans les principales places du royaume : à Stockholm, à Kalmar, à Söderköping. Quel était leur effectif? On ne saurait facilement le préciser. Mais si l'on remarque qu'en 1558 il se trouvait dans le port de Stockholm 23 navires de guerre et 6 dans celui de Kalmar, on en conclura que dès cette époque la marine suédoise n'était pas sans importance. Parmi les bâtiments qui y figuraient,

il faut citer *Stora-Krafvelen*, le plus grand qui eût été construit jusqu'alors, car il portait un équipage de 1300 hommes.

Erik XIV marcha sur les traces de Gustave Vasa; il donna les soins les plus éclairés et les plus constants à tout ce qui regardait les forces de mer; son règne peut être regardé comme une des périodes les plus glorieuses de la marine suédoise. Lorsqu'en 1564 l'amiral Bagge partit pour une grande expédition contre la Russie, il était à la tête de 35 navires, parmi lesquels, le *Mars* ou le *Makalös* (le *Sans-Pareil*) portait 173 canons, dont 125 en bronze. En 1566, la flotte suédoise comptait 68 navires avec 979 canons et 7326 hommes d'équipage; plus de 1500 canons faisaient en outre partie de son matériel de réserve.

Après la mort d'Erik XIV, la marine continua d'être en faveur auprès des monarques suédois; mais les grandes guerres continentales qui absorbaient alors leur attention, et qui épuisèrent si fatalement leurs finances, les empêchèrent de rien faire pour son progrès. Elle fut plus heureuse avec Charles-Gustave; elle lui fut redevable d'améliorations importantes, améliorations qui ne servirent, hélas! qu'à offrir une plus riche proie à l'épouvantable destruction dont elle fut frappée sous la minorité de Charles XI, dans la guerre qui éclata entre la Suède et le Danemark. Vers la fin de cette

guerre, il ne restait de toute la flotte suédoise que 16 navires, 4 frégates et 6 petits bâtiments qui tous encore étaient hors de service. Une telle calamité affecta vivement Charles XI dès qu'il eut pris en mains les rênes de l'État, et il s'appliqua courageusement à la réparer. Hans Wachtmeister, un homme de génie, fut chargé par lui de ce soin. C'est alors qu'on vit s'élever la ville de Carlskrona, et que la plupart des ports du royaume furent transformés en chantiers de construction. L'œuvre alla si vite, qu'en 1689, lorsque Wachtmeister se rendit dans la Baltique pour soutenir les droits du duc de Holstein contre le Danemark, il avait avec lui trente bâtiments de guerre, sans compter les frégates. A la mort du roi, la flotte suédoise comptait 37 vaisseaux de premier rang, dont le plus grand, le *Kung-Carl*, était armé de 108 canons, plusieurs frégates et une foule de petits bâtiments. Jamais cette flotte ne s'était distinguée par un aussi formidable effectif.

Cependant les services qu'elle rendit alors furent loin de répondre à ce qu'on avait pu en attendre. On attribua ce malheur à ce que l'ennemi lui avait fait défaut. Plus tard, quand cet ennemi se présenta, la gloire militaire de la Suède était à son déclin, et ses finances déplorablement ruinées ne lui permirent pas d'équiper sa flotte comme les circonstances l'exigeaient. Elle sollicita des secours de

l'Angleterre ; mais ce fut en vain : la Russie, qui avant 1700 n'avait pas même songé à lancer un navire à la mer, se trouva en état, tout à coup, non-seulement de mettre en déroute la flotte suédoise dans une bataille rangée, mais encore de dévaster et d'incendier les côtes de Suède avec ses propres galères.

Pendant les années de paix qui suivirent ces désastres, le gouvernement suédois n'abandonna point sa marine. Nous le voyons, en 1733, s'appuyer fièrement sur 23 vaisseaux de ligne, 15 frégates, 1 allége et 23 galères. Aussi, malgré les honteux revers de la guerre de Finlande en 1742 et 1743, la flotte suédoise n'en resta pas moins maîtresse dans la Baltique ; la flotte russe n'osa pas même l'affronter.

Vers cette époque, l'amiral Ehrensvärd, le fondateur de Sveaborg, présenta à la diète un nouveau plan d'armement maritime. Il s'agissait d'une flottille à rames. Elle devait se composer de deux escadres, stationnant l'une à Stockholm, l'autre à Helsingfors, et de dix galères supplémentaires stationnant à Gothembourg. Le plan d'Ehrensvärd fut approuvé par la diète et par le roi, qui nomma l'amiral lui-même commandant de la nouvelle force. Tel fut le commencement de la flottille des rochers, *Skärgårds flottan*, une des parties les plus indispensables des marines du Nord. Je reviendrai sur ce point.

En 1756, la flotte suédoise consistait en 23 vaisseaux de ligne, 12 frégates et 26 petits bâtiments, mais tous si vieux, si avariés, qu'ils pouvaient à peine prendre la mer. On la laissa encore dans ce misérable état pendant vingt ans. Ce n'est qu'en 1776 que Gustave III, séduit par le génie de Chapman, le plus habile et le plus hardi constructeur qu'ait eu la Suède, résolut de restaurer complétement la flotte nationale. La dépense était énorme; on se servit pour la couvrir des subsides que la France payait alors à la Suède.

Chapman travailla avec tant d'ardeur qu'au bout de trois ans, à la déclaration de la neutralité armée, la Suède pouvait fournir pour sa part un contingent de 10 vaisseaux de ligne et de 6 frégates prêts à appareiller, remontant ainsi à une place qu'elle avait cessé d'occuper depuis bien longtemps parmi les puissances maritimes.

L'année 1788 vit éclater une nouvelle guerre entre la Suède et la Russie. A cette époque, la grande flotte stationnée à Carlskrona ne comptait pas moins de 26 vaisseaux de ligne, 13 frégates et 16 bâtiments de moindre dimension. La flottille se distinguait aussi par un effectif imposant : elle comprenait 2 frégates, 8 *turkunmaa*, 3 *hämeenmaa*, 3 *undenmaa*, 1 *pohjanmaa*[1], 2 alléges, 8 barcasses

1. Barques pontées à voiles et à rames, fournies par les pro-

à mortiers, 28 galères, 70 chaloupes canonnières, 15 barcasses canonnières, etc. Pendant la guerre, ce double effectif fut encore augmenté, en sorte qu'au printemps de 1790 la flottille s'élevait à 349 bâtiments, la grande flotte à 25 vaisseaux de ligne, 14 frégates et 17 petits navires, avec un équipage de 21 000 hommes. Croirait-on que, la guerre terminée, il restait à peine le tiers d'un aussi prodigieux armement ?

Depuis la mort de Gustave III, le gouvernement suédois a cessé d'attacher aux vaisseaux de ligne un intérêt aussi exclusif que par le passé. Le système inauguré par Ehrensvärd a prévalu. On a compris que, pour la défense des côtes de la Suède, de lourdes machines de guerre étaient plutôt une entrave qu'un auxiliaire utile. Des bâtiments légers, d'un mouvement facile, voilà ce qu'il faut dans la Baltique et dans le golfe de Finlande, dans ces mers semées d'écueils innombrables, où les passes sont si étroites, les eaux si basses. Il semble même que la vapeur ait été inventée tout exprès pour ces parages ; car quoi de plus commode qu'un pyroscaphe, pour s'élancer à l'improviste, du fond d'une petite baie masquée par des rochers ou par des arbres, sur une flotte ennemie, la piquer aux flancs d'une

vinces d'Abo, de Tawastland, de Nyland et d'Ostrobottnie, dont les noms finnois ont été conservés dans les états de la marine suédoise.

bordée meurtrière, et rentrer brusquement sous ses abris, au moment où, revenue de sa surprise, elle se met en devoir de se défendre! C'est l'attaque de la guêpe : elle a planté son dard et versé son venin avant qu'on ait entendu le bruissement de ses ailes. Dans la Baltique, dans le golfe de Finlande surtout, les grands navires se rencontrent rarement; ils peuvent du moins toujours s'éviter. Pendant la guerre de la Suède contre la Russie, en 1808, la Suède avait armé neuf vaisseaux de ligne; ils parcoururent la mer en pure perte; la flotte russe ne vint point dans leurs eaux; une seule fois elle fut aperçue, et elle se retira aussitôt pour se réfugier dans la baie de Rogger (Baltisport), où elle resta jusqu'à la fin de la campagne. Des deux vaisseaux de ligne anglais qui renforçaient alors la flotte suédoise, il n'en est qu'un, aussi, qui eut la chance de rencontrer un bâtiment russe, dont il s'empara.

Tous les engagements de quelque importance qui eurent lieu sur mer pendant la guerre de 1808 échurent exclusivement aux flottilles. A cette époque, la flottille suédoise occupait les quatre stations de Stockholm, Gothembourg, Abo et Sveaborg. Ces deux dernières places étant tombées au pouvoir des Russes, et avec elles l'escadre de Sveaborg, celle d'Abo ayant été brûlée avant qu'ils pussent s'en emparer, la Suède fut réduite à ses deux esca-

dres de Stockholm et de Gothembourg. C'étaient les moins considérables. Elles suffirent cependant aux Suédois pour faire subir aux Russes de fréquents échecs. Tant il est vrai que, dans le golfe de Finlande, une flottille construite d'après le système d'Ehrensvärd est le meilleur instrument pour l'attaque comme pour la défense. On fait ainsi une véritable guerre de partisans, on inquiète l'ennemi, on le harcelle; on lance, contre les forteresses et les redoutes qui l'abritent, des coups imprévus et fugitifs; et, si l'on y met de l'activité, de la persévérance, si, au fur et à mesure que la guerre se prolonge, on multiplie les moyens d'action, nul doute qu'on ne finira par le forcer dans son repaire et le réduire à merci.

Cette supériorité des flottilles sur les grandes flottes, dans les mers dont nous parlons, exposée d'abord comme théorie par l'amiral Ehrensvärd, a donc été pleinement justifiée par les événements. Elle forme aujourd'hui, aux yeux des Suédois, malgré certaines contradictions isolées, un des principes fondamentaux de la science nautique. La France et l'Angleterre auront dû à la guerre actuelle de partager aussi cet avis. Du reste, un Anglais, nommé Swinton, qui parcourut la Russie, la Suède et la Finlande, à la fin du siècle dernier (1788-1791), avait déjà traité cette question d'une manière assez précise dans une relation de

voyage, publiée en 1798. Voici comment il s'exprime :

« La côte occidentale du golfe de Finlande est parsemée d'un nombre infini de petits rochers; il s'en trouve même au milieu plusieurs de cachés sous les flots, ou du moins à fleur d'eau. Les fanaux, les bouées, les signaux, sont sans doute très-utiles; mais il est tout à fait impossible d'éviter absolument ces rochers et ces bancs si nombreux. Il n'y a point de mer plus défavorable que la Baltique à la navigation, et surtout à celle des grandes flottes. Les Russes, cependant, et les Suédois eux-mêmes, se ruinent à équiper de fortes armées navales, quand une flottille de chaloupes canonnières suffirait pour assurer leurs droits respectifs. Ils devraient convenir entre eux, et avec les Suédois, qu'aucune des trois nations n'entretiendrait au delà d'un certain nombre de petites frégates. Leurs flottilles pourraient être composées d'autant de bâtiments que le permettrait leur puissance. Une telle convention arrangerait également les finances de la Russie, de la Suède et du Danemark, qu'épuise cette vaine ostentation, cette manie d'avoir une flotte de vaisseaux propres à des mers plus vastes.

« La mer Baltique, si défavorable à la navigation des grandes flottes, est propre à celle des galères et des chaloupes canonnières. Les puissances du Nord pourraient entretenir un armement de cette

sorte, à moins de frais que ne leur en coûtent cinq vaisseaux de ligne; ce qui produirait une grande économie. Elles n'en jouiraient pas moins du plaisir de se déchirer mutuellement. La Baltique semble être pour ces puissances une arène placée au-devant du palais d'Odin, où elles goûtent par anticipation les délices promises aux Goths dans l'autre monde. Les côtes de Suède et de Finlande sont garnies d'un nombre infini d'îlots qui offrent un abri pour de petits bâtiments; et c'est dans de tels parages que des flottes composées de galères sont généralement employées.

« Si les flottilles consistaient seulement en chaloupes canonnières, ou si, au lieu de galères pour les escortes, on se servait de petits chebecs, les armements des côtes produiraient plus d'effet. Ces galères aussi servent beaucoup trop de point de mire aux batteries ennemies; et, les équipages étant fort nombreux, le carnage est horrible, lorsque l'action s'engage de près. D'un autre côté, les chebecs protégeraient également la retraite des chaloupes canonnières, et ils les seconderaient aussi efficacement dans toutes les positions. Les galères ne l'emportent sur les chebecs qu'en un seul point; elles sont à rames; mais leurs inconvénients surpassent infiniment cet unique avantage. Les chebecs, d'ailleurs, et les frégates légères peuvent être toués dans l'action et hors de l'action par

des chaloupes canonnières, lorsque la chose est nécessaire. »

Swinton, qui avait été témoin du peu de résultat obtenu par les marines russe et suédoise dans la dernière guerre du XVIIIe siècle, pousse un peu trop loin, peut-être, son antipathie contre les grands vaisseaux. Cependant, comme il limite la question à la Baltique et au golfe de Finlande, on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'il raisonne juste; et, toutes les fois que l'on fera la guerre dans ces parages, force sera de tenir compte de ses observations.

C'est ce qu'a fait la Suède, dès la fin du règne de Gustave III; chaque jour, l'intérêt qu'elle portait jadis à ses grands navires s'est amorti, pour se reporter avec plus de vivacité sur sa flottille. Ainsi, en 1810, après la paix, elle comptait encore à Carlskrona 13 vaisseaux de ligne et 11 frégates; en 1838, le nombre de ces vaisseaux était tombé à 10 et celui des frégates à 7. La flottille, au contraire, avait suivi une proportion ascendante : de 150 bâtiments qu'elle possédait en 1810, elle s'était élevée, en 1838, à 263.

Cette proportion a grandi depuis, dans le même sens. Aujourd'hui, la grande flotte de la Suède consiste en 10 vaisseaux de ligne, 8 frégates, 8 bricks ou corvettes; et sa flottille en 6 schooners, 8 bâtiments à mortiers, 22 transports, 12 bateaux à

vapeur et 256 chaloupes canonnières, yachts, yoles, etc. Tous ces équipages sont montés ou servis par un personnel d'environ 21 600 hommes. La station de la grande flotte est, comme il a déjà été dit, à Carlskrona, celles de la flottille à Stockholm et à Gothembourg. L'une et l'autre forment un tout et portent le titre commun de : *Flotte de Sa Majesté le roi*, *Kungliga majestäts flottan*.

Avant 1840, l'administration de la flotte suédoise était entre les mains d'un adjudant général chargé de tout ce qui regardait les commandements, *kommando mål*, et d'un secrétaire d'État, dirigeant simultanément les affaires de l'armée de terre et de l'armée de mer. En 1840, le bureau de l'adjudant général et la partie de celui du secrétaire d'État qui touchait aux intérêts de la flotte furent réunis ensemble et formèrent un département particulier, sous le nom de département de la force navale : *sjöförsvars-departement*. Ce département fait partie de la chancellerie du roi ; il se compose de deux grandes divisions, dont l'une s'occupe des affaires ordinaires, que le roi traite en conseil, et l'autre des commandements, sur lesquels le roi prononce seul et sans autre avis ou présentation que ceux du chef respectif, lequel, dans ce cas, est constitutionnellement responsable. La loi suédoise a compris que, dans les questions de guerre, où le mystère et la rapidité d'exécution sont presque toujours

une condition nécessaire du succès, il fallait laisser beaucoup à l'initiative royale; mais, en même temps, elle a pris ses mesures pour que l'exercice de cette initiative ne provoquât impunément aucun acte qui fût préjudiciable aux intérêts de la nation.

Outre le département des forces navales, qui peut être considéré comme une administration politique, la marine suédoise est encore soumise à une direction suprême spécialement préposée à la gestion de ses intérêts économiques. Cette direction, présidée par un capitaine de vaisseau, est composée d'un conseiller de l'amirauté et du directeur des phares et des pilotes du royaume. Il est établi auprès d'elle une chancellerie, un bureau de construction, un bureau des pilotes et des phares et un bureau de comptabilité. Ses attributions embrassent tout ce qui concerne l'entretien et la conservation de la flotte, l'équipement des navires, leur appropriation, leurs réparations, l'inscription maritime, les préparatifs pour les expéditions ou pour les croisières, l'enrôlement des pilotes, le soin des phares, la confection des cartes marines et tous les travaux hydrographiques. La direction économique de la marine suédoise porte le nom de *Förvaltningen af sjö-ärenderna;* elle est responsable envers le roi de tout ce qui relève de sa gestion.

La marine se recrute, en Suède, de la même

manière que l'armée. Elle comprend donc des marins indelta, *indelta bătsmän*, et des marins de conscription, *sjöbevaring*. Les marins volontaires, *värfvade bătsmän*, y font défaut; du moins les rôles n'en tiennent-ils aucun compte. Les marins indelta sont au nombre d'environ 8200, dont 900 seulement fournis par les villes. Les campagnes où la marine se recrute de préférence sont celles qui avoisinent la mer, comme, par exemple, les provinces de Wester-Norrland, du Bleking, de Halland, l'île de Gottland, etc. La couronne affecte quelques-unes des terres qu'elle y possède à l'entretien des marins; ces derniers sont fournis par les paysans proportionnellement au nombre de leurs *hemman* et d'après les contrats qu'ils ont faits avec l'État. Il est des endroits où l'on compte un homme par *hemman*, tandis que dans d'autres il faut réunir jusqu'à trois et même jusqu'à quatre *hemman*. Ces sortes de réunions s'appellent *bătsmans rotar* ou *rusthåll*.

Le budget du département des forces navales s'élève annuellement en moyenne à 1 331 430 riksdalers banco, dont 615 497 sont appliqués à l'entretien et au renouvellement des navires [1], 45 000

1. La construction d'un navire de 100 canons en bois de chêne revient en Suède à 800 000 riksdalers banco, et son entretien annuel à 33 000; un navire de 74 canons à 500 000, et son entretien à 20 000; une frégate de 48 canons à 370 000, et son entretien à

aux manœuvres[1], 550 106 à la paye des troupes et aux honoraires des employés[2], 83 886 à la direction des pilotes et des phares, et 20 000 aux achats de blé, aux frais de boulangerie et autres dépenses. Budget minime, sans doute; mais rappelons-nous que la Suède est un pays pauvre : ce n'est qu'à force de sagesse et d'économie qu'elle peut obtenir les excellents résultats que nous venons de signaler.

15 000; un bateau à vapeur de 200 chevaux à 240 000, et son entretien à 11 000.

Une chaloupe canonnière armée de mortiers coûte 11 000 riksdalers banco, et son entretien 230; une yole de 24 canons 4800, et son entretien 100; une chaloupe canonnière pontée 35 000, et son entretien 1300.

Un navire de 80 canons exige un équipage de 700 hommes; une frégate de 48 canons, un équipage de 400; une chaloupe canonnière pontée, un équipage de 58; une chaloupe canonnière ordinaire, 60; une yole canonnière, 21; un bateau à vapeur de la force de 200 chevaux, 132.

1. Les frais de manœuvres ou d'exercice montent par mois, pour un vaisseau de ligne, à environ 10 000 riksdalers banco; pour une frégate, à 50 000; pour une corvette, à 2500; pour un brick, à 2000. Vingt-quatre yoles canonnières coûtent par mois d'exercice 9000 riksdalers banco; douze chaloupes canonnières en coûtent 8700; un bâtiment servant d'ambulance, 300.

2. Un vice-amiral suédois reçoit par an 4500 riksdalers banco; un contre-amiral, 3000; un capitaine de corvette de première classe, 2000; un capitaine de corvette de deuxième classe, 1600; un capitaine, 1200; un lieutenant, 400; un premier matelot, 240; un pilote en second, 160, etc.

IV.

État maritime de la Norvége.

Comme complément de ce que je viens de dire sur la marine suédoise, je joindrai immédiatement, pour ne pas y revenir plus tard, ce qui concerne la marine norvégienne.

Pendant la période de sa réunion au Danemark, la Norvége n'avait point de flotte militaire spéciale. La grande station maritime pour les deux pays était à Copenhague. Quelques annexes seulement, réservées à de petits équipages de flottille, occupaient certaines localités de la Norvége. *Frederiksværn*, entre autres, avait été affecté à cette destination, dès 1750.

Quand elle eut été séparée du Danemark pour être incorporée à la Suède, la Norvége, aussitôt, comme si elle eût été pressée de consacrer son indépendance par un grand acte, se mit en devoir de se créer une flotte. Elle équipa, coup sur coup, 8 bricks, dont 6 de dix-huit et 2 de seize canons; 7 schooners, dont 6 de deux canons de vingt-quatre et 1 de deux canons de dix-huit; 2 cutters; 8 chaloupes à mortier, dont une d'un mortier de cent et 2 d'un canon de dix-huit; 46 chaloupes canonnières avec deux canons de vingt-quatre; 5 yoles canon-

nières avec un canon de vingt-quatre, et 7 transports.

Cependant, à l'époque de cette première fondation, les finances de la Norvége étaient loin d'être prospères; les événements politiques qui avaient si longtemps troublé l'Europe avaient fatalement réagi sur son trésor. Ce n'est qu'à dater de 1836 qu'elle put largement puiser dans ses caisses et imprimer à sa marine nationale un essor digne de sa situation privilégiée et du génie de son peuple.

En 1836, le budget de la marine norvégienne s'éleva à 328 213 species[1]; en 1839, il monta à 350 168; puis il flotta entre 245 000 et 316 000; aujourd'hui, il reste fixé à 380 000 species.

La flotte militaire norvégienne comprend l'effectif suivant :

2 FRÉGATES.........	*Freya*, avec vingt-six canons de vingt-quatre et dix canons de dix-huit; *Desideria*, avec vingt-six canons à bombes, sans compter les canons de pont.
3 CORVETTES........	*Nordsjernen*, avec dix-huit canons de vingt-quatre et dix canons à bombes de soixante; *OErnen*, avec seize canons de dix-huit; *Ellida*, avec dix canons de dix-huit.

A ces trois corvettes marchant à voiles, il faut en ajouter une quatrième à vapeur, de la force de

1. Le *species* norvégien, composé de 120 skillings, vaut 5 fr. 75 c.

deux cents chevaux, sortie des chantiers de Horten en 1849 ou 1850. Ce bâtiment est armé de six canons à bombes de soixante.

1 BRICK.............	*Frederiksvœrn*, avec dix-huit canons de vingt-quatre.
5 SCHOONERS........	*Sleipnen*, avec deux canons à bombes de soixante, et huit caronades de douze; *Uller*, avec un canon à bombes et quatre caronades de douze; *Vale*, item; *Axel-Thorsen*, avec dix canons de dix-huit. *Skjæn-Valborg*, item.
3 BATEAUX A VAPEUR	*Nordcap*, de 120 chevaux, avec deux canons à bombes de soixante; *Gler*, de 90 chevaux, } avec deux canons *Gyller*, de 80 chevaux, } à bombes de soixante.
85 CHALOUPES CANONNIÈRES,	dont 79 avec dix canons à bombes de soixante, et 6 avec des canons de vingt-quatre.
49 YOLES CANONNIÈRES,	avec un canon de vingt-quatre.

En temps de paix, les trois bateaux à vapeur attachés à la flotte norvégienne sont employés au service de la poste. Les principaux bâtiments de cette flotte stationnent partie à Horten, partie à Frederiksvœrn; Christiansand, Bergen et Trondhjem n'abritent que la flottille.

Le personnel de la flotte norvégienne est considérable. Il se compose d'abord de deux corps fixes destinés l'un au service militaire proprement dit, l'au-

tre au service des constructions maritimes. Ces deux corps réunis donnent un effectif d'environ 530 hommes, dont 87 officiers, 55 sous-officiers, 25 employés civils ou militaires; le reste se compose de grades ou d'emplois plus ou moins importants. Vient ensuite l'inscription, *Sœindrullerede*. D'après l'ordonnance royale du 3 juin 1803, les lois du 5 juillet 1816 et du 22 juillet 1833, tout sujet norvégien, généralement, né dans un district, dans une ville de commerce ou une place de chargement avoisinant la mer, est passible de l'inscription maritime. Il y prend place à l'âge de seize ans et y reste en activité ou en disponibilité jusqu'à trente; après quoi il passe à la réserve. Durant les quatorze ans que dure son inscription effective, le marin norvégien est tenu de faire au moins cinq campagnes; il devrait en faire davantage, si la nécessité l'exigeait.

En 1837, l'inscription maritime, en Norvége, comprenait 25 541 sujets de seize à trente ans, et 20 571 au-dessus de cet âge. Dix ans plus tard, il y avait dans les deux rôles accroissement de plus d'un tiers : le premier comptait 48 487 sujets, le second 31 586. Tels sont à peu près les chiffres actuels. Il faut remarquer que, sur les 48 487 marins du premier rôle, la plus grande partie se compose de vrais hommes de mer; le reste vit plus ou moins de l'industrie de la pêche.

Une excellente école navale est établie depuis 1816 à

Frederiksvœrn, pour l'instruction des officiers; l'État y a entretenu d'abord à ses frais de quinze à vingt cadets, mais il tend peu à peu à ne pas dépasser le premier nombre, lequel est fixé comme devant être désormais le maximum des élèves boursiers. Aussi bien, 3510 species seulement sont consacrés à l'école de Frederiksvœrn.

Ceux des jeunes officiers qui obtiennent l'autorisation de prendre du service à bord d'une marine étrangère reçoivent du gouvernement, lorsqu'ils ne peuvent se suffire à eux-mêmes, une allocation particulière : 1600 species sont affectés à cet objet sur le budget de la marine locale.

Le corps des officiers en activité participe au même budget pour une somme de 35 280 species; le personnel militaire et celui des constructions, pour 74 156; les marins de l'inscription et le pilotage, pour 7563. Le renouvellement ou la réparation des bâtiments de la flotte, de même que leur armement, absorbent 185 000 species; les autres parties du budget vont aux divers établissements maritimes du royaume et aux services particuliers ordinaires ou accidentels qui en dépendent. Pris dans son ensemble, le budget de la marine norvégienne s'élève à un peu plus du septième du revenu total du pays.

Marine immense, comparativement à la population où elle se recrute. La Norvége n'a pas plus

d'un million trois cent trente mille habitants ; c'est donc, en réunissant les deux rôles, un marin sur seize habitants, et en se bornant au premier, c'est-à-dire au rôle d'activité ou de disponibilité, un sur vingt-six[1]. Quel autre pays du monde offre un pareil phénomène ? Si, maintenant, à la marine norvégienne, nous ajoutons la marine suédoise, nous arrivons, pour les deux royaumes unis, à un effectif de plus de cent mille hommes de mer. Certes, voilà une force : il ne lui manquerait, pour se manifester dans tout son développement, dans toute son efficacité, qu'une correspondance parfaite dans les finances et dans le matériel. Une alliance sérieuse avec de grandes et opulentes nations ne donnerait-elle pas à la Suède et à la Norvége ce qui leur manque sous ces deux derniers rapports ?

V.

Caractère, vie et mœurs du marin suédois et du marin norvégien.

Le marin suédois ou norvégien est d'une intrépidité rare : accoutumé à une mer orageuse, il sait

1. La marine marchande de la Norvége n'est pas moins extraordinaire : elle compte 4730 bâtiments jaugeant ensemble 124877 lasts et montés par 20894 hommes d'équipage.

affronter et vaincre la tempête. C'est un charme surtout de le voir au milieu des écueils et des récifs qui hérissent de toutes parts les eaux où il gouverne sa barque. Comme il y glisse, léger et fier, flattant la vague qui le ballotte, ou narguant le rocher sous lequel gronde l'abîme! Né sur les bords de la mer, souvent même en pleine expédition nautique, à l'ombre d'une cabane de pêcheur, il a joué tout enfant avec le terrible élément, humant l'onde salée comme le lait d'une mère, dormant au bercement de sa voix, et s'initiant, à mesure qu'il croissait en âge, à ses merveilleux mystères. Son premier lange a été un débris de voile, son premier jouet un petit bateau. Plus tard, sa vie tout entière s'est identifiée avec celle des golfes et des baies : gai, rayonnant comme eux, pendant les jours de douce brise, de brillant soleil, triste et morne pendant les jours de glace et d'engourdissantes ténèbres. Le marin suédois ou norvégien est d'une prodigieuse frugalité : un poisson salé, un morceau de pain de seigle, un verre d'eau-de-vie de grains : avec cela il ira où vous voudrez ; pilote sûr et fidèle, il saura vous garder des naufrages.

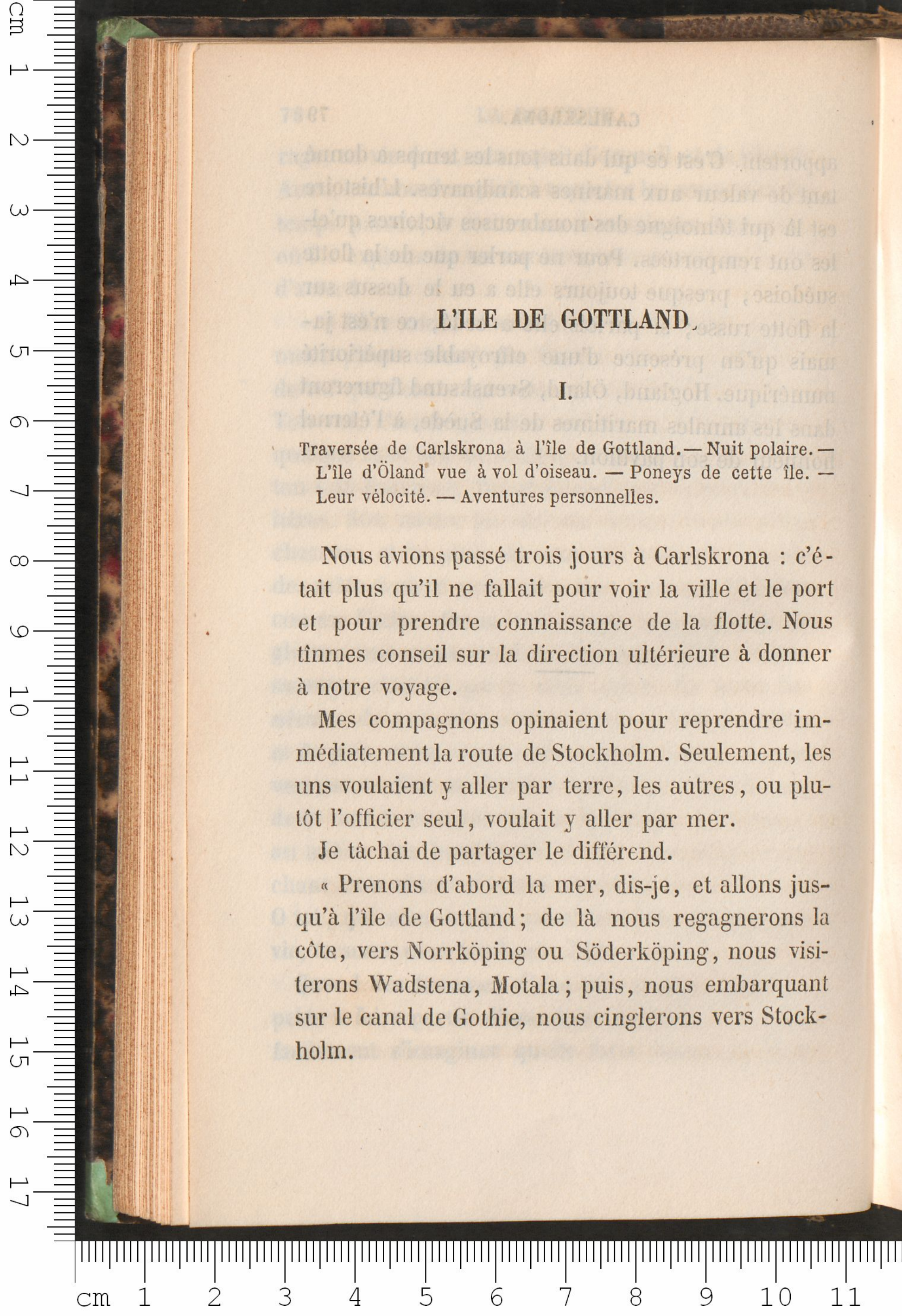
Tel qu'il est aujourd'hui, le marin du Nord se montre encore le digne rejeton de ces audacieux navigateurs qui, jadis, remplissaient le monde du bruit de leurs aventures. On voit revivre en lui le superbe Viking avec son indomptable cou-

rage, sa vie dure, son esprit d'orgueil et de liberté. Aussi, comme il se plaît à rappeler les souvenirs des temps passés, à réciter ces fantastiques légendes, où les exploits de ses ancêtres sont gravés au burin d'acier !

« O libre mer, s'écrie-t-il avec Frithiof, ce fameux pirate chanté par Tegner, tu ne connais pas de roi qui t'enchaîne sous ses caprices de maître. Ton roi, c'est le guerrier qui ne tremble jamais, quelque haut que tu soulèves, agitée par la colère, ton sein écumeux. Tes plaines d'azur réjouissent le héros. Son navire les sillonne comme le soc d'une charrue, et la pluie de sang qui tombe à l'ombre des mâts devient pour elles une semence brillante comme l'acier. On en voit surgir une moisson de gloire, une moisson d'or. Sois-moi fidèle, vague sauvage, c'est toi que je veux suivre. Le tertre funéraire de mon père s'élève dans un lieu de calme et de paix, et les vagues murmurent autour de son vert gazon. Mon tombeau à moi sera bleu, l'écume de la mer le couronnera, et il flottera sans cesse, au milieu des brouillards et des tempêtes, cherchant à en attirer d'autres après lui dans l'abîme. O toi, qui m'es donnée pour demeure pendant ma vie, tu seras mon tombeau, libre mer! »

Quand des hommes d'une telle trempe sont appelés à faire partie d'une flotte militaire, on peut facilement s'imaginer quelle force immense ils y

apportent. C'est ce qui dans tous les temps a donné tant de valeur aux marines scandinaves. L'histoire est là qui témoigne des nombreuses victoires qu'elles ont remportées. Pour ne parler que de la flotte suédoise, presque toujours elle a eu le dessus sur la flotte russe ; si parfois elle a cédé, ce n'est jamais qu'en présence d'une effroyable supériorité numérique. Hogland, Öland, Svensksund figureront dans les annales maritimes de la Suède, à l'éternel honneur de son pavillon.



L'ILE DE GOTTLAND.

I.

Traversée de Carlskrona à l'île de Gottland. — Nuit polaire. — L'île d'Öland vue à vol d'oiseau. — Poneys de cette île. — Leur vélocité. — Aventures personnelles.

Nous avions passé trois jours à Carlskrona : c'était plus qu'il ne fallait pour voir la ville et le port et pour prendre connaissance de la flotte. Nous tînmes conseil sur la direction ultérieure à donner à notre voyage.

Mes compagnons opinaient pour reprendre immédiatement la route de Stockholm. Seulement, les uns voulaient y aller par terre, les autres, ou plutôt l'officier seul, voulait y aller par mer.

Je tâchai de partager le différend.

« Prenons d'abord la mer, dis-je, et allons jusqu'à l'île de Gottland; de là nous regagnerons la côte, vers Norrköping ou Söderköping, nous visiterons Wadstena, Motala; puis, nous embarquant sur le canal de Gothie, nous cinglerons vers Stockholm.

— Voilà un itinéraire !

— Bizarre, sans doute ; mais qu'importe ! n'en vaut-il pas mieux ? D'ailleurs, nous aurons occasion, en le suivant, de voir une foule de choses intéressantes, et notamment ce fameux canal de Gothie, cette gloire de Bernadotte, qui nous séduisait si fort lorsque nous étions à Gothembourg.

— Eh bien, va pour votre plan ! » me dit l'officier.

L'autre Anglais et l'Allemand firent encore quelques difficultés ; mais enfin ils se rangèrent à notre avis, et le départ pour Gottland fut décidé.

Le temps était magnifique, la chaleur excessive, car nous étions au 22 juin, c'est-à-dire à cette époque de l'année où le soleil du Nord règne à la fois sur le jour et sur la nuit. « Époque splendide, dit un poëte du pays, où le grand astre ne se couche point dans le sein de la terre, mais où il s'abaisse un instant pour l'effleurer d'un baiser, et se relève aussitôt à l'horizon. »

Vers minuit, nous glissions mollement sur une mer limpide et veloutée. Pas un souffle dans l'atmosphère ; toute la nature était plongée dans un recueillement mélancolique ; quelques oiseaux seulement, égarés dans l'immensité, venaient de temps en temps frôler leurs ailes aux cordages de notre navire ou s'abattre bruyamment entre ses vergues. Dans un coin du pont, un de nos Anglais, enveloppé dans son manteau, dormait profondément ;

l'autre causait avec le pilote, tandis qu'agenouillé à l'avant, les yeux levés vers le ciel, l'Allemand récitait des psaumes et priait pour le succès de sa mission. Quant à moi, j'étais en proie à une émotion indicible ; jamais nuit ne m'avait offert un spectacle à la fois aussi fantastique et aussi solennel. Le soleil avait voilé son globe de feu; il ne dardait plus ses rayons ; mais, comme s'il eût été pulvérisé par la main de Dieu, il semait de toutes parts ses merveilleux atomes; pas de vif éclat, toutefois, une sorte de lucidité transparente; opale et non diamant. Et, au milieu de tout cela, la lune suspendue à la voûte éthérée, dilatant son disque impuissant, jalouse et triste comme une reine à laquelle on a ravi sa couronne.

Une heure s'écoula : un souffle mystérieux balaya du ciel la poussière de feu qui l'envahissait confusément, et la masse lumineuse, rapidement condensée, se dédoublant tout à coup, apparut en même temps à l'orient et à l'occident : deux crépuscules à la fois, celui du matin et celui du soir. Phénomène éblouissant, qui ne dure, au reste, que quelques secondes; car déjà le soleil a repris toute sa force, il monte, il monte, laissant à peine à l'aurore le temps de lui ouvrir les portes du jour.

Nous avions salué du haut du pont de notre navire l'île d'Öland, cette île célèbre par plus d'un

combat naval entre les Suédois et les Danois. Elle s'allonge en face du continent à une distance de sept kilomètres au nord et de quatre kilomètres au midi, formant le détroit de Kalmar, *Kalmar-Sund*, excellent mouillage pour les navires. L'île d'Öland présente un aspect assez pittoresque; elle a cent quarante kilomètres de longueur, sur une largeur qui varie de quinze à quatre kilomètres; chef-lieu de gouvernement en 1819, elle fut réunie en 1824 à celui de Kalmar, auquel elle ajoute un contingent de trente-deux paroisses avec une population d'environ 31 000 habitants.

Une des spécialités les plus intéressantes de l'île d'Öland, c'est une race de poneys qu'on ne trouve que là. Ils sont petits, chevelus, sveltes, d'une hardiesse et d'un feu que rien n'égale. On les appelle *kungshästar*, chevaux de roi.

Pendant mon séjour à Helsingfors, en 1843, un Russe de mes amis avait mis à ma disposition un de ces poneys. C'était bien la bête la plus fringante, mais aussi la plus fantasque que j'aie vue jamais. Je l'attelais tous les jours à un traîneau que je m'étais fait faire tout exprès, et qui ressemblait assez à une coquille. A peine avais-je pris place sur le siége, que le poney partait au galop; mais, neuf fois sur dix, il m'emportait à travers une tout autre route que celle que j'avais dessein de suivre. C'est ainsi qu'au lieu de faire une promenade du

côté des bois qui environnent la ville, j'allais souvent de force à Sveaborg. Rien n'arrêtait mon coursier; il se plaisait surtout, aux mois de décembre et de janvier, à s'aventurer parmi les glaces qui couvraient la mer, fuyant les voies tracées, et recherchant les aspérités et les anfractures. Mon traîneau bondissait et craquait comme le flot tourmenté d'une cascade; de temps en temps même il me laissait en route, suspendu par mes fourrures à quelque crête aiguë. Mais le diabolique poney n'en galopait pas moins; sa crinière flottait au vent, ses longs poils se roidissaient sous le givre; une vapeur épaisse jaillissait de ses naseaux, puis gelait soudain et le couvrait d'un masque de glace. Il galopait toujours. Je ne parvenais enfin à le maîtriser et à le rendre docile au mors que lorsque la fatigue l'avait complétement maté. Et encore ne tardait-il guère à reprendre sa vigueur. Chose curieuse! Cette bête si emportée, si hardie, était saisie d'effroi dès qu'elle rencontrait un ruisseau: alors, elle hennissait, elle se cabrait; ni le fouet ni l'éperon ne pouvaient la décider à passer outre. Dix minutes s'écoulaient souvent avant qu'elle eût pris un parti. Enfin, comme si elle eût voulu narguer l'obstacle qui l'avait retenue, sans avis préalable, sans élan, elle le franchissait d'un bond soudain, et reprenait sa course à perte d'haleine. Un jour, après un exploit de ce genre, où j'avais été préci-

pité violemment de mon traîneau, le poney s'élança comme un fou du côté de la boutique d'un pharmacien, et, s'arrêtant brusquement devant la porte, se mit à la frotter avec son museau en poussant des hennissements joyeux. J'eus beaucoup de peine à l'arracher à ces tendres épanchements; plus tard j'appris que le pharmacien auquel ils s'adressaient avait été le premier maître du poney, ce qui, on le comprend, me le rendit d'autant plus cher.

Mais déjà nous sommes à Gottland.

II.

Description de l'île de Gottland. — Son importance historique et maritime. — Ses baies et ses ports. — Son industrie et son commerce. — Sa population. — Caractère des Gottlandais.

Cette île, située à peu près au centre de la Baltique, a 116 kilomètres de long sur 63 de large; elle est donc un peu moins étendue que l'île d'Öland, mais elle est plus peuplée et son importance historique est plus considérable.

Dès les temps les plus reculés, l'île de Gottland a appartenu à la Suède; mais à différentes fois elle en fut détachée; les Danois, notamment, l'occupèrent pendant plus de deux siècles.

L'histoire de sa découverte et de la manière dont

elle a été primitivement peuplée est fort obscure; on ne rencontre guère, sur ce sujet, qu'une simple légende ; mais elle est curieuse à rapporter.

Dans l'origine, l'île de Gottland n'avait point d'assiette fixe ; elle flottait pendant la nuit sur la surface de la mer, et disparaissait pendant le jour au fond des eaux. Un homme appelé Tielvar, ayant abordé sur ses côtes, y alluma du feu, ce qui empêcha désormais l'île de plonger. Tielvar s'y établit avec son fils Hafde, lequel avait pour femme Hvita Stjerna (Blanche Étoile). Ce dernier couple eut trois enfants : Gudi, Graiper et Gunfin, qui se partagèrent l'île ; mais leurs descendants étant devenus trop nombreux pour qu'elle pût suffire à les nourrir, il en émigra un tiers, qui se rendit d'abord à l'île de Fårö, puis à celle de Dagö, et de là, enfin, par la Russie, jusqu'au royaume de Grèce, où il se fixa définitivement.

Telle est la légende.

L'île de Gottland jette un grand éclat dans le moyen âge scandinave. Son commerce s'étendait au loin; ses habitants étaient riches, puissants, et, par conséquent, avides d'indépendance et de liberté. Ils ne supportaient que difficilement la domination des rois de Suède et recherchaient de préférence l'alliance et l'appui des souverains germaniques.

Cette splendeur dura tant que fleurit la Hanse. Puis vint la guerre avec ses calamités ; ballottée

pendant plus de deux siècles entre les Suédois et les Danois, l'île de Gottland tomba peu à peu en décadence. Enfin rentrée, en 1645, par le traité de Brömsebro, dans le giron de son antique métropole, elle s'occupa sérieusement de fermer ses blessures. Aujourd'hui sa situation est florissante, mais rien ne fait prévoir qu'elle doive remonter jamais à la prospérité des anciens jours.

L'île de Gottland offre l'aspect d'une vaste réunion de montagnes dont les hauteurs varient de 121 à 200 pieds. Ses bords sont élevés, surtout à l'ouest, et leurs sinuosités forment d'excellents ports pour les petits navires. A l'est, ces sinuosités sont plus larges, la mer plus profonde. Le port de Slitö ou Slite, entre autres, situé dans la paroisse d'Othem, peut recevoir des bâtiments du plus fort tonnage.

Ce dernier port est non-seulement le plus grand et le meilleur de l'île, mais encore l'un des plus remarquables de la Baltique. On y pénètre par deux passes longeant chacune un des côtés de l'île d'Eneholm, où Charles-Gustave avait fait bâtir une citadelle qui depuis longtemps n'existe plus. Souvent il a été question de faire de Slite un port franc, mais jusqu'ici divers intérêts contradictoires s'y sont opposés. Toutefois, depuis 1827, Slite jouit du privilége d'importer ou d'exporter en franchise des marchandises non prohibées. Pour en finir avec les ports de l'île de Gottland, je citerai encore ceux de

Fårösund et de Kapellshamn, également praticables aux grands navires.

On ne trouve dans l'île de Gottland ni lacs ni fleuves, mais seulement des ruisseaux et des rivières que les chaleurs de l'été dessèchent presque complétement. Le sol est coupé de marais où l'on rencontre souvent des couches d'excellente terre. On y récolte du seigle en abondance; l'épi y croît libre d'ivraie, et le grain en est d'une remarquable blancheur, ce qui le fait vivement rechercher sur tous les marchés du Nord.

Pendant les étés torrides, le sol de Gottland, mêlé d'une grande quantité de chaux, retient la chaleur à un degré excessif. Aussi la végétation y est-elle en souffrance. Pour parer à cet inconvénient, on couvre les champs de branches et de feuillage.

Les Gottlandais négligent la culture du lin et du chanvre; ils se fient à l'étranger, qui leur en envoie bien au delà de ce qui est nécessaire à leur consommation. En revanche, ils se livrent avec succès et profit à l'horticulture, à l'élève des vers à soie et des bestiaux. Les moutons de Gottland sont magnifiques, surtout ceux qui fréquentent les pâturages; leur chair a un goût de venaison, mais leur laine est impossible à carder.

On trouve à Gottland une race de poneys qui rappellent ceux d'Öland par leur agilité et leur vigueur surprenantes; il n'est pas rare qu'on les

laisse errer dans les bois et mener la vie sauvage pour les rattraper et les dompter lorsqu'il s'agit de les vendre. On en use de même avec les moutons : dans la partie méridionale des îles Carl, *Carlsöarne*, à 5 kilomètres de Gottland, ils ne rentrent dans l'étable que lorsque le froid est trop rigoureux, la neige trop épaisse. Ces moutons sont excessivement maigres et rabougris ; dans les autres parties des îles Carl, au contraire, ils sont grands et leur laine est bonne. Il en est de même à Fårö[1].

Une des principales industries de Gottland est l'industrie de la chaux ; on y compte jusqu'à trente-neuf fours privilégiés, occupant un nombre considérable d'ouvriers. Il existe aussi à Gottland une sorte de grès tendre et gris dit pierre de Gottland, *Gottlands sten*, dont les habitants (surtout ceux de la paroisse d'Öja) font des meules de moulin et des pierres à aiguiser qu'ils exportent en grand nombre à Stockholm et en Allemagne.

1. C'est un usage assez répandu parmi les paysans peu fortunés du Nord d'abandonner pendant l'été des troupeaux entiers sur quelque îlot désert. Comme ces troupeaux ne peuvent s'enfuir, et que nul ne songe à les voler, ceux auxquels ils appartiennent n'ont pas à s'en préoccuper, et peuvent vaquer plus librement aux travaux multipliés de la saison. Il est vrai qu'au milieu de ces rochers nus et de ces maigres bruyères où ils campent, les pauvres moutons ne rencontrent souvent qu'une bien maigre pâture ; mais leurs maîtres ne s'en inquiètent pas ; ils en retireront toujours assez de chair et assez de laine pour satisfaire leurs modestes besoins.

Outre ces divers genres d'industrie, les Gottlandais s'adonnent encore à la pêche et à la chasse du phoque et des oiseaux de mer; ils font aussi le cabotage avec le midi de la Suède, et entretiennent pour cet objet treize petits bâtiments jaugeant ensemble cent vingt-trois lasts.

Les Gottlandais, principalement ceux qui habitent les bords de la mer, sont pleins de force et d'activité; laborieux, durs au froid et au mauvais temps; sensibles à l'excès aux injures, mais plus processifs que batailleurs. Ils aiment à vivre bien et commodément, ce qui ne les empêche pas de supporter avec courage, dans l'occasion, les privations et les fatigues. Ils sont hospitaliers et généreux, amis de l'ordre et de la propreté, fidèles à leurs traditions et à leurs vieilles coutumes; point superstitieux et généralement instruits.

Les Gottlandais parlent un suédois mêlé de mots et d'idiotismes allemands, danois et anglais, ce qui tient aux fréquents rapports qu'ils ont eus, à l'époque de leur grande prospérité commerciale, avec l'Allemagne, le Danemark et l'Angleterre.

L'île de Gottland, dont l'aire est de 280 kilomètres carrés, forme à la fois un diocèse et un gouvernement ou *län*, dont les chefs respectifs résident à Wisby, capitale de l'île. On y compte environ 40 000 habitants.

III.

Capitale de l'île de Gottland. — Ses ruines, ses fortifications. — Fête du solstice d'été dans le Nord. — Traditions païennes et traditions chrétiennes. — Superstitions et usages populaires.

Wisby n'est plus aujourd'hui qu'une ville déchue, renfermant tout au plus quatre mille âmes; mais elle pourrait donner matière à une curieuse étude archéologique. C'est, en effet, la plus ancienne ville du Nord; tout y est plein de ruines et de souvenirs. Nous explorâmes avec le plus vif intérêt ce qui reste de ses vieux temples et de ses vieux monastères catholiques. Sa cathédrale surtout est remarquable; elle est d'un gothique pur. On a eu le bon esprit de la restaurer, en 1817, sans rien changer à sa physionomie ni à son style. Mais, en dehors des édifices de pierre et de granit, le monument le plus curieux de Wisby, celui où se reflètent avec le plus d'autorité toutes les splendeurs de son passé, c'est son code maritime, fondé au commencement du XIIe siècle, et approuvé par l'empereur Lothaire en 1135. M. Pardessus l'a traduit et commenté dans son grand et savant ouvrage sur les lois maritimes.

Wisby était jadis puissamment fortifié. Le vaste mur d'enceinte qui le protégeait est encore en

partie debout. Ce mur fut construit peu à peu et à diverses reprises. La ligne qui s'étend, à l'ouest de la ville, entre les tours de la Poudre et de la Monnaie (*Krut och Mynt tornen*), et à l'est entre deux autres tours, date de la fin du XIe siècle; elle a vingt pieds de haut et est percée de meurtrières. Plus tard on éleva, du côté de terre, une autre ligne, haute de six à dix pieds, qui, au lieu de meurtrières, fut flanquée d'une grande tour que le temps a épargnée jusqu'ici; on creusa ensuite, autour des remparts, trois doubles fossés à talus perpendiculaire et solidement murés. Ces travaux sont de la fin du XIIe siècle. Cent cinquante ans après, lorsque la guerre embrasait tout le Nord, Wisby ajouta trois redoutes à ses fortifications de terre, ce qui lui permit de résister victorieusement à toute attaque. Citons enfin la citadelle de Wisborg, bâtie en 1411, sur le versant maritime de la ville, par le roi Érik XIII; citadelle détruite de fond en comble, en 1676, par le commandant suédois Michel Schültz, qui l'avait livrée par trahison aux Danois. Les Gottlandais ont dispersé jusqu'aux ruines de cet antique et remarquable monument pour en faire de la chaux. Bizarre retour des choses humaines : la force destinée à détruire est changée en éléments destinés à édifier.

La nuit du 23 juin approchait, la nuit de la Saint-

Jean, nuit solennelle entre toutes, où les habitants du Nord se pressent en foule sur les montagnes et sur les collines pour célébrer la fête du solstice d'été. Nous dîmes adieu aux ruines de Wisby, à ses rues tortueuses, à ses fortifications imposantes, pour suivre la population dans la campagne et y prendre part à la joie générale.

La fête moderne du solstice d'été est, pour les habitants du Nord, une fête traditionnelle; elle répond à celle que les Scandinaves, leurs ancêtres, consacraient au dieu Balder. Ce dieu, suivant l'Edda, rayonnait d'éclat et de beauté; il était l'amour de la nature : tous les êtres, à la prière de Frigga sa mère, avaient juré de ne lui faire aucun mal; tous, excepté une petite plante qui croissait près du Walhalla, et que Frigga avait crue inoffensive. Mais Loki, le mauvais génie, avait pris Balder en haine. Il le poursuivit de ses machinations, il coupa la petite plante oubliée et en fit un trait avec lequel Balder fut frappé à mort. Aussitôt un deuil immense se répandit sur le monde. Les dieux et les hommes pleurèrent; les plantes, les animaux, toutes les créatures pleurèrent. Seul, Loki ne versa point de larmes. On alluma un grand bûcher sur lequel le corps de Balder fut réduit en cendres. Mais au jour du suprême crépuscule, le dieu reprendra vie et régnera dans le monde renouvelé; personnification lumineuse de toute bonté,

de toute justice, de toute fécondité. Quant à Loki, les dieux l'accablèrent de leur vengeance; ils l'attachèrent, avec les boyaux d'un de ses fils, entre trois rocs aigus, et suspendirent au-dessus de sa tête un serpent dont le venin dégouttait sur son visage. C'est ce même Loki dont l'Opéra tentait dernièrement la réhabilitation dans le ballet d'*Orfa*, en en faisant un dieu du feu et de l'hyménée, en le logeant dans un voluptueux cratère, et en lui donnant des autels et des prêtres auxquels les Scandinaves n'eussent certainement jamais songé.

Ainsi donc, c'était en souvenir de la mort de Balder que les anciens habitants du Nord célébraient le 24 juin. Un certain rapport symbolique leur paraissait exister entre Balder et le soleil, et, par suite, entre le jour qui avait précipité le dieu dans la tombe et celui où l'astre commençait à descendre sous l'horizon. De même, aussi, que la mort n'était pour Balder qu'un passage à une vie plus éclatante, ainsi le soleil ne leur semblait se retremper dans les ombres que pour y puiser une nouvelle et plus radieuse jeunesse. En conséquence de cette conviction, passée chez eux à l'état de doctrine, les anciens Septentrionaux fêtaient la nuit du 23 au 24 juin, en allumant de toutes parts, sur les montagnes et les hauteurs, de grands feux qu'ils appelaient bûchers de Balder (*Balders bål*). Seulement le deuil qu'aurait dû provoquer le

principe mythologique s'évanouissait dans l'éblouissement de la circonstance. Comment pleurer au milieu d'une nature rayonnante de joie? Le déclin menaçant du soleil était senti à peine; on ne songeait qu'à s'enivrer de sa lumière et à recueillir les trésors qu'il avait fait mûrir.

C'était principalement en Skanie, dans la province de Bohus, et en général dans toutes les localités voisines de la Norvége, c'est-à-dire partout où le culte de Balder était en honneur, que les feux champêtres flamboyaient dans la nuit du 23 juin. Il en est encore ainsi aujourd'hui. Du reste, les feux de la Saint-Jean sont devenus à peu près universels. Les Scandinaves les ont importés partout où ils ont pénétré, et les peuples qui les ont reçus d'eux les ont transmis à d'autres peuples. Ainsi certains usages prennent droit de cité parmi les nations, et passent d'autant plus facilement dans les mœurs que leur origine est moins connue, leur signification primitive plus inexplicable.

Mais, si les feux qui s'allument à la Saint-Jean, dans les pays du Midi, viennent des Scandinaves, les Scandinaves à leur tour ont emprunté de ces mêmes pays l'arbre de mai. Ils ne cherchent pas à le dissimuler, et, bien que leur climat les force à n'user de ce symbole qu'en juin, ils lui conservent néanmoins le nom du mois qu'il porte aux lieux de son origine (*Majstång*).

On ne saurait imaginer la quantité de *Mais* qui se plantent à la Saint-Jean dans toute la Suède; la ville de Stockholm offre ce jour-là le plus curieux spectacle : un vaste marché, appelé marché des feuillages (*Löfmarknaden*), s'ouvre dès le matin sur la grande place de *Munkbro*. Toute la ville est là; on se croirait au milieu d'une forêt, mais d'une forêt enchantée : car les milliers d'arbres qui se dressent devant vous, et dont les marchandes font ressortir si éloquemment tous les mérites, sont ornés avec tant d'art et de luxe, qu'ils rappellent à l'esprit les chefs-d'œuvre des fées. Or, les voilà qui se mettent en mouvement; c'est à qui en chargera un sur ses épaules : la forêt se répand dans la ville....

D'un autre côté, sur le lac Mälar et sur le bassin du port, des barques innombrables, flottes verdoyantes, amènent aux habitants de la cité tous les trésors des jardins et des parcs. Quelles belles fleurs rayonnent au soleil! Quels suaves parfums dans les airs! Et dire que tous ces aristocrates blasés par les fêtes de cour, que tous ces bourgeois spéculateurs, que tout ce petit peuple qui sue et qui travaille, dire, en un mot, que tout Stockholm se prête avec tant d'enthousiasme à une si naïve solennité! La prose de la vie quotidienne s'illumine au flambeau de la poétique nature. Plus de respect humain, plus de civilisation gourmée; chacun se

dilate et s'épanche : le même transport ravit tous les cœurs.

Rien n'est curieux comme de parcourir les rues des villes de Suède dans la matinée du 24 juin : boutiques et magasins sont ornés extérieurement de branches de feuillage disposées en forme d'arc de triomphe autour de la porte principale. A l'intérieur, des guirlandes de verdure suspendues au plafond, des bouquets sur les comptoirs, des fleurs effeuillées sur le parquet. La moindre échoppe est transformée en temple de Flore. Cherchez maintenant sur la chaussée. Est-il une seule voiture qui n'ait l'air d'un berceau champêtre; un seul cocher, postillon ou même charretier, qui ne porte une rose à sa boutonnière; un seul cheval dont le front ne s'enorgueillisse d'un diadème de bluets? A chaque pas, des troupes de jeunes garçons chantant en chœur et portant des *Mais* sur leurs épaules; des balayeurs armés de balais de bouleau vert; des ménagères revenant du marché et tenant à la main, soit un pot de fleurs, soit un bouquet de myosotis, soit au moins une touffe de gazon. Partout même physionomie, même union pieuse et sympathique dans la glorification de la nature.

Mais, bien que les villes s'abandonnent si ingénument au charme des fêtes de la Saint-Jean, c'est néanmoins dans les campagnes qu'elles revêtent le plus de variété et d'éclat. Quelques jours avant

le 24 juin, les jeunes garçons parcourent les bois pour y choisir les *Mais;* ils prennent les plus fins, les plus élancés. De leur côté, les jeunes filles préparent des festons de papier, des rubans, des œufs peints, des couronnes de verdure, en un mot, tout ce qu'il faut pour orner l'arbre symbolique. Ce travail d'ornementation commence dès le matin du 23 juin et dure jusqu'à minuit, moment de l'érection solennelle. Alors chaque maison se vide : vieillards, jeunes gens, enfants, jusqu'aux nourrissons à la mamelle, tous se précipitent vers le lieu de la fête. Quels joyeux hourras quand le *Mai* s'élève enfin dans les airs ! Il est vrai qu'il est d'un effet superbe. Dépouillé de sa robe d'écorce, il laisse voir, de la base au sommet, une peau blanche comme du lait. Son front empanaché déploie avec orgueil ses banderoles de pourpre et d'or, tandis qu'autour de sa tige des couronnes, superposées en pyramide, frémissent au souffle de la brise qui fait sonner en même temps les œufs suspendus comme des clochettes à leurs tresses verdoyantes. A la cime du *Mai*, un drapeau flotte, surmonté en certains endroits d'une girouette, et portant sur son voile, en lettres de fleurs, le nom de *saint Jean*, ainsi que celui du village ou de la propriété auxquels le *Mai* appartient. Il est à remarquer que, dans les campagnes du Nord, chaque riche paysan plante un *Mai* dans la cour principale de son habi-

tation. Tous les membres de sa famille, mêlés à ses ouvriers et à ses domestiques, prennent part à la cérémonie, à laquelle sont conviés en outre les habitants des métairies moins fortunées du voisinage; en sorte que la nuit de la Saint-Jean ne laisse aucune âme privée de joie : les mendiants même les plus abandonnés peuvent compter sur sa bienfaisante influence; elle leur fera trouver, partout où ils voudront, une généreuse hospitalité.

Une fois le *Mai* planté, la fête prend un entrain merveilleux. On danse au son du violon ou de la flûte, on chante, on mange, on boit; puis viennent les courses à travers les montagnes, les pèlerinages aux feux allumés. Les moins curieux montent sur les toits ou dans les clochers, pour voir de là le magique spectacle. De toutes parts, entre les rochers, des flammes géantes empourprant l'horizon, des globes de fumée roulant à travers les arbres des forêts et couvrant au loin les lacs et les détroits ; des cris de joie, des éclats de trompe, des coups de fusil. Personne ne songe à dormir : le soleil lui-même, je l'ai déjà dit, oublie l'heure de son repos.

Avec quel plaisir, avec quelle curiosité nous suivions, mes compagnons et moi, toutes ces joyeuses péripéties ! Un riche propriétaire des environs de Wisby nous avait invités à venir fêter la Saint-Jean dans sa propre famille ; nous n'en

perdîmes donc aucun détail. Il faut dire cependant que les deux Anglais se prêtaient moins par spontanéité que par complaisance aux scènes naïves qui se déroulaient autour de nous. Ils étaient d'un positif beaucoup trop britannique. L'Allemand, au contraire, se trouvait là dans son élément. Une fête de la nature ! N'était-ce pas un rayon de la palingénésie de l'instinct originel? Il parcourait les bois avec volupté, s'enivrant de leurs parfums et jouant avec leur feuillage; il se roulait dans la bruyère fleurie des montagnes; plus d'une fois même on le vit s'échapper derrière des massifs qui voilaient le rivage pour se baigner dans quelque baie mystérieuse. Une seule chose chagrinait le palingénésiste : c'était de voir les Gottlandais profaner la fête de la nature par des consommations empruntées à une industrie délétère, laisser l'eau fraîche pour l'alcool, la cruche inoffensive pour *le calice des plus amères souffrances*.

Notre hôte avait plusieurs filles, toutes d'une beauté remarquable, et qui animaient singulièrement par leur gaieté et par leurs jeux la solennité commune. Elles travaillaient, par exemple, avec une attention consciencieuse à former le bouquet magique. Ce bouquet renferme neuf espèces de fleurs, parmi lesquelles la fleur de la Saint-Jean (*hypericum*) tient naturellement la première place. En Dalécarlie, ces neuf espèces

de fleurs doivent être cueillies dans neuf champs différents. Tout le temps que les jeunes filles sont occupées au bouquet, elles gardent le silence le plus absolu; la moindre parole qui s'échapperait de leur bouche ferait évanouir le charme que recèlent les fleurs. Quand le bouquet est fini, elles le mettent sous leur oreiller et elles se couchent ; alors les plus doux rêves viennent leur sourire, et tous infailliblement s'accomplissent.

Cette naïve croyance à la vertu des fleurs est tout à fait dans l'esprit des habitants du Nord. Elles sont si rares, si fugitives sous leur dur climat, qu'ils les regardent comme des phénomènes apparaissant un instant à la terre pour leur donner un pressentiment des splendeurs du ciel. Où le culte des fleurs a-t-il été plus en honneur que dans le Nord ? N'est-ce pas du Nord qu'est issu Linné, le premier botaniste du monde ? Il faut entendre avec quelle grâce de langage les poëtes de ce pays célèbrent les fleurs.

« Quoi de plus beau que les fleurs ? Évangile de la paix, formule sacrée dont Dieu se sert pour confirmer la promesse qu'il a faite à l'homme d'être toujours son père.

« Les grandes, les pieuses pensées naissent dans le sein d'Allfader [1], mais elles ne revêtent point

1. Le vieux père, Dieu.

la forme de paroles; elles s'incarnent dans les fleurs et se révèlent ainsi au monde.

« Et, du haut de la voûte éthérée, la lune abaisse son doux regard sur les fleurs de la terre, excitant les divins génies à danser autour de leurs tiges embaumées.

« Et le bon Créateur dit aux belles fleurs : « Amoureuses messagères, ouvrez vos lèvres pour-« prées, et murmurez à l'oreille de l'homme toutes « les suaves choses de la vie, pendant les heures « éphémères de son bonheur ! »

Un autre secret de la Saint-Jean pour connaître l'avenir, c'est un gâteau, gâteau magique dans lequel le nombre ternaire est de rigueur. Ainsi, trois jeunes filles doivent se réunir pour le préparer : elles tiennent ensemble la jatte où sont versés le lait, la farine, les œufs et le sel destinés à en former la pâte; elles pétrissent ensemble cette pâte; elles la mettent ensemble au four; puis, le gâteau étant cuit, elles le partagent ensemble en trois parts et mangent chacune celle qui leur tombe sous la main. Tant que durent ces opérations, les jeunes filles ne peuvent ni parler ni rire; elles ne se le permettront qu'après avoir dormi. Défense aussi de boire en mangeant le gâteau. Toutes ces conditions étant remplies, les belles dormeuses verront, pendant leur sommeil, un jeune homme s'avancer vers elles, tenant

à la main un breuvage d'une douceur infinie. Ce jeune homme, c'est l'époux désiré qui, dans l'année, les conduira à l'autel.

Le nombre trois, que nous voyons répété si souvent ici, est considéré dans le Nord comme un nombre sacré. Il en est ainsi, du reste, chez presque tous les peuples du monde. Les érudits et les voyageurs l'ont fait remarquer mille fois. Les Russes, cependant, font exception ; leur nombre mystique est quarante. Ils l'ont choisi, disent-ils, parce que Jésus-Christ a jeûné quarante jours; qu'il est monté au ciel quarante jours après sa mort ; que le peuple de Dieu a erré quarante ans dans le désert ; enfin parce que le nombre quarante est compris trois fois dans celui des années que Moïse a vécu.

Les fanatiques d'horoscopes se couchent encore, pendant la nuit du 23 juin, sur le toit de leur maison, enveloppés d'un grand drap blanc. Ils jouissent alors de visions étranges et entendent des sons merveilleux et prophétiques. Les jeunes filles qui tentent ce moyen, et qui placent, en outre, à côté d'elles une cuvette pleine d'eau et une serviette, sont sûres de voir leur apparaître le jeune homme que le sort leur réserve pour fiancé. Il s'approchera de sa belle pour lui demander à se laver les mains et le visage.

Tous ces divers usages, plus ou moins bizarres,

sont évidemment d'origine païenne; en voici qui tiennent aux traditions catholiques. Il était de coutume autrefois en Suède, à la Saint-Jean, de faire un pèlerinage à de certaines fontaines que des légendes merveilleuses avaient rendues célèbres. On y priait les saints qui les patronaient et on jetait dans l'eau en leur honneur des pièces d'argent, des anneaux d'or ou d'autres objets précieux. Cette coutume est encore en vigueur dans quelques provinces, notamment en Westrogothie; il est vrai qu'elle n'est plus guère suivie que par quelques vieillards infirmes, mais enfin cela suffit pour constater la tradition. La fontaine de Westrogothie que l'on visite à la Saint-Jean était consacrée à une sainte du pays nommée Ingemo. Une pièce trouvée dans les archives du consistoire de Skara fait connaître le genre de prières et les autres pratiques dont les anciens pèlerins usaient à l'égard de cette sainte.

« Je viens dans ces lieux, je viens auprès de cette source ombragée, célèbre par tant de guérisons, chercher un remède à mes maux. Je boirai de son onde sainte, en sorte que mes plaies en soient rafraîchies. Oui, devant le sanctuaire d'Ingemo, je me prosterne à genoux, et j'espère dans la sainte qui n'a jamais refusé sa protection à ceux qui l'ont implorée. Trois fois je ferai le tour de la fontaine, et j'y jetterai en sacrifice mon anneau précieux,

suppliant la douce sainte d'être propice à mes vœux, de calmer de jour en jour les douleurs qui m'accablent et de me ramener enfin à la santé. »

Outre l'anneau jeté dans la source, les pèlerins d'Ingemo lui offraient encore une pièce de deux dalers et se baignaient en présence de son image. Aujourd'hui, il ne reste dans le peuple aucun souvenir de l'invocation catholique; mais le bain de la Saint-Jean lui paraît toujours merveilleusement salutaire, et il croit se garantir des plus grands maux en se roulant dans la rosée qui tombe le soir du 23 juin. Une autre superstition qui nous ramène aux temps païens, c'est la baguette magique. Le paysan du Nord la coupe dans la nuit de la Saint-Jean, certain de découvrir avec elle tous les trésors enfouis dans la terre. Il coupe aussi dans la même nuit le bâton dont il doit se servir pour chasser les insectes des champs : seulement, pour que ce bâton jouisse de toute sa vertu, il faut qu'il ait déjà tué un serpent.

Ces usages mêlés de paganisme et de christianisme se rencontrent à chaque pas dans la vie des habitants du Nord. Ceci tient à la merveilleuse ténacité de leurs traditions. La prédication du Christ a eu beau retentir au sein des rochers de la Scandinavie, elle n'a pu y tuer complétement le génie antique; le catholicisme, de même, y proteste incessamment contre la réforme. Du reste, c'est surtout dans le

champ de l'imagination et du sentiment que le présent se lie encore, en Suède, si fortement au passé; le dogme ne s'y est point tellement dénudé à l'austère contact de la philosophie qu'il n'y ait conservé quelques lambeaux de ses draperies primitives; et quand il s'agit de l'avenir, ne sait-on pas que les peuples même les plus positifs n'abdiquent jamais leur curiosité inquiète ni leurs procédés d'investigation les plus extravagants?

NORRKÖPING.

I.

Norrköping, cité manufacturière. — Organisation des classes ouvrières. — Caractère et mœurs des ouvriers suédois.

De l'île de Gottland à Norrköping, la traversée est courte; nous la fîmes sans incident remarquable; le temps était beau, la mer calme; nous en profitâmes pour dormir et réparer ainsi les longues veilles de la Saint-Jean.

Norrköping est le Manchester de la Suède; on n'y entend partout que le bruit des usines ou des fabriques, on n'y coudoie que des industriels et des ouvriers. Aussi la vie y est-elle réglée sur le travail; on y effleure à peine le plaisir; chacun a hâte de se rendre à son comptoir ou à son atelier.

On comprend que, dans un pareil milieu, je ne songeai guère à me préoccuper de questions archéologiques, de rues tortueuses ou tirées au cordeau, de ponts suspendus, d'églises, d'esplanades ou de collections quelconques; toutes choses pourtant

dont la ville de Norrköping est assez riche. J'abordai immédiatement la spécialité; et, au lieu de prendre pour *cicerone* un fantaisiste agréable, je m'enquis d'un travailleur pratique et intelligent.

Le premier point sur lequel j'avais à cœur d'être édifié, c'était l'organisation des classes ouvrières. Mon *cicerone* me servit à souhait; voici ce qu'il m'apprit.

Jusqu'à la fin de l'année 1846 l'organisation des classes ouvrières, en Suède, n'eut d'autre base que les anciens règlements des corps de métiers, *Skråförfattingarne*. Ces règlements remontent au moyen âge, et se confondent en partie avec ceux des guildes qui, à cette époque, étaient fort nombreuses dans le pays. Il en était ainsi, du reste, en France, en Angleterre, en Allemagne, où les artisans et les bourgeois formaient entre eux des compagnies afin de résister plus efficacement aux prétentions des nobles et de maintenir contre tout envahissement leurs libertés et leurs priviléges. Ce dernier motif, toutefois, n'influa que très-secondairement sur l'institution des corporations suédoises, car jamais la féodalité n'eut en Suède un aussi redoutable caractère que dans les autres États occidentaux. Les corporations lui vinrent de l'Allemagne, et notamment de la Hanse, qui eut pendant si longtemps la haute main sur son industrie et son commerce.

Ce n'est qu'en 1669 que les corporations, qui

d'abord avaient eu chacune leurs règlements particuliers, furent soumises à une constitution commune. On y distingua les trois degrés connus, d'apprenti, de compagnon et de maître.

L'apprenti, placé chez un maître pour y apprendre un métier, lui devait soumission et déférence; en retour, le maître était tenu de le traiter paternellement. L'apprenti était donc chez le maître comme un membre de la famille; mais, s'il pouvait se prévaloir des droits que lui conférait un pareil titre, il était obligé aussi d'en supporter les charges. De là l'usage, ou plutôt l'abus, de l'appliquer souvent à de tout autres travaux qu'à ceux du métier qu'on devait lui enseigner; ce qui en faisait plutôt un domestique qu'un apprenti. Tel n'était point, cependant, l'esprit de la constitution des corps de métiers; elle estimait le maître suffisamment dédommagé du temps qu'il consacrait à l'éducation de l'apprenti par le profit qu'il retirait de son travail; plusieurs apprentis, en outre, payaient à leurs maîtres une certaine somme d'argent.

La durée de l'apprentissage était de trois à cinq ans; mais ce temps pouvait s'abréger en faveur de l'apprenti payant. Quant à l'apprentissage, n'y était pas admis qui voulait; il fallait, pour cela, offrir certaines garanties d'ordre et de moralité, et, dans les temps anciens, prouver que l'on était né d'un mariage légitime.

Ce n'est pas seulement envers le maître que l'apprenti était astreint à l'obéissance; il l'était encore envers le compagnon, jusqu'à ce qu'il eût été lui-même promu à ce degré. Pour cette promotion il fallait que le candidat fît ses preuves d'aptitude; il n'en était dispensé que lorsque le maître chez lequel il avait appris son état obtenait l'autorisation d'y suppléer par son témoignage personnel.

Le compagnon jouissait d'une plus grande liberté que l'apprenti; il était moins soumis que lui au pouvoir domestique du maître. Cependant la vie du compagnon était si étroitement liée avec celle du maître, que, dans le principe du moins, les statuts des corps de métiers lui imposaient d'habiter sous le même toit. Le compagnon avait la faculté de voyager pendant un certain temps, soit à l'intérieur, soit à l'étranger, pour se perfectionner dans sa profession. Cette faculté se transforma plus tard en obligation; et, tant que le compagnon n'abusa pas de la liberté du voyage pour se livrer à la paresse et au désordre, on eut lieu de s'applaudir de ses bons résultats.

Les compagnons travaillaient moyennant un salaire; durant leurs pérégrinations, ils étaient soutenus par la corporation dont ils relevaient, et qui réunissait pour cela des fonds particuliers. Souvent les compagnons formaient entre eux des guildes

séparées sous la présidence d'un doyen, *åldergesäll*, ou d'un trésorier, *lådgesäll*. Les membres de ces guildes s'entr'aidaient les uns les autres en cas de maladies et exerçaient sur leur conduite réciproque une sorte de surveillance disciplinaire. Celui qui était condamné à une amende par la guilde devait la payer, sinon il était chassé de son sein, et son nom marqué d'infamie dans toutes les autres associations fraternelles du royaume. Relativement aux maîtres, leur conduite était aussi, de la part des compagnons, l'objet d'un contrôle sévère; un maître mal noté risquait fort de se voir abandonné de tous ses ouvriers. Les jours de grève, qui n'étaient que trop fréquents, s'appelaient lundis libres, *fria måndagen*, dénomination analogue à celle du lundi bleu, *blå måndag*, ou lundi gras, jour auquel tous les ateliers étaient fermés. N'est-ce pas là aussi l'origine de la coutume qui prévaut généralement chez les ouvriers européens, de chômer le lundi?

Un des devoirs le plus rigoureusement imposés aux compagnons, c'était le célibat. Nul homme marié ne pouvait faire partie de leurs guildes, et il était excessivement rare qu'un tel homme pût monter jusqu'au degré de maître. La maîtrise, d'ailleurs, supposait un certain temps de compagnonnage, et, en outre, un an entier passé dans le même atelier, à dater du jour où l'on avait sollicité

la patente. Le compagnon devait, enfin, prouver sa capacité par une œuvre digne du degré auquel il aspirait.

En principe, tout compagnon pouvait devenir maître ; il s'établissait alors dans quelque ville et y jouissait du droit de bourgeoisie. Cependant toutes les villes n'étaient pas également hospitalières ; il s'en trouvait où les corporations étaient limitées à un certain nombre de maîtres, ce qui les forçait à ne s'ouvrir à de nouveaux prétendants qu'en cas de décès ou de vacance.

Les maîtres élisaient de droit leur doyen ; toutefois, en certains cas, les municipalités se mêlaient aussi de cette élection, qui, d'ailleurs, n'était valide qu'autant qu'elles l'avaient confirmée. Peu à peu, l'élection du doyen, de même que celle de son assistant ou adjoint, *bisittare*, rentra exclusivement dans le domaine des maîtrises.

Ainsi que les compagnons, les maîtres exerçaient les uns sur les autres une sorte de police ; ils s'entr'aidaient dans les mauvais jours et travaillaient chacun de tout leur pouvoir à la prospérité de la corporation.

Vers la fin du moyen âge, les corporations obtinrent définitivement le privilége exclusif d'exercer l'industrie des métiers, privilége auquel elles avaient aspiré dès leur origine. Une lutte acharnée s'éleva entre elles et les ouvriers indépendants des

villes et des campagnes ; ceux-ci furent vaincus. Gustave Wasa établit une distinction entre l'industrie urbaine et l'industrie rurale, et exigea que tous les ouvriers restassent dans les villes, sauf un certain nombre, nécessaire aux besoins particuliers des paroisses. L'esprit exclusif des corporations se fortifia de plus en plus, ce qui était une nécessité peut-être, tant pour protéger l'industrie des métiers contre l'invasion d'une main-d'œuvre inhabile que pour la soustraire à la tyrannie des nobles, qui cherchaient à l'absorber à leur profit au moyen de leurs employés, *embetsmän*. On appelait ainsi les ouvriers que la noblesse avait le privilége d'entretenir pour son service personnel, mais dont elle portait abusivement le nombre bien au delà de ce qu'exigeaient ses besoins. Cet abus donna lieu, sous les règnes de Gustave II Adolphe et de Christine, à de violentes disputes entre l'ordre des bourgeois et celui des chevaliers. La royauté prit parti pour le premier, et fit passer successivement dans ses lois et règlements les intérêts des villes avant ceux des campagnes.

Le chancelier Axel Oxenstjerna commença la réaction contre l'omnipotence des corporations. Il établit des marchés libres et fixa un tarif pour les marchandises. L'ordre des bourgeois n'en continua pas moins à lutter ; il porta même jusqu'au sein des diètes ses réclamations contre les projets de

liberté industrielle qu'affectait parfois le gouvernement. Presque toujours il sortait vainqueur, mais non sans laisser aux mains des compétiteurs quelques lambeaux de ses priviléges. C'est ainsi qu'en 1669 les tendances exclusives des corporations furent réprimées en partie par un statut royal, et la faculté d'entrer en maîtrise devint le droit de quiconque en était digne. Gustave III dilata encore la sphère de la maîtrise ; mais bientôt obligé, pour faire accepter *son acte d'union et de sécurité*, de se concilier la bienveillance de la bourgeoisie, il lui rendit toutes ses anciennes immunités, ce qui réveilla naturellement toutes ses anciennes prétentions.

Les choses en restèrent là ou à peu près jusqu'en 1840, époque à laquelle la diète, fatiguée d'une lutte qui semblait devoir se prolonger indéfiniment, supplia le roi de publier un décret sur la matière.

Ce décret parut le 22 décembre 1846.

Il détruit d'un seul coup les nombreux obstacles qui s'étaient opposés jusqu'alors au libre exercice des métiers, et il fait de ce libre exercice un principe réglementaire qui pénètre tous ses articles. Il s'occupe d'abord de l'industrie domestique *husfliten*, c'est-à-dire de cette industrie que le paysan suédois cultive chez lui avec ses propres métiers ; et il la déclare de droit commun, soit qu'elle ait

pour objet la consommation personnelle du paysan, soit que celui-ci prétende s'en servir comme d'un instrument de commerce.

L'article principal du décret est celui qui reconnaît à tout citoyen la faculté d'établir des ateliers dans les villes ou dans les campagnes, sans être tenu de faire partie d'une corporation ou de justifier d'un apprentissage quelconque. Cependant le grade de maître ou, ce qui revient au même, l'habileté authentiquement constatée dans le métier que l'on veut exercer, est de rigueur ; on exige aussi le diplôme de bourgeois de l'industriel ou de l'artisan qui veulent s'établir dans l'intérieur d'une ville ou dans un rayon de cinq kilomètres aux environs.

Outre le droit de fonder des ateliers et des fabriques, chaque individu, homme ou femme, âgé de vingt-cinq ans, peut encore à volonté se livrer *de ses propres mains* à un métier quelconque pour ses besoins particuliers. Il en est de même des établissements de bienfaisance, des prisons, des grands centres de travaux publics, lesquels ont aussi la faculté de trafiquer de leurs produits.

Pour les simples artisans, le droit de bourgeoisie n'est pas toujours requis absolument; mais les obligations leur en incombent dans tous les cas; et, en compensation des devoirs personnels qu'entraîne la qualité de bourgeois, ils payent un impôt à la ville où ils habitent.

Le diplôme de maître est accordé par les magistrats municipaux, sur le rapport d'hommes compétents spécialement choisis pour examiner les travaux produits par les candidats.

Les corporations étant abolies, on y a substitué des associations ouvrières libres qui gèrent les intérêts communs des métiers. Ces associations sont consultées dans les cas litigieux; mais leur avis ne peut prévaloir qu'autant qu'il est approuvé et homologué par l'autorité municipale.

Le décret du 22 décembre 1846 introduit d'importantes modifications dans la condition des apprentis et des compagnons. Les apprentis restent soumis à leur patron, qui a sur eux, comme jadis, tous les droits d'un maître de maison (*husbonde*); mais il est interdit à ce dernier, à moins qu'il n'y soit formellement autorisé par contrat, de les occuper à d'autres travaux que ceux qui ont pour but l'industrie ou le métier qu'il s'est engagé à leur enseigner.

Les compagnons sont reçus par leur association respective, qui leur délivre à cet effet, et après que leur aptitude a été suffisamment établie, une sorte de diplôme. Tout apprenti qui a travaillé chez un patron pendant un temps raisonnable et qui est parvenu à l'âge de dix-huit ans peut aspirer à ce diplôme. Du reste, le diplôme de compagnon n'est nullement indispensable pour être engagé chez un

maître. Celui-ci a le droit de prendre tels ouvriers qu'il lui convient; mais l'engagement qu'il contracte avec eux doit être au moins de six mois. Le titre de compagnon n'a de valeur proprement dite qu'entre ouvriers; les patrons ne l'acceptent tout au plus que comme une garantie.

Toutes les causes litigieuses intéressant les fabriques et les ateliers ressortissent à la juridiction des magistrats municipaux dans les villes, et au gouverneur ou lieutenant royal dans les campagnes. Les arrêts prononcés par l'une ou par l'autre de ces deux autorités sont soumis à la sanction du roi.

On compte aujourd'hui dans toute l'étendue de la Suède 17 500 maîtres ou patrons, 5650 compagnons ou ouvriers et 16 000 apprentis. Les artisans établis dans les campagnes se composent pour le plus grand nombre de tailleurs, cordonniers, forgerons et maréchaux; ceux qui exercent d'autres métiers montent leurs ateliers de préférence dans les villes.

L'ouvrier suédois est fort intelligent; il a même des prétentions à l'art, et dédaigne souvent le modèle qu'il est chargé d'imiter, pour suivre sa fantaisie personnelle. Malheureusement, il ne réussit pas toujours; mais il s'en inquiète peu, car à un esprit hardi et entreprenant il joint le caractère le plus insouciant qui fut jamais.

Une fois au travail, l'ouvrier suédois s'y montre d'une ardeur rare, mais il a beaucoup de peine à s'y mettre; la flânerie lui plaît, et il l'arrose copieusement de bière, de punch froid, d'eau-de-vie de grains surtout. Ces denrées sont peu coûteuses en Suède, les moindres bourses y suffisent. D'ailleurs, le crédit n'est-il pas là, le crédit si facile dans ces pays de probité et d'honneur, pour aider aux finances en détresse?

Quand l'ouvrier suédois s'est livré à des libations par trop répétées, il tombe ordinairement dans une mélancolie rêveuse; il se livre à de doux accès de tendresse; parfois aussi, il devient morne, rarement furieux.

Cependant il arrive, de temps en temps, que le délire provoqué par la boisson l'emporte à des désordres graves; il expie alors son funeste oubli sous les verrous de la police. Ce n'est pas seulement parmi les ouvriers que se manifeste la passion de la boisson; tout le peuple, le peuple des villes comme celui des campagnes, y cède plus ou moins. L'eau-de-vie de grains, ce breuvage si détestable quand on y goûte pour la première fois, se transforme, à ce qu'il paraît, par la force de l'habitude, en un irrésistible nectar. Le paysan, le soldat, le marin, se distinguent entre tous par leur culte assidu pour le petit verre. Comme ils eussent ri de bon cœur, s'ils eussent entendu notre palingénésiste

le représenter comme le *calice des plus amères souffrances!*

L'eau-de-vie de grains est en Suède le vin du peuple; il n'est que les riches qui puissent s'y donner le luxe des vins de France et d'Espagne. L'étranger peu fortuné s'habitue même avec une certaine facilité à cette eau-de-vie; il finit insensiblement par en vider un flacon, sans plus de répugnance que l'habitué de nos restaurants n'en montre à vider une bouteille de vin *ordinaire*.

Un riche propriétaire de Dalécarlie m'a raconté, à ce sujet, un fait assez plaisant.

Après un voyage qu'il avait fait dans le midi de la France, il avait ramené un cultivateur qu'il plaça, comme intendant rural, à la tête de ses domaines. Cet homme lui avait été recommandé pour son extrême sobriété.

Cependant chaque jour, après dîner, il remarquait qu'il avait l'esprit moins lucide, et que ses jambes chancelaient.

Il le fit appeler un soir dans son cabinet.

« Comment se fait-il donc, lui dit-il, que la cuisine de notre pays agisse si désagréablement sur vous? Vous sortez de table tout révolutionné : est-ce que vous vous griseriez, par hasard?

— Il y a bien un peu de cela, monsieur, et ce qui m'étonne le plus, c'est que je ne puis m'en rendre compte.

— Parbleu ! vous buvez trop.

— Moi ! oh ! monsieur ! je ne bois ici que ce que je buvais chez nous, une simple bouteille.... Mais vous avez un diable de vin ! dès le second verre, il m'enlève la tête. »

Le brave intendant avait pris l'eau-de-vie de grains pour le vin du pays, et il n'avait pas cru devoir se comporter autrement avec lui qu'avec le vin de Cette. Ajoutons qu'au bout de quelques mois son estomac s'était tellement familiarisé avec l'alcool, qu'il pouvait le fêter impunément.

L'eau-de-vie de grains produit néanmoins à la longue, dans ceux qui en abusent, une désorganisation funeste. Leur vigueur s'énerve, leurs qualités morales s'émoussent. Puis, comme l'excès appelle l'excès, ils s'enfoncent de plus en plus dans leur malheureuse habitude, passant successivement par le vice, par le crime, jusqu'à ce qu'enfin ils succombent à une sorte d'atrophie générale, résultat de leur hideux abrutissement.

Un tel état de choses intéresse trop la société, pour que le gouvernement n'ait pas dû sérieusement s'en préoccuper. Il commença d'abord par provoquer dans le pays l'institution des sociétés de tempérance. Elles y ont fait quelque bien. Mais ce n'était là qu'un palliatif ; il fallait s'attaquer à la source du mal, à la fabrication même de l'eau-de-vie. On ne saurait imaginer l'effroyable quantité

de ce liquide qui sort chaque année des distilleries suédoises. Un économiste de Stockholm me disait un jour que les Suédois fussent-ils tous constamment ivres, on ne concevrait pas qu'ils pussent suffire à la consommer. On estime qu'il se boit en Suède, c'est-à-dire dans un pays qui ne compte guère plus de trois millions d'habitants, environ cent vingt millions de bouteilles d'eau-de-vie par an. Il y avait certes là de quoi donner à réfléchir à une administration aussi éclairée, aussi morale que celle du roi Oscar. Aussi la dernière diète, après une discussion approfondie, vient-elle de soumettre à son approbation suprême une série de mesures destinées à limiter la fabrication de l'eau-de-vie dans toute l'étendue du royaume. Ces mesures ont déjà été traduites en décret. Seront-elles assez énergiques, assez efficaces ? La contrebande ne réussira-t-elle pas à les éluder ? C'est ce que l'avenir seul peut nous apprendre. Quant à nous, nous formons des vœux sincères pour que les efforts du roi Oscar soient couronnés de succès; il serait triste de voir un peuple aussi noble, aussi généreux, aussi intelligent que le peuple suédois, s'abandonner longtemps encore à un penchant qui le perd, et qui finirait par le compromettre gravement aux yeux du monde qui le respecte et qui l'admire.

Je reviens aux ouvriers. Des hommes zélés, artistes, littérateurs, économistes, hauts fonction-

naires, ont cherché à les arracher au désordre que j'ai signalé par des moyens spéciaux, et qui leur fussent appropriés. De là la fondation d'un cercle dit de civilisation, *Bildnings-Cirkeln.* Ce cercle a pour but d'établir entre les ouvriers, à quelque corps d'état qu'ils appartiennent, une sorte d'association qui leur offre, en même temps que les douces jouissances de la famille, les avantages les plus enviés de la société. Le cercle de civilisation a un siége central dans tous les lieux où le personnel des ouvriers présente un effectif assez important. On y trouve des livres à lire sur place ou à emprunter et de la musique; il s'y fait des cours de sciences, d'art, de littérature, auxquels l'ouvrier assiste avec sa femme et ses enfants; il est là comme chez lui.

A certaines époques, deux fois par mois à peu près, le cercle de civilisation tient des séances publiques; les personnages les plus importants y assistent, et les savants les plus illustres, les écrivains les plus distingués se font un honneur d'y porter la parole. Suivant le compte rendu de l'année dernière, il ne s'est pas traité dans ces séances publiques, en 1853, moins de cinquante-sept sujets historiques, scientifiques ou littéraires.

On ne saurait croire le succès qu'a obtenu jusqu'à présent, auprès des ouvriers suédois, l'institution du cercle de civilisation. Avec quel empres-

sement ils y apportent leur cotisation ! car ce n'est qu'au moyen de cette ressource et de quelques dons particuliers que le cercle se soutient. Ses finances, du reste, sont en bon état ; il suffit non-seulement à ses dépenses courantes, mais encore il possède un fonds de secours, où les ouvriers pauvres et sans travail trouvent à emprunter, sans intérêt, l'argent qui leur est nécessaire pour soulager leur misère et attendre des jours meilleurs.

Chaque année, le cercle de civilisation célèbre la mémoire de sa fondation par une solennité extraordinaire. Son secrétaire, qui est actuellement un des *magisters* ou maître ès arts de l'université d'Upsal, y lit le rapport annuel ; des discours sont prononcés, des vers déclamés ou chantés ; toute la journée se passe en festins et en concerts ; et le soir, un grand bal couronne la fête.

Pendant l'été, les membres du cercle se livrent aussi à de fréquentes promenades en commun dans les campagnes. Je me suis trouvé un jour au milieu d'une de ces promenades, à laquelle prenait part tout le cercle de Stockholm, c'est-à-dire près de huit cents personnes. Trois bateaux à vapeur étaient occupés par cette grande famille ; le point de réunion était Näsby, magnifique propriété située sur le lac Mälar, entre Stockholm et Gripsholm, et appartenant au baron Wahrendorff, chez lequel j'étais alors en visite.

Vers quatre heures, les trois bateaux furent signalés; le baron Wahrendorff donna ordre aussitôt de tirer les canons du château et de hisser son pavillon. Les ouvriers débarquèrent au milieu de salves éclatantes. Nous allâmes, le seigneur du lieu et moi, à leur rencontre. C'était un spectacle plein d'intérêt : il y avait là des hommes déjà mûrs, des jeunes gens, des femmes, des jeunes filles, des enfants, tous en habits de fête, et portant au bras des paniers ou des sacs remplis de provisions. Un orchestre nombreux marchait en tête de la troupe.

Après l'hommage rendu au baron, les membres du cercle se répandirent dans les parcs et les jardins; ils s'y promenèrent quelque temps, se livrant à de joyeuses causeries; puis, peu à peu, de petits groupes se formèrent, cherchant les endroits les mieux tapissés des pelouses, pour y prendre leur repas. Au dernier toast, la musique se fit entendre. Tout le monde se leva et courut à la danse; il était près de neuf heures quand cette curieuse société prit congé du baron Wahrendorff et se rembarqua pour retourner à Stockholm.

Assurément, si l'on examine avec soin cette institution du cercle de civilisation, on ne peut s'empêcher d'y reconnaître une conception des plus heureuses. Ce qui perd l'ouvrier, c'est tantôt l'isolement, tantôt les fréquentations mauvaises. Le premier l'abrutit, les secondes le corrompent. Le

cercle de civilisation prévient ces fatales influences. En rattachant l'ouvrier à un centre de société où il trouve les jouissances de l'esprit unies aux jouissances du cœur ; où on lui prodigue, en même temps que les bons exemples, la moralité des préceptes; où, s'il est marié et père de famille, sa femme et ses enfants sont les bienvenus; où lui-même est respecté et honoré; en le rattachant, dis-je, à un tel centre, on ne peut manquer d'exercer sur son moral une action salutaire. Aussi le cercle de civilisation, tel qu'il est établi en Suède, peut-il déjà s'applaudir de ses excellents résultats. Tous les ouvriers qui en font partie se distinguent par leur esprit d'ordre et de travail, par leur conduite régulière et digne, par toutes les qualités, en un mot, qui font de l'homme un être utile, un citoyen méritant. Si cette institution se maintient, si elle persiste courageusement dans sa tâche, nul doute qu'avec le temps elle ne porte jusque dans les parties les plus reculées du pays son mouvement de régénération et de progrès. Le gouvernement si bien intentionné du roi Oscar pourrait-il se choisir un plus efficace auxiliaire ?

II.

Législation particulière de la Suède concernant les ouvriers, les domestiques, les gens sans aveu, etc. — Caution légale. — Rigueurs extraordinaires du droit ancien. — Statut royal du 29 mai 1846. — Son application. — Ses conséquences.

Pour compléter ce qui vient d'être expliqué touchant l'organisation et le régime des classes ouvrières en Suède, il importe de faire connaître comment on envisage leur condition sociale proprement dite, prise dans l'ensemble de l'État. Ceci m'oblige à faire passer immédiatement sous les yeux du lecteur, en même temps que les ouvriers, plusieurs autres sortes d'individus qui n'ont professionnellement rien de commun avec eux, mais que la législation comprend néanmoins dans les mêmes mesures.

Remontons tout d'abord au principe constitutif de la société civile en Suède. Cette société compte trois classes de citoyens : 1° ceux qui vivent de leur fortune : les propriétaires et les rentiers ; 2° ceux qui vivent de leur emploi : les fonctionnaires ; 3° ceux qui vivent de leur industrie ou de leur talent : les manufacturiers, les artisans, les artistes, etc. Tout individu doit personnellement appartenir à une de ces trois classes, ou y posséder un répondant, une caution. Ainsi, les ouvriers non

établis, les domestiques, tous ces gens, en un mot, qui n'ont par eux-mêmes aucun moyen d'existence, ne sont réputés membres de la société suédoise qu'autant qu'ils sont inscrits chez un patron ou chez un maître qui répond de leur personne et de ce qu'ils doivent à l'État. Quant aux mineurs, ils ont leur caution naturelle dans leurs parents ou dans leurs tuteurs.

On conçoit tout ce qu'il y a de force conservatrice dans une pareille organisation. Exiger de chaque citoyen qu'il possède un titre légal et permanent à la vie civile, n'est-ce pas les intéresser tous à l'ordre et à la gloire de la société? n'est-ce pas en même temps proscrire de son sein tous ces êtres parasites dont l'existence aventureuse se dresse contre elle comme une incessante menace?

Dès les temps les plus reculés, on retrouve dans la société suédoise le principe de la caution légale, *laga försvar*.

Les conditions en étaient clairement définies, le *minimum* même de la caution strictement réglé. D'après les lois dites *du pays*, lois qui remontent au commencement du XV[e] siècle, ce *minimum* était de *trois marks*, soit en argent, soit en nature, ce qui équivalait, suivant les différentes estimations locales, à *dix-huit* ou à *trente tonnes de grain*, c'est-à-dire à la consommation annuelle d'un homme.

La sévérité que la loi déployait contre l'indi-

vidu dépourvu de caution légale était extrême. C'est à peine si la condition de l'antique paria pourrait en donner une idée. Le choix d'un emploi ou d'un genre de travail lui est interdit; il faut qu'il prenne la première tâche qui se présente; s'il la refuse, la loi ne lui laisse plus de repos, elle le traque comme une bête fauve, et, pour lui ôter tout refuge, elle va jusqu'à poursuivre comme recéleur et à punir de l'amende celui qui le recueille sous son toit. L'homme sans caution légale n'est presque plus un homme. Libre à chacun de l'insulter, de le frapper, de le voler; la société en prend à peine souci. Il est exclu du *ting* (assemblée du peuple suédois), et son témoignage en justice est nul. Partout où il porte ses pas, les gens de police ont prise sur lui, et, sans enquête, sans jugement, ils peuvent le jeter en prison; car une éternelle suspicion pèse sur sa tête : c'est un ennemi public. A plus forte raison s'il commet un crime ou un délit, même des plus légers. La faculté qu'ont la plupart des criminels de racheter leur peine au prix d'une amende n'existe pas pour lui. « Que celui qui n'a pas de vache paye avec son corps! » dit énergiquement la *loi du pays*, et ceci regarde surtout l'homme sans caution légale. Les statuts d'Örebro, publiés en 1540, renchérissent encore sur ces rigueurs. Ils interdisent aux gens sans aveu tout travail temporaire et irrégulier qui ne rapporte qu'un salaire

quotidien. Ils veulent qu'ils prennent une condition fixe ou qu'ils soient envoyés aux mines. La préoccupation de la diète d'Örebro pour les choses d'ordre et de sécurité publique va si loin, qu'elle n'accorde aux moines mendiants, pour quêter à travers le pays, que cinq semaines pendant l'été et cinq semaines pendant l'hiver, et encore sous la condition qu'ils seront munis d'une autorisation écrite du bailli ou du bourgmestre du lieu où est situé leur monastère.

Telles sont, relativement à la caution légale, les dispositions des principales lois suédoises, depuis le XIVe jusqu'au XVIIe et même jusqu'au XVIIIe siècle. D'autres règlements particuliers ne sont pas moins caractéristiques. Ainsi, en 1303, ordre est donné par Birger Magnusson à tous les vagabonds, fainéants et autres individus réputés dangereux, de sortir du royaume, sous peine de se voir arrêter, battre de verges, d'avoir les oreilles coupées et d'être dépouillés de tout leur avoir. Trois siècles plus tard, en 1637, les bohémiens sont pendus sans jugement par le premier agent du roi qui les rencontre, et leurs femmes, ainsi que leurs enfants, chassés du pays.

Cependant de telles rigueurs n'étaient appliquées qu'exceptionnellement, et suivant que des excès inaccoutumés de la part de ceux qui en étaient l'objet avaient plus vivement provoqué la sévérité

du pouvoir. Ordinairement, les individus qu'aucune caution légale ne protégeait étaient envoyés aux mines ou dans les châteaux du roi. Dès l'année 1624, il existait, même, à Stockholm et dans certaines villes de province des maisons de correction ou de discipline (*tukthus*) qui leur étaient particulièrement affectées. Ce qui caractérisait essentiellement les mesures pénales dirigées contre eux, c'est que les tribunaux ordinaires n'y intervenaient en aucune façon; pour qu'ils fussent mis en prison, il suffisait du simple arrêté d'un gouverneur de province, d'un bailli, d'un bourgmestre, ou même d'un sergent de district. La société, en effet, n'ayant rien de plus pressé que de les mettre hors d'état de nuire, croyait ne pouvoir assez abréger les formalités. Je dois dire aussi que, dans l'esprit de l'ancienne loi suédoise, l'oisiveté (*arbetslösheten*) était considérée non-seulement comme une source de crimes, mais encore comme un crime proprement dit. Il y avait donc là matière à expiation; et comme, d'ailleurs, l'oisiveté n'était ordinairement que la forme extérieure qui accusait l'absence de caution légale, celui qui s'en rendait coupable relevait par là même, non des tribunaux judiciaires, mais de l'autorité administrative, à laquelle il appartenait de connaître de la valeur des titres sociaux.

Indépendamment des gens sans aveu ou sans caution, l'établissement correctionnel de Stockholm

recevait encore dans son sein les enfants vagabonds et sans famille, les enfants, comme disent les règlements, *qui courent les rues et qui n'ont point de parents.* Ce qui peint bien l'horreur que les premiers inspiraient, ce sont les titres par lesquels ils sont désignés. Bien qu'ils ne puissent appartenir à la classe des criminels, puisque ceux-ci, au lieu d'être envoyés dans un établissement correctionnel, étaient toujours ou punis de mort ou enfermés à perpétuité dans une forteresse, ils n'en sont pas moins traités de *skalkar*, *bofrar*, scélérats, mauvais sujets de la pire espèce : tant était méprisable aux yeux de la loi suédoise une condition civile anormale!

L'établissement correctionnel de Stockholm retenait les enfants pendant trois ans; les autres prisonniers y restaient jusqu'à parfait amendement, ou du moins jusqu'à ce qu'il leur fût offert au dehors quelque moyen légal d'existence. Durant leur détention, ils étaient employés à piler le grain dans des mortiers, à tailler la pierre et à d'autres travaux pénibles et grossiers, ainsi qu'il convenait, disait-on alors, à de pareilles gens. Ce qui aggravait encore leur position, c'est qu'ils étaient complétement abandonnés à l'arbitraire d'un particulier appelé *tuktmästare*, lequel, chose étrange! *affermait* pour dix ans l'établissement correctionnel, s'engageant à l'administrer et à le fournir de toutes les choses né-

cessaires, contre le droit d'exploiter le travail des prisonniers à son profit. Si ce *tuktmästare* était un homme avide et violent, et cela arrivait presque toujours, on peut se faire une idée de tout ce que les malheureux courbés sous son joug avaient à souffrir.

Quand le pays était en guerre, ces moyens de répression tombaient plus ou moins en désuétude. La Suède faisait alors de ses vagabonds et autres gens sans caution légale ce que la Russie fait encore aujourd'hui de ses mauvais sujets, des soldats, quitte à les faire fusiller s'ils désertaient.

La sévérité déployée contre les individus sans caution légale ne commença à s'adoucir que vers les années 1814, 1816 et 1819. Il semble qu'à cette époque de pacification universelle et de reconstitution politique, la Suède ait voulu étendre jusque sur les parias sociaux les effets de cet esprit conciliateur qui l'animait généralement.

Entre tous les adoucissements dont ils furent l'objet, les plus sensibles s'appliquèrent aux femmes. Depuis 1815, leur nom avait à peine été prononcé dans les statuts de police; elles subissaient le droit commun. Il fut enjoint, par une circulaire royale du 11 mai 1814, à tous les gouverneurs provinciaux d'user, envers les femmes dépourvues de moyens d'existence ou de caution légale, d'une extrême modération. Ainsi, ils ne devaient procéder

contre elles que graduellement : d'abord par voie d'avertissement, en les engageant à se procurer au plus tôt la caution qui leur manquait; puis, cet avertissement ayant échoué, par un emprisonnement de courte durée; puis par un emprisonnement un peu plus long, c'est-à-dire d'un mois *au minimum* et de trois mois *au maximum*; enfin, si tous ces moyens demeuraient sans résulat, par une détention d'une année dans une des maisons centrales de correction ou de travail du royaume.

Les circulaires de 1816 et 1819 étendirent encore ces ménagements. On n'arrêta plus les femmes que dans le cas où elles refusaient opiniâtrément de régulariser leur position sociale, et lorsqu'il était prouvé que leur conduite était formellement dangereuse à l'ordre et à la sécurité de l'État.

Cependant, au bout de quelques années, on s'aperçut que toutes ces mesures de clémence étaient vaines. Les femmes en abusaient et s'en faisaient un titre pour multiplier le scandale; les hommes ne répondaient pas mieux à celles qui les concernaient personnellement. Force fut donc de revenir aux anciennes rigueurs. La loi de 1833 parut. Elle était simple, positive, inexorable. Toutes les anciennes dispositions y revivaient, empruntant une nouvelle énergie aux nécessités du moment. L'autorité mit le plus grand zèle à en précipiter l'application. Malheur, cette fois, aux vagabonds, aux gens sans

aveu, à tous ceux qui manquaient du brevet social! Rien ne pouvait les soustraire aux mains de la police. Les arrestations éclataient comme la foudre; en peu de temps, elles eurent dépassé de plusieurs milliers celles des années précédentes.

Pour donner une idée de la sévérité qui caractérisait la loi de 1833, il suffit de considérer le pouvoir extraordinaire dont elle investissait les gouverneurs. Ce pouvoir allait jusqu'au droit d'envoyer les gens réputés dangereux, pour un temps *même illimité*, soit dans une prison, soit dans un établissement de correction ou de travaux publics. Voici, du reste, un état de ceux que la loi réputait dangegereux : 1° tout individu qui, ayant subi une condamnation pour vol ou tout autre crime, n'avait pu se procurer, à l'expiration de sa peine, des moyens légaux d'existence; 2° tous les vagabonds et autres gens sans aveu, c'est-à-dire tous ceux qui n'appartenaient à aucun service public, qui n'exerçaient aucune profession libérale ou industrielle, qui n'avaient ni domicile certain ni inscription aux rôles des contributions, qui enfin, dénués de toute ressource, étaient vulgairement assimilés aux Tatars ou aux Bohémiens; 3° les soldats rayés pour inconduite des rôles des régiments; 4° les condamnés libérés pris dans les villes ou autres lieux dont le séjour leur était interdit; 5° les domestiques restés sans condition après l'époque légale du pla-

cement (1er novembre); 6° les ouvriers qui, dans les quatorze jours de leur arrivée dans une ville, ne s'y étaient pas fait inscrire chez un patron, à moins qu'ils n'eussent quelque empêchement dûment certifié, ou des moyens légaux de vivre temporairement sans travailler; 7° les ouvriers paresseux, qui, malgré deux avertissements successifs, s'obstinaient tellement dans leur mauvaise conduite, qu'aucun patron ne voulait consentir à les occuper; 8° les réfugiés étrangers qui, dans les douze jours de leur arrivée dans le pays, n'y pouvaient encore justifier d'aucune condition, d'aucun emploi qui leur permît de vivre légalement; 9° les vaguemestres et autres employés auxiliaires attachés temporairement à des travaux publics, qui, n'étant pourvus d'aucun état ordinaire, n'avaient pu se procurer de l'ouvrage dans les six semaines qui avaient suivi la clôture de ces travaux.

La recrudescence de sévérité inaugurée par la loi de 1833 souleva, de la part des philanthropes suédois, de violentes réclamations; ils crièrent à l'arbitraire, à l'injustice, à la persécution. Mais l'opposition la plus sérieuse vint de la direction générale des prisons. Elle fit observer que, la multiplicité des arrestations encombrant les établissements pénitentiaires, toute classification des détenus devenait impossible, ce qui donnait pleine carrière à la propagande démoralisatrice des vieux criminels

parmi les nouveaux venus, et aboutissait par conséquent à une corruption générale.

Un autre reproche que la direction des prisons faisait à la loi de 1833, c'était d'incarcérer les gens privés de moyens d'existence pour les forcer à s'en procurer. « Ce but, disait-elle, est chimérique. Qui donc s'avisera d'aller prendre ses ouvriers ou ses domestiques au milieu de l'atmosphère corrompue des prisons et de la société des scélérats ? »

Malgré ces représentations, la loi de 1833 n'en continua pas moins, pendant près de treize ans, à rester en vigueur. Ce ne fut que le 29 mai 1846 que le roi Oscar publia le décret par lequel il l'abrogea définitivement, ainsi que toutes les autres lois ou règlements du même genre qui l'avaient précédée. Voici les dispositions qu'il y substitua, et qui sont encore en vigueur aujourd'hui.

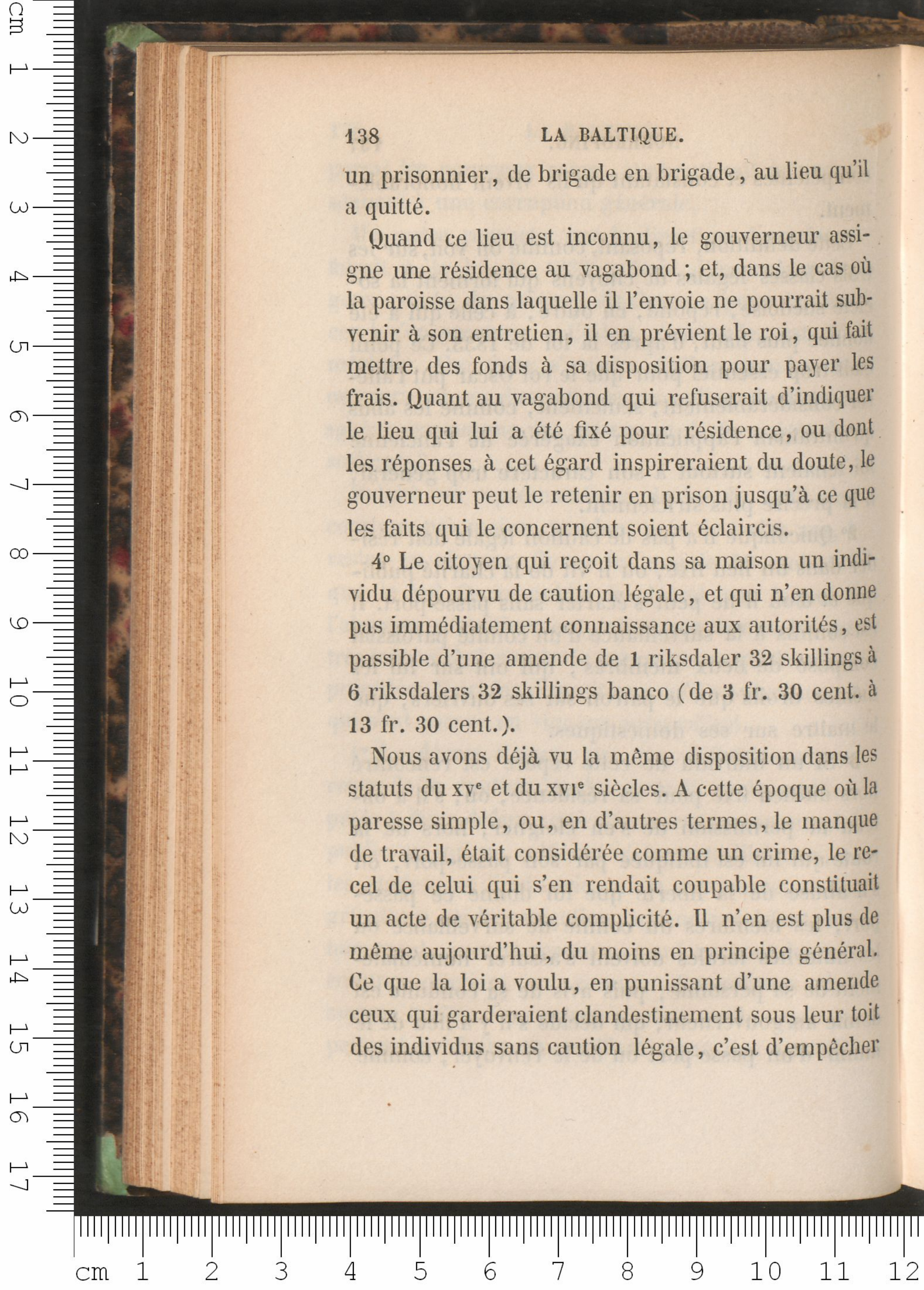
1° Le décret s'ouvre par une définition rigoureuse de la caution légale ; ceux-là seuls sont réputés y faire défaut, qui n'occupent aucun emploi public ou qui ne cultivent ni les arts libéraux, ni les études, ni l'industrie, ni le commerce, ni l'agriculture, ni la navigation ; qui ne possèdent, notoirement, aucune ressource ; qui ne sont inscrits comme ouvriers ou comme domestiques chez aucun maître ou patron ; ceux enfin qui ne peuvent produire de certificat signé des autorités

compétentes et constatant qu'ils vivent honorablement.

Cette définition, reposant, comme on voit, sur les trois classes légales de citoyens qui forment la société suédoise, répond, en outre, à celle qui a été donnée plus haut, d'après la loi de 1833. Ce point était trop essentiel pour que le roi Oscar pût l'altérer considérablement; seulement, comme les abus qu'entraînait l'application exagérée de l'ancienne loi tenaient surtout à son caractère trop général, il la précise plus strictement.

2° Quiconque n'a pas de caution légale doit résider dans un lieu fixe, où il vit de la charité publique et d'où il ne peut s'écarter sans passe-port. Il est soumis à la surveillance d'un comité paroissial composé de deux membres, qui ont sur lui les mêmes droits que le patron sur ses ouvriers, que le maître sur ses domestiques.

3° Si un individu de cette espèce est rencontré hors du lieu fixé pour sa résidence, ou, s'il a obtenu la permission de s'en éloigner, hors de la route qui lui est indiquée par son passe-port, ou s'il abuse de la liberté que lui donne ce passe-port, les membres du comité de surveillance ou les autorités locales doivent s'assurer immédiatement de sa personne; puis avis de sa conduite est donné au gouverneur, qui décide s'il y a lieu de le munir d'un passe-port ou de le renvoyer, comme



un prisonnier, de brigade en brigade, au lieu qu'il a quitté.

Quand ce lieu est inconnu, le gouverneur assigne une résidence au vagabond ; et, dans le cas où la paroisse dans laquelle il l'envoie ne pourrait subvenir à son entretien, il en prévient le roi, qui fait mettre des fonds à sa disposition pour payer les frais. Quant au vagabond qui refuserait d'indiquer le lieu qui lui a été fixé pour résidence, ou dont les réponses à cet égard inspireraient du doute, le gouverneur peut le retenir en prison jusqu'à ce que les faits qui le concernent soient éclaircis.

4° Le citoyen qui reçoit dans sa maison un individu dépourvu de caution légale, et qui n'en donne pas immédiatement connaissance aux autorités, est passible d'une amende de 1 riksdaler 32 skillings à 6 riksdalers 32 skillings banco (de 3 fr. 30 cent. à 13 fr. 30 cent.).

Nous avons déjà vu la même disposition dans les statuts du XVe et du XVIe siècles. A cette époque où la paresse simple, ou, en d'autres termes, le manque de travail, était considérée comme un crime, le recel de celui qui s'en rendait coupable constituait un acte de véritable complicité. Il n'en est plus de même aujourd'hui, du moins en principe général. Ce que la loi a voulu, en punissant d'une amende ceux qui garderaient clandestinement sous leur toit des individus sans caution légale, c'est d'empêcher

que ces individus ne puissent se soustraire, même temporairement, à la surveillance des gouverneurs ou des comités de paroisse.

Bien que, par suite de l'organisation particulière de l'assistance publique en Suède, les malheureux affectés à telle commune ou à telle paroisse vivent aux dépens de cette commune ou de cette paroisse, ils ne sont point exemptés pour cela de chercher à se suffire à eux-mêmes. C'est même un des principaux devoirs des comités de surveillance et des gouverneurs de les y exhorter et de s'employer de toute manière à leur procurer soit une occupation temporaire, soit une condition. A certaines époques de l'année, il se fait, dans ce but, au prêche de chaque paroisse, des annonces solennelles où les pasteurs publient les noms de ceux qui réclament une place. Rarement ces recommandations, appuyées par la religion, demeurent sans effet. C'est là le côté humain et protecteur de la loi.

En Danemark, où les règlements en matière d'ordre social sont conformes en tant de points à ceux de la Suède, et où par conséquent la caution légale est de rigueur, ceux qui en sont privés et qui, malgré tous leurs efforts, n'ont pu se la procurer, doivent se présenter dans leur paroisse deux mois avant l'époque fixée pour le placement des domestiques. Là ils sont recommandés par le pasteur à l'office du dimanche; puis on attend

quarante jours. Ce délai expiré, s'il n'est survenu aucun changement dans leur position, ils se rendent dans la paroisse voisine, où les mêmes formalités sont remplies; après quoi, s'ils continuent de rester sans place, ils sont considérés comme vagabonds et mis en prison.

Jusqu'à présent, le décret royal du 29 mai 1846 ne s'est occupé que des individus contre lesquels il ne s'élève d'autre grief que le défaut de caution légale; et nous avons vu que les mesures adoptées à leur égard sont plutôt préventives que répressives, plutôt protectrices que pénales. C'est un grand progrès sur les lois anciennes, qui confondaient dans une même sévérité et ces mêmes individus et ceux que la justice avait déjà frappés comme criminels. Le décret du roi Oscar fait de ces derniers une catégorie spéciale et les traite en conséquence.

1° Cette catégorie comprend tous les gens sans caution légale qui ont déjà été condamnés pour vol ou pour tentative de vol, pour incendie ou pour tentative d'incendie ; qui, ayant subi une peine infamante, n'ont pas été réhabilités; qui, pour un crime quelconque, ont été soumis à une détention temporaire dans une forteresse ou dans une maison de correction; qui, mis en prison sous prévention de vol, d'effraction, d'incendie, ou de tout autre crime emportant la peine des

travaux forcés à perpétuité ou la peine de mort, n'ont pu, faute de preuves suffisantes et bien que leurs juges eussent la conviction morale de leur culpabilité, être définitivement condamnés; qui, enfin, ont été emprisonnés une ou plusieurs fois pour vagabondage ou pour manque de caution légale.

2° Partout où des individus de cette catégorie sont rencontrés, soit par les agents de police, soit par les membres des comités de surveillance, ils doivent être traduits devant les gouverneurs locaux. Ceux-ci, après avoir constaté l'irrégularité de leur position sociale, leur fixent un délai pour se procurer des moyens légaux d'existence, sous peine d'être envoyés au corps des travaux forcés. Jusqu'à l'expiration de ce délai, ils peuvent être laissés en *liberté*, à moins que les gouverneurs n'y voient quelque danger pour la sûreté publique. Il appartient également aux gouverneurs, le délai une fois expiré, de le prolonger encore, s'ils le jugent à propos, ou de prononcer contre celui auquel il avait été accordé une condamnation définitive.

3° Dans ce dernier cas, voici quels sont les termes de la peine : *quatre ans* pour les individus qui ont déjà été punis trois fois pour vol, ou qui, ayant été condamnés pour tout autre *crime*, soit à une détention perpétuelle dans une forteresse, soit à la peine *capitale*, *ont été graciés* par

le roi; *trois ans* pour ceux qui n'ont été condamnés que deux fois pour vol ou pour effraction dans le but de voler; *deux ans* enfin pour tous les autres crimes spécifiés plus haut.

4° Tous ces condamnés sont envoyés dans le corps des travaux forcés de la couronne. Quant à ceux qu'un âge trop avancé ou qu'une constitution débile rend impropres au travail, ils sont enfermés dans une prison ou dans une maison de correction. Cependant, dans le cas où ils n'offriraient, de leur personne, aucun danger pour la sûreté publique, ils pourraient être laissés en liberté et soumis à l'internement dans une paroisse, comme s'ils n'appartenaient qu'à la première classe des individus sans caution légale.

5° L'arrêté du gouverneur ayant été notifié au condamné, il peut en appeler au roi; mais il faut que sa requête soit présentée dans le délai de huit jours à dater de sa condamnation. Jusqu'à ce que le roi ait prononcé, le condamné peut être mis en prison ou laissé libre, suivant que le gouverneur le juge opportun à la sûreté publique. S'il vient à s'évader, il est accordé à celui qui le ramène une récompense de 6 riksdalers 32 skillings (13 fr. 30 cent.), dont l'État se rembourse sur les fonds personnels ou sur le produit des travaux du condamné.

6° Quand l'arrêté du gouverneur n'a pas été suivi

d'appel, ou que le pourvoi n'a pas été fait à temps, ou qu'il a été rejeté, le gouverneur remet le condamné entre les mains de la direction générale des prisons, qui le dirige immédiatement vers sa destination.

7° Si, pendant le séjour du condamné au corps des travaux forcés, il se présente une circonstance qui change totalement sa condition, par exemple s'il lui est offert au dehors quelque moyen sérieux et légal d'existence, il peut être mis en liberté. Il en est de même lorsque, parvenu à la moitié du terme fixé pour sa détention, il s'est distingué par sa bonne conduite et a réalisé par son travail et son économie une somme de 50 riksdalers (100 francs).

Pour les femmes, il suffit que cette somme s'élève à 33 riksdalers 16 skillings (66 francs 70 cent.).

8° Si, au contraire, durant les six derniers mois de sa détention, un condamné s'est exposé, par sa mauvaise conduite, à des punitions graves, il peut, dans un but de correction, être encore retenu au corps des travaux forcés, après l'expiration de sa peine, mais pour six mois seulement, à dater de la faute ou du délit qui avait provoqué sa punition.

9° Tout condamné libéré est remis entre les mains du gouverneur qui l'avait envoyé aux travaux forcés, et il reste sous sa surveillance immédiate jusqu'à ce qu'il ait régularisé sa position sociale.

Quand on examine attentivement le caractère du décret que je viens d'exposer, on ne peut s'empêcher d'y reconnaître un grand esprit de justice et d'impartialité. Les lois anciennes ne justifiaient souvent leurs excessives rigueurs que par l'excellence du principe qu'elles défendaient. Sans professer un moindre respect pour ce principe, le décret du roi Oscar tend à le mettre en harmonie avec les autres intérêts. Ceci tient surtout à la classification qu'il introduit entre les individus sans caution légale. On conçoit, en effet, qu'un malheureux qui n'a d'autre tort que de manquer de moyens d'existence ne saurait être assimilé, comme cela se faisait autrefois, à un repris de justice en état d'oisiveté ou de vagabondage. En général, le premier mérite plutôt aide, conseil et protection qu'un traitement pénal proprement dit. S'il paraît dangereux à la société, que la société le surveille, cela suffit, et c'est ce qu'a voulu le décret du 29 mai 1846.

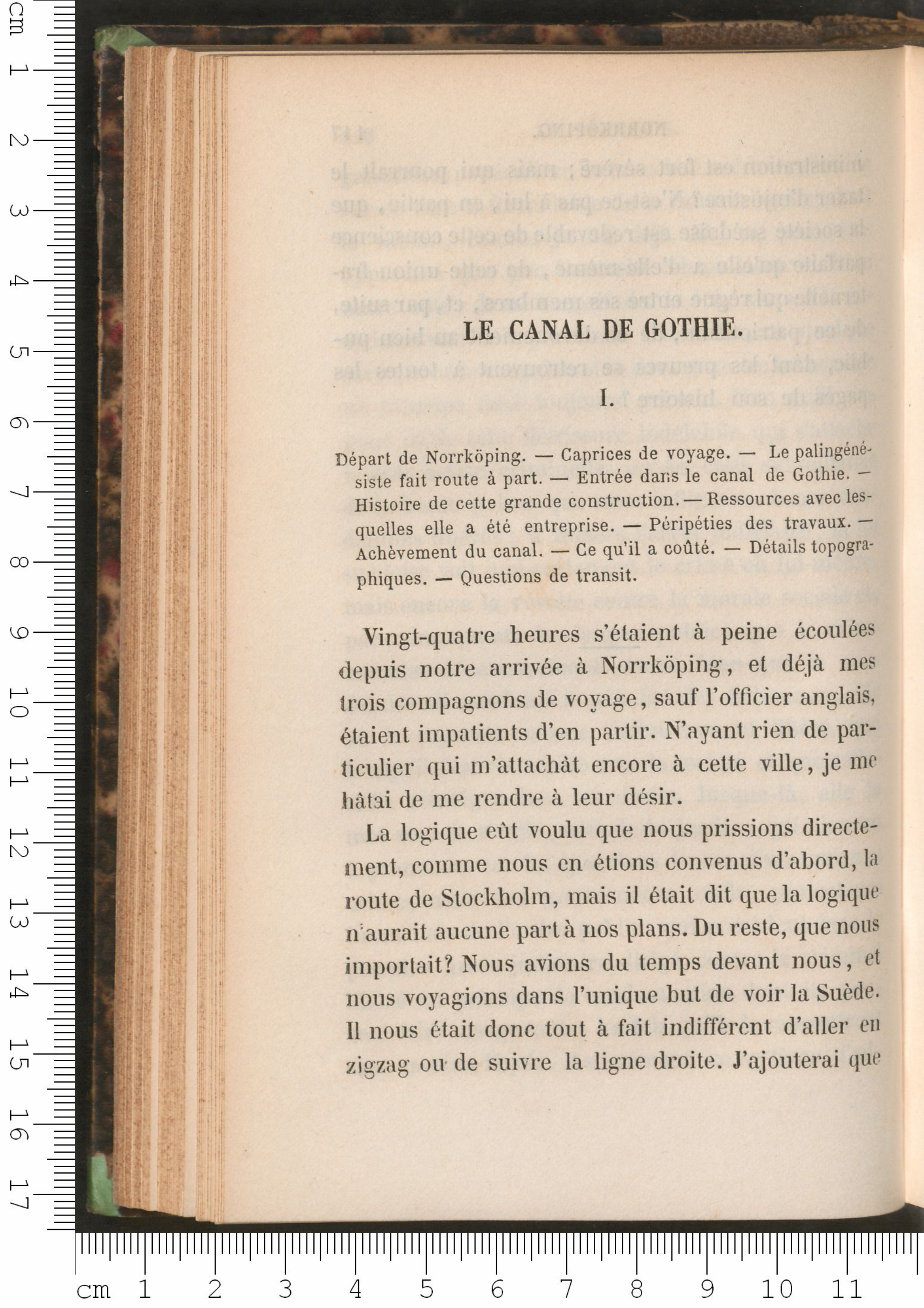
Quant au repris de justice qui ne peut s'abriter sous aucune caution légale, la condition est tout autre. La société le connaît déjà, elle sait de quoi il est capable ; elle souffre peut-être encore des plaies qu'il lui a faites. Elle ne saurait donc se mettre trop en garde contre ses coupables machinations. Sans doute, il paraît dur de voir arrêter, emprisonner, condamner aux travaux forcés pour un long terme

un criminel libéré qui ne s'est encore signalé par aucune récidive; mais le fait d'une existence vagabonde et anormale ne trahit-il pas suffisamment ses funestes tendances? Faut-il attendre que le coup ait éclaté pour songer à le prévenir? Du reste, nous avons vu que le décret du roi Oscar ne fulmine les condamnations suprêmes qu'après avoir cherché par tous les moyens à mettre le prisonnier à même de reconquérir ses droits sociaux. En effet, quel parti prendre contre lui? Si la société s'obstine à le repousser de son sein, c'est-à-dire s'il n'y trouve aucun moyen légal d'existence, n'est-il pas évident qu'il se mettra lui-même en guerre contre elle? Or, en présence d'un pareil danger, est-ce que la loi doit rester inactive? Le gouvernement suédois ne l'entend point ainsi. Cependant nul autre gouvernement, peut-être, ne croit plus que lui à la réhabilitation du condamné et ne lui en offre plus libéralement les moyens. Mais il y a terme à tout; et le gouvernement suédois ne pense pas qu'il faille sacrifier le bien-être et la sécurité des honnêtes gens à l'espoir si souvent trompé de ramener pacifiquement quelques misérables à la moralité et à la vertu.

Un autre trait caractéristique de la loi du 29 mai 1846, c'est de conserver aux gouverneurs civils les attributions judiciaires dont les avait investis l'ancienne législation. La raison en est d'abord à l'or-

ganisation particulière de la société suédoise, fondée sur ce titre si formidable de la caution légale, dont la valeur, comme je l'ai déjà dit, ne peut être appréciée que par l'autorité administrative. D'un autre côté, dans l'esprit de la loi, un arrêt judiciaire une fois prononcé s'identifie, en quelque sorte, avec le coupable et se dresse contre lui comme un principe fatal toujours présent. Non qu'il s'agisse ici de cette flétrissure indélébile qui s'attache à toute action criminelle, ou de cette surveillance de la haute police que nous infligeons à nos condamnés libérés : à travers l'arrêt judiciaire, la loi suédoise voit non-seulement le crime en lui-même, mais encore la révolte contre la morale sociale et, par conséquent, le danger public, que le crime entraîne nécessairement. Aussi, bien que le condamné ait satisfait à la pénalité des tribunaux, elle ne le regarde comme définitivement libéré que lorsqu'il s'est réconcilié avec la société et que celle-ci l'a réintégré dans ses droits. Jusque-là, elle le met sous la tutelle, non de la justice, qui n'aurait à prononcer sur lui que dans le cas d'un nouveau crime, mais des gouverneurs civils, protecteurs immédiats de l'ordre public, qui possèdent dans le premier arrêt judiciaire dirigé contre le criminel libéré un principe de condamnation dont ils peuvent faire usage toutes les fois qu'ils le rencontrent sans caution légale. Assurément, ce système d'ad-

ministration est fort sévère ; mais qui pourrait le taxer d'injustice ? N'est-ce pas à lui, en partie, que la société suédoise est redevable de cette conscience parfaite qu'elle a d'elle-même, de cette union fraternelle qui règne entre ses membres, et, par suite, de ce patriotisme, de ce dévouement au bien public, dont les preuves se retrouvent à toutes les pages de son histoire ?



LE CANAL DE GOTHIE.

I.

Départ de Norrköping. — Caprices de voyage. — Le palingénésiste fait route à part. — Entrée dans le canal de Gothie. — Histoire de cette grande construction. — Ressources avec lesquelles elle a été entreprise. — Péripéties des travaux. — Achèvement du canal. — Ce qu'il a coûté. — Détails topographiques. — Questions de transit.

Vingt-quatre heures s'étaient à peine écoulées depuis notre arrivée à Norrköping, et déjà mes trois compagnons de voyage, sauf l'officier anglais, étaient impatients d'en partir. N'ayant rien de particulier qui m'attachât encore à cette ville, je me hâtai de me rendre à leur désir.

La logique eût voulu que nous prissions directement, comme nous en étions convenus d'abord, la route de Stockholm, mais il était dit que la logique n'aurait aucune part à nos plans. Du reste, que nous importait? Nous avions du temps devant nous, et nous voyagions dans l'unique but de voir la Suède. Il nous était donc tout à fait indifférent d'aller en zigzag ou de suivre la ligne droite. J'ajouterai que

le premier mode était infiniment préférable : il nous offrait la chance d'une foule d'aventures imprévues, qui nous eussent certainement échappé, si nous nous étions imposé un itinéraire trop systématiquement combiné.

Un motif sérieux vint encore seconder notre caprice. L'officier anglais, libre pour le moment, devait cesser de l'être, une fois arrivé à Stockholm. Ses instructions l'obligeaient à partir de cette ville pour la Finlande et de la Finlande pour Saint-Pétersbourg, où il avait à faire quelques études avant de retourner dans son pays. L'inviter à se rendre directement à Stockholm, c'eût été lui enlever une occasion qu'il ne retrouverait peut-être jamais de voir les choses intéressantes et curieuses que nous aurions laissées derrière nous.

Il fut donc convenu que nous nous embarquerions à Norrköping sur le fleuve Motala, pour rejoindre le canal de Gothie ; mais qu'une fois entrés dans ce canal, avant de le remonter jusqu'à la capitale de la Suède, nous le descendrions d'abord jusqu'aux cataractes de Trollhätta. Ce nouveau plan fut exécuté à la lettre ; je me trompe, l'Allemand, scandalisé sans doute de notre indifférence pour la palingénésie, se sépara de nous et se dirigea vers l'Upland.

C'est ici le moment de faire connaître ce fameux canal de Gothie, cette œuvre sans rivale en Europe,

dont l'achèvement suffirait, à lui seul, pour immortaliser le nom de Bernadotte.

Le canal de Gothie unit le Kattegat à la Baltique, l'Europe occidentale à l'Europe septentrionale. Dès le commencement du XVIe siècle, le projet de cette union agitait déjà l'esprit des Suédois. A la diète de Södertelje, en 1516, Hans Brask, évêque de Linköping, le soumit formellement aux États et à l'administrateur du royaume, Sten Sture. Ayant obtenu leur approbation, il se mit immédiatement à l'œuvre et préluda à la grande construction par un petit canal creusé auprès du lac Roxen, sous les murs mêmes de son château de Norsholm. Ce canal, toutefois, ne put être achevé par son fondateur. Ruiné, comme tous les autres évêques catholiques, par l'irruption de la Réforme, Brask dut y renoncer; Jean III le reprit en 1583, mais sans plus de résultat.

Les successeurs de Jean III jusqu'à Charles XIII ne réussirent point à mener l'entreprise à meilleure fin. Les troubles de la guerre, la pénurie des finances, les morts prématurées, et par-dessus tout l'anarchie des plans, paralysèrent les intentions les plus sincères. Après beaucoup de tentatives, beaucoup d'efforts, on atteignit l'année 1808 sans avoir achevé autre chose que le canal de Carlsgraf, près de la ville de Wenersborg, et les écluses de Lilla Edet et de Trollhätta.

Ce dernier point, il est vrai, offrait déjà par lui-même une assez grande importance, puisqu'il réalisait la jonction du lac Wenern au Kattegat; mais que de chemin restait encore avant d'arriver à la Baltique !

Le baron, depuis comte Platen, prit vivement à cœur l'achèvement de la ligne et en fit le sujet de remarquables études. M. Bagge, directeur des précédents travaux de Trollhätta, et l'Anglais Telford, constructeur de canaux, vinrent se joindre à lui; ils préparèrent ensemble un projet complet, qui fut présenté à la diète de 1809.

Ce projet rencontra de nombreux adversaires parmi les représentants du pays; mais, soutenu avec énergie par l'évêque de Linköping, Rosenstein, il triompha de l'opposition qu'on lui faisait, et fut adopté en assemblée générale le 10 octobre, c'est-à-dire après une discussion qui n'avait pas duré moins de trois mois.

On est étonné de voir les prélats suédois intervenir ainsi dans une question purement économique. C'est leur droit, comme membres de la diète, et ils en usent d'autant plus volontiers que, d'après la constitution de leur Église, ils sont au moins autant seigneurs temporels que pasteurs spirituels. Un auteur du pays insiste malicieusement sur ce dernier point, faisant remarquer que les évêques de Linköping, entre autres, avaient moins

besoin que personne de l'impulsion du patriotisme pour prendre en main la cause du canal de Gothie, puisque ce canal devant traverser leur diocèse, ils avaient tout lieu d'espérer qu'il influerait avantageusement sur la valeur des propriétés qu'ils y possèdent. Si tel était, en effet, le motif qui les guidait, leur mérite en serait singulièrement diminué. Toutefois, on ne saurait en faire un bien grand crime à Rosenstein, par exemple : ce prélat était criblé de dettes; il eût été à désirer qu'en trouvant les moyens de les payer il pût se dérober à la honte de cette banqueroute par laquelle il scandalisa si fort l'Église de Suède, pendant les derniers temps de son épiscopat. Quant à ses prédécesseurs, Rhyzelius, qui porta la parole en faveur du canal de Gothie à la diète de 1741, et Brask, qui en fut le premier promoteur à la diète de 1516, ils n'ont point à offrir la même excuse; aussi l'auteur cité plus haut ne les ménage-t-il pas : il les montre comme très-peu partisans du progrès, et la preuve en est, selon lui, que Rhyzelius traitait l'Académie des sciences d'institution païenne, tandis que Brask poussait la manie de l'obscurantisme jusqu'à regretter que les épîtres de saint Paul eussent été livrées à la publicité.

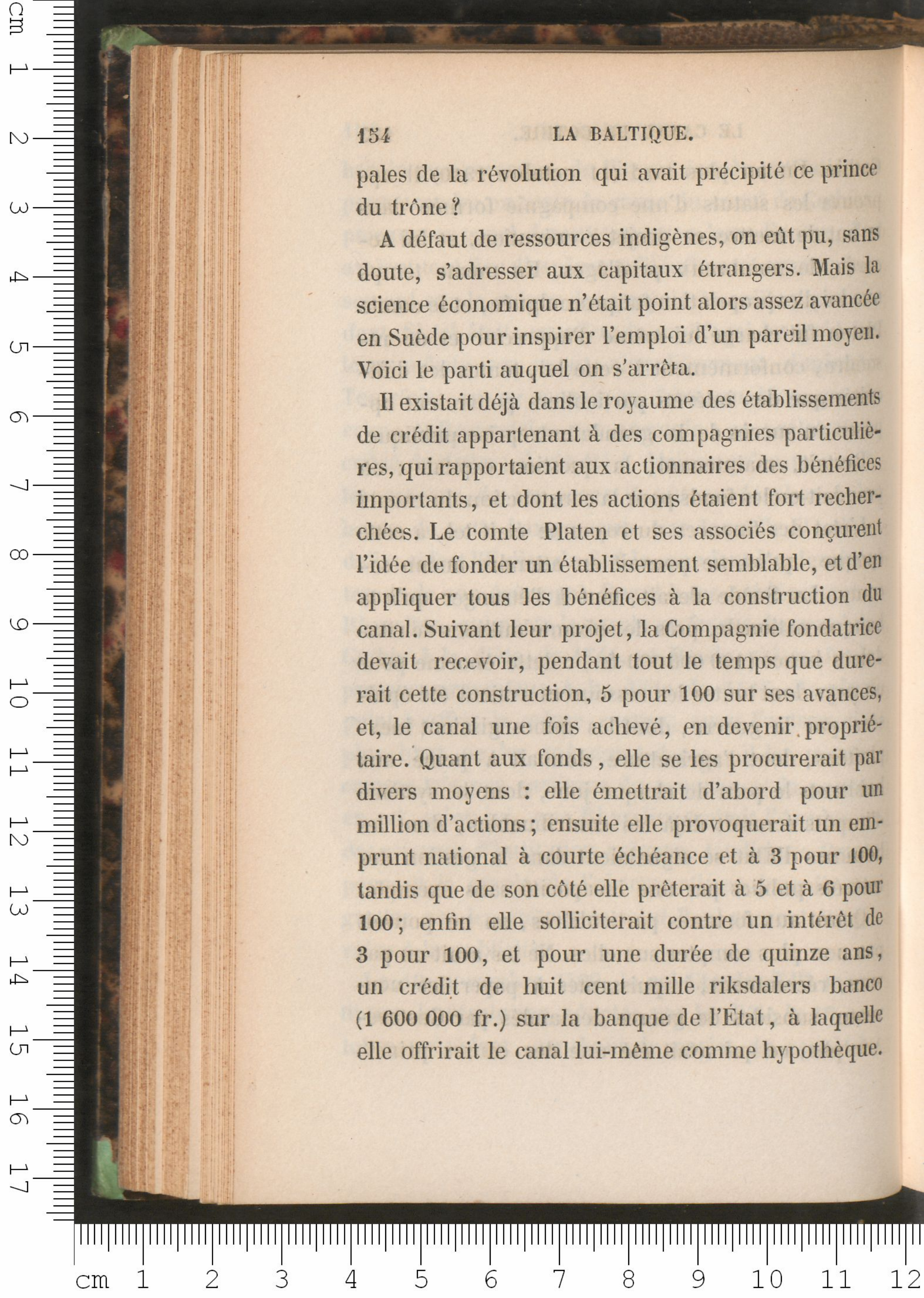
Le 10 novembre 1809, le roi Charles XIII sanctionna la résolution adoptée par la diète le 10 octobre précédent, touchant le projet du canal de

Gothie. Un an plus tard (11 octobre 1810) il approuva les statuts d'une compagnie formée dans le but de mettre ce projet à exécution, et lui accorda de nombreux priviléges. En même temps une loi d'expropriation fut promulguée, et le comte Platen fut chargé lui-même d'apprécier et de résoudre, conformément à cette loi, toutes les difficultés que des intérêts particuliers pourraient opposer au succès de la grande entreprise publique.

Restait, maintenant, la question capitale : où prendait-on les fonds pour la construction du canal?

L'état des finances du royaume était tel, à cette époque, qu'on ne pouvait en attendre aucun secours. La Suède devait, tant à l'étranger qu'à la banque nationale, près de soixante millions de riksdalers banco (120 000 000 fr.) : dette énorme pour un pays dont toutes les ressources avaient été épuisées par la guerre, dont les mines gisaient inexploitées, dont l'agriculture donnait à peine aux habitants le pain de chaque jour, dont le système d'impôts écrasait déjà les contribuables, dont les hommes d'État se signalaient dans la gestion des intérêts publics par une incapacité sans exemple.

Quant aux fortunes particulières, on ne pouvait pas non plus compter sur elles. Ne les avait-on pas vues, récemment, impuissantes à payer les nouveaux subsides de guerre demandés par Gustave-Adolphe, ce qui avait été une des causes princi-



pales de la révolution qui avait précipité ce prince du trône ?

A défaut de ressources indigènes, on eût pu, sans doute, s'adresser aux capitaux étrangers. Mais la science économique n'était point alors assez avancée en Suède pour inspirer l'emploi d'un pareil moyen. Voici le parti auquel on s'arrêta.

Il existait déjà dans le royaume des établissements de crédit appartenant à des compagnies particulières, qui rapportaient aux actionnaires des bénéfices importants, et dont les actions étaient fort recherchées. Le comte Platen et ses associés conçurent l'idée de fonder un établissement semblable, et d'en appliquer tous les bénéfices à la construction du canal. Suivant leur projet, la Compagnie fondatrice devait recevoir, pendant tout le temps que durerait cette construction, 5 pour 100 sur ses avances, et, le canal une fois achevé, en devenir propriétaire. Quant aux fonds, elle se les procurerait par divers moyens : elle émettrait d'abord pour un million d'actions ; ensuite elle provoquerait un emprunt national à courte échéance et à 3 pour 100, tandis que de son côté elle prêterait à 5 et à 6 pour 100 ; enfin elle solliciterait contre un intérêt de 3 pour 100, et pour une durée de quinze ans, un crédit de huit cent mille riksdalers banco (1 600 000 fr.) sur la banque de l'État, à laquelle elle offrirait le canal lui-même comme hypothèque.

Ce projet eut un plein succès. Des actions furent prises, non pas pour un, mais pour trois millions; la banque ouvrit avec complaisance le crédit qui lui était demandé, et le peuple, voyant dans l'emprunt un moyen de faire fructifier, tout en conservant la faculté d'en disposer, un argent qu'il eût laissé dormir stérile, souscrivit avec le plus vif empressement.

Ainsi la construction du canal de Gothie était désormais assurée. Remarquons ici tout ce que l'établissement de crédit qui en était la base supposait, dans les actionnaires qui l'ont fondé, de désintéressement et de patriotisme. Pendant toute la durée de la construction, ils ne devaient toucher que 5 pour 100 sur leur versement, et, cette construction terminée, que 9 pour 100. Il avait été convenu, en effet, que tout ce que l'exploitation du canal produirait au delà de ce bénéfice net serait employé à son amélioration, et, dans le cas où des travaux d'amélioration ne seraient pas nécessaires, à l'abaissement des droits qu'auraient à payer les bâtiments qui fréquenteraient ses eaux. Aucun appât, aucun gain éventuel considérable ne fut présenté à la cupidité des actionnaires; le canal resta le but unique et suprême de toutes les dépenses comme de tous les profits.

Les travaux commencèrent sur plusieurs points à la fois. L'armée indelta y prit la plus grande

part ; elle y envoya, en 1816, 6225 soldats, et, en 1817, 5156. Un ordre admirable régnait parmi ces travailleurs ; ils remplissaient leur tâche, suivant l'expression d'un écrivain du pays, avec la force du Suédois et la perfection de l'Anglais.

Le 14 octobre 1813, le canal ouvrit sa première écluse, celle de Forsvik, entre le Wiken et le Bottensjön.

Cet heureux résultat valut à l'entreprise la confiance du gouvernement, des états et du pays. La diète de 1815 doubla le crédit qui lui avait été ouvert à la banque, et y ajouta, en outre, un subside annuel de 300 000 riksdalers banco (600 000 fr.). Les travaux de construction prirent en conséquence un plus vaste développement. En 1817, ils étaient déjà terminés à moitié, et tout, dès lors, faisait espérer que le canal entier pourrait être livré en 1823.

Mais, vers la fin de 1817, survint un événement qui faillit tout compromettre.

La banque de Malmö, dont l'administration était mauvaise, accusa tout à coup, lors de la révision annuelle des finances, un déficit considérable. Cette nouvelle répandit l'alarme, et eut pour effet de discréditer non-seulement le papier de Malmö, mais encore celui de tous les autres établissements particuliers de crédit du royaume. Tous furent obligés de suspendre leurs payements ; il s'ensuivit

une perturbation générale dans les intérêts financiers du pays.

Le gouvernement convoqua une diète extraordinaire. Les députés y arrivèrent, l'esprit violemment monté ; et tout d'abord ils se tournèrent contre la compagnie du canal de Gothie, proposant de lui retirer immédiatement son droit de compagnie de crédit, droit qui était, comme on sait, la seule raison d'être et la base nécessaire de l'entreprise. Sans l'intervention du roi, il est probable que les travaux du canal eussent été, dès ce moment, abandonnés, et tout ce qui était déjà fait livré à la destruction.

Une mesure aussi brusque et aussi déraisonnable surprend de la part d'un peuple ordinairement aussi calme, aussi prudent que le peuple suédois. Elle était l'œuvre d'un parti.

Après la guerre de 1809, les finances du royaume étaient à peu près dans le même état qu'après la guerre de 1741-1743. Pour couvrir les frais de cette guerre on avait multiplié outre mesure l'émission du papier ; de sorte que, le trésor ne pouvant plus y faire face, la valeur en était devenue flottante, incertaine au dernier point.

De là, dans le pays, deux intérêts, et par conséquent deux partis.

Les uns, se trouvant bien de la dépréciation du papier, s'efforçaient de prouver qu'un tel état de

choses était éminemment favorable à l'industrie. Ils tiraient le plus qu'ils pouvaient de la banque du royaume, et provoquaient la fondation de nouveaux établissements de crédit. C'étaient là des alliés naturels pour la compagnie du canal de Gothie, fondée elle-même sur un établissement de prêt.

Ceux, au contraire, auxquels la dépréciation du papier ou la fluctuation des cours portaient préjudice, déploraient amèrement la situation. Ils s'élevaient avec force contre leurs adversaires, soutenant que leur doctrine était en contradiction flagrante avec le droit public et tendait à ruiner tout système normal de crédit. Ils réclamaient, par conséquent, la diminution des établissements de prêt, la réduction du papier, la suppression, en un mot, de toutes les causes qui avaient produit la fatale perturbation dont ils souffraient. Évidemment, le canal de Gothie ne pouvait trouver grâce devant les défenseurs d'une telle opinion : aussi lui faisaient-ils une guerre acharnée. Ils prétendaient, d'ailleurs, que la construction de ce canal était une entreprise beaucoup trop grande, beaucoup trop chère pour un pays aussi pauvre que la Suède ; la Suède, selon eux, devait fonder son bien-être sur l'industrie domestique et sur l'économie, et non aventurer son argent dans des travaux d'un bénéfice incertain et d'une issue éventuelle.

La lutte qui s'engagea entre ces deux partis dura plusieurs années; le premier eut longtemps le dessus; la difficulté de réaliser immédiatement les réformes nécessaires servait ses idées, tout absurdes qu'elles fussent au fond. Mais enfin vint l'affaire de la banque de Malmö; le canal fut dès lors perdu sans retour, ses adversaires triomphèrent et une réaction sans merci éclata.

L'entreprise du canal de Gothie se vit en butte aux plus injustes violences : non-seulement on ferma l'établissement de prêt qui la soutenait, mais encore on lui enleva le crédit dont elle jouissait à la banque du royaume, et, si le roi ne s'y fût opposé formellement, on l'eût privée même des 300 000 riksdalers de subside annuel qu'il lui avait accordés. Cette allocation, toutefois, ne lui fut conservée qu'en perdant son caractère primitif; on la transforma en prêt.

Tant de rigueurs parurent encore insuffisantes à certains esprits. Des députés allèrent jusqu'à proposer de mettre en accusation le comte Platen et tous les autres membres de la direction du canal; proposition insensée, dont le bon sens public eut enfin le courage de faire justice.

Au milieu de toutes ces persécutions, le comte Platen resta calme. Fort de sa conscience, confiant dans l'utilité et dans le succès de son œuvre, il s'attacha plus que jamais à son poste. Il fit entendre

dans les assemblées de son ordre d'énergiques paroles ; et nul doute que, s'il eût pu être également entendu au sein des trois autres ordres, il n'eût rallié tout le monde à sa cause.

Quoi qu'il en soit, les travaux du canal de Gothie continuèrent ; mais, au lieu de cette rapidité qu'on leur avait imprimée dès le début, on fut obligé, vu l'exiguïté des ressources, de ne les pousser qu'avec une lenteur extrême. Plus des trois quarts des ouvriers et des soldats qui s'y trouvaient employés furent congédiés, en sorte que le canal, qui devait être complétement achevé en 1823, ne le fut que neuf ans plus tard, c'est-à-dire en 1832. Platen ne vit point ce moment suprême ; il mourut en 1829, regretté de ces mêmes hommes qui l'avaient si odieusement calomnié. On l'enterra sur les bords du canal, où un tombeau fut élevé à sa mémoire, avec cette épitaphe simple, mais pleine d'un sens glorieux : *Si quæris opera, circumspice.*

Le canal de Gothie a coûté, tout compris, 10 460 000 riksdalers banco (20 920 000 fr.). Partout ailleurs, il eût coûté le double.

La Suède s'applaudit aujourd'hui d'avoir mis fin à ce grand ouvrage. Si, cédant aux instigations de ce parti que je signalais tout à l'heure, elle l'eût abandonné, que d'éléments elle eût perdus pour sa prospérité intérieure ! De nombreux bateaux à vapeur flottent continuellement dans les eaux du canal ; ils

touchent à Gothembourg, à Wenersborg, à Lidköping, à Carlstadt, à Jönköping, etc., mettant ainsi à la portée des localités les plus centrales du pays de riches cargaisons prises sur toutes les places de l'Europe. Avant l'ouverture du canal, ces cargaisons devaient traverser le Sund; elles ne profitaient qu'aux régions côtières, tout au plus aux régions situées à quelques milles dans l'intérieur; tant les transports au delà étaient coûteux et difficiles.

Un phénomène sans exemple peut-être, c'est qu'une entreprise qui a fait la fortune d'un royaume entier n'ait servi qu'à ruiner les particuliers qui s'étaient dévoués à son exécution. En effet, les actionnaires du canal de Gothie ont perdu les trois quarts au moins des fonds qu'ils y avaient placés. Ils ont été victimes à la fois de leur spéculation et de leur patriotisme. Conséquence désastreuse du trouble que le parti qui triomphait en 1817 apporta dans l'organisation économique du canal. A l'une des dernières diètes, les actionnaires du canal ont offert de vendre à l'État pour 1 050 000 riksdalers une propriété qui en coûte 10 460 000. Les dettes payées, il ne leur serait resté que 785 000 riksdalers sur les 3 141 000 qu'ils ont versés. Ne dirait-on pas un armateur qui cherche à se défaire, à n'importe quel prix, d'un bâtiment naufragé? Certes, un tel résultat accuse vivement et les hommes et l'époque

qui l'ont provoqué ; il est important pour la Suède qu'il ne se reproduise plus : qui donc, sans cela, oserait désormais engager la moindre question d'intérêt avec son gouvernement ?

Pour donner une idée exacte des travaux gigantesques qu'a nécessités la construction du canal de Gothie, ainsi que de sa haute importance comme ligne d'eau, j'entrerai dans quelques détails de statistique.

Tous les ponts et la plupart des portes d'écluses qui figurent dans ce canal sont en fer de gueuse. Les premiers modèles en ont été apportés d'Angleterre ; mais les autres pièces, de qualité absolument identique, sortent des usines indigènes de Finspong et de Stafsjö.

Les creusements et les excavations, sans compter les exhaussements pratiqués dans les lacs, forment en Ostrogothie une étendue de 83 923 aunes, et en Westrogothie de 63 628 aunes, en tout 147 551 aunes, soit 8 milles 3551 aunes[1]. Le trajet par les lacs décrit dans la première province une ligne de 69 150 aunes ; dans la seconde, 46 120 aunes ; par le Wettern, 54 000 : en tout 169 270 aunes, c'est-à-dire 9 milles 7270 aunes. Toute la longueur du canal, depuis le Wenern, en passant par les lacs Wiken, Bottensjön, Wet-

1 Le mille suédois vaut 10 kilomètres ; l'aune 0,5937 mètres.

tern, Boren, Roxen et Asplången, jusqu'à la baie de Slättbacken, qui s'ouvre sur la Baltique, comprend par conséquent 17 milles et demi, dont 9 milles et demi en pleine eau naturelle, le reste à travers un lit creusé dans les terres ou les rochers. Ainsi, la ligne d'eau qui joint la mer du Nord à la Baltique est de 36 milles, 1141 aunes, environ 80 lieues.

Le canal de Gothie a 10 pieds de profondeur et 48 de largeur au niveau de son lit. Sa largeur à la surface varie suivant l'état des terrains qu'il traverse et la pente plus ou moins inclinée que l'on a dû donner à ses parois intérieures. Ce canal ne compte pas moins de 58 écluses servant, soit à fixer l'eau, soit à la précipiter. Son plus haut point ascensionnel est de 163 pieds; il est situé entre les lacs Wenern et Wettern, et occupe à lui seul jusqu'à 19 écluses. Chaque écluse a 120 pieds de large et 24 de long.

La partie du canal qui baigne l'Ostrogothie possède 19 conduits souterrains, 6 digues fermées chacune par deux portes doubles, 17 ponts, partie en fer, partie en bois, 12 écouloirs et 9 bassins; la Westrogothie, 12 ponts, 5 conduits souterrains, 4 aqueducs et 4 bassins.

La navigation du canal de Gothie se fait au moyen de bateaux à vapeur et de yachts. Ces derniers sont tirés par un cheval, et, quand le vent est

contraire, par deux chevaux; il y a pour cela un chemin de halage. La plupart des ponts jetés sur le canal roulent sur des tourniquets en fer; on les tire horizontalement sur la rive, à l'aide d'un cabestan, chaque fois qu'un bâtiment se présente; un seul homme suffit à cette tâche : procédé nouveau d'invention suédoise, dont les connaisseurs font le plus grand cas.

Les principales écluses portent chacune un nom particulier. Celles qui se trouvent entre le Wenern et le Wettern ont été appelées, la première, *Constitution*, les autres, d'après *les quatre ordres de l'État*. Charles-Jean, qui leur a donné ces noms, a voulu, dit-on, consacrer ainsi la mémoire du zèle que la diète a déployé pour la construction du canal. Ne serait-ce pas plutôt une leçon?

Le territoire dépendant du canal forme 674 tunnland [1] de terres cultivables, 97 de prairies et 367 de bois. Ce territoire est divisé en districts d'environ 10 000 aunes chacun, placés sous la direction d'un chef, dit chef de district, lequel a sous ses ordres tous les inspecteurs d'écluses et autres employés attachés au canal. Les frais d'entretien du canal montent annuellement à 4000 riksdalers banco (8000 fr.); les frais d'administration, à 16 000 riksdalers (32 000 fr.).

1. La *tunnland* vaut 14 000 aunes carrées, soit 49 358 ares.

Le canal de Gothie proprement dit commence au lac Wenern, à un sixième de mille de Mariestad; il traverse les paroisses de Lyrestad, de Fredsberg et de Fägred; il atteint, par les lacs Wiken et Bottensjön, la ville de Carlsborg, où il se jette dans le Wettern; puis, passant par Motala, le lac Boren, les paroisses de Brunneby, de Ljung, de Wreta, le lac Roxen, les paroisses de Kimsta, de Westra-Husby et la ville de Söderköping, il arrive enfin à la grande baie de Slättbacken, d'où ses eaux vont se mêler à celles de la Baltique.

On trouvera certainement en Europe d'autres canaux plus importants par leur étendue et par l'or qu'ils ont coûté; mais, si l'on considère les obstacles de tout genre, obstacles créés par la nature, obstacles plus graves encore suscités par les passions des hommes, que le canal de Gothie a dû surmonter, on n'hésitera pas à le mettre au-dessus de toute comparaison. Remarquons, en outre, que ce canal n'a point été entrepris par une nation riche et prospère, mais par un peuple dépouillé du tiers de son territoire, décimé sur les champs de bataille, épuisé de toute ressource, par un peuple, enfin, prêt à s'abîmer dans la banqueroute. Aussi, le canal de Gothie ne serait-il pas déjà une œuvre éminemment utile sous le rapport économique, qu'il mériterait encore toute notre admiration comme étant un monument solennel du cou-

rage héroïque et de l'ardente persévérance des Suédois. N'ai-je pas eu raison de dire que l'achèvement de ce canal suffirait à lui seul pour immortaliser le règne de Bernadotte ?

Le mouvement commercial du canal de Gothie porte sur deux opérations : le transit entre les deux mers et la navigation intérieure. Le transit, dont l'importance serait capitale en temps de guerre, la flotte active du royaume se trouvant alors exposée à être retenue par une flotte ennemie dans la Baltique, le transit n'a guère eu pour résultat, jusqu'aux dernières années, que d'établir une communication suivie entre Gothembourg et Stockholm et quelques autres localités des côtes orientales du pays. Les bateaux appropriés manquaient pour pousser jusqu'aux rivages étrangers. Maintenant, on travaille à en construire, et nous savons, par ce qui a été dit de la compagnie anglo-suédoise, quel magnifique avenir est réservé à ce nouveau service.

Quant à la navigation intérieure du canal, elle pénètre, au moyen de plusieurs voies auxiliaires, au cœur même du pays, important et exportant les produits indigènes ou étrangers, et semant par toutes les villes, villages, fabriques et autres propriétés qui ont part à son mouvement, des éléments de civilisation et de bien-être. Ce mouvement tend chaque année à s'accroître : en 1833, il était repré-

senté par un chiffre de 27 300 riksdalers banco (54 600 fr.); en 1851, ce chiffre était de 87 685 riksdalers banco (175 370 fr.). Si l'on y ajoute le revenu du canal de Trollhätta, qui n'est, à proprement parler, que l'appendice, le complément du canal de Gothie, on arrive à un total de 243 248 riksdalers banco (486 496 fr.). Quant aux bâtiments qui, dans le cours de la même année, ont circulé dans les deux canaux, on en compte, pour le canal de Trollhätta, 4945, dont 4553 bâtiments à voiles ou à rames et 392 bateaux à vapeur; pour le canal de Gothie, 2209, dont 1713 de la première espèce et 486 de la seconde.

II.

Les cataractes de Trollhätta. — Description. — Légendes. — Registre de granit. — Fantaisie d'un Anglais. — Aspect des rives du canal de Gothie. — Souvenirs païens et chrétiens. — Couvent de Wreta-Kloster. — Epitaphe curieuse. — Lois funéraires et manière d'enterrer les morts en Suède. — Le lac Wettern. — Étranges phénomènes qu'il présente. — L'abbaye de Wadstena. — Son antique célébrité. — Ses ruines. — L'usine de Motala. — Son importance pour le canal de Gothie, pour le royaume et pour l'étranger. — Manière dont elle est administrée.

Il était huit heures du soir quand nous arrivâmes aux cataractes de Trollhätta. Depuis longtemps déjà elles s'annonçaient par un murmure sourd, sem-

blable aux roulements d'un tonnerre lointain; ce murmure, à mesure que l'on approchait, devenait plus distinct, plus éclatant. Bientôt nous aperçûmes, au-dessus de la montagne qui sert de théâtre à ce prodigieux phénomène, comme un nuage de poussière jaillissante; nos cœurs battaient violemment.

Au moment où notre bateau à vapeur aborda, une foule de jeunes garçons, les cheveux au vent et à peine vêtus, nous entourèrent: « Voulez-vous, messieurs, criaient-ils, voulez-vous voir les cataractes? Nous connaissons le chemin, nous vous montrerons, nous vous expliquerons tout ce qu'il y a de curieux. »

Nous choisîmes dans la bande les deux garçons qui nous paraissaient les plus éveillés, et nous les suivîmes. Au bout de quelques minutes, nous avions gravi les hauteurs; les cataractes étaient devant nous.

Je ne sache pas qu'aucun autre endroit du monde offre un spectacle aussi majestueusement sauvage. Partout où vous portez les regards, vous voyez des rocs escarpés à travers lesquels les torrents se précipitent; l'écume jaillit au loin; la foudre qui se répercute de nuage en nuage ne produit point un pareil fracas. On dirait que le monde s'écroule et que la nature célèbre l'avénement d'un nouveau chaos. Çà et là, aux flancs des vagues bondissantes,

se détachent des lambeaux de forêts sombres ; puis, par un contraste que je devrais appeler un défi, on voit surgir au milieu même de ces vagues, et comme portées entre leurs bras, de petites îles aux fleurs parfumées, aux bosquets peuplés de joyeux oiseaux.

Les cataractes de Trollhätta couvrent un espace de près de deux kilomètres en longueur. Elles forment un groupe composé de cinq branches : Gullö-Fallen, Toppö-Fallen, Stampeströms-Fallen, Helvetes - Fallen, Flottbergs - Strömmen. Toutes grondent ensemble et rivalisent de rapidité orageuse vers le même but; la hauteur d'où elles tombent est de 44 mètres.

Au milieu de cette gigantesque nature, l'imagination exaltée des anciens peuples du Nord devait se sentir à l'aise. Aussi les cataractes de Trollhätta sont-elles riches de ces créations merveilleuses, si familières au fantastique burin des légendes. Leur nom seul révèle une idée de magie : *Trollhätta* veut dire terreur des *Troll* ou des sorciers. C'est au bruit de leur tempête que les fils d'Odin aimaient à croiser le fer. Les populations qui les entourent content encore aujourd'hui avec effroi le duel à mort qui eut lieu sur les rochers de Trollhätta entre le guerrier Starkodder aux huit bras et le géant Hergrim, amants rivaux de la belle Ogn, cette fille lumineuse des Alfes. Starkod-

der terrassa son adversaire ; mais Ogn, qui avait déjà pris ce dernier pour époux, se tua sur son cadavre, en sorte que le vainqueur fut réellement le vaincu. A la suite de cette aventure, les cataractes furent regardées comme un sanctuaire consacré à l'héroïsme des braves et à la fidélité conjugale, deux vertus que les vieux Scandinaves prisaient pardessus tout dans l'homme et dans la femme.

Une légende d'un autre genre se rattache aussi aux traditions de Trollhätta ; elle nous fut racontée par un de nos cicerone.

« Il y a de cela, nous dit-il, longtemps, bien longtemps ; l'hiver était rude, la chute de Gullö tout entière enchaînée par les glaces. Il était facile d'aborder à son île, mais personne n'osait s'y aventurer ; car en un instant la glace pouvait éclater, et alors on fût resté suspendu éternellement au-dessus du rocher. Or, en ce temps-là, vivait un pauvre tailleur qui s'était fiancé à la fille d'un riche paysan. Ils s'aimaient tendrement l'un et l'autre ; mais le paysan, fier de sa richesse, ne voulait point d'un pauvre tailleur pour gendre. Il lui dit en le narguant : « Si tu veux aller t'asseoir à la « pointe du rocher qui domine la glace de Gullö, et « y coudre la robe de noces de ma fille, je te pro- « mets de vous marier tout de suite. » Le tailleur se rendit à l'endroit désigné et se mit à coudre, mais si vite, si vite, qu'il ne voyait ni n'entendait ce qui

se passait autour de lui. Trois jours s'écoulèrent : la robe de noces était prête, et déjà l'heureux fiancé se disposait à se lever, quand tout à coup la glace, jusqu'alors si solide, se rompit sous ses pieds. La cataracte bondit de nouveau et l'entraîna au fond de l'abîme, avec un fracas effroyable. En même temps, un cri déchirant retentit sur la rive opposée : c'était la jeune fiancée qui était là veillant sur son amant; en le voyant périr, elle se précipita après lui; la même vague les recouvrit tous les deux. Depuis cet événement, le rocher sur lequel le tailleur s'était assis s'appelle rocher du tailleur, *Skräddar Klinten.* »

Vers la chute de Toppö se trouve un endroit nommé *Tjuf-Fallet*, cataracte des voleurs. En effet, si l'on en croit Olaus Magnus, il y avait là, jadis, une insigne caverne de brigands, *insignis spelunca latronum.* Actuellement, il n'en reste plus de trace. Une curieuse *saga* raconte que *Tjuf-Fallet* était le rendez-vous de tous les brigands de la Westrogothie. Ces gens-là regardaient les voyageurs comme leurs *vassaux* et les traitaient en conséquence. Une jeune fille qu'ils avaient enlevée et tenue longtemps au secret les perdit. Elle demanda un jour, la veille de Noël, au chef de la bande, la permission de sortir pour chercher une botte de paille. Celui-ci la lui accorda, en la menaçant d'une mort sanglante si elle révélait

à qui que ce fût leur retraite. La jeune fille ne dit mot; mais, en retournant chez ses ravisseurs, elle eut soin de joncher le chemin de brins de paille. Les paysans suivirent cette paille; la caverne fut découverte, les brigands saisis, garrottés, puis jugés et exterminés.

Ce chapitre ferait à lui seul un gros volume, si je voulais reproduire toutes les choses plus ou moins intéressantes que nos guides babillards nous racontèrent sur les cataractes de Trollhätta; car, indépendamment des grands phénomènes qui tiennent à leur nature, des traditions séculaires qui forment leur chronique, ces cataractes voient encore chaque jour se grouper autour d'elles une foule de fantastiques aventures ou de piquantes anecdotes, dont les voyageurs qui les visitent sont les acteurs ou les héros. Ce qui mérite d'être signalé, c'est leur frontispice de granit : j'appelle ainsi un rocher situé dans le voisinage des cataractes, où les touristes étrangers ou indigènes inscrivent leur nom. Liste curieuse! Vous voyez là des noms de tous les siècles et de tous les rangs : des rois et des princes, des reines et des princesses, des hommes d'État, des écrivains, jusqu'à des commis voyageurs. Le temps ravage, il est vrai, cet étrange registre; bien des noms entourés jadis de leur paraphe ou flanqués de leurs armoiries ne se trahissent plus que par quelques lignes indécises. Qu'importe? le

monument ne fait qu'y gagner : pierre runique toujours vivante, et dont le dernier trait, peut-être, ne sera gravé qu'au dernier jour du monde.

Pour compléter les inscriptions du rocher, les habitants voisins de Trollhätta entretiennent un grand livre qu'ils offrent également à la signature des voyageurs. Ceux-ci joignent souvent à leur griffe des réflexions en prose ou en vers. On conçoit l'intérêt que doit offrir un pareil album. Il y a quelques années, un riche Anglais, étant venu à Trollhätta pour visiter les cataractes, entra dans la maison où l'on garde ce livre. Naturellement, on le lui présenta, en le priant de l'honorer d'un coup de plume. L'Anglais prit le livre, l'examina, le feuilleta, le tourna et le retourna dans tous les sens, oubliant dans cette contemplation les cataractes qu'il était venu voir et qui grondaient au-dessus de sa tête. Puis, se levant tout à coup et s'adressant brusquement au maître de la maison :

« J'achète ce livre ! lui dit-il.

— Il n'est pas à vendre, milord.

— Je vous dis que je l'achète ; combien en voulez-vous ?

— Je n'en veux rien du tout ; il n'est pas à vendre, je vous le répète.

— J'en donne tout ce que vous demanderez, et beaucoup plus encore. »

En même temps l'Anglais tira une bourse pleine de guinées, qu'il tendit à son hôte.

« Mais ce que vous demandez, milord, est impossible. Le livre ne m'appartient pas; c'est une propriété publique. Nul n'a le droit de le céder. »

L'Anglais entra en fureur; mais, bon gré mal gré, il dut quitter le pays sans avoir pu satisfaire son désir. Plusieurs mois s'écoulèrent; il était déjà depuis longtemps en Angleterre; on ne pensait plus à lui, quand tout à coup un habitant de Gothembourg reçut une lettre timbrée de Londres et signée W.... C'était notre même lord. Il conjurait son correspondant de lui acheter à tout prix le livre de Trollhätta : « Et si on s'obstine à ne pas vouloir le vendre, disait-il en terminant, eh bien! *volez-le* et envoyez-le-moi; je vous en serai éternellement reconnaissant. »

Notre exploration des cataractes de Trollhätta étant terminée, nous passâmes les quelques heures de nuit qui nous restaient encore chez un paysan des environs. Mes deux Anglais dormirent profondément; je suivis leur exemple. Le lendemain, à midi, après un déjeuner aussi solide que le permettaient les ressources de notre hôte, nous prîmes le bateau à vapeur qui venait de Gothembourg, pour suivre définitivement la route directe de Stockholm.

Quelle route merveilleuse! Nous voguons à toute

vapeur sur le Wenern, ce lac vaste comme une mer. L'atmosphère est sereine : devant nous, une nappe unie comme un miroir; derrière nous, un sillage argenté qui s'efface peu à peu. La population de notre navire est nombreuse et bruyante. Elle se compose, outre les passagers ordinaires, d'une centaine de soldats de l'armée *indelta*, qui se rendent aux grandes manœuvres de la capitale. Je lie conversation avec leurs officiers : ce sont des hommes instruits et pleins d'obligeance. Ils s'empressent de satisfaire aux questions que je leur adresse; ils les préviennent même par des récits du plus vif intérêt.

Une montagne se dresse à l'horizon : c'est la montagne de Kinnekulle, « la couronne de la Suède, » comme l'appellent les écrivains du pays. Elle a huit cents pieds de haut et couvre un espace de près de six lieues. Sa forme est celle d'un cône, ou plutôt d'une vague immense qui se serait élevée, en un jour de tempête, des profondeurs du Wenern, et qu'une puissance mystérieuse aurait fixée tout à coup au rivage. La nature s'est plu à y répandre ses plus riches trésors. A mesure que nous en approchions, nous y voyions se déployer de superbes forêts, des prairies verdoyantes, des jardins, des vergers, des champs d'épis presque mûrs; puis, çà et là, suspendus à ses flancs, des chaumières solitaires, de frais et joyeux villages, des églises au blanc clo-

cher. Bientôt des cris confus vinrent frapper nos oreilles; en même temps, la montagne parut s'ébranler; des milliers de paysans et de paysannes en habits de fête se précipitèrent de notre côté, sautant, gambadant, et nous saluant des bras et de la tête. On eût dit d'une ruche en révolution. Je demandai à l'un des officiers ce que cela signifiait, et comment il était possible qu'une telle multitude se trouvât réunie dans cet endroit isolé.

« C'est aujourd'hui, me répondit-il, un des trois dimanches de l'été que le peuple de ce pays appelle dimanches des baies, *bär söndagarna.* Or, la montagne de Kinnekulle étant très-fertile en baies, ces dimanches lui ont été consacrés; on y vient des villages les plus éloignés; c'est une joyeuse fête. Les vieillards s'étendent sur l'herbe et causent en fumant; les jeunes gens courent dans les bois ou dansent sur le gazon; on s'enfonce aussi dans les bosquets fréquentés jadis par les sorciers, pour y consulter l'oracle, et l'on fait le café dans les grottes des vieux géants. Voyez-vous ces deux matrones qui se dirigent avec leur cafetière vers cet épais fourré, à gauche? elles vont dans la caverne de Mörkeklef.

— Qu'est-ce que la caverne de Mörkeklef?

— Je vous en dirai l'histoire, ou plutôt la légende : c'est une de nos traditions populaires les plus intéressantes.

« Un géant nommé Hälle avait jadis son repaire au sommet de la montagne ; il en descendait toutes les nuits pour exercer ses brigandages dans la plaine. Quiconque osait s'aventurer près de sa demeure y trouvait la mort : Hälle le tuait en le précipitant du haut d'un rocher. Jamais personne n'avait touché ce cœur farouche ; sa plus douce volupté était dans le meurtre et la violence. Mais voici qu'un matin, tandis qu'il aiguisait ses flèches contre une pierre, il aperçut une barque qui se balançait sur le lac, et dans cette barque, une femme dont la chevelure dénouée s'enflait au vent ainsi qu'une voile. Elle conduisait la barque en chantant ; ses chants éveillèrent dans le cœur du géant un sentiment indéfinissable. Tout à coup un aigle énorme, se détachant de la nue, vient planer autour de la femme, qu'il dévore de ses yeux ardents. Hälle arme son arc et abat du premier trait le redoutable oiseau. La batelière lève la tête ; une douce clarté jaillit de son visage. Hälle reconnaît la belle nymphe Kissa, dont le sceptre s'étend sur les eaux d'alentour. Il descend jusqu'au rivage et lui tend des mains suppliantes ; mais la nymphe, le saluant amicalement, disparaît aussitôt parmi les ombrages de la petite île de Lurö.

« Dès lors, le géant cessa de se livrer au meurtre; jour et nuit il restait assis au sommet de la montagne, les regards fixés vers l'île de Lurö. Au

bout de neuf ans, il résolut de se rendre chez la nymphe, afin de voir si elle vivait encore. Il employa tout un hiver à se fabriquer un vaisseau dans lequel il s'embarqua au printemps. Mais, quand il eut fait à peu près le quart du chemin, il fut assailli par une violente tempête qui le repoussa jusque sur les rochers de Kinnekulle, où son vaisseau se brisa. Le géant en fabriqua un autre, avec lequel il reprit son voyage le printemps suivant. Une seconde tempête vint encore l'arrêter. Enfin, après huit tentatives vaines, c'est-à-dire au neuvième printemps, il fit un effort suprême qui réussit. Il aborda dans l'île de Lurö, où, après d'horribles combats contre une foule de spectres et de monstres qui voulaient l'arrêter au passage, il parvint jusqu'à une grotte élevée, ornée de figures d'animaux en perles et en pierres précieuses : là était Kissa. Elle reçut son fidèle et courageux amant avec joie, et lui versa une coupe d'une précieuse liqueur.

« Hälle resta neuf ans auprès de la nymphe ; les sujets de celle-ci en devinrent jaloux. Ils résolurent de dévaster l'île, de détruire la grotte habitée par Kissa et de la précipiter elle-même au fond de la mer. Pour prévenir ce désastre, Hälle s'enfuit avec sa fiancée sur la montagne de Kinnekulle, où il se construisit une habitation provisoire qu'il appela de leurs deux noms Hällekis; puis, Kissa ayant

renoncé à retourner dans son île, où elle craignait d'être massacrée, le géant l'établit définitivement dans une grotte qu'il recouvrit d'une immense coquille, et où il fit jaillir une source d'eau vive. C'est cette grotte qui porte le nom de Mörkeklef. »

Ainsi, sur toute la ligne du canal de Gothie se pressent les légendes : légendes chrétiennes, légendes païennes. Déjà, avant d'arriver à la montagne de Kinnekulle, nous avions vu celle de Hälleberg, que couronne le rocher de *Wåhlehäll*, rocher fameux du haut duquel les anciens Scandinaves qu'avait épargnés le glaive des combats se précipitaient pour mériter une place dans leur paradis militaire. On sait que, suivant leur croyance, ceux qui mouraient dans leur lit en étaient exclus. Au pied du Wåhlehäll se trouve un étang que l'on appelle encore l'étang d'Odin, *Odins dam.*

Nous voici maintenant en face du château gothique de Leckö; ses vieilles murailles se dressent encore pleines de fierté, avec leur architecture bizarre et tourmentée, mélange de petitesse et de grandeur, également propres à abriter un géant ou un pygmée. Au seul aspect de ce château, on comprend les scènes de sorcellerie qui se passaient jadis sous ses voûtes, et dont les traditions populaires ont conservé le fantastique souvenir.

Brunneby apparaît, Brunneby, charmant village

qui semble jaillir du sein des verdures comme une rose de son bouton. La flèche de son église s'élance en tige légère surmontée d'une étoile dont l'émail scintille au soleil. Nous la saluons avec une admiration pieuse, mais sans nous arrêter; nous arrivons à Wreta-Kloster.

Ici, les voyageurs font une halte assez longue. Il n'y a pas moins de neuf écluses à franchir. Je me dirige vers le vieux monastère, dont j'explore avec une curiosité empressée les ruines vénérables. Wreta-Kloster remonte à l'année 1128; il fut fondé par le roi Inge le Pieux, qui vint y mourir. Un historien suédois, Johannes Magnus, prétend que la veuve de ce prince, Helena, ou selon d'autres Ragnhild, en fut la première abbesse. Wreta-Kloster fut occupé successivement par des bénédictines et des bernardines; il disparut, comme tous les autres couvents du royaume, sous les coups de la Réforme.

De l'ancien édifice, le cloître est détruit, l'église seule est debout. On y voit plusieurs tombeaux de rois ou de nobles. La chapelle funéraire consacrée à la sépulture des comtes de Douglas mérite particulièrement de fixer l'attention. Elle est ornée d'écussons, d'armoiries et de drapeaux. Sur une estrade sont rangés de front cinq cercueils, dont l'un renferme un enfant de huit à dix ans. J'ai fait ouvrir ce cercueil; le cadavre est entièrement desséché,

mais les draperies de soie qui l'enveloppent sont intactes.

Près du chœur, dans une ancienne sacristie, sont entassés des débris de statues de saints. Le cicerone du lieu nous les montra en nous disant : « Voilà les vieux dieux ; *de äro gamla Gudar.* »

Ainsi, le couvent de Wreta-Kloster, mort lui-même, n'est plus attachant que par les morts. Un vaste cimetière règne autour de l'église, appelé là, ce semble, par l'attraction funèbre du monument. Je trouvai dans ce cimetière plusieurs épitaphes curieuses. En voici une qui m'a paru digne d'être conservée; elle est gravée sur la tombe d'un lieutenant nommé Bröms, mort en 1829 :

Kung se ditt öde !
Träll se din hvila!
Du Sköna, Skåda dessa ben!
Du Lärde dessa tomma hufvudsskålar!
Du Rike detta stoftet !
Du Usle denna Verld!

Roi, vois ta destinée!
Esclave, vois ton repos!
Beauté, vois ces os!
Savant, vois ce crâne vide!
Riche, vois cette poussière!
Pauvre, vois ce monde!

Les peuples du Nord excellent dans cette littérature des tombeaux. La mort leur inspire des pensées pieuses, souvent profondes, mais elle ne les

attriste ni ne les effraye. Ils jouent avec elle comme avec une compagne dont l'étreinte leur est douce. Qu'elle les enlève jeunes ou vieux, ils ne la maudissent jamais; ils lui sourient au contraire; tout au plus, lorsqu'ils la voient venir avant le temps, se laissent-ils prendre de mélancolie. Aussi, loin de reléguer dans l'ombre les attributs funèbres, ils les étalent au grand jour. Jusqu'au sein des grandes villes et dans les rues les plus populeuses et les plus brillantes, vous voyez des magasins de cercueils aux portes ouvertes, aux fenêtres largement vitrées. Ces cercueils, il est vrai, sont autant d'œuvres d'art; ils sont élégamment façonnés, incrustés d'or ou d'argent et peints des plus radieuses couleurs.

Aux siècles païens, les peuples du Nord pratiquèrent différents modes de sépulture. Ils enterrèrent d'abord leurs morts au fond de grandes grottes qu'ils recouvraient d'amas de pierres. Puis vint Odin, qui introduisit l'usage de les brûler; enfin, sous le successeur d'Yngve-Frej, en 1610, on les ensevelit sous des tertres élevés, la plupart du temps ombragés d'arbres et situés sur les bords de la mer ou des rivières. Avec le christianisme vinrent les cimetières, qui toutefois ne réussirent à détrôner complétement les tertres qu'au bout d'un grand nombre d'années.

Les cimetières tombèrent naturellement entre les mains du clergé; il les déclara terre sainte, et

nul ne put y être admis que sur un certificat d'orthodoxie. Charles IX, fils et successeur de Gustave Wasa, s'éleva contre cette prétention; il la traita d'invention papiste, et, sans retirer aux églises la faculté de percevoir un droit sur les enterrements qui se faisaient dans leurs cimetières, il dépouilla ces lieux de repos du privilége de sainteté dont les prêtres catholiques avaient cherché à les investir. Telle est encore la doctrine qui prévaut aujourd'hui en Suède. Cependant les cimetières n'y sont point regardés pour cela comme des champs ordinaires; Gustave Wasa lui-même avait porté un édit qui mettait au rang des sacriléges tout acte de violence commis dans leur enceinte. A défaut de la bénédiction du prêtre, leur destination ne suffirait-elle pas pour les rendre sacrés et inviolables?

C'est en 1520 qu'eut lieu, en Suède, le premier enterrement d'après le rit luthérien. Le mort était un forgeron d'Örebro, nommé Olofsson. Ses deux fils, Olaus et Laurentius Petri, venus récemment de Wittemberg où ils avaient adopté la Réforme, y présidèrent, après avoir chassé les moines qui voulaient y procéder d'après les formes catholiques. Depuis cette époque, diverses ordonnances ont été publiées relativement à la célébration des funérailles. En 1731, des compagnies de croque-morts furent établies dans toutes les villes du royaume et

chargées exclusivement du transport des bières; les pauvres seuls eurent la faculté de faire ce transport eux-mêmes. Quant aux personnes admises à tenir les coins du poêle, on arrêta qu'elles seraient prises parmi les amis, les connaissances ou les serviteurs du défunt, mais sans qu'aucune d'elles pût prétendre pour cela à un salaire ou à une rétribution quelconque. La vieille coutume d'accompagner les morts au cimetière en chantant des psaumes fut confirmée en 1668; elle fut abrogée vingt ans plus tard pour les campagnes. En 1712, quelques personnes ayant demandé l'autorisation de se servir dans les obsèques de musique vocale et instrumentale, cette autorisation leur fut refusée. Suivant les historiens suédois, le peuple était si superstitieux à cette époque, qu'il exigeait que les femmes mortes en couche fussent présentées à l'église avant d'être portées au cimetière. Il s'imaginait suppléer ainsi à la purification des relevailles, que la mort les avait empêchées d'accomplir. Un évêque de Wexjö, David Lund, se prononça avec force contre cette superstition.

Pendant longtemps, dans le but d'exciter à la piété, les enterrements se firent en Suède les jours de dimanche et de fête. Cela fut défendu en 1655, pour être permis de nouveau en 1688. Vers la même époque, les enterrements de nuit furent sévèrement prohibés; les funérailles devaient être termi-

nées, ainsi que les cérémonies religieuses qui en faisaient partie, à la chute du jour.

Le luxe que les riches déployaient dans leurs obsèques attira fréquemment l'attention de l'autorité. Elle fit plusieurs règlements pour le proscrire, exhortant à le remplacer par des dons aux églises, aux écoles et aux hôpitaux. Elle s'occupa aussi de l'abus que l'on faisait des cloches, et décida que pour les nobles, les prêtres et les bourgeois, il ne pourrait être sonné que quatre fois, savoir : au moment de la mort, la veille de l'enterrement, pendant l'enterrement et après l'enterrement ; à chaque fois, le glas ne devait pas se prolonger au delà d'une demi-heure.

La plupart des ordonnances que je viens de citer subsistent encore aujourd'hui, du moins en tant qu'elles s'accordent avec l'esprit plus avancé des institutions. Du reste, la législation actuelle des funérailles est plus précise, plus complète ; elle est aussi plus rationnelle et plus logique, car elle part, en principe, non d'une circonstance extérieure plus ou moins indépendante du défunt, mais de la qualité morale qui le caractérise plus intimement. Je ferai connaître brièvement cette législation.

Elle distingue trois classes d'enterrements : l'enterrement honorable, *ärlig begrafning*, l'enterrement secret, *tyst begrafning*, et l'enterrement infamant, *neslig begrafning*.

L'enterrement honorable est l'enterrement ordinaire. Il se fait avec plus ou moins de solennité, suivant la fortune ou la position du défunt, sous la présidence d'un prêtre et d'après les formes du rituel luthérien. Ont droit à ce genre d'enterrement tous ceux dont la vie a été sans reproche, soit qu'ils aient succombé à une maladie connue, soit qu'ils aient été trouvés morts dans leur lit, par suite d'un accident resté inexpliqué.

L'enterrement secret est dépouillé de tout appareil; on n'y admet que les gens absolument nécessaires pour porter le corps et le mettre dans la fosse. Le prêtre ne s'y montre qu'un instant, pour jeter un peu de terre sur le cercueil et réciter quelques prières. L'enterrement secret a lieu pour les enfants morts sans baptême, pour ceux qui dans un accès de fureur ou de délire se sont donné la mort, pour ceux qui ont succombé à quelque excès ignominieux, par exemple à un excès d'eau-de-vie; enfin, pour les criminels et autres dont les corps ont servi aux travaux des amphithéâtres.

L'enterrement infamant est réservé aux suppliciés, aux suicidés, aux individus convaincus de grands crimes, morts en prison, aux duellistes. Il a pour ministre le bourreau, qui ensevelit le mort au fond d'un bois ou au pied de l'échafaud. Ni prières ni prêtre.

Un autre enterrement du même genre, mais d'une

infamie moindre, est celui qui se fait solitairement dans un coin reculé d'un cimetière. C'est l'enterrement des misérables trouvés morts sans que l'on sache comment, mais qui étaient connus pour mener une vie scandaleuse ; de ceux qui ont été tués dans une querelle; des meurtriers et des voleurs morts en prison avant d'avoir fait l'aveu de leur crime; des enfants naturels assassinés.

Quand les anciens Scandinaves enterraient leurs morts, ils se livraient à de véritables réjouissances, à d'interminables festins, *graföl*, où, au milieu des coupes de bière et d'hydromel, ils chantaient des chants funèbres, surtout ce chant spécial appelé *Drapa*, en l'honneur du défunt. Sous plus d'un rapport, il en est encore ainsi aujourd'hui. Rarement, en Suède, un enterrement est triste. Couché dans son cercueil, le mort n'est point, comme chez nous, enveloppé d'un simple linceul : il est vêtu d'une longue robe de satin, blanche ou bleue, ornée de rubans et de fleurs; sa tête repose sur un oreiller brodé; le cercueil lui-même est intérieurement garni de capiton. Les funérailles n'ont lieu que trois ou quatre jours après la mort ; pendant cet intervalle, on place le corps dans une chambre froide, afin de le soustraire à la putréfaction. Le jour des funérailles arrivé, les personnes invitées se réunissent à la maison mortuaire, où on leur

sert à manger et à boire ; les parents du défunt assistent à ce festin. Puis le cortége part pour l'église, où le prêtre dit les prières, et de là pour le cimetière. Il est à remarquer que les rues et les chemins par lesquels doit passer le cortége sont jonchés de petits bouquets de sapin ou de bouleau. Cette verdure égaye la route funèbre, surtout pendant l'hiver, où la neige la fait mieux ressortir.

Le deuil se porte en Suède d'une manière assez bizarre. Outre le crêpe ordinaire du chapeau et les vêtements noirs, les hommes recouvrent les parements et le collet de leur habit d'un crêpe blanc, et suspendent à leur cravate un long rabat blanc, semblable au rabat de nos juges. Les dames portent, sur une robe noire, une large pèlerine et un tablier de tissu blanc ; elles ressemblent ainsi aux postulantes de certains couvents. En Dalécarlie, la couleur du deuil est la même qu'en Chine, c'est-à-dire jaune. Singulière coïncidence !

Nous étions à Wreta-Kloster depuis bientôt deux heures, quand tout à coup la cloche du bateau se mit à carillonner : c'était le rappel des passagers. Les écluses étaient franchies, on allait continuer la route. Je me séparai avec peine de mes tombeaux, de mes épitaphes, de mes vieux dieux, et je rejoignis l'équipage.

Un des officiers suédois qui voyageaient avec nous m'aborda.

« Eh bien ! me dit-il, êtes-vous content de votre exploration ?

— Parfaitement : voyez mes notes. »

Et je lui montrai mes tablettes, dont cinq ou six pages étaient entièrement crayonnées.

« Diable ! fit l'officier, je ne croyais pas que cette ruine abandonnée fût si riche en souvenirs.

— On voit bien que vous êtes du pays !

— Comment cela ?

— C'est que les habitants d'un pays sont toujours les derniers à le connaître. Nous autres Parisiens, par exemple, nous savons infiniment moins bien notre Paris que l'Anglais ou le Russe, qui viennent seulement y passer quinze jours.

— Vous n'auriez pas dit cela tout à l'heure, quand mon camarade vous racontait l'histoire de Kinnekulle.

— Il y a des exceptions.

— Eh bien ! permettez-moi de revendiquer une place parmi ces exceptions ; et pour la mériter, mettez-moi tout de suite à l'épreuve, en m'acceptant pour cicerone.

— Vous êtes mille fois trop bon.

— Où étiez-vous donc il y a quelques heures, quand nous voguions dans les eaux du Wettern, et que le vieux couvent de Wadstena se dressait devant nous ?

— Je dormais probablement dans ma cabine, car je n'ai rien vu.

— Vous avez manqué là un magnifique spectacle, et, de plus, une belle occasion d'intéresser votre curiosité. »

L'officier se mit alors à me raconter les choses les plus étonnantes sur la nature des eaux du Wettern et sur les phénomènes dont il est le théâtre.

Le Wettern est un des plus grands lacs de l'Europe : il a 120 kilomètres de long et 22 de large. Les anciens Scandinaves, qui se plaisaient aux comparaisons, lui trouvaient la forme d'un saumon. C'est, en effet, sous cette forme qu'il apparaît dessiné sur les cartes. On l'appelait aussi, mais sans qu'on ait pu encore dire pourquoi, l'œil du Wenern.

Le Wettern est certainement le lac du monde autour duquel se groupent le plus de traditions fantastiques. Sa profondeur a été longtemps un problème. Quand on interrogeait sur ce sujet les paysans qui peuplent ses rives, ils vous répondaient d'un ton mystérieux que le lac, entendant un jour cette question, avait ainsi répondu lui-même : « Veux-tu connaître ma profondeur? mesure ma longueur. » Ils s'en tenaient à cet oracle ; et ce qui semblait autoriser leur superstition, c'est que les tentatives faites à diverses époques pour mesurer la profondeur du lac avaient toujours échoué. Ces tentatives, d'ailleurs, avaient été, de la part de la nymphe protectrice du Wettern, l'objet de plus d'un

malin tour. Ainsi, il était arrivé souvent qu'une hache ou tout autre instrument pesant, attachés à la corde que l'on jetait dans ses eaux s'étant perdus, les sondeurs avaient ramené à la place, soit un crâne de cheval, soit quelque vieux débris plus singulier encore. Chose surprenante! la terreur qu'inspirait la nymphe du Wettern dura si longtemps, qu'il y a quelques années seulement, le gouvernement ayant résolu d'en finir avec le sondage du lac, aucun des paysans riverains ne voulut s'en charger. Les prêtres eurent alors l'idée de donner à ceux d'entre eux qui consentiraient à s'enrôler un sauf-conduit contre la vengeance de la déesse. Cette invention réussit; l'entreprise fut conduite à bonne fin. Il fut constaté que la plus grande profondeur du Wettern était d'environ 420 pieds.

Le lac Wettern ne gèle entièrement que deux fois au plus tous les dix ans; même alors il est fort dangereux de s'y aventurer. Quelque solides que paraissent ou que soient ses glaces, il n'est pas rare qu'elles se brisent tout à coup, ouvrant un abîme inévitable sous les pas des imprudents qui les affrontent. Ces terribles phénomènes s'annoncent d'ordinaire par des bruits étranges : tantôt ce sont des détonations pareilles aux éclats du tonnerre; tantôt de suaves mélodies que l'on prendrait pour un chant de cygne;

tantôt un son argentin imitant le carillon des cloches. N'y a-t-il pas là de quoi saisir vivement l'imagination populaire ?

Pendant l'été, le Wettern n'est pas moins fantasque. Vous vous embarquez sur ses eaux : le ciel est pur, l'atmosphère calme ; vous vous promettez un heureux voyage ; soudain, sans qu'aucun souffle de l'air ait précédé, le lac commence à bouillonner, ses vagues se gonflent, la tempête mugit. Que de navires périssent chaque année, victimes de ces fatales surprises ! les pilotes les plus expérimentés sont impuissants à les sauver.

Mais, si le Wettern répand l'épouvante par les horribles désastres dont il est le théâtre, en revanche, il charme, il fascine par des scènes d'un éblouissement sans égal. On connaît les *fata morgana*, ces phénomènes merveilleux qui se produisent dans certaines mers du Midi, en particulier dans le détroit de Messine. Les mêmes phénomènes éclatent sur le Wettern. C'est ordinairement pendant l'été, à l'époque des grandes chaleurs, et lorsque le temps est calme, le soleil vaporeux : le lac se transforme soudain, son horizon se dilate, ses ondes s'effacent ou plutôt se confondent avec le ciel ; et là, des fantômes, des apparitions de toute sorte montent, descendent, grandissant, se rapetissant, dansant, volant, s'arrêtant et ne s'évanouissant enfin qu'après avoir passé

par les plus incroyables métamorphoses. Vous qui aimez les féeries, allez au Wettern; vous prendrez en pitié nos décorateurs les plus habiles, nos prestidigitateurs les plus fameux!

Mais ce ne sont là que des spectacles de surface, des mirages de pure optique, qui ont le soleil pour agent principal; le Wettern en a d'autres plus intimes, dont il tire les éléments de ses propres entrailles. Quant à l'apparence, ils sont à peu près les mêmes; la réalité seule les distingue. Voyez-vous se dessiner au loin ces châteaux gothiques, ces forteresses redoutables, ces spectres géants qui tantôt brandissent la hache des combats, tantôt jouent avec des nuages ou des montagnes? Est-ce illusion de la vue, est-ce agglomération de vapeurs? Non : approchez! Il y a là quelque chose de compacte, de solide. Une détonation sourde et saccadée, semblable au bruit d'une artillerie éloignée, prélude à ces apparitions, et, quand elles se dispersent, l'atmosphère se trouble, la tempête éclate. A quoi tiennent de tels phénomènes? Les savants les attribuent à des combinaisons chimiques résultant de la dissolution des matières minérales qui se trouvent au fond du lac. Ce qui est certain, c'est qu'ils ne se manifestent jamais qu'après que d'énormes bulles sont montées à la surface du lac et qu'on les a entendues crever. Le peuple, toujours avide du merveilleux,

prétend y voir une révélation de la nymphe marine, qui, pressentant l'approche de l'orage, fuit ses palais, ses jardins, ses châteaux, pour chercher au loin un refuge plus abrité.

Sur la rive orientale du Wettern, s'élevait jadis le couvent de Wadstena, fondé en 1346 par sainte Brigitte, cette fille des rois. Il n'en reste aujourd'hui, avec l'église, que la cellule et l'oratoire de la sainte. On est saisi en y pénétrant d'une émotion pieuse; on croit entendre encore ce murmure mystérieux de l'esprit qui dicta à la noble recluse ses célèbres révélations. Le couvent de Wadstena eut des jours de splendeur inouïe. On y accourait en pèlerinage de toutes les parties de l'Europe; des évêques, des rois, des reines vinrent y mourir, léguant au monastère, en même temps que leur poussière, les plus beaux ducats de leur trésor. Les papes lui accordèrent d'illustres priviléges : une station à Wadstena équivalait, quant au mérite spirituel, à une campagne contre les Sarrasins ou à une visite à la chaire de saint Pierre. La Réforme a fermé ce couvent et dispersé ses nonnes; mais son souvenir vit toujours dans la mémoire du peuple, et la petite ville qui s'étend au pied de ses ruines n'a pas voulu d'autre blason que l'image même de sainte Brigitte.

Nous approchions rapidement de Stockholm.

« Encore une heure ou deux, me dit un des passagers, et vous verrez notre belle capitale. »

En ce moment, je quittai l'officier suédois avec lequel j'étais en conversation depuis notre départ de Wreta-Kloster, et je m'approchai d'un groupe où se trouvaient mes deux Anglais. Il y avait là un contre-maître et plusieurs ouvriers attachés à l'usine de Motala. Ils donnaient aux deux étrangers sur ce magnifique établissement des détails pleins d'intérêt. J'écoutai avec attention.

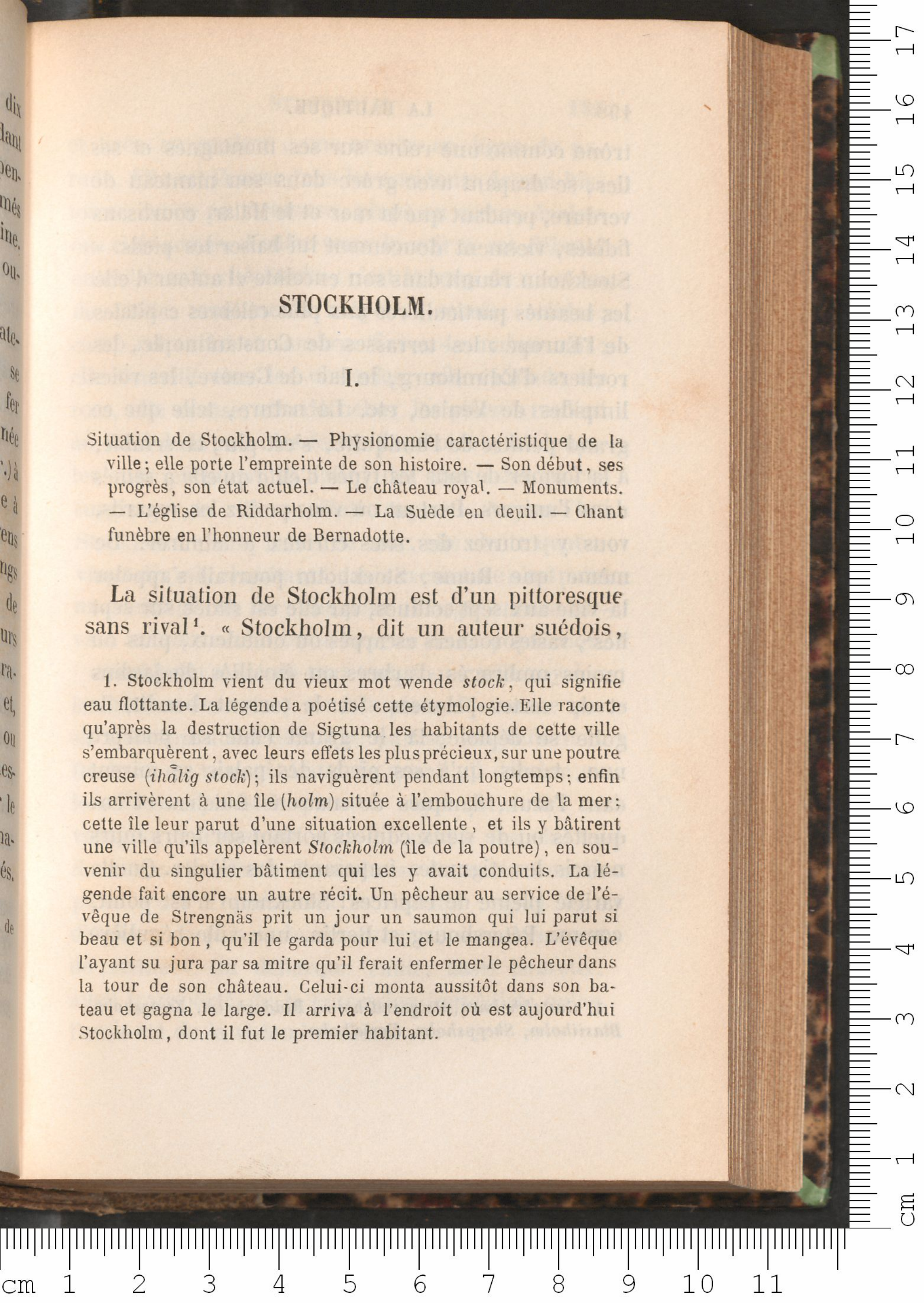
L'usine de Motala est située sur les bords mêmes du canal de Gothie, à l'endroit où le lac Wettern s'écoule dans le Motala-Elf. Primitivement destinée à la fabrication des bateaux à vapeur et autres machines nécessaires à la navigation du canal, elle a pris depuis une extension beaucoup plus grande. Aujourd'hui, elle fournit de ses produits non-seulement le royaume, mais encore l'étranger; la Russie, notamment, n'y laisse jamais chômer ses commandes. Presque tous les pyroscaphes qui font le service intérieur de la Néva ou l'intercourse de Saint-Pétersbourg à Oranienbaum sortent des ateliers de Motala.

L'usine de Motala appartient à une compagnie particulière. Elle occupe environ quatre cents ouvriers, payés à raison de 1 à 5 skillings (de 5 à 25 centimes) l'heure. Bon nombre d'entre eux, qui sont à poste fixe, reçoivent en outre le logement

et le chauffage. La journée de travail est de dix heures pendant l'hiver, de onze heures pendant l'automne et le printemps, et de douze heures pendant l'été. Un médecin et un aumônier, nommés et payés par la compagnie, sont attachés à l'usine. On y trouve aussi une caisse d'épargne où les ouvriers peuvent déposer leurs économies[1].

L'usine de Motala est non-seulement un atelier d'ouvriers, c'est encore une école où se forment d'excellents élèves. Le Comptoir du fer (*Jernkontoret*) de Stockholm consacre chaque année une somme de 800 riksdalers banco (1600 fr.) à partager entre quatre jeunes gens qu'il envoie à Motala pour y suivre les travaux. Ces jeunes gens reçoivent chacun, outre 6 riksdalers 32 skillings banco (13 fr. 35 c.) pour achat d'instruments de dessin, 200 riksdalers banco (400 fr.) pour leurs frais de nourriture et d'entretien. Ils doivent travailler au moins deux cents heures par mois, et, s'ils n'en sont empêchés par quelque maladie ou tout autre motif légitime, adresser tous les semestres au Comptoir du fer un rapport détaillé sur le temps qu'ils ont consacré au travail et sur la nature des ouvrages auxquels ils ont été employés.

1. En 1847, cette caisse d'épargne possédait déjà un fonds de 10 897 riksdalers banco (21 794 francs).



STOCKHOLM.

I.

Situation de Stockholm. — Physionomie caractéristique de la ville ; elle porte l'empreinte de son histoire. — Son début, ses progrès, son état actuel. — Le château royal. — Monuments. — L'église de Riddarholm. — La Suède en deuil. — Chant funèbre en l'honneur de Bernadotte.

La situation de Stockholm est d'un pittoresque sans rival[1]. « Stockholm, dit un auteur suédois,

1. Stockholm vient du vieux mot wende *stock*, qui signifie eau flottante. La légende a poétisé cette étymologie. Elle raconte qu'après la destruction de Sigtuna les habitants de cette ville s'embarquèrent, avec leurs effets les plus précieux, sur une poutre creuse (*ihālig stock*) ; ils naviguèrent pendant longtemps ; enfin ils arrivèrent à une île (*holm*) située à l'embouchure de la mer : cette île leur parut d'une situation excellente, et ils y bâtirent une ville qu'ils appelèrent *Stockholm* (île de la poutre), en souvenir du singulier bâtiment qui les y avait conduits. La légende fait encore un autre récit. Un pêcheur au service de l'évêque de Strengnäs prit un jour un saumon qui lui parut si beau et si bon, qu'il le garda pour lui et le mangea. L'évêque l'ayant su jura par sa mitre qu'il ferait enfermer le pêcheur dans la tour de son château. Celui-ci monta aussitôt dans son bateau et gagna le large. Il arriva à l'endroit où est aujourd'hui Stockholm, dont il fut le premier habitant.

trône comme une reine sur ses montagnes et ses îles, se drapant avec grâce dans son manteau de verdure, pendant que la mer et le Mälar, courtisans fidèles, viennent doucement lui baiser les pieds. » Stockholm réunit dans son enceinte et autour d'elle les beautés particulières aux plus célèbres capitales de l'Europe : les terrasses de Constantinople, les rochers d'Édimbourg, le lac de Genève, les voies limpides de Venise, etc. La nature, telle que ce grand peintre de l'antiquité, s'est plu, ce semble, à la former de tous les types d'élite qu'elle a semés dans l'univers. Partout où vous portez les regards, vous y trouvez des sites curieux à admirer. De même que Rome, Stockholm pourrait s'appeler la ville aux sept collines, car elle est située sur sept îles[1], vastes rochers escarpés ou onduleux, plus ou moins ombragés d'arbres ou émaillés de jardins et de vertes pelouses. Ici le torrent bondit, le golfe se déploie; là le granit étale sa pourpre nue, tandis qu'à ses pieds des palais se mirent dans l'azur, flanqués de maisons fraîches et coquettes ou de vieux édifices portant sur leurs murs noircis les stigmates imposants des siècles. Quelle variété pleine de caprices! Stockholm n'est point, comme Pétersbourg et Berlin, une ville régulière

1. *Gustafsholmen, Helgeandsholm, Riddarholm, Kungsholm, Blasiiholm, Skeppsholm, Kastelholm.*

et tirée au cordeau, une armée en ligne de parade. Elle est là avec tous les accidents de son histoire, droite ou tortueuse, plane ou ardue, épaisse ou clair-semée. Voulez-vous la voir à ses débuts? entrez dans la cité *Staden;* c'est le coup de marteau de 1256 : monuments inégaux, serrés, solides; camp retranché et sombre. Suivez-la maintenant : elle franchit tous les obstacles, elle escalade les rocs, elle creuse, elle défriche; les pierres roulent au fond de la mer, les forêts flamboient, les loups, les ours prennent la fuite; des rues, des places surgissent, la ville se dilate, rayonne. Aujourd'hui Stockholm a cinq lieues de tour, elle abrite quatre-vingt-dix mille habitants; mais sa ceinture n'est point une ceinture de fer; elle peut s'élargir encore suivant le mouvement ou le caprice de sa population.

Stockholm a été de tout temps une ville royale : le château des rois y tient la place d'honneur par sa situation aussi bien que par sa magnificence. Du haut de son piédestal de granit, il domine au loin la mer; c'est le premier objet qui s'offre au voyageur, au moment où son navire franchit les dernières barrières de rochers. Superbe frontispice! Puis le panorama se déroule : quel luxe d'églises, de palais, de monuments, de colonnes et de statues! On débarque enfin, aussi heureux, aussi transporté de la possession immédiate qu'on l'avait été de la vision lointaine.

Lorsque j'entrai dans la radieuse enceinte, un contraste saisissant s'offrit à mes regards. Tout le peuple était en deuil : Bernadotte venait de mourir. Quelques semaines auparavant, on avait célébré ses obsèques, et l'église de Riddarholm, devant laquelle je passai en m'éloignant du port, avait à peine dépouillé ses crêpes funèbres. Monument plein de glorieux souvenirs, c'est le Saint-Denis de la Suède : tous les rois y reposent, et à côté d'eux les chevaliers du premier ordre du royaume[1]. On y voit l'écusson de l'empereur Napoléon. Sous ses voûtes silencieuses, on croyait entendre encore les derniers échos de cette *drapa* solennelle chantée sur le cercueil de Charles-Jean, au moment où on l'avait descendu dans la tombe :

« O grands Charles! ô grands Gustaves! nobles ombres! voici que, dans votre enceinte, la Suède désolée ensevelit un autre Charles. Vos étendards de héros, séparés pendant la vie, viennent enfin se rencontrer ici, parmi ces drapeaux qui tombent en poussière et que la main du temps ne déroulera plus; nul ennemi ne tremblera désormais à votre aspect, à votre nom; le temple de Riddarholm roulera en paix au-dessus de vos têtes ses voûtes mystérieuses. O vous qui régniez sur de

1. L'ordre des séraphins.

vastes pays, vous partagez ici une couche étroite; vous n'avez occupé le trône que tour à tour, vous êtes réunis dans le même tombeau. Et *lui* aussi, le dernier, il va prendre place au milieu de vous; il dormira sur son lit de lauriers, au milieu de ses trophées en pleurs.

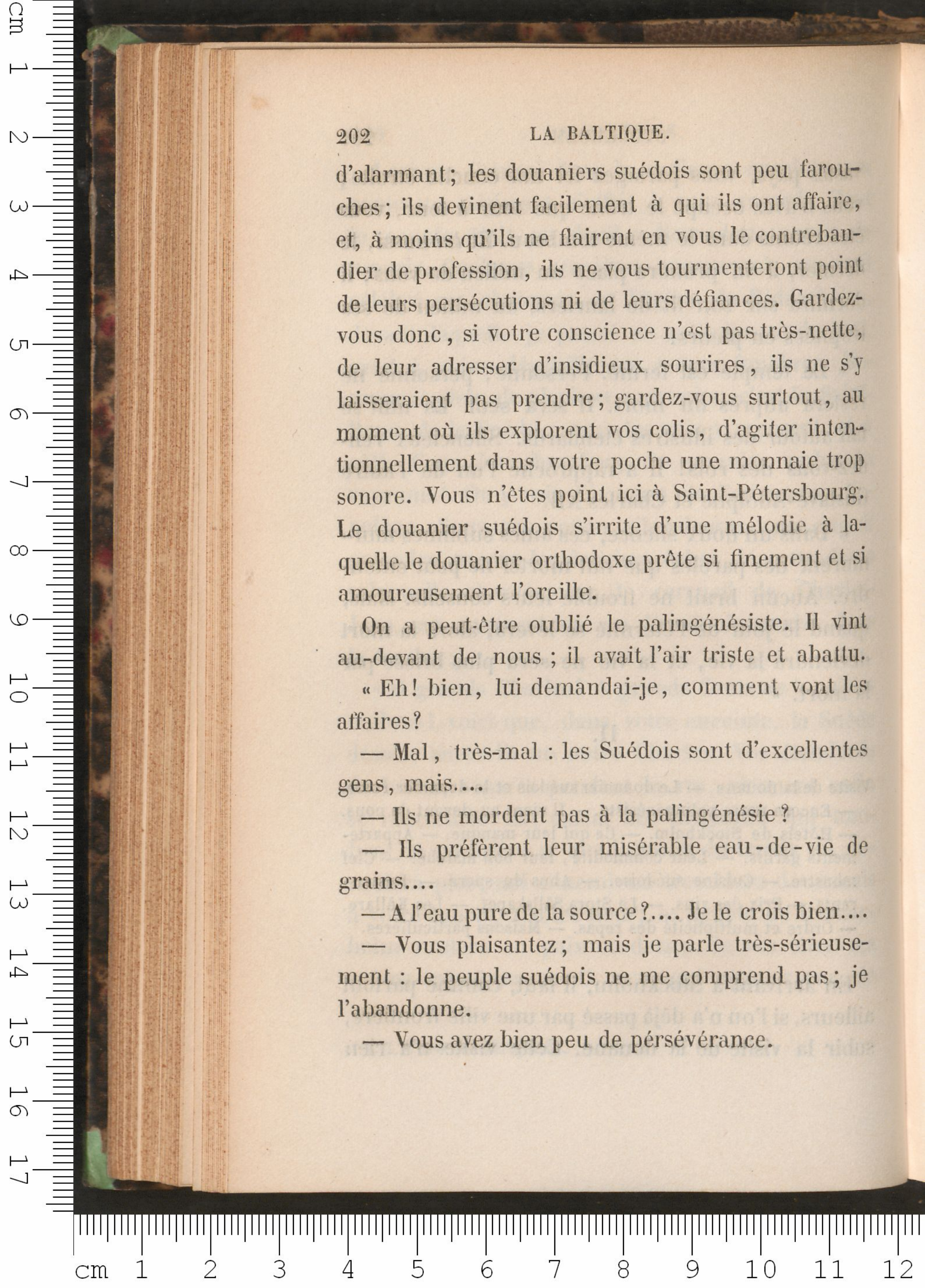
« Le temple est fermé. Personne, personne ne restera auprès du mort. Il sera seul. La nuit se fait autour des illustres étendards. Silencieux rendez-vous des rois! Il a rapproché l'un de l'autre Gustave-Adolphe et Charles XII.

« Dans un doux silence, ces âmes sublimes murmurent des paroles que nul mortel ne peut entendre. Aucun bruit ne trouble leurs conseils. Mais, quand le jour de l'éternité se lèvera, alors la mort deviendra la vie, et la vie ne sera plus brisée par la mort. »

II.

Visite de la douane. — Le douanier suédois et le douanier russe. — Encore notre palingénésiste. — Il vient au-devant de nous. — Hôtels de Stockholm. — Ce qui leur manque. — Appartements garnis. — Leur commodité, leur bon marché. — Clef monstre. — Cuisine suédoise. — Abus du sucre. — Restaurants. — Prix des vins. — La Stora Sällskapet. — Les Källare. — Ordre et multiplicité des repas. — Maisons particulières.

En arrivant à Stockholm, il faut, comme partout ailleurs, si l'on n'a déjà passé par une ville frontière, subir la visite de la douane. Cette visite n'a rien



d'alarmant; les douaniers suédois sont peu farouches; ils devinent facilement à qui ils ont affaire, et, à moins qu'ils ne flairent en vous le contrebandier de profession, ils ne vous tourmenteront point de leurs persécutions ni de leurs défiances. Gardez-vous donc, si votre conscience n'est pas très-nette, de leur adresser d'insidieux sourires, ils ne s'y laisseraient pas prendre; gardez-vous surtout, au moment où ils explorent vos colis, d'agiter intentionnellement dans votre poche une monnaie trop sonore. Vous n'êtes point ici à Saint-Pétersbourg. Le douanier suédois s'irrite d'une mélodie à laquelle le douanier orthodoxe prête si finement et si amoureusement l'oreille.

On a peut-être oublié le palingénésiste. Il vint au-devant de nous ; il avait l'air triste et abattu.

« Eh! bien, lui demandai-je, comment vont les affaires?

— Mal, très-mal : les Suédois sont d'excellentes gens, mais....

— Ils ne mordent pas à la palingénésie ?

— Ils préfèrent leur misérable eau-de-vie de grains....

— A l'eau pure de la source ?.... Je le crois bien....

— Vous plaisantez ; mais je parle très-sérieusement : le peuple suédois ne me comprend pas ; je l'abandonne.

— Vous avez bien peu de persévérance.

— J'ai de l'intuition; or je suis très-convaincu que ce serait folie à moi de prolonger mon séjour dans cet ingrat pays.

— Cependant j'ai entendu dire que les sociétés de tempérance avaient assez de succès en Suède.

— Peut-être.... Du reste, entre ces sociétés et moi, il y a un abîme.

— Vous exagérez l'abstinence....

— Dites plutôt que je la règle.

— Quel parti allez-vous donc prendre?

— Je repars pour l'Allemagne.

— Et la Russie et la Finlande?

— J'ai pris mes renseignements : il n'y a rien à faire pour moi dans ces pays-là. Le gouvernement russe gagne trop sur la ferme des eaux-de-vie pour ne pas s'opposer à mes doctrines.

— Quand partez-vous?

— Aujourd'hui même; je suis très-heureux de vous avoir rencontrés; depuis mon arrivée ici je venais trois fois par jour sur le port pour voir si vous n'arriviez pas enfin; je vous prie de recevoir mes adieux.»

Je serrai très-cordialement la main à cet Allemand malheureux, mais convaincu; mes deux Anglais le saluèrent froidement. Ils avaient déjà été accaparés, l'un par le ministre de son gouvernement, l'autre par un riche négociant de Stockholm. Ils n'eurent que le temps de me dire au revoir.... Chacun de nous alla de son côté.

Ici, je dois prévenir le lecteur que, pour donner à mes appréciations plus d'ensemble, plus de vérité, plus d'actualité aussi, je fondrai désormais dans mon récit les souvenirs des divers voyages que j'ai faits en Suède. Ce que je dirai de Stockholm, en particulier, se rattache principalement aux années 1851 et 1852, époque à laquelle j'y fus envoyé par le gouvernement, et où mon séjour s'y prolongea sans interruption pendant près de dix mois.

Les hôtels sont nombreux à Stockholm; ils n'y diffèrent guère, pour l'organisation et la tenue, de ceux de Gothembourg; mais ils sont plus fréquentés. On y trouve des appartements et des chambres, un service actif et intelligent. Ce qui manque, toutefois, à ces hôtels, c'est le confortable; c'est cette entente merveilleuse des aisances de la vie qui distingue si brillamment les hôtels d'Allemagne et d'Angleterre, et jusqu'à un certain point les hôtels des principales villes de France[1]. On peut y camper, rarement y demeurer. Aussi la plupart des étrangers qui viennent passer quelque temps à Stockholm s'empressent-ils, une fois qu'ils se sont un peu orientés,

1. Les principaux hôtels de Stockholm sont : l'*hôtel Garni*, l'*hôtel Brunkeberg*, l'*hôtel de la Croix*, *ceux de Hollande*, *d'Angleterre*, *du Commerce* et de *Francfort*. On construit, en outre, actuellement, sur la place de Gustave-Adolphe, un hôtel plus vaste que tous les autres, et qui, si l'on en croit les entrepreneurs, ne le cédera, en confortable et en agrément, à aucun des hôtels de l'étranger.

de chercher à se loger dans quelque maison particulière. Sous ce rapport, ils n'ont que l'embarras du choix, tellement les appartements garnis sont nombreux à Stockholm. C'est une spéculation que se permettent non-seulement les logeurs de profession, mais encore beaucoup de riches bourgeois. J'ai occupé pendant plusieurs mois, rue de la Paix, *Fredsgatan*, c'est-à-dire dans le plus beau quartier de la ville, chez un capitaine de la garde, un appartement fort joli, ouvrant sur la rue et composé d'une antichambre, d'un petit salon, d'un grand salon et d'une chambre à coucher; le tout parfaitement meublé, avec lustres, bronzes, tapis, etc. Quel en était le prix? Soixante-six francs par mois. Cinq ans auparavant, j'avais payé, à Saint-Pétersbourg, deux chambres d'hôtel assez sales et d'un mobilier plus qu'élémentaire, cent vingt francs par semaine. La différence est grande, comme on voit, entre les deux capitales du Nord, dans le prix qu'elles attachent à leur hospitalité. Tout est chez elles sur le même pied. La même somme qui vous suffirait à peine pour végéter à Saint-Pétersbourg vous permettrait à Stockholm de trancher du prince. Une seule chose m'y a paru chère comparativement, ce sont les voitures; il est vrai qu'elles sont fort élégantes et admirablement tenues.

Une fois établi dans une maison particulière,

vous y vivez à votre guise ; nul ne vient contrôler votre indépendance. Vous êtes consciencieusement et proprement servi ; chaque semaine votre linge de lit et de toilette est soigneusement renouvelé, vos parquets lavés à grande eau. On frotte rarement à Stockholm ; le savon y remplace la cire ; les tapis, le brillant de la brosse. Gardez-vous, par exemple, de rentrer chez vous au moment de l'ablution, vous tomberiez en plein déluge ; du reste, c'est l'affaire d'une heure ou deux. Pendant l'été le soleil, pendant l'hiver le feu des poêles sèchent instantanément les planchers les plus impressionnables. La saison la moins favorable à ce genre d'opération, c'est l'automne : il est vrai que l'automne ne dure guère à Stockholm ; le climat y est plutôt sec qu'humide. Quant à l'hiver, il y est charmant : un froid vif, un froid de 15, de 20, de 25 degrés, mais des chambres bien closes, bien chauffées, des fenêtres doubles, des traîneaux, des fourrures. Un habitant de Stockholm qui sait se conduire n'a jamais rien à démêler avec les catarrhes ou les rhumatismes.

Je professe pour les portiers, en général, une très-mince sympathie ; cependant je les ai regrettés plus d'une fois pendant mon séjour dans la capitale de la Suède. Ces utiles industriels y sont à peu près inconnus. Il résulte de là, pour l'étranger qui habite une maison particulière, cer-

tains embarras assez graves. Qui lui dira, s'il s'absente, les visites ou les invitations qui lui sont arrivées? les propriétaires ne s'en chargent pas. Il faudrait donc avoir un domestique à demeure; mais c'est là un superflu dont très-peu de voyageurs se soucient. On supplée à tout cela par une boîte métallique en forme de tirelire, que l'on suspend en dehors de sa porte. Les visiteurs y jettent leurs cartes ou leurs lettres; quand vous rentrez, vous ouvrez la boîte, et vous dressez le bilan de vos relations.

Le soir ou la nuit, le manque de portier se fait plus désagréablement sentir. Si vous ne voulez pas coucher à la belle étoile, il faut de toute nécessité que vous emportiez avec vous, en même temps que la clef de votre appartement, la clef de la maison. Or, sait-on ce que c'est que cette clef? Figurez-vous un engin grossièrement façonné, long de neuf à dix pouces, et d'un poids à l'avenant: voilà l'instrument dont on se sert à Stockholm pour fermer les portes des cours ou même des simples allées. J'ai habité pendant quelques mois une maison de la rue de la Reine, *Drottningsgatan*, qui possédait dans ce genre quelque chose de formidable. On eût pu certainement, si le trou de la serrure eût été trop difficile à découvrir, s'en servir comme de levier pour soulever la porte. Obligé presque chaque soir de me charger de cette

arme, je la logeais dans un grand fourreau que j'avais fait pratiquer dans la doublure de ma pelisse. Une fois il m'arriva de l'oublier. Je rentrai un peu après minuit ; tout le monde dormait déjà dans ma maison : j'appelai, je criai, je frappai; personne ne bougea. Comme alors je soupirais après mon horrible clef ! comme elle me semblait préférable au plus joli bijou ! mais l'ingrate resta suspendue à son clou. Je dus aller demander l'hospitalité à un de mes amis, qui heureusement demeurait sur la rue, ce qui me permit de l'avertir de ma détresse en cassant une de ses vitres d'un coup de pierre.

Bien que les maisons particulières ne donnent que le logement, il n'est cependant pas difficile d'y obtenir le café du matin; c'est là une très-petite dépense. Quant au dîner et aux autres repas plus solides, il faut les aller prendre ou les envoyer chercher au restaurant.

La cuisine suédoise est déplorablement fade. Le sucre y domine partout. Elle en met dans la salade, dans le bouillon, dans les sauces, jusque dans les œufs à la coque. Avez-vous jamais entendu parler d'un certain potage à l'avoine, aux pruneaux, aux raisins secs ? C'est le potage aimé des Suédois. Ils raffolent d'émollients comme les Anglais de toniques. Il va sans dire que l'usage allemand de mêler des confitures avec le rôti a chez eux droit de cité; ils

y ajoutent des compotes. Cependant, parmi les objets de consommation qui figurent dans les menus suédois, il en est qui, lorsqu'ils ne sont pas trop déformés, flattent singulièrement le palais. Je citerai le coq de bois ou de bruyères, la gélinotte, l'élan, le renne fumé; pourquoi pas aussi le jambon d'ours? Le jambon d'ours, à mon avis, peut marcher de pair avec tous les jambons du monde. Est-il rien aussi de plus délicat, de plus succulent que ce petit hareng appelé *strömming?* Il faut en dire autant de tous les poissons de Suède: du saumon, de la perche, de la brême. Une tête de brême froide à la sauce au raifort est un plat de roi. Quoi qu'il en soit, je soutiens qu'en général la cuisine suédoise est la plus fade de toutes les cuisines. Vous qui avez la santé disloquée et que votre Esculape a mis au régime, faites vos malles et allez dîner en Suède!

On sert à une table suédoise quatre espèces de pain: pain noir, pain bis, pain blanc, dit pain français (*franskbröd*), pain dur et cassant, en forme de galette, nommé *knäckebröd*. Le pain noir, dit-on, est un excellent antidote contre le scorbut, maladie très-fréquente dans les pays septentrionaux. Quant au *knäckebröd*, l'étranger qui le voit pour la première fois est tenté de croire qu'il n'est là que pour aiguiser les dents, comme ces morceaux d'écume dont les oiseaux en cage se servent pour s'af-

filer le bec. En effet, on le grignote pendant presque tout le repas; mais, quand on l'a fréquenté quelque temps, on finit par lui reconnaître une véritable force nutritive. Pour ma part, vers les derniers mois de mon séjour à Stockholm, je le préférais à tous les autres pains.

Dans les campagnes, on ne mange guère que du pain de seigle, que l'on cuit seulement une ou deux fois par an. Les miches de ce pain sont très-minces et en forme de couronne; on les enfile dans une longue gaule que l'on suspend au plafond de la chaumière. Elles se durcissent tellement qu'on est obligé de les casser à coups de hache ou de marteau; le pain n'en est pas moins excellent et bien préférable, selon moi, à nos biscuits de mer. Il est encore une autre espèce de pain, le pain d'écorce (*barkbröd*). C'est le pain du malheur. On n'y recourt qu'en temps de disette. On le fait avec de l'écorce de pin ou de sapin; mais de cette écorce on ne prend que les parties les plus fines, les plus savoureuses, celles qui tiennent le plus immédiatement au tronc. Mélangé d'un peu de farine et trempé dans du lait, le pain d'écorce n'est pas seulement d'un goût supportable, c'est encore un aliment assez solide. Les Dalécarliens n'attendent pas les temps de disette pour en faire usage; ils en mangent presque journellement : et certes les Dalécarliens ne sont pas les hommes les moins

vigoureux de la Suède. Pendant les guerres du XVe siècle, un général danois, battu par eux, s'écriait pour excuser sa défaite : « Il fallait s'y attendre ; le diable doit infailliblement combattre avec ce peuple mangeur d'écorce et buveur d'eau ! »

Il n'est dans tout Stockholm que deux restaurants où un étranger puisse dîner convenablement : l'hôtel du *Phénix* et l'hôtel de *Suède*. Partout ailleurs, la cuisine a un caractère de nationalité tellement exagéré, qu'elle est tout à fait inabordable à un estomac tant soit peu habitué aux menus méridionaux. Ceci doit se dire surtout de ces sortes d'établissements appelés caves (*källare*), qui se trouvent dans presque tous les quartiers. Ils ne sont fréquentés, il est vrai, que par la partie la moins cosmopolite de la population. Je prie le lecteur de ne pas confondre ces caves avec les tavernes souterraines de Varsovie ; ces tavernes fêtent leurs hôtes avec tout le luxe et la délicatesse de nos meilleurs restaurants, et l'on a le plaisir de s'y rencontrer avec la société la plus distinguée de la ville.

La vie de restaurant à Stockholm est peu coûteuse. Ce que nous nommons table d'hôte y est inconnu ; on y mange à la carte. Le prix des plats varie généralement de 6 à 24 skillings (de 25 c. à 1 fr.) ; mais ces plats sont si abondants et, quelque bien préparés qu'ils puissent être, si peu excitants, qu'on n'est guère tenté de les trop multiplier. Quant aux

boissons dont on les arrose, on les connaît déjà: c'est le porter de Gothembourg, c'est la svagdricka, c'est la bière d'Upsal ou de Stockholm. Il faut y ajouter aussi la bière de Bavière, et, pour les bourses plus opulentes, les vins de France et d'Espagne. Ces derniers se payent assez cher : une bouteille de champagne cliquot, de 12 à 15 fr.; une bouteille de château-laffitte, 10 fr.; de saint-julien superfin, 6 fr.; de chambertin, 8 fr.; de beaune, 5 fr. Le madère et le xérès coûtent 5 fr.; le porto, 6 fr. Les vins supérieurs ne se boivent guère au restaurant que dans les dîners ou les soupers extraordinaires. Habituellement, les consommateurs se bornent à un simple verre de porto ou de xérès. S'ils voulaient prendre l'équivalent en bordeaux ou en bourgogne, il leur en faudrait au moins une bouteille, ce qui décuplerait leur dépense.

Il existe à Stockholm une espèce de club appelé Grande Société, *Stora Sällskapet*, où l'on est admis sur la présentation d'un membre, et moyennant une cotisation mensuelle de 6 francs. Le local occupé par ce club est peu vaste, mais fort beau; on y trouve toute sorte de jeux, des journaux suédois, allemands, français et anglais, et une bibliothèque assez bien montée. Le restaurant qui en fait partie est bien servi; on y boit, à raison de 3 francs la bouteille, un petit vin rouge très-naturel, qu'on ne rencontre que là, et que l'on appelle *Sällskapet vin.*

La Stora Sällskapet est le centre d'une société choisie; à l'époque des diètes, les membres les plus distingués des quatre ordres viennent y prendre leurs repas; j'y rencontrais souvent un des évêques députés, et je n'étais pas peu étonné de le voir, après un copieux dîner, s'étendre lourdement sur un sofa, une longue pipe à la bouche, puis peu à peu s'endormir, troublant de ses vénérables ronflements tous ceux qui jouaient ou qui causaient autour de lui.

On ne connaît point à Stockholm ces brillants établissements que nous appelons cafés. Ils sont remplacés par les caves ou *Källare* dont j'ai déjà parlé, et par de grandes boutiques de confiseurs, dans le genre suisse et allemand. On peut y demander, du reste, tout ce qui fait la spécialité de nos limonadiers: du café, du chocolat, du thé, des œufs frais; voire même ce qu'on ne saurait trouver chez nous, des *sexas* parfaitement entendues, de l'hydromel et du punch froid. Pendant l'été, il s'y fait une effrayante consommation de *soda water* mêlée à divers sirops; et ce qui paraît singulier dans un pays où l'on fête si volontiers l'alcool, c'est d'y voir des individus très-mûrs, très-barbus et d'une humeur fort peu pastorale, passer des soirées entières à tremper un léger biscuit dans un innocent verre de lait.

En dehors des restaurants, l'art culinaire est moins monotone; je connais même certaines mai-

sons de Stockholm où l'on dîne au moins aussi bien qu'à nos premières tables de Paris. C'est que la cuisine française y a presque complétement détrôné la cuisine nationale. Par exemple, un tel luxe est horriblement cher; je pourrais citer tel gourmet blasonné dont la fortune, et elle est des premières, passe presque tout entière aux festins qu'il se donne à lui-même ou auxquels il convie ses amis. Voulez-vous seulement manger des huîtres? elles coûtent deux francs, trois francs la douzaine; car il faut les faire venir de la mer du Nord, c'est-à-dire de Gothembourg : la Baltique n'en produit pas. Si du moins elles étaient fraîches! On fait alors comme les Russes, qui les payent, eux, quatre et six francs; on corrige à force de poivre et d'autres épices le parfum nauséabond qui s'exhale de leur chair trop faisandée.

L'heure et l'importance des repas varient à Stockholm suivant les familles; généralement on prend le matin, à son lever, deux ou trois tasses microscopiques de café noir légèrement argenté de lait, avec quelques tartines de beurre; à dix ou onze heures, du jambon ou du poisson arrosé d'eau-de-vie; à deux heures, on dîne; à quatre heures, on prend le café; à six heures, on goûte; enfin, à neuf heures, on soupe. Un Suédois pur sang passe donc presque toute sa journée à ingurgiter et à digérer. Il est vrai que la quantité

d'aliments qu'il se met à chaque repas sur l'estomac est si légère qu'il ne saurait en être incommodé. Quant aux maisons qui ont adopté les mœurs de l'Occident, elles vivent comme à Paris. Ces maisons sont déjà nombreuses, et elles tendent chaque jour à se multiplier de plus en plus.

III.

Audience du roi Oscar. — Portrait de ce prince. — Manière dont il reçoit l'auteur. — Sa conversation avec l'auteur. — Le système pénitentiaire en Suède. — La littérature et les arts. — Compositions musicales du roi Oscar. — Son opinion sur les journaux étrangers. — Le *Journal des Débats*. — Questions politiques. — Famille royale. — La reine Joséphine. — Son caractère. — Influence qu'elle exerce. — Sa piété. — La reine mère. — Elle reçoit l'auteur. — Son histoire. — Son genre de vie. — La reine mère aime la France. — Ce qui l'empêche d'y venir. — Baptême de la fille du prince royal. — Splendeur et caractère traditionnel de cette cérémonie. — Dîner au château. — Cercles de la cour. — Curieuse anecdote. — Le prince royal. — Portrait de ce prince. — La princesse Louise. — Attitude du roi Oscar en face de la Suède.

Après avoir pourvu aux exigences de la vie matérielle, j'avisai aux moyens que j'avais à prendre pour retirer de mon séjour à Stockholm tous les résultats moraux que j'en espérais. J'étais, d'ailleurs, chargé d'importantes missions du gouvernement; il fallait les remplir. L'obligeance empressée de notre chargé d'affaires me fut pour cela d'un

utile secours. C'était alors, en l'absence de M. L***, ministre titulaire, M. de F***. Diplomate intelligent et d'un agréable commerce, il me fit l'accueil le plus cordial ; en peu de temps nous nous traitâmes en amis. Plus tard, M. L*** étant de retour, M. de F*** lui remit le sceptre ; et je dois dire qu'aussi bien que dans le chargé d'affaires, je trouvai dans le ministre un excellent prince.

Tout Français d'une certaine position qui arrive à Stockholm songe naturellement à voir le roi. Un sentiment d'orgueil patriotique vous y porte : la dynastie fondée par Bernadotte n'est-elle pas une dynastie française ? Mon audience fut demandée officiellement le samedi 9 août (1851) ; la réponse arriva vite ; le mardi suivant, j'étais au château.

Le roi Oscar me reçut dans un petit salon tendu en damas de soie verte et donnant sur la grande cour intérieure du château. Il était debout près d'une fenêtre ; il portait l'uniforme de général, tous ses ordres suspendus à une petite brochette sur sa poitrine[1]. Le roi Oscar est un fort bel homme ; ses traits sont pleins de distinction ; la douceur y tempère la force. C'est bien là le fils de Bernadotte, avec son nez aquilin à la courbe vive,

1. Les ordres suédois sont l'ordre des Séraphins, de l'Épée (ordre militaire), de l'Étoile polaire, de Wasa et de Charles XIII. Le roi Oscar a fondé en outre, en 1847, l'ordre de Saint Olof, spécialement affecté à la Norvége.

son front haut, ses yeux ardents, sa chevelure noire et luxuriante. Le roi Oscar a la moustache épaisse, l'impériale longue. Sa voix est suave et d'une sonorité délicate; mais elle éclate dans le feu du commandement, aux jours des grandes manœuvres de *Ladugårds-Gärdet*.

Au moment où j'entrai dans le salon, le roi s'avança au-devant de moi, et, après les compliments de bienvenue, il entama la conversation. Les sujets ne manquaient pas; je pouvais en offrir, moi-même, dans une seule de mes missions, qui eussent suffi à prolonger mon audience bien au delà du temps ordinaire. J'étais, en effet, chargé d'étudier en Suède l'organisation du régime pénitentiaire. Or, le roi Oscar a fait depuis longtemps, de cet important sujet, l'objet spécial de sa sollicitude. Il a même publié, étant encore prince royal, sur les peines et les prisons, un livre qui a été apprécié. C'est donc avec une complaisance marquée qu'il répondait à toutes les questions que je lui adressais touchant les divers modes de pénalité en usage dans son royaume. Il me dit comment il avait réussi à mettre de l'ordre dans une matière qui, avant qu'il ne s'en occupât, ne présentait qu'un déplorable chaos; le frein qu'il avait opposé à la fureur des arrestations; les classifications qu'il avait établies parmi les prisonniers, et par quels moyens il était parvenu à résoudre, ce que l'on cherche vai-

nement dans tant d'autres pays de l'Europe, le problème de leur amendement.

« Du reste, ajouta le roi, j'ai toujours trouvé dans la diète, pour tout ce que j'ai voulu faire en faveur des prisonniers, un concours intelligent et dévoué. Tout récemment encore, elle vient de mettre à ma disposition un crédit de 300 000 riksdalers banco (600 000 francs), afin que je puisse continuer sans interruption l'application des réformes que j'ai entreprises. »

Du système pénitentiaire, le roi passa à la littérature. Il me parla avec enthousiasme de cette belle langue suédoise qui a produit tant de chefs-d'œuvre; il me vanta Tegner, le poëte national; il me cita les noms de plusieurs savants et littérateurs, dont il m'engagea à faire la connaissance pendant mon séjour à Stockholm. Puis la conversation tomba sur les arts. Le roi en parla non-seulement en amateur, mais en artiste. Le roi Oscar, en effet, s'est beaucoup occupé d'art avant de monter sur le trône. Il se plaisait à visiter les ateliers des grands peintres et des grands sculpteurs du pays; il maniait lui-même habilement la palette; mais où il se distinguait surtout, c'était dans la composition musicale. On a joué de lui, sur le grand théâtre de la capitale, plus d'un ouvrage lyrique qui a fait sensation. Souvent encore, dans les fêtes nationales, on chante des morceaux dus à son burin, que l'on

applaudirait dans nos meilleurs concerts. Aujourd'hui, les labeurs du pouvoir ont enlevé le roi Oscar à des loisirs qu'il charmait si bien; mais s'il ne peut plus pratiquer personnellement les arts, il s'en dédommage en protégeant libéralement les artistes.

Mon entretien avec le roi de Suède était, comme on le voit, d'une intéressante variété. Bientôt il fut question de journaux. Le roi fit un grand éloge de la presse anglaise, mais il mit la presse française bien au-dessus. Était-ce une politesse à l'adresse de son interlocuteur? Il la justifia, du moins, par d'excellentes raisons : « Les journaux français, dit le roi, me charment, tant par la richesse et l'inépuisable fécondité de leurs idées que par l'élégance et la clarté de leur rédaction. On ne trouve pas toujours de telles qualités, même dans les premiers journaux d'Angleterre. » A cette occasion, le nom du *Journal des Débats* fut prononcé, et je vis dans quelle haute estime il était à la cour de Suède.

La presse suédoise, les questions politiques qui, à l'époque où nous nous trouvions, agitaient si vivement l'Europe, occupèrent aussi une partie notable de mon audience. Sur ce nouveau terrain, j'admirai dans le roi Oscar un jugement éclairé, une manière à la fois idéale et pratique d'apprécier les choses. Je ne reproduirai point ici toutes ses paroles; ce serait indiscret peut-être. Je me borne-

rai à ce seul trait : « Il n'y a aujourd'hui, me dit le roi, que deux principes à mettre en pratique pour bien gouverner : initiative décidée, mais prudente, dans le progrès ; grande sévérité dans la légalité ! »

Au moment de me congédier, le roi me tendit la main ; il m'invita à m'adresser à lui dans toutes les circonstances où son concours pourrait m'être utile, m'assurant que ce concours ne me ferait jamais défaut. Il ajouta qu'il comptait bien me revoir et que, en attendant, il donnerait des ordres à son ministre des affaires étrangères, afin que toutes les communications que j'aurais à demander au gouvernement me fussent immédiatement accordées, et que j'eusse toute facilité pour conduire mes travaux à bonne fin.

Je revis, en effet, plusieurs fois le roi Oscar pendant mon séjour à Stockholm. Il m'abordait avec affabilité, soit dans les soirées et les cercles de la cour, soit dans certaines réunions publiques auxquelles il aimait à assister. Je le rencontrai, par exemple, à la séance annuelle de la société des artistes et des littérateurs ; toute la famille royale l'accompagnait ; toute la cour, par conséquent. Est-il beaucoup de pays où les personnes souveraines se mêlent ainsi aux fêtes de l'intelligence? J'ajouterai que la séance dont il s'agit ayant pour but principal de grossir, au moyen des rétri-

butions payées à l'entrée, la caisse de la société, le roi et sa maison s'y étaient fait précéder par une offrande considérable. Du reste, en toute circonstance, le roi Oscar se distingue par une rare munificence; les seuls billets de papier-monnaie qui tombent annuellement de sa main dans la main des pauvres s'élèvent à près de 40 000 riksdalers banco (80 000 francs), c'est-à-dire à près du huitième de sa liste civile personnelle[1].

Entre la première et la seconde partie de la séance, il y eut un intervalle assez long pendant lequel la famille royale, suivie d'un nombreux public, passa dans un salon voisin de celui où se tenait la réunion, pour voir des tableaux et d'autres objets d'art qui s'y trouvaient exposés. C'était le soir : l'effet de cette exposition aux flambeaux était superbe. J'étais mêlé à la foule; le roi, m'ayant aperçu, me salua de la tête et de la main; je crus devoir m'approcher. Le roi se mit alors à m'expliquer les divers chefs-d'œuvre offerts à notre appréciation. Il me dit le nom des artistes, tous

1. La liste civile du roi de Suède est de 420 000 riksdalers banco (840 000 francs). Il faut y ajouter les sommes affectées à l'entretien de la cour et des propriétés de la couronne. L'ensemble s'élève à 720 000 riksdalers banco (1 400 000 francs), sur lesquels le prince royal prend en jouissance personnelle une somme de 150 000 riksdalers banco (300 000 francs). La Norvége fournit, de son côté, au budget royal environ 100 000 species (500 000 francs).

indigènes, auxquels ils étaient dus, et me raconta sur chacun d'eux des détails intimes et personnels qui montraient bien que, s'il s'intéressait aux toiles et aux blocs de marbre, il s'intéressait encore plus aux hommes. A cette occasion, le roi m'entretint du grand musée national qu'il faisait construire. Chose incroyable! la Suède, si riche d'objets d'art et de précieuses collections, n'avait pas encore de monument public où elle pût les centraliser. Aujourd'hui, ce monument est achevé : titre splendide, pour le roi Oscar, à l'admiration des contemporains et à la reconnaissance de la postérité.

Le roi a eu de la reine Joséphine sa femme cinq enfants, dont une fille, la princesse Eugénie, douce et frêle créature, et quatre fils : Charles, prince héréditaire, Oscar, duc d'Ostrogothie et chef de la marine royale, Gustave, duc d'Upland, et Nicolas-Auguste, duc de Dalécarlie. Depuis l'époque où j'ai quitté Stockholm, c'est-à-dire depuis 1852, le prince Gustave est mort. C'était un suave caractère, un ami dévoué des lettres et des arts; mais il portait mélancoliquement le fardeau de la vie : il était à prévoir que la Providence ne tarderait pas à l'en délivrer. Deuil amer pour une famille au sein de laquelle on a toujours vu régner une union si étroite, une si charmante sérénité.

La reine Joséphine est née princesse de Leuch-

tenberg et d'Eichstædt. Quand elle apparut pour la première fois aux Suédois, jeune épouse de leur prince royal, ils poussèrent des cris d'enthousiasme. Il serait difficile, en effet, de rencontrer une femme qui réunisse à la fois plus de grâce et de majesté. La reine Joséphine est grande et belle. Son cou élancé supporte noblement une tête dont le diadème semble être la coiffure naturelle; esprit puissant, d'ailleurs, également apte à résoudre les simples questions de la vie de famille et les hauts problèmes du gouvernement. On dit que le roi la consulte souvent.

Les occasions de voir la reine Joséphine et de l'entendre parler ne m'ont pas manqué. Autant elle est imposante et fière dans les cercles des grands jours, autant elle est douce et bienveillante dans les réceptions ordinaires. Elle met instinctivement à l'aise ceux avec lesquels il lui plaît de converser; elle les provoque même par un gracieux abandon à de vives saillies, auxquelles elle sourit d'autant plus volontiers qu'elles s'abritent toujours sous un profond respect. Si quelque étranger se rencontre parmi les personnes qui l'entourent, elle s'adresse à lui de préférence, doublant ainsi, par la délicatesse de ses attentions, le prix de sa brillante hospitalité.

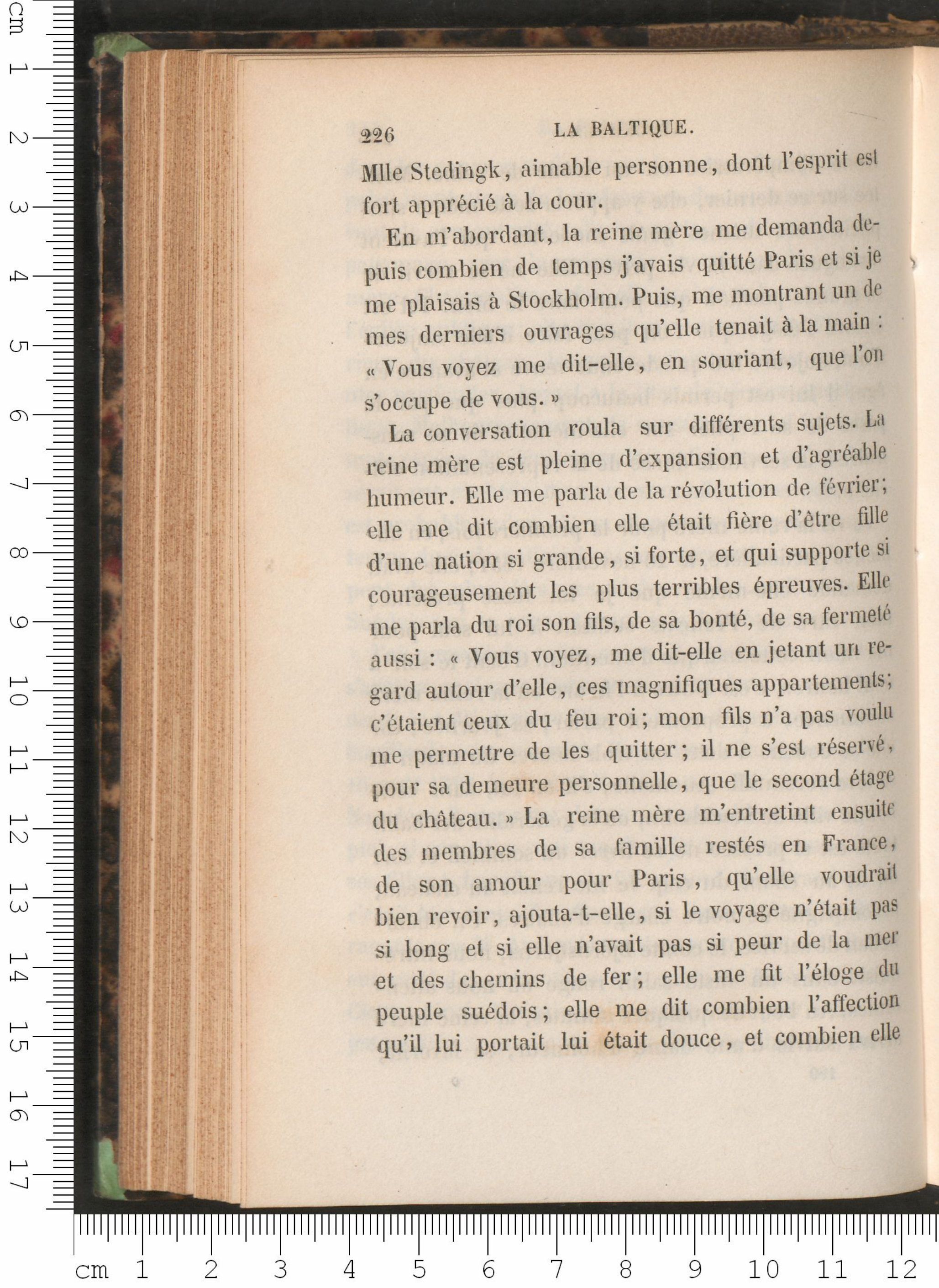
La reine Joséphine est catholique; elle se distingue par une piété rare et par un esprit de charité

dont les pauvres seuls savent le secret. Les principales institutions de bienfaisance du royaume relèvent de son autorité; elle en partage, du moins, le patronage avec la princesse royale et la reine mère. Chaque dimanche, elle assiste à la messe, à l'église publique; elle reçoit en outre, dans l'intérieur du château, les soins spirituels d'un aumônier particulier, lequel a le titre de vicaire apostolique. Malheureusement, la constitution lui interdit toute espèce de démonstration religieuse qui ne lui serait pas exclusivement personnelle; sans cela, il est probable qu'on eût vu disparaître depuis longtemps du code national ces lois surannées qui frappent des plus étranges violences les malheureux Suédois qui se convertissent à la foi romaine.

J'ai nommé la reine mère. Il est intéressant de s'arrêter quelques instants sur cette femme dont la destinée a été si merveilleuse. Issue d'une honorable famille de négociants de Marseille, elle épousa, le 16 août 1798, le général Bernadotte; elle eût épousé Napoléon Bonaparte, alors en demi-solde et sans emploi, si son père, qui venait déjà de marier une de ses filles à Joseph, ne s'y fût opposé, déclarant que *c'était bien assez d'un Bonaparte dans sa famille.* On raconte que M. Ardwedsson, banquier à Stockholm, eut aussi des prétentions à la main de Mlle Désirée Clary. Ainsi, l'avenir ne pouvait manquer à cette jeune fille : une haute place dans la finance, un

trône d'impératrice ou un trône de reine. Montée sur ce dernier, elle y apporta cette même simplicité, ces mêmes goûts modestes qui l'avaient distinguée dans la vie privée. Elle ne se servit de sa grande position que pour faire le bien. Tel est encore l'éloge que l'on peut faire d'elle aujourd'hui, aujourd'hui que devenue veuve et avancée en âge, il lui est permis beaucoup plus que par le passé de se replier sur elle-même et de se soustraire à la servitude dorée de la représentation officielle.

Je vis la reine mère pour la première fois, en audience particulière, le 20 novembre 1851; elle avait demandé elle-même que je lui fusse présenté; mon titre de Français suffisait à lui seul pour me valoir cette marque d'attention. C'était le soir à neuf heures, c'est-à-dire à l'heure où la reine mère commence, à proprement parler, sa journée; car elle se couche à deux ou trois heures du matin et se lève vers midi. Anomalie, s'il en fut, dans cette bonne ville de Stockholm, où la généralité des habitants est si pressée de se livrer au sommeil et sort du lit au chant du coq. Je me rendis au château, accompagné de notre chargé d'affaires. Un chambellan de service, le comte Björnstjerna, nous introduisit dans un vaste salon rouge où nous attendîmes. Au bout de quelques minutes, la reine mère arriva suivie d'une dame d'honneur, sa favorite,



Mlle Stedingk, aimable personne, dont l'esprit est fort apprécié à la cour.

En m'abordant, la reine mère me demanda depuis combien de temps j'avais quitté Paris et si je me plaisais à Stockholm. Puis, me montrant un de mes derniers ouvrages qu'elle tenait à la main : « Vous voyez me dit-elle, en souriant, que l'on s'occupe de vous. »

La conversation roula sur différents sujets. La reine mère est pleine d'expansion et d'agréable humeur. Elle me parla de la révolution de février; elle me dit combien elle était fière d'être fille d'une nation si grande, si forte, et qui supporte si courageusement les plus terribles épreuves. Elle me parla du roi son fils, de sa bonté, de sa fermeté aussi : « Vous voyez, me dit-elle en jetant un regard autour d'elle, ces magnifiques appartements; c'étaient ceux du feu roi; mon fils n'a pas voulu me permettre de les quitter; il ne s'est réservé, pour sa demeure personnelle, que le second étage du château. » La reine mère m'entretint ensuite des membres de sa famille restés en France, de son amour pour Paris, qu'elle voudrait bien revoir, ajouta-t-elle, si le voyage n'était pas si long et si elle n'avait pas si peur de la mer et des chemins de fer; elle me fit l'éloge du peuple suédois; elle me dit combien l'affection qu'il lui portait lui était douce, et combien elle

était heureuse quand elle pouvait la lui rendre en lui faisant du bien. Nous touchâmes aussi quelques points de politique, et j'admirai avec quelle lucidité d'esprit, avec quelle sagesse de raison, cette reine de soixante-dix ans appréciait les côtés les plus délicats de la situation. Au moment où je me retirai, la reine mère me dit, comme le roi : « Au revoir! » et certes, l'agrément que j'avais éprouvé dans cette audience était bien propre à m'inspirer le désir d'en obtenir une nouvelle.

La reine mère est née le 8 novembre 1781, ce qui lui donne aujourd'hui près de soixante-quatorze ans. Elle jouit d'une santé magnifique; elle a conservé tous les charmes de son pied et de ses mains, et elle en est, dit-on, naïvement fière. Son visage n'a point de rides; un parfum de bonté qui pénètre l'âme s'exhale de ses traits suavement harmonieux. Elle vit beaucoup plus pour les autres que pour elle-même; presque toute sa grande fortune passe aux mains des indigents. Il n'est pas de jour où l'on n'apprenne qu'elle a envoyé du bois à celui-ci, du linge à celui-là, de l'argent ou des vivres à cet autre. Chose singulière! de toutes les personnes du château, la reine mère est celle qui redoute le moins le froid. Pendant les mois les plus rigoureux de l'hiver, ses appartements sont à peine chauffés, et elle sort en voiture sans fourrure aux pieds, sans chaufferette; ses dames d'honneur, ses

chambellans en souffrent; mais comment oseraient-ils se plaindre? Je me rappelle moi-même qu'à la fin de mon audience, qui avait duré près de deux heures, pendant lesquelles j'étais resté constamment debout, la reine mère n'ayant pas l'habitude de s'asseoir dans ces sortes de circonstances, je me rappelle que je sentais déjà un léger frisson me parcourir le corps, et que j'éprouvai un véritable contentement lorsque, arrivé dans l'antichambre, mon domestique me remit ma pelisse sur les épaules.

J'ai maintenant à raconter une fête splendide qui me fournira l'occasion de mettre en scène les principaux personnages de la cour de Suède, comme aussi de faire connaître le cérémonial qui y est en usage.

La princesse royale était accouchée d'une fille. C'était le 2 novembre 1851; le 8 du même mois fut désigné pour le baptême. Je fus invité à la cérémonie et au grand dîner qui devait la suivre.

La veille, dans la journée, un brillant cortége parcourut les rues de la ville, annonçant aux habitants la solennité qui se préparait. Ce cortége était composé de la musique de la garde à cheval, du timbalier de la cour, à cheval, portant, suspendues de chaque côté de sa selle, ses deux timbales ornées de riches draperies; d'un héraut en costume de gala, chargé de faire la proclamation; enfin

d'un détachement de dragons fermant la marche. Une foule immense suivait, préludant par ses bruyants hourras à l'allégresse du lendemain.

Le lendemain, à midi et demi, le ministre de France, accompagné de son secrétaire, vint me prendre dans sa voiture, et nous nous dirigeâmes vers le château. On nous introduisit, avec les autres membres du corps diplomatique, dans un salon d'attente où le grand maître des cérémonies nous reçut. Tout le monde était en uniforme, mais en uniforme libre; les dames en costume de cour : ce costume est fort simple; il consiste, suivant les circonstances, en une robe de moire blanche ou noire à queue. Une comtesse russe, qui se trouvait occasionnellement à Stockholm, et qui avait été invitée, avait cru devoir se parer de son costume national, qui, on le sait, est admirablement beau, mais, en pareille circonstance, un tel costume manquait d'à-propos : il fut généralement peu goûté.

Au bout d'une heure environ, le grand maître des cérémonies nous invita à nous rendre à la chapelle du château; nous dûmes traverser pour cela plusieurs salles, entre autres la salle des États. Partout des grenadiers, dont l'uniforme rappelait l'ancienne garde impériale, formaient la haie et portaient les armes. Derrière eux, une foule compacte; car, dans les cérémonies comme celle dont

il s'agit, le peuple suédois a le droit de pénétrer dans l'intérieur du château partout où il peut: l'enfant de ses rois n'est-il pas aussi son enfant? Pourquoi donc ne serait-il pas admis aussi à le contempler de ses propres yeux et à lui souhaiter la bienvenue? On ne met d'autres limites à l'exercice de ce droit que celles qui sont imposées par les réserves de l'espace.

Nous arrivons à la chapelle ; trois tribunes y sont préparées : l'une à droite, destinée au corps diplomatique; l'autre à gauche, aux dames présentées à la cour; la troisième, sous le buffet de l'orgue, pour les chanteurs et autres artistes du roi.

Nous attendons quelques instants : j'en profite pour examiner l'intérieur de la chapelle. C'est un superbe vaisseau à la voûte élancée, à la nef vaste et solennelle. La peinture et la statuaire l'ont enrichie de remarquables chefs-d'œuvre. Les toiles sont de Pasch et aussi, dit-on, de Caravac, artiste français qui résida quelque temps en Suède; les statues et les groupes, de Bouchardon, de Larchevesque et de Sergell. Un magnifique baptistère en argent massif est placé, pour la circonstance, devant l'autel.

Le cortége du baptême arrive enfin : la reine, marraine de l'enfant, ouvre la marche, de front avec la reine mère ; elle porte dans ses bras sa petite filleule enveloppée de gaze et de dentelles ; son

costume est éblouissant ; c'est le même qu'elle avait au jour de son couronnement. Après les deux reines, la princesse Eugénie, en longue traîne de velours bleu bordée d'argent, et les dames d'honneur. Viennent ensuite le roi, le prince royal et les autres princes de la famille royale, en grand uniforme, suivis des ministres, des grands officiers de la couronne, des chambellans, des pages, en un mot, de tout le personnel de la cour. Or ce personnel est nombreux ; il ne compte pas moins de huit cents dignitaires de divers grades. Chacun prend la place qui lui est désignée par les maîtres des cérémonies.

Au moment où le cortége fit son entrée dans la chapelle, l'orchestre placé sous le buffet de l'orgue exécuta une marche brillante. Puis le clergé, composé de sept évêques, dont trois en chape et en mitre et quatre en dalmatique, étant monté à l'autel, il se fit un grand silence et la cérémonie religieuse commença. Elle s'ouvrit par un discours que prononça l'un des prélats ; pendant l'administration du sacrement, les choristes, accompagnés de l'orgue, chantèrent des psaumes ; enfin, les dernières prières du rituel étant dites, il y eut un second discours, après lequel le héraut royal, s'avançant à l'entrée du chœur et se tournant vers l'assemblée, proclama les noms de la jeune princesse en disant d'une voix haute : « Vive Louise-

Eugénie-Joséphine, princesse de Suède, de Norvége et des Wendes! » A ce moment, le canon de Skeppsholm, qui avait grondé pendant toute la durée du baptême, tira son quatre-vingt-seizième et dernier coup.

Je fus frappé du ton sérieux et recueilli qui régna dans cette cérémonie. Rien n'y sentait la représentation profane ; c'était une de ces pompes vraiment nationales, où l'idée de la patrie, se confondant avec l'idée de Dieu, élève au-dessus de ce monde périssable les esprits et les cœurs.

Le cortége se remit en marche dans le même ordre qu'auparavant, au milieu des admirations respectueuses de la foule et des fanfares de l'orchestre. Nous quittâmes notre tribune pour retourner dans le salon qui nous avait reçus à notre arrivée. Il était trois heures. Nous attendîmes là quelque temps, nous demandant avec une certaine anxiété ce que nous allions devenir, car le programme de la journée ne nous était qu'imparfaitement connu. Le grand maître des cérémonies ne tarda pas à paraître ; il nous invita à monter dans les appartements particuliers du prince royal. Ces appartements occupent une partie de l'aile orientale du château ; ils sont bas de plafond et très-simplement quoique richement meublés; le grand luxe et les voûtes élevées sont réservés à l'étage inférieur, qui est habité par la

princesse royale. Nous devisions de diverses choses, assez étroitement pressés, quand tout à coup la reine mère vint se mêler à notre cercle. « Prenez patience, messieurs, nous dit-elle; bientôt vous verrez la petite princesse. »

En effet, sur un avis du grand maître des cérémonies, nous descendîmes dans les appartements de la princesse royale, où l'on nous introduisit dans un vaste salon tendu en brocart rouge. Là, dans un berceau de parade placé sur une estrade, était la nouvelle baptisée; deux dames d'honneur et un chambellan veillaient sur elle, faisant aux visiteurs les honneurs de sa petite personne. Chacun s'approcha pour la regarder; elle était rose et fraîche, et ressemblait trait pour trait au prince royal, ce dont les chefs de mission se promirent de lui faire compliment.

Un gentilhomme de la cour se trouvait auprès du berceau, au moment où nous l'entourions, observant notre attitude et écoutant nos réflexions, mais sans y prendre part. Il avait l'air soucieux. Je le rencontrai le lendemain.

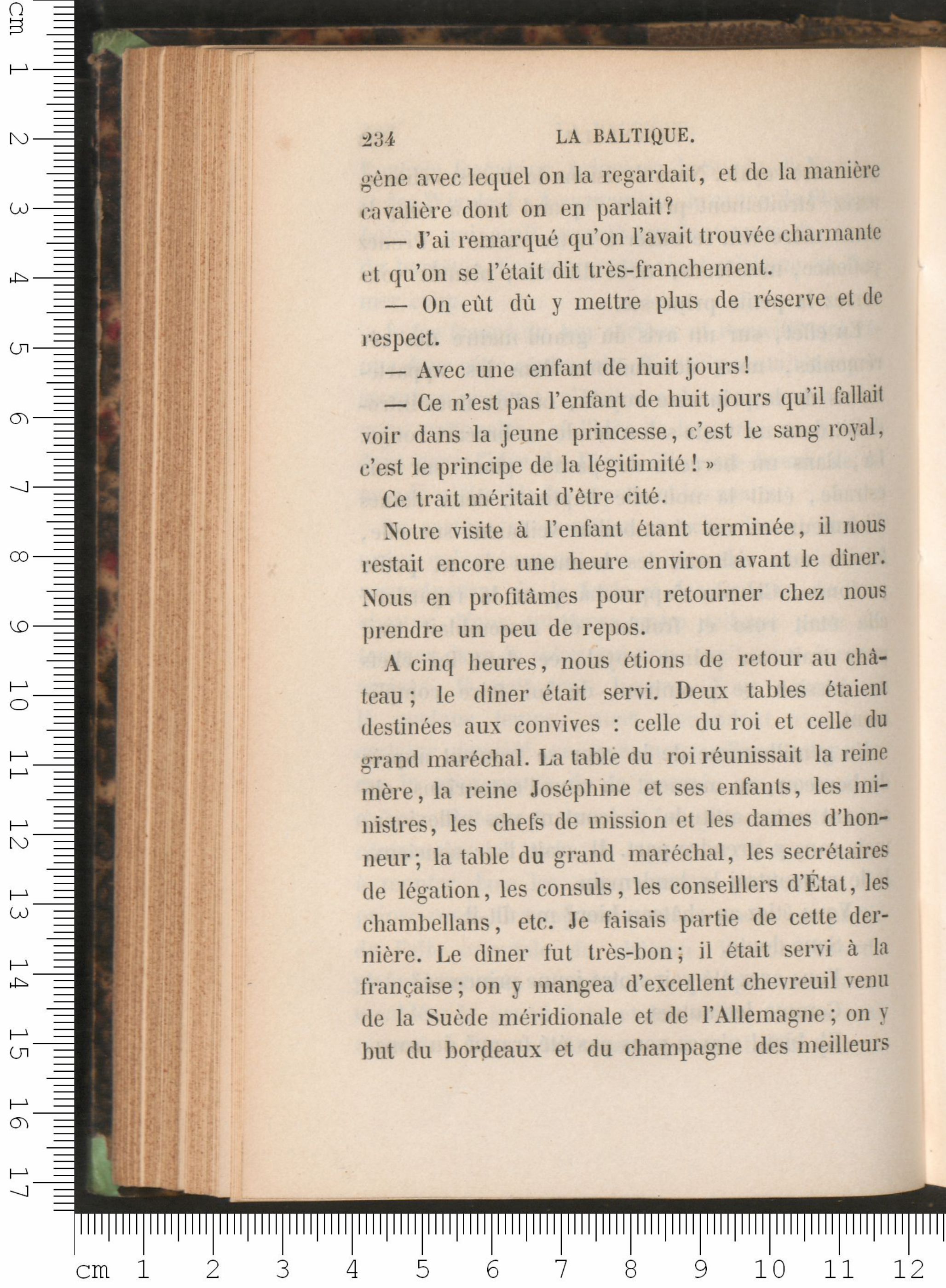
« Vous étiez au château hier? me dit-il.

— Sans doute.

— Vous avez été voir notre jeune princesse?

— Comme les autres.

— Eh bien! n'avez-vous pas été frappé du sans-



gène avec lequel on la regardait, et de la manière cavalière dont on en parlait?

— J'ai remarqué qu'on l'avait trouvée charmante et qu'on se l'était dit très-franchement.

— On eût dû y mettre plus de réserve et de respect.

— Avec une enfant de huit jours!

— Ce n'est pas l'enfant de huit jours qu'il fallait voir dans la jeune princesse, c'est le sang royal, c'est le principe de la légitimité! »

Ce trait méritait d'être cité.

Notre visite à l'enfant étant terminée, il nous restait encore une heure environ avant le dîner. Nous en profitâmes pour retourner chez nous prendre un peu de repos.

A cinq heures, nous étions de retour au château; le dîner était servi. Deux tables étaient destinées aux convives : celle du roi et celle du grand maréchal. La table du roi réunissait la reine mère, la reine Joséphine et ses enfants, les ministres, les chefs de mission et les dames d'honneur; la table du grand maréchal, les secrétaires de légation, les consuls, les conseillers d'État, les chambellans, etc. Je faisais partie de cette dernière. Le dîner fut très-bon; il était servi à la française; on y mangea d'excellent chevreuil venu de la Suède méridionale et de l'Allemagne; on y but du bordeaux et du champagne des meilleurs

crus. Sept cents personnes avaient été invitées. Un orchestre nombreux et choisi exécutait des morceaux de musique vocale et instrumentale dans la salle où dînait le roi. C'était d'un entrain superbe.

Vers la fin du dîner, deux toasts furent portés : l'un à la jeune princesse nouvellement baptisée, l'autre à la reine mère, qui ce jour-là accomplissait sa soixante-dixième année.

On prit le café et les liqueurs, partie chez le roi, partie chez le grand maréchal. Il y eut ensuite cercle, pendant lequel tous les invités se mêlèrent ensemble. Vers huit heures, on se sépara pour se retrouver encore au bout de quelques jours, à une sorte de baisemain qui eut lieu à l'occasion des relevailles de la princesse royale.

Le prince royal Charles-Louis-Eugène, duc de Scanie, est né le 3 mai 1826. Il entre par conséquent aujourd'hui dans sa trentième année. C'est un prince d'un esprit distingué, d'un caractère résolu. Il est grand et élancé de taille, affable de manières; ses traits sont ceux de sa race; il a le teint très-brun, les cheveux noirs. Par une fantaisie qui lui est personnelle, il porte la barbe longue, ce qui va bien, du reste, à son allure martiale.

Le prince royal est chancelier des universités du royaume ; il est en même temps colonel de la garde

du corps et du régiment de l'artillerie de Suède (*Svea*), et chef du régiment de hussards qui porte son nom. Ces grades militaires l'occupent activement. Pendant l'été, à l'époque des grandes manœuvres, qui ont lieu dans le voisinage de Stockholm ou dans toute autre localité, il passe sa vie au camp, couchant sous la tente comme un simple officier et donnant l'exemple de la frugalité, de l'exactitude et de la discipline. Ceci est nécessaire avec le soldat suédois. Un chef, fût-il de sang royal, qui répugnerait à partager ses fatigues et à marcher à sa tête, n'aurait sur lui aucune autorité. Dans une circonstance même sérieuse, il refuserait de le suivre.

Il m'est arrivé fort souvent de causer avec le prince royal, soit chez lui, soit aux réceptions du roi. Il me charmait par sa gaieté et son entrain. Par exemple, je ne connais personne plus au courant que lui de ce qui se passe dans la société de Stockholm. Que de traits, que d'anecdotes lui ai-je entendu raconter, qui, en même temps qu'ils égayaient la conversation, me fournissaient des renseignements précieux sur des mœurs intimes qu'un étranger qui passe par un pays n'arrive que très-difficilement à pénétrer !

Le prince royal a épousé, le 19 juin 1850, Wilhelmine-Frédérique-Alexandrine-Anne-Louise, princesse des Pays-Bas ; c'est une riche héritière et

une belle personne. Deux enfants ont déjà scellé cette union : une fille, la princesse dont j'ai raconté le baptême, et un fils que la mort a frappé récemment au berceau. Perte d'autant plus cruelle pour le prince royal et pour le peuple suédois, qu'ils avaient déjà pu saluer, dans le nouveau-né, l'héritier présomptif de la couronne.

Telle est donc la cour de Suède. Je pourrais encore raconter sur elle bien des traits curieux ; car, pendant mon long séjour à Stockholm, j'ai pu voir de très-près tout ce qui tient à cette haute région. Mais ils n'ajouteraient rien d'essentiel à ce que j'en ai déjà dit. D'ailleurs il me serait difficile, peut-être, de dégager de choses qui me sont purement personnelles des éléments d'un intérêt assez général. Mieux vaut donc me borner. Cependant il est un point, relatif à la manière d'être du roi Oscar vis-à-vis de son peuple, que je ne saurais passer sous silence. Aux diverses époques de son histoire, la Suède a été gouvernée par des rois dont la plupart ont laissé un nom illustre; mais ceux qui se sont appliqués à la développer dans le sens de sa nationalité sont rares. Les uns, pénétrés d'un esprit germain ou britannique, se sont efforcés de la modeler à l'allemande ou à l'anglaise ; les autres, affolés des splendeurs de Paris ou de Versailles, l'ont jetée dans le moule français. De là tant de blessures faites à sa langue et à ses types littérai-

res, c'est-à-dire à tout ce qui devait porter le plus vivement l'empreinte de son génie. Quoi de plus étrange, par exemple, que les écrits contemporains de Gustave III? Accouplement forcé de Trianon et de Stockholm. Un parti s'est formé dans le but de combattre ces fantaisies désastreuses. Honni d'abord, il a gagné peu à peu du terrain; enfin il a vaincu. Le roi Charles-Jean, ignorant la langue suédoise, ne pouvait s'associer directement à son action; il l'a laissé faire. Mais Oscar est venu; Oscar, Suédois d'éducation, de goûts, de tendances, sinon d'origine, a recueilli les fruits déjà semés. Aujourd'hui, la littérature de la Suède se nationalise de plus en plus; sa langue, dégagée d'alliage étranger, a repris le rang auquel elle a droit. On la parle partout, à la cour et dans les salons aussi bien que dans les rues. Non, sans doute, que le français soit proscrit absolument; mais ce n'est plus qu'une langue parasite, qu'une langue de complaisance dont on se sert avec les diplomates et les étrangers. Voulez-vous vous faire bien venir d'un Suédois, parlez-lui suédois. J'ajouterai que pour un voyageur qui vient, non pas effleurer légèrement, mais étudier sérieusement le pays, ceci est de rigueur. S'il ignore l'idiome indigène, il perdra son temps. Comprend-on la popularité qu'une pareille conduite du roi Oscar a dû attacher à son nom? On lui en sait d'autant plus gré que, né

sous un autre ciel, on devait naturellement craindre qu'il ne suivît les inspirations de son berceau. Le prince royal marche fidèlement, dans ce sens, sur les traces du roi; son mariage avec une princesse de sa religion est encore un nouveau tribut qu'il a payé aux préférences du pays; les Suédois l'ont vivement senti. Ainsi, cette dynastie de Bernadotte, qui a eu pour principe et pour base la gloire militaire et la haute sagesse gouvernementale de son chef, aura pour ciment et pour pierre d'avenir le patriotisme dévoué et l'esprit ardent de nationalité de ses héritiers. Un tel fait devait être constaté.

IV.

Du pouvoir royal en Suède. — Pontife, soldat et juge. — La Suède monarchie élective, puis héréditaire. — Le roi, la Diète et le budget. — Le conseil d'État et les ministres; leurs attributions. — Principes constitutifs de la monarchie. — Majorité du roi. — Ordre de succession. — Princes et princesses du sang. — La Diète. — Sa composition. — Ses attributions. — Statistique des quatre ordres de l'État. — Importance relative de la noblesse, du clergé, de la bourgeoisie et des paysans. — Réformes nécessaires. — Cérémonie de clôture de la Diète. — Pompe traditionnelle.

Nous connaissons le roi de Suède; nous connaissons les hauts personnages qui composent sa famille ou qui ornent sa cour. Examinons maintenant quelle est la nature du pouvoir qu'il a entre

les mains, quels sont les droits, les priviléges attachés à ce pouvoir, les institutions qui en tempèrent ou qui en limitent l'exercice.

Originairement, l'idée du pouvoir royal en Suède emportait l'idée de protection. Le roi était le gardien des lois et de la sécurité publique, le fléau du crime, l'arbitre du droit, le premier défenseur de la patrie. D'autant plus respectée qu'elle n'avait d'autre but que le bien social, son autorité n'avait néanmoins rien d'absolu; la loi qu'elle gardait lui servait de frein; ce n'est que dans les rares circonstances où des partis éclataient, semant le désordre et l'anarchie, qu'elle secouait toute dépendance et se transformait en despotisme. Tel fut le cas avec Gustave Wasa, avec Charles XI et Gustave III; le peuple acceptait alors une sorte de dictature anormale, dans l'espoir qu'elle sauverait la société en brisant ceux dont l'intrigant égoïsme conspirait sa ruine.

Si haut que l'on remonte dans l'antiquité scandinave, le roi s'y présente revêtu d'un triple caractère : il est à la fois pontife, soldat et juge. C'est encore sous cet aspect qu'il nous apparaît aujourd'hui; les temps ont modifié l'application, ils n'ont point supprimé le principe. A l'avénement du catholicisme, les rois de Suède perdirent, il est vrai, au profit de Rome, leur souveraineté pontificale; mais la Réforme la leur a rendue. Quant à leur titre de

militaire ou de magistrat, il a traversé intact toutes les phases de l'histoire. Le premier même n'a fait que grandir : quel pays a jamais été plus riche en guerriers couronnés que la Suède?

Longtemps les monarques suédois ont été électifs. On les choisissait d'abord parmi les descendants de ces familles illustres dont l'origine se confondait avec celle des dieux; puis, ces familles étant éteintes, on éleva sur le pavois des hommes puissants et célèbres par leur bravoure. Ces derniers, toutefois, ne furent jamais aussi considérés de la nation que leurs prédécesseurs; ils n'avaient point comme eux, pour inspirer le respect, le sang d'Odin dans les veines et l'auréole du Walhalla au front.

Gustave Wasa, bien qu'élu lui-même, abrogea l'élection et organisa l'État d'après le principe héréditaire. Cependant sa volonté ne pouvait aller au delà de la durée de sa dynastie; elle ne pouvait surtout prévenir les révolutions qui renversent les trônes et les renouvellent. C'est pourquoi le droit d'élection resta quand même au fond de la loi fondamentale. La nation en a usé plusieurs fois depuis la mort du roi réformateur : d'abord, successivement, en faveur de ses deux fils, Jean III et Charles IX; puis en faveur d'Ulrique-Éléonore, de Frédérik Ier, d'Adolphe-Frédérik, de Charles XIII, de Christian-Auguste de Holstein-Augus-

tembourg, mort avant de monter sur le trône; enfin, de Bernadotte. On voit par là que les événements et la volonté nationale ont prévalu en Suède sur les décrets même émanés du trône. Telle est la destinée des peuples forts : ils usent, ils abusent de leurs droits souverains, jusqu'à ce qu'ils aient atteint le but que la Providence leur a marqué. Je ferai observer que, dans l'élection dont il s'agit, la volonté nationale se traduit par un vote de la Diète.

Rien de plus précis et en même temps de plus circonstancié que les chapitres de la constitution suédoise relatifs aux prérogatives du pouvoir royal.

Le roi est chef de la force armée; il la commande en temps de guerre. Il est chef de la justice, en ce sens qu'elle est rendue en son nom; il est juge aussi et peut siéger quand il veut à la cour suprême du royaume; dans ce cas, toutefois, s'il préside les débats, il ne les domine pas : sa voix seulement compte double. Cette intervention du pouvoir royal dans les actes des tribunaux, le peuple suédois y tient essentiellement; il lui semble que par là ses intérêts sont plus sûrement sauvegardés; aussi, lorsqu'il s'est rencontré des monarques qui ont voulu y renoncer, les États, fidèles interprètes de l'opinion publique, s'y sont-ils toujours opposés.

La puissance législative se partage entre le roi et la Diète. Aucun changement ne peut être fait dans les lois sans leur assentiment commun. Cependant, la constitution de l'impôt, la distribution des crédits du moins, dépendent exclusivement de la Diète. Le roi lui présente le budget; elle l'examine et, suivant que le comportent les ressources du pays, accorde ou refuse les fonds demandés. L'administration de ces fonds reste en grande partie entre les mains du roi; car il a l'initiative dans toutes les dépenses que nécessite l'action de son gouvernement; il gère aussi, mais d'après les principes fixés par la Diète, les biens et revenus de la couronne. Ainsi, en matière de finances, l'autorité du roi de Suède est réellement fort restreinte; cela nous frappera davantage si, indépendamment de ce qui vient d'être dit, nous considérons que les impôts et les crédits extraordinaires vont non pas au roi, mais à la Diète, et qu'il n'a aucun droit de contrôle ou de surveillance sur la banque du royaume.

Pour ce qui concerne les lois, l'autorité du roi de Suède est beaucoup plus étendue. Il ne peut toucher, il est vrai, sans le concours de la Diète, ni à la constitution, ni aux lois civiles, criminelles ou ecclésiastiques; mais en dehors de là il est maître. Ainsi, tous les règlements et ordonnances relatifs aux intérêts économiques et à l'administration du pays sont de son ressort. Cependant, avant de pren-

dre aucune détermination effective, il est obligé d'en référer à un conseil qui contre-signe ses actes et les couvre de sa responsabilité. Cette obligation n'existe pas quand le roi agit comme chef suprême de la force armée.

Le conseil du roi de Suède porte le nom de conseil d'État, *Stats-Råd*. Il est composé de dix membres, qui tous doivent être citoyens du pays et professer la religion évangélique. Les ascendants et les descendants directs ou collatéraux, comme le père et le fils ou les frères, ne peuvent en même temps faire partie de ce conseil. Sept de ses membres ont charge de ministres et dirigent des départements particuliers ; ce sont les départements de la justice, des affaires étrangères, de la guerre, de la marine, des affaires civiles ou de l'intérieur, des finances et des cultes. Des trois conseillers sans portefeuille, deux au moins doivent avoir rempli des fonctions civiles.

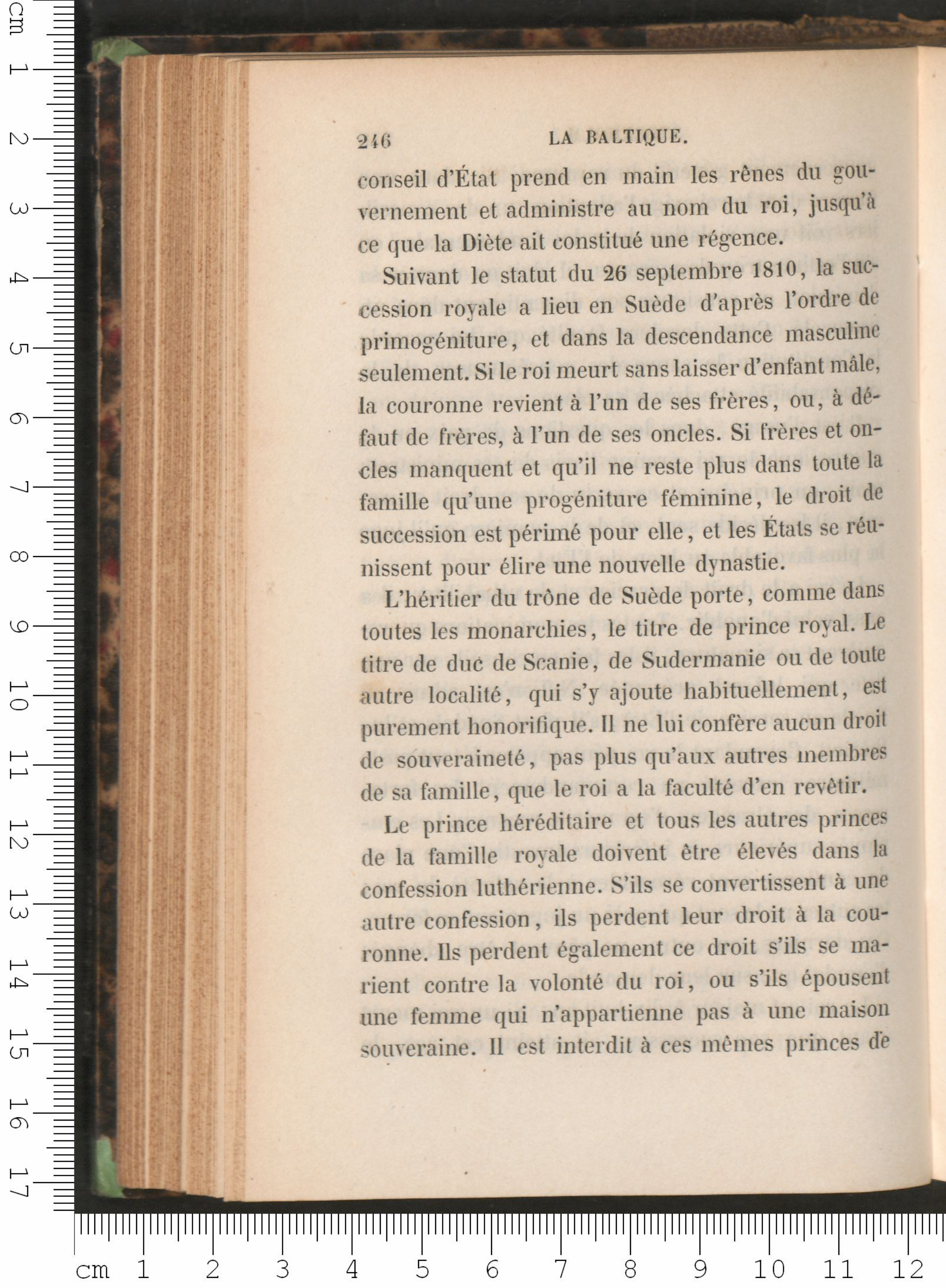
Toutes les affaires du gouvernement se traitent en conseil : il n'y a d'excepté que les négociations avec les puissances étrangères et les grandes mesures militaires ou maritimes, dont le roi s'occupe avec les ministres qui en sont respectivement chargés. Dans les choses où le conseil doit être entendu, le roi ne peut prendre aucune résolution, si trois membres au moins, non compris le président, n'assistent aux délibérations ; tous les membres sont requis, lorsqu'il s'agit d'une affaire qui intéresse le

gouvernement général du royaume. Si, dans une mesure dont le roi exige l'adoption, un des conseillers voit une violation de la loi fondamentale, ou s'il l'estime trop dangereuse, il doit ou donner sa démission ou consigner son dissentiment dans un protocole. Cette dernière faculté que lui accorde la Constitution le sauve des conséquences de la responsabilité attachée à sa place.

Il est d'usage, dans les questions de paix ou de guerre, que le roi prenne l'avis de ses ministres; mais, en principe et en vertu de son droit souverain, il les décide seul, et de la manière qu'il juge la plus favorable au bien de l'État.

Le roi a le droit de gracier et de réhabiliter; il a aussi celui d'anoblir. Toutes les nominations qui requièrent sa signature, il les fait en conseil, sur une liste qui lui est présentée. Nul n'est admis en Suède au service de l'État, s'il n'est Suédois et luthérien. Cependant le roi peut appeler à tout poste militaire, excepté au commandement des forteresses, des étrangers d'un mérite reconnu. Les employés supérieurs ou inférieurs investis d'une place de confiance sont révocables à la volonté du roi; les autres ne le sont qu'après un jugement en forme. Ces derniers, en outre, ne peuvent être changés d'emploi que sur leur demande.

Le roi est majeur à dix-huit ans. Si un roi meurt avant que son successeur ait atteint cet âge, le



conseil d'État prend en main les rênes du gouvernement et administre au nom du roi, jusqu'à ce que la Diète ait constitué une régence.

Suivant le statut du 26 septembre 1810, la succession royale a lieu en Suède d'après l'ordre de primogéniture, et dans la descendance masculine seulement. Si le roi meurt sans laisser d'enfant mâle, la couronne revient à l'un de ses frères, ou, à défaut de frères, à l'un de ses oncles. Si frères et oncles manquent et qu'il ne reste plus dans toute la famille qu'une progéniture féminine, le droit de succession est périmé pour elle, et les États se réunissent pour élire une nouvelle dynastie.

L'héritier du trône de Suède porte, comme dans toutes les monarchies, le titre de prince royal. Le titre de duc de Scanie, de Sudermanie ou de toute autre localité, qui s'y ajoute habituellement, est purement honorifique. Il ne lui confère aucun droit de souveraineté, pas plus qu'aux autres membres de sa famille, que le roi a la faculté d'en revêtir.

Le prince héréditaire et tous les autres princes de la famille royale doivent être élevés dans la confession luthérienne. S'ils se convertissent à une autre confession, ils perdent leur droit à la couronne. Ils perdent également ce droit s'ils se marient contre la volonté du roi, ou s'ils épousent une femme qui n'appartienne pas à une maison souveraine. Il est interdit à ces mêmes princes de

sortir du royaume et de voyager à l'étranger à l'insu du roi ou sans qu'il y consente. Un article capital, c'est qu'un prince de la maison royale de Suède ne peut, sans l'approbation du roi et de la Diète, devenir souverain d'un autre État, soit par élection, soit par héritage ou par mariage. Dans le cas où il passerait outre à cette approbation, il devrait renoncer à tous les droits et priviléges qu'il tient de sa naissance. Les princes de Suède ne peuvent non plus occuper dans l'intérieur du royaume aucun emploi civil; ils ne sont admis qu'aux emplois militaires.

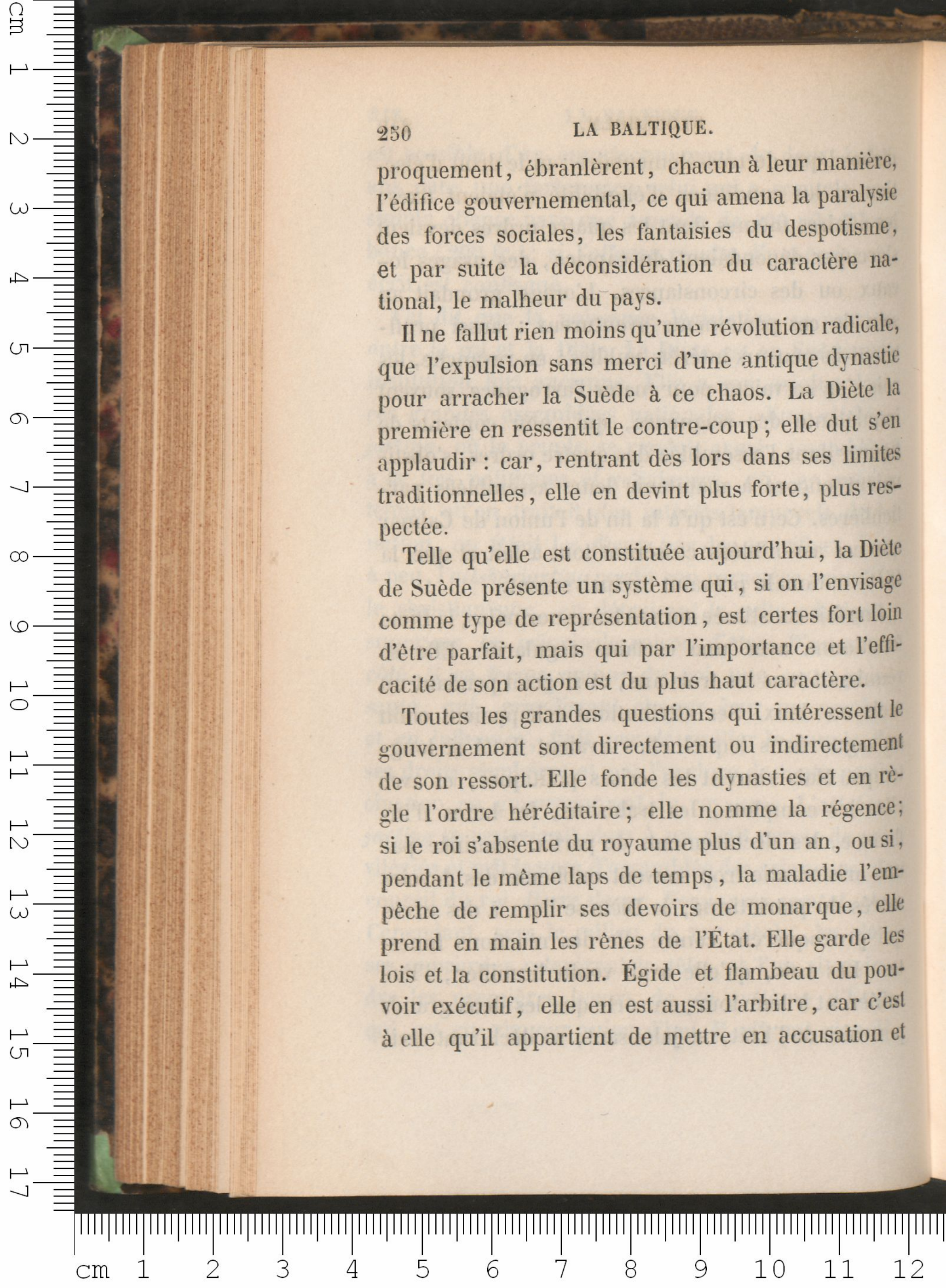
Le peuple suédois professe pour l'autorité royale et pour tout ce qui en relève un respect profond, un dévouement sincère. C'est un peuple essentiellement monarchique. Aussi les lois protectrices des personnes souveraines sont-elles excessivement sévères. Il n'y a pas plus de vingt ans, tout individu convaincu d'avoir injurié verbalement ou par écrit le roi, la reine ou le prince héréditaire, était pendu; une simple offense entraînait également la peine de mort ou une amende considérable. Aujourd'hui, le code est moins absolu. Tout en maintenant le dernier supplice pour le plus haut degré du crime, il reconnaît des atténuations dans la culpabilité et fixe les peines en conséquence. Ainsi, l'homme coupable envers la majesté royale d'injures qui n'entraînent pas la peine de mort

est passible d'un emprisonnement de deux à dix ans dans une forteresse ; celui qui a commis une simple offense paye une amende de 100 riksdalers banco (200 fr.) ; si l'offense résulte d'un écrit, cet écrit est confisqué.

J'ai dit que la puissance législative se partage entre le roi et la Diète. La Diète est en Suède une institution fort ancienne. Elle a son origine dans ces grandes assemblées nationales, dites *allshärjarting*, où le peuple se rendait armé, assemblées à la fois politiques et religieuses, où, en même temps qu'on traitait des intérêts temporels de la nation, on fêtait les dieux par des sacrifices. Peu à peu, l'*allshärjarting* perdit son caractère primitif ; le christianisme, en détruisant le culte odinique, supprima sa principale raison d'être. D'un autre côté, il se forma autour du roi une caste puissante, qui, grandissant chaque jour en nombre et en influence, finit par dépouiller le peuple de ses droits séculaires et par l'exclure de toute participation au gouvernement du royaume. L'*allshärjarting* se restreignit alors à un petit cercle de privilégiés et prit le nom d'assemblée des seigneurs, de conseil du roi, *Herre dagar*, *Konungens samtal*, etc. Cependant, vers le milieu du XVIe siècle, les classes opprimées relevèrent la tête, et l'on vit poindre les premières lueurs de ce système d'États qui est en vigueur aujourd'hui. Il n'y eut rien là

d'abord que de très-élémentaire : ni le droit d'élection ni les conditions d'éligibilité n'étaient fixés ; les affaires mêmes dont les quatre ordres devaient s'occuper dépendaient du caprice, des usages locaux ou des circonstances. L'orage grondait au sein de ces parlements aventureux : aussi profitaient-ils peu aux intérêts publics ; en revanche, les rois s'en servaient pour mater l'arrogance souvent inquiétante des seigneurs, qui, non contents de figurer dans l'assemblée des quatre ordres, s'obstinaient encore à maintenir leurs assemblées particulières. Ce n'est qu'à la fin de l'union de Calmar que ces assemblées cessèrent tout à fait et que la Diète nationale prévalut exclusivement.

Une fois constituée sur ses bases normales, la Diète fonctionna avec une certaine régularité. Elle se réunissait tous les trois ans, et siégeait pendant un mois ou deux. Ses attributions échappaient enfin au vague dans lequel elles avaient flotté si longtemps. Mais vinrent les crises politiques, et avec elles les complots, les trahisons, les luttes d'influence, les déchirements de partis. Dominée par une aristocratie trop souvent oublieuse des devoirs sacrés du patriotisme, la Diète se livra à des excès qui provoquèrent contre elle des réactions funestes. Les rois, qu'elle avait voulu humilier, l'humilièrent à leur tour; en sorte que les deux grands pouvoirs de l'État, se jalousant, se déchirant réci-



proquement, ébranlèrent, chacun à leur manière, l'édifice gouvernemental, ce qui amena la paralysie des forces sociales, les fantaisies du despotisme, et par suite la déconsidération du caractère national, le malheur du pays.

Il ne fallut rien moins qu'une révolution radicale, que l'expulsion sans merci d'une antique dynastie pour arracher la Suède à ce chaos. La Diète la première en ressentit le contre-coup ; elle dut s'en applaudir : car, rentrant dès lors dans ses limites traditionnelles, elle en devint plus forte, plus respectée.

Telle qu'elle est constituée aujourd'hui, la Diète de Suède présente un système qui, si on l'envisage comme type de représentation, est certes fort loin d'être parfait, mais qui par l'importance et l'efficacité de son action est du plus haut caractère.

Toutes les grandes questions qui intéressent le gouvernement sont directement ou indirectement de son ressort. Elle fonde les dynasties et en règle l'ordre héréditaire ; elle nomme la régence ; si le roi s'absente du royaume plus d'un an, ou si, pendant le même laps de temps, la maladie l'empêche de remplir ses devoirs de monarque, elle prend en main les rênes de l'État. Elle garde les lois et la constitution. Égide et flambeau du pouvoir exécutif, elle en est aussi l'arbitre, car c'est à elle qu'il appartient de mettre en accusation et

de juger les conseillers responsables. Bien que le roi ait le droit personnel de faire la guerre, il ne saurait néanmoins en user en dehors de la Diète; la Diète, maîtresse absolue des finances, peut seule lui fournir les moyens efficaces de donner suite à ses résolutions[1].

1. D'après le § 63 de la loi fondamentale du royaume de Suède, chaque session de la Diète se termine par le vote d'un crédit extraordinaire dont l'application éventuelle est laissée, moyennant certaines conditions, à la libre disposition du roi. Ce crédit comprend deux sommes essentiellement distinctes : la première, qui porte le nom de Grand Crédit (*Stora Kreditivet*), et qui s'élève habituellement à 2 millions de riksdalers banco (4 000 000 de fr.), ne peut être employée que dans le cas d'une guerre imminente et après que le roi, son conseil entendu, a réuni les États. La seconde somme, que l'on appelle Petit Crédit (*Lilla Kreditivet*), et dont le chiffre ordinaire est de 500 000 riksdalers banco (1 000 000 de fr.), a pour objet certaines dépenses imprévues, parmi lesquelles la loi spécifie les mesures relatives à la défense du royaume. Le roi en dispose sans qu'il soit besoin que la guerre menace ou que les États soient réunis; il suffit qu'il s'entende pour cela avec son conseil.

On conçoit la haute portée politique d'un pareil règlement, surtout en ce qui concerne l'usage du Grand Crédit. Il suit de là, comme il a été dit, que, si le roi de Suède jouit du droit constitutionnel de déclarer et de faire la guerre sans l'assentiment des États, il ne peut néanmoins user de ce droit en dehors de leur concours. Car c'est aux États seuls qu'il appartient de lui en donner les moyens; en vain se présenterait-il au trésor; s'il ne produit un mandat signé par les États, le trésor lui restera fermé. Il ne se soustrairait à cette nécessité que dans le cas où sa fortune personnelle lui permettrait de suffire par lui-même aux armements et à toutes les conséquences d'une entrée en campagne : ce cas n'est-il pas chimérique?

Ajoutons que la responsabilité la plus sévère pèse, sinon sur

La Diète se réunit tous les cinq ans ; cependant, si les circonstances l'exigent, le roi a le droit de la convoquer extraordinairement. Elle se compose des députés envoyés par les quatre ordres de l'État, c'est-à-dire par la noblesse, le clergé, la bourgeoisie et les paysans. Elle forme un personnel de 725 à 750 membres, parmi lesquels on compte ordinairement 400 nobles, 72 évêques ou prêtres, 97 bourgeois et 150 paysans ; il faut y joindre, en outre, 5 propriétaires de forges ou de mines, déclarés éligibles depuis 1830.

Chaque ordre forme une chambre à part et délibère séparément ; il n'y a mélange que dans les comités (*utskott*). Une résolution prise par trois ordres met à néant l'opposition du quatrième ; toutefois, s'il s'agit d'une modification à introduire dans les priviléges de l'un des ordres ou d'une discussion sur les bases de l'impôt, l'assentiment unanime des quatre ordres est nécessaire : autrefois, quand il y avait partage, le roi choisissait entre les deux avis celui qui lui paraissait le mieux convenir au bien de l'État.

le monarque, du moins sur ses conseillers, pour tout ce qui touche à l'emploi des deux crédits. Un prélèvement abusif du Petit Crédit les expose à la déchéance civile ; un prélèvement du même caractère du Grand Crédit, à un jugement criminel et à la prison d'État ; en même temps, leurs biens sont frappés de confiscation jusqu'à concurrence des sommes illégalement dépensées.

Je ne saurais m'occuper ici du régime intérieur de la Diète ; les bornes de ce livre s'y opposent. Il ne manque pas, d'ailleurs, d'autres ouvrages qui ont traité ce sujet ; je m'attacherai à quelques points particuliers qui, tout en éclairant la situation parlementaire des quatre ordres, serviront plus directement à faire connaître leur importance relative dans l'État, ainsi que certains côtés des mœurs et des usages qui leur sont propres.

Le mode d'élection des membres de la Diète varie suivant l'ordre auquel ils appartiennent. Un principe général, c'est que la faculté d'élire inhérente aux trois ordres inférieurs (*ofrälse Stånden*) est non-seulement un droit, mais encore un devoir. La corporation qui néglige de le remplir est passible d'une amende que l'ordre dont elle fait partie règle et perçoit lui-même. Cette amende répond ordinairement à l'indemnité que les députés reçoivent pendant la session[1]. Le député qui tarde à se

1. Les membres de la Diète reçoivent une indemnité de leurs commettants pendant toute la durée de leur mandat. Cette indemnité n'est point payée aux nobles, qui tiennent leur droit de siéger à la Diète non d'une élection, mais de la naissance. Les universités qui se bornent à élire un seul député sont autorisées à prélever l'indemnité qu'elles lui attribuent sur la partie des fonds publics que l'État affecte à leur entretien. Si au contraire elles usent de leur droit d'élire deux députés, elles doivent indemniser l'un d'eux sur leur caisse particulière. L'Académie des sciences ne paye point d'indemnité à ses représentants ; l'État y pourvoit ; c'est là la seule exception. Quant au chiffre de l'indem-

rendre à son poste perd son droit à cette indemnité pour chaque jour de retard, et verse en outre à titre d'amende une somme égale dans la caisse de son ordre.

Pour être élu membre de la Diète, plusieurs conditions sont exigées : il faut être libre de sa personne et de ses actes, jouir de la considération publique, être âgé de vingt-cinq ans et professer la religion luthérienne. Ainsi, ni les individus en tutelle, ni les faillis, ni ceux qui ont subi une condamnation infamante ou qui ont été légalement privés du droit de tester, ne peuvent se prévaloir du droit d'éligibilité. Ces mêmes conditions s'appliquent aux électeurs, sauf l'âge et la religion; il suffit qu'ils aient vingt et un ans et qu'ils appartiennent à une Église chrétienne quelconque.

Les représentants de l'ordre héraldique ne sont point soumis à l'élection : chaque chef de famille noble fait de droit partie de la Diète, ou, à son défaut, tout autre gentilhomme qu'il investit de son mandat. On compte en Suède environ 2400 familles nobles, soit 11 000 personnes des deux

nité, il est indéterminé; il varie suivant les ordres, et, dans le même ordre, suivant les localités. Le clergé et la bourgeoisie le fixent à chaque élection, immédiatement avant de procéder au vote; cet usage n'existe point chez les paysans. L'ordre des paysans donne habituellement à ses députés de 5 à 6 francs par jour; c'est le *minimum* de l'indemnité.

sexes, possédant une propriété foncière évaluée à 70 900 000 riksdalers banco (141 800 000 francs). A l'époque où la noblesse suédoise jouissait de ses grands priviléges, elle était maîtresse de près d'un cinquième du royaume. Diverses réductions provoquées contre elle, principalement sous le règne de Charles XI, l'ont fait déchoir de cette haute opulence; et depuis, chaque année, elle semble prendre à tâche elle-même de morceler son domaine. On estime que, de 1831 à 1841, soit par des ventes, soit par des hypothèques, elle en a diminué la valeur de près de 18 millions de riksdalers banco (36 millions de francs).

Par suite de cet appauvrissement, la noblesse suédoise a beaucoup perdu de sa force politique et de son indépendance; et, comme elle répugne généralement à se livrer à des travaux d'industrie ou de commerce, seuls moyens aujourd'hui de relever les fortunes, il n'est pas probable qu'elle parvienne jamais à les reconquérir. Pour y suppléer, elle recherche avec ardeur les grands emplois de la cour et de l'État, ceux surtout qui répandent le plus d'éclat sur les titulaires et qui rapportent le plus, laissant aux classes non nobles les fonctions de science et d'étude. Il est curieux d'examiner, à ce point de vue, l'état des divers services du royaume. Pour ne parler que des emplois militaires, on trouve, parmi les aides

de camp et les officiers d'ordonnance du roi, les aides de camp généraux, les officiers de l'état-major général, les officiers de la garde, etc., une proportion entre les nobles et les non-nobles qui varie de 50 à 4, de 30 à 2, de 63 à 12, de 24 à 2, etc.; dans les corps savants, au contraire, tels que les corps du génie et de l'artillerie, la proportion entre les ordres est inverse. Un tel fait n'est-il pas étrange?

Cependant, si la noblesse suédoise est aujourd'hui moins riche en biens-fonds que dans les temps passés, elle n'est ni moins grande par le caractère ni moins recommandable par les vertus civiques. On lui doit même cette justice, qu'elle a dépouillé enfin ces haines de parti, cet orgueil de caste, ces passions turbulentes et égoïstes dont ses ancêtres ont donné de si funestes exemples, au détriment, souvent même à la honte de la patrie. Fière de son blason, le plus ancien et le plus vénérable de l'Europe, elle s'étudie chaque jour à l'illustrer de plus en plus; s'efforçant, non de le sceller à des traditions et à des formes surannées, mais de le retremper dans les splendeurs de l'esprit moderne. Une noblesse qui agit de la sorte est certainement digne de tout respect; elle peut compter sur l'avenir.

Après la noblesse vient le clergé. Cet ordre se compose de 15 000 personnes, tant hommes que

femmes, et possède un domaine foncier[1] d'environ un million de riksdalers banco (2 millions de francs). Il envoie ordinairement à la Diète, comme il a été dit, soixante députés. Sur ce nombre, il en est qui siégent de droit et que le roi convoque d'office : ce sont l'archevêque d'Upsal, les onze évêques du royaume et le premier pasteur (*pastor primarius*) de Stockholm; les autres députés sont élus par les diocèses, proportionnellement à leur importance et à leur étendue territoriale. Une particularité de l'ordre du clergé en Suède, c'est qu'il comprend dans son sein non-seulement les évêques et les prêtres consacrés, mais encore les professeurs des deux universités du royaume et les membres de l'Académie des sciences restés laïques. Ces universités et cette académie ajoutent à la députation du clergé six ou quatre membres, suivant que les deux premières profitent d'un droit facultatif ou remplissent un devoir rigoureux. Les députés universitaires ne peuvent être pris que dans les facultés profanes; ceux de l'Académie des sciences doivent être étrangers à la noblesse et n'occuper qu'un rang purement civil; dans le cas où ces deux conditions ne pourraient être remplies, l'Académie des sciences serait déchue de son droit d'élection.

1. Je parlerai ailleurs des autres propriétés et des autres revenus du clergé.

La bourgeoisie compte environ 70 000 personnes des deux sexes, possédant une propriété immobilière de 35 millions de riksdalers banco (70 millions de francs). Elle se composait exclusivement, avant 1830, des marchands, des fabricants du pays, des propriétaires de mines de Fahlun et des magistrats municipaux. Depuis 1830, on y a joint les maîtres de forges. Ainsi envisagée, la bourgeoisie prend le nom de *Borgareståndet* et constitue le troisième ordre de la Diète. Il ne faut pas confondre cet ordre avec le corps des bourgeois, dit *Borgerskapet*. Ce corps ne comprend que les industriels établis dans les villes; non-seulement ses membres sont électeurs et éligibles, mais ils exercent encore les fonctions municipales et prennent part à tout ce qui intéresse l'administration urbaine. Ils forment en outre, mais à Stockholm seulement, une milice particulière composée d'infanterie et de cavalerie, dont l'effectif peut s'élever à 3000 hommes.

Comme corps électoral, la bourgeoisie est soumise à toutes les conditions qui ont été spécifiées plus haut; pour avoir le droit d'éligibilité, il faut en outre que les candidats jouissent déjà depuis trois ans du titre de bourgeois dans les villes où ils se présentent, ou qu'ils y aient occupé depuis le même laps de temps des emplois municipaux.

L'ordre des paysans est des quatre ordres parlementaires le plus important par le nombre. Il se

compose de 2 250 000 personnes, jouissant d'un domaine foncier de 180 millions de riksdalers banco (360 millions de francs). Par paysans, il ne faut donc entendre ici que les paysans propriétaires; ceux-là seulement ont droit de représentation à la Diète. Tandis que, chez les nobles, la fortune territoriale décroît chaque année, elle augmente, au contraire, chez les paysans; on estime cette augmentation annuelle à plus d'un million de riksdalers banco (2 millions de francs), fruit glorieux d'une sage économie et d'un travail persévérant. Ainsi, les paysans ne sont pas aussi déplacés à la Diète qu'on pourrait le croire; ils y représentent les grands intérêts de la propriété foncière, éminemment propres à éclairer de leur expérience et de leur pratique une foule de questions que les classes aristocratiques, cléricales et bourgeoises n'ont pas eu l'occasion d'étudier. Du reste, le paysan suédois ne doit pas être confondu avec la plupart des autres paysans de l'Europe : il est généralement instruit; prenant au sérieux le rôle qu'il est appelé à jouer dans l'État, il ne néglige rien pour se mettre à sa hauteur; si vous le visitez à son foyer, si vous vous mêlez à ses cercles, vous serez étonné de la sagacité, de la raison avec lesquelles il apprécie, non-seulement les questions économiques qui sont de son ressort, mais encore les questions politiques réservées aux premiers hommes d'État. Un écrivain suédois a entrepris

de raconter la vie des paysans célèbres de son pays. Ce ne sera certainement point un des chapitres les moins intéressants et les moins honorables de l'histoire nationale.

Tels sont donc les quatre ordres de la Diète suédoise : on voit qu'ils embrassent une population d'environ 2 350 000 habitants. Or, la population totale de la Suède étant de 3 300 000 habitants, il en reste par conséquent près d'un million qui sont exclus de la représentation nationale : exclusion fatale, qui atteint jusqu'à l'élite même de la nation. Ainsi, le savant, l'artiste, le haut fonctionnaire, le riche industriel, à moins qu'ils ne soient nobles, prêtres, bourgeois ou paysans, sont impitoyablement consignés à la porte du parlement. Ils ne sont ni électeurs ni éligibles. Évidemment, un système de représentation qui se prive de pareils auxiliaires est incomplet. Il peut être fort respectable comme institution traditionnelle, mais il est en contradiction flagrante avec l'esprit moderne. Les publicistes suédois l'attaquent fréquemment; des hommes d'État, le roi lui-même, ont formulé des projets de réforme; tout a échoué jusqu'à présent. Ceci paraît étrange dans un pays où le sentiment du progrès gagne, d'ailleurs, tous les jours tant de terrain. Il est vrai que, d'après la constitution, la réforme de la Diète ne peut être faite que par la Diète. Faut-il chercher une autre raison de sa résistance ? On ne

se réforme pas volontiers soi-même. Mais enfin cette résistance aura un terme; une assemblée nationale n'est ni un salon ni une coterie.

C'est pour la ville de Stockholm une solennelle journée que celle de l'ouverture ou de la clôture de la Diète. Les deux grands pouvoirs de l'État se rencontrent alors sous la même voûte, et, comme pour consacrer de nouveau l'antiquité de leur commune origine, ils s'entourent de toutes les formes majestueuses du passé. J'ai été témoin de cette pompe en 1851; la cérémonie de clôture m'a surtout frappé. Dès la veille (3 septembre), les hérauts et les timbaliers du roi, entourés d'un nombreux cortége, avaient parcouru la ville pour l'annoncer au peuple. Le jour arrivé, tout le monde était en habits de fête; on se portait en foule vers la grande église (*Storkyrkan*) voisine du château, pour y voir entrer le cortége. En effet, à onze heures, le cortége apparut : les représentants des quatre ordres, les membres des gouvernements, les grands officiers de la couronne et la famille royale. Partout des haies de soldats, des musiques éclatantes, des applaudissements, des cris de joie se mêlant au son des cloches et aux salves du canon qui tirait des hauteurs de Skeppsholm. Le roi était en grand costume, couronne en tête, sceptre en main, manteau d'hermine sur les épaules; les reines, les princes et les princesses portaient aussi le costume

de leur dignité. Après un sermon prononcé par l'évêque de Westerås, un des membres de la Diète, le cortége se rendit dans la salle des États. Là eut lieu la cérémonie de clôture proprement dite. Cette cérémonie est imposante. Le roi, assis sur son trône d'argent[1], écoute d'abord les discours que lui adressent successivement les présidents des quatre ordres; puis il prend lui-même la parole, au milieu d'un profond silence, tout le monde, les membres du cortége comme le public admis dans la salle, étant debout. Après le discours du roi, les quatre orateurs s'approchent de son trône et il leur donne sa main à baiser. Ce baisement de main clôt la cérémonie. Le cortége rentre au château, où, quelques heures plus tard, les personnages qui en font partie se rencontrent de nouveau à un grand dîner. Le lendemain, les présidents des quatre ordres font une dernière visite au roi, aux deux reines et au prince royal; plusieurs discours sont échangés. Enfin, une députation de la Diète vient rapporter au roi le bâton de son maréchal[2], bâton qui doit

1. Le trône placé dans la salle des États, et sur lequel le roi siége dans les circonstances solennelles, est en argent massif. Il fut donné en présent, en 1650, par le célèbre Magnus de la Gardie à la reine Christine. Une inscription latine, gravée sur le trône lui-même, témoigne de ce fait assez extraordinaire.

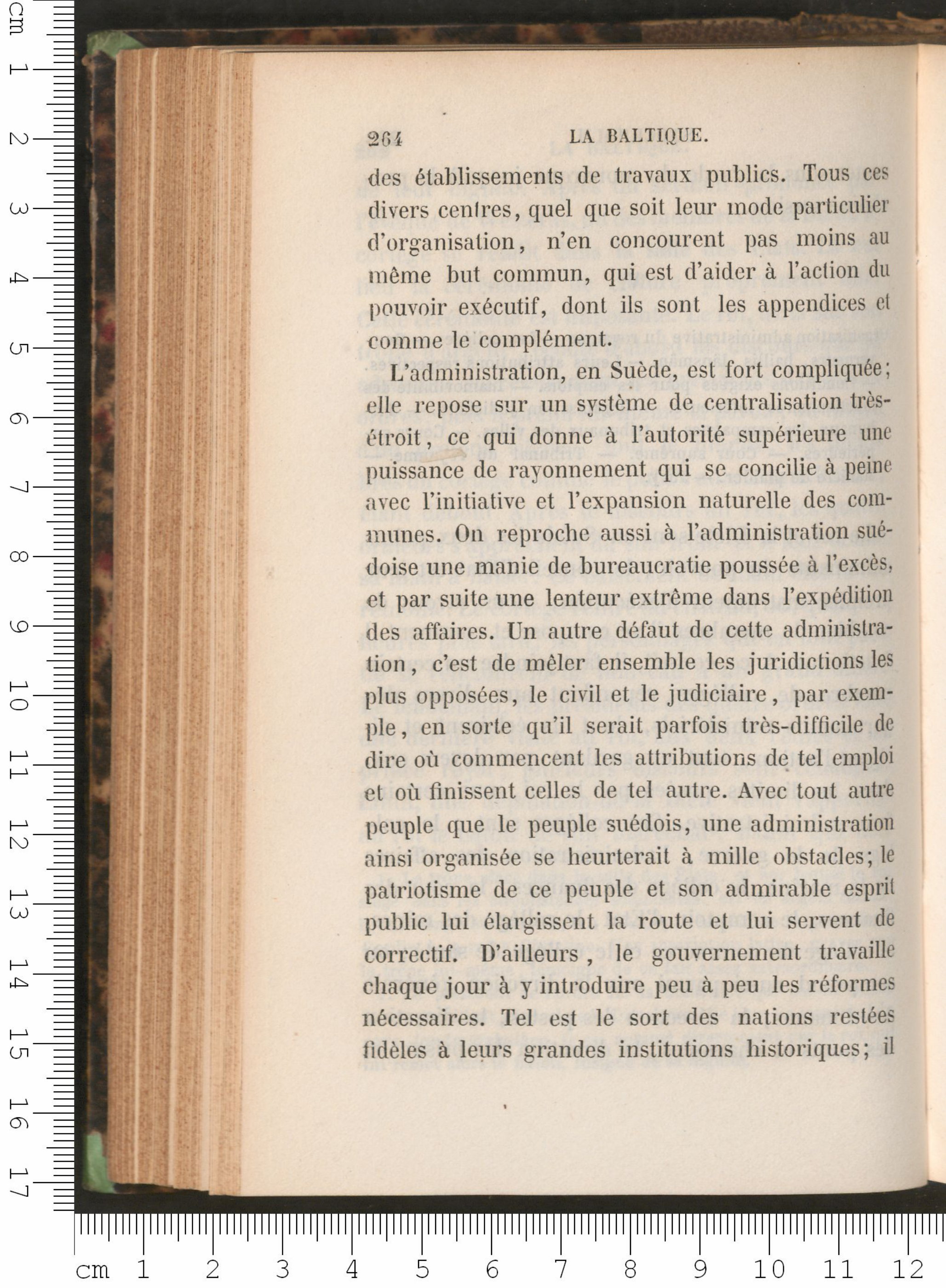
2. Le président de l'ordre de la noblesse, qui est en même temps président général de la Diète, porte le titre de maréchal du pays, *landmärskalken*. Il est nommé directement par le roi, qui lui remet alors le bâton, insigne de sa dignité.

rester sous la garde du monarque jusqu'à la prochaine session.

V.

Organisation administrative du royaume. — Les colléges. — Gouverneurs, baillis, länsmän. — Leurs attributions respectives. — Conditions exigées pour les emplois. — Inamovibilité des fonctionnaires inférieurs. — Organisation judiciaire. — Tribunaux des campagnes et tribunaux des villes. — Cours supérieures. — Cour suprême. — Tribunal du royaume. — Manière de plaider. — Jury.

Le roi et la Diète sont en Suède les deux points culminants du pouvoir ; le conseil d'État est leur premier instrument d'exécution; nous savons de combien de membres il se compose et comment il fonctionne. A ce conseil, il faut joindre un certain nombre de colléges répondant aux divers départements ministériels, dont ils éclairent et dirigent l'action, tout en gardant par devers eux, dans les limites posées par le roi, une certaine force administrative. Ces colléges sont : le collége de la guerre, l'administration des affaires de la marine, le collége des finances, la cour des finances, le comptoir d'État, le collége des mines, le collége du commerce et le collége de santé ; on comprend aussi parmi eux la direction générale des douanes, la direction des postes, la direction des ponts et chaussées, la direction des prisons et



des établissements de travaux publics. Tous ces divers centres, quel que soit leur mode particulier d'organisation, n'en concourent pas moins au même but commun, qui est d'aider à l'action du pouvoir exécutif, dont ils sont les appendices et comme le complément.

L'administration, en Suède, est fort compliquée; elle repose sur un système de centralisation très-étroit, ce qui donne à l'autorité supérieure une puissance de rayonnement qui se concilie à peine avec l'initiative et l'expansion naturelle des communes. On reproche aussi à l'administration suédoise une manie de bureaucratie poussée à l'excès, et par suite une lenteur extrême dans l'expédition des affaires. Un autre défaut de cette administration, c'est de mêler ensemble les juridictions les plus opposées, le civil et le judiciaire, par exemple, en sorte qu'il serait parfois très-difficile de dire où commencent les attributions de tel emploi et où finissent celles de tel autre. Avec tout autre peuple que le peuple suédois, une administration ainsi organisée se heurterait à mille obstacles; le patriotisme de ce peuple et son admirable esprit public lui élargissent la route et lui servent de correctif. D'ailleurs, le gouvernement travaille chaque jour à y introduire peu à peu les réformes nécessaires. Tel est le sort des nations restées fidèles à leurs grandes institutions historiques; il

vient un moment où ces mêmes institutions qui ont fait leur force dans le passé les entravent, et où elles sont obligées d'en secouer le joug, si elles ne veulent perdre leur part au glorieux mouvement des siècles.

Le premier fonctionnaire de l'ordre civil, après les membres du conseil d'État et les chefs des départements ministériels, c'est le gouverneur, *Landshöfding*. On compte vingt-cinq gouverneurs dans tout le royaume, y compris celui de Stockholm, qui est exclusivement préposé à l'administration de la ville et porte le titre de grand gouverneur, *Ofver-Ståthallåre*[1].

En principe, le gouverneur ne relève que du roi, dont il est de fait et de nom le lieutenant immédiat et direct (on appelle aussi le gouverneur *Konungens befallnings hafvande*). Il a toujours le droit d'en référer personnellement au roi, ce qui le

1. Les gouvernements ou *län* portent le nom des villes qui servent de résidence aux gouverneurs. Cet usage est assez ancien, témoin des tableaux de statistique qui datent déjà de 1782. Cependant, la division plus ancienne encore de la Suède en provinces est loin d'être proscrite; on la retrouve fréquemment dans les écrits modernes et dans le langage ordinaire. Ces provinces sont au nombre de vingt-quatre, savoir : six dans la partie du royaume appelée proprement Suède, *Svea :* Upland, Sudermanie, Westmanland, Néricie, Wermland et Dalécarlie; dix en Gothie : Ostrogothie, Småland, Öland, Gottland, Bleking, Skanie, Halland, Bohus, Westrogothie et Dalsland ou Dalie; huit dans le Norrland : Gestrikland, Helsingland, Herjedalen, Jemtland, Medelpad, Angermanland, Westrobottnie et Laponie.

distingue de nos préfets, qui ne communiquent avec le souverain que par l'intermédiaire d'un ministre. Cependant le gouverneur dépend en certains cas des colléges : il dépend, par exemple, du collége des finances, pour l'administration des biens de la couronne; du comptoir d'État, pour la perception des impôts et des revenus de ces mêmes biens; du collége de la guerre, pour les affaires de l'armée indelta, etc. Cette dépendance du gouverneur à l'égard des colléges introduit souvent entre eux des conflits plus ou moins graves. Il peut arriver, en effet, que, dans le cercle de sa juridiction particulière, le gouverneur ait proposé ou même adopté déjà certaines mesures opposées à d'autres mesures analogues prises par un des colléges dans l'intérêt général du royaume. Alors le gouverneur doit céder; mais, sur le champ du pouvoir exécutif, il ne reçoit d'ordres que du roi. Le gouverneur a un conseil avec lequel il est tenu de délibérer; mais lui seul décide. Sa chancellerie, composée d'un secrétaire du gouvernement, d'un fiscal, d'un trésorier, etc., expédie les affaires sous son contrôle et sa responsabilité exclusive. Le gouvernement à la tête duquel il est placé comprend plusieurs divisions administratives qu'il régit au moyen de baillis, *Kronofogde*, de secrétaires de districts, *Häradsskrifvare*, et de *länsmän;* ces diverses fonc-

tions répondent à celles de nos sous-préfets et de nos maires cantonaux ou communaux. Les titulaires qui en sont investis sont les lieutenants du gouverneur, comme celui-ci est le lieutenant du roi. On compte dans tout le royaume deux cent quarante-un districts et cent trente-un bailliages; le nombre des *länsmän* est à peu près égal à celui des paroisses.

Le gouverneur n'a aucun caractère judiciaire; cependant il a droit d'arbitrage et d'arrêt dans les affaires d'économie publique et de police, qui sont considérées comme rentrant dans la sphère du pouvoir exécutif. Les jugements du gouverneur sont susceptibles d'appel; la cause est alors portée au conseil d'État, ou, s'il s'agit d'une réclamation d'argent, à l'une des cours supérieures de justice. Le gouverneur prête main-forte aux tribunaux de second et de troisième ordre pour l'exécution de leurs arrêts, sans s'immiscer, d'ailleurs, dans leur régime ni dans leurs opérations intérieures. Les municipalités urbaines sont également affranchies de sa tutelle pour toutes les affaires de leur ressort qui ne touchent point à l'économie publique ou à la police. Le gouverneur a de fréquents rapports avec les autorités ecclésiastiques ou militaires; il les protége dans l'exercice de leurs droits civils; mais il les laisse s'acquitter librement des devoirs de leurs charges respectives.

J'ai dit que le gouverneur est responsable envers le roi : il est, en effet, comme dit la loi suédoise, l'homme du roi, *Konungens man ;* son poste est un poste de confiance, et par conséquent amissible à la volonté du monarque ; le gouverneur est, en outre, soumis aux lois et aux ordonnances souveraines. Le chancelier du royaume et le délégué judiciaire de la Diète ont le droit de le mettre en accusation; une condamnation des tribunaux peut entraîner sa destitution. D'un autre côté, le gouverneur ne saurait arbitrairement changer le personnel administratif qui est sous ses ordres; ce personnel est inamovible; il faut, pour que l'on puisse destituer un de ses membres, qu'il ait été flétri par un arrêt judiciaire. De telles garanties sont vivement appréciées des fonctionnaires inférieurs; la Diète tient la main à ce qu'il n'y soit porté aucune atteinte.

Les gouverneurs représentent l'élite administrative du pays. Le roi les prend ordinairement parmi les hommes qui ont déjà l'expérience des emplois publics et qui s'y sont fait un renom de probité et d'honneur. Du reste, le gouvernement suédois se montre en général fort sévère dans le choix de ses fonctionnaires. Il n'est pas jusqu'aux länsmän, les derniers de tous, qui ne soient astreints à des conditions que beaucoup d'hommes instruits, d'ailleurs, ne seraient certainement pas en état de remplir. Par exemple, si l'individu qui aspire à la place de

länsman n'a pas déjà subi devant l'université l'examen exigé pour les carrières judiciaire ou administrative, il doit prouver, en présence du gouverneur et des membres du conseil du gouvernement de la province à laquelle il désire être attaché : 1° qu'il peut s'exprimer correctement, soit verbalement, soit par écrit, en langue suédoise; 2° qu'il possède les principes élémentaires du calcul ; 3° qu'il connaît les dispositions du droit public ainsi que les divers règlements officiels, principalement en ce qui concerne l'emprisonnement des prévenus, leur mise en accusation, la surveillance de la police, l'exécution des jugements, le recouvrement des impôts fonciers, enfin tout ce qui intéresse les mesures d'ordre et de sécurité que le länsman est chargé de maintenir. Assurément, le candidat qui se tire avec succès d'un pareil examen et qui se recommande, en outre, par un caractère et une conduite honorables, donne toute garantie qu'il remplira sa place à la satisfaction du gouvernement. Si nous remontons l'échelle administrative, les conditions attachées à l'obtention des emplois publics y suivent un progrès de sévérité réglé sur l'importance ascendante des emplois eux-mêmes. N'est-ce pas là ce qui explique cet ensemble de lumières et de zèle consciencieux pour le devoir, qui fait de l'administration suédoise une des plus dignes administrations de l'Europe?

L'organisation judiciaire n'est pas moins intéressante en Suède que l'organisation administrative. Le système en est différent pour les villes et pour les campagnes.

La première instance, dans les campagnes, est le tribunal de district, *Härads-Rätt*. Il est présidé par un juge, *Häradshöfding*, assisté de douze paysans élus par les habitants du district. Ces douze paysans s'appellent *Nämndemän*. Il ne faut pas les confondre avec nos jurés, car ils ne se bornent pas comme eux à émettre un simple vote sur la culpabilité ou sur l'innocence de l'accusé ; ils instruisent la cause de concert avec le juge, ils la discutent avec lui ; ils vont même jusqu'à participer à l'arrêt qu'il prononce.

Le tribunal de district juge en matière civile et en matière criminelle ; il s'occupe aussi de la plupart des affaires économiques de son ressort. Il siége trois fois par an, savoir : pendant l'hiver, du 25 janvier au 1er avril ; pendant l'été, du 1er mai au 24 juin ; pendant l'automne, du 1er septembre à la fin de novembre. Chaque session dure un ou plusieurs jours, suivant le nombre des affaires qui se présentent.

La seconde instance est le tribunal du *Lagman*, *Lagman-Rätt*. Il remplit l'office de cour d'appel et ne juge qu'en matière civile ; les affaires criminelles vont directement du tribunal de district aux

cours supérieures, *Hof-Rätt*. Le *lagman* est un des membres les plus considérés de la magistrature; il est nommé directement par le roi [1]. Il ne siége qu'une fois par an. Dans les causes difficiles, il lui est permis de prendre conseil d'hommes de loi habiles; mais, quand il est sur son tribunal, il est entouré de douze assesseurs pris parmi les *Nämndemän* des tribunaux de district de sa juridiction, avec lesquels seuls il a le droit de juger.

L'administration de la justice dans les villes comprend également deux instances correspondant, malgré leur différence d'organisation, à celles des campagnes. Ainsi le *Kämner-Rätt* répond au *Härads-Rätt*, le *Rådstufvu-Rätt* au *Lagmans-Rätt*. Le *Kämner-Rätt* est tenu par un juge assisté de deux conseillers; le *Rådstufvu-Rätt*, par le bourgmestre, qui en est le président, assisté aussi de deux conseillers. Le bourgmestre est élu par le roi sur une liste de trois membres présentée par la bourgeoisie; mais la bourgeoisie élit directement les conseillers. C'est ce qu'on appelle en Suède le *magistrat*. Ce corps est plus ou moins nombreux, suivant l'étendue et l'importance des villes; il occupe tous les postes municipaux, et forme en outre plusieurs colléges ou centres administratifs, d'une notable

1. Le juge de district est également nommé par le roi, mais sur la présentation d'une des cours supérieures.

influence sur le bien-être des citoyens et sur l'ordre public.

En général, on ne compte qu'un bourgmestre par ville : il n'y a que Gothembourg, Norrköping et Carlskrona qui en comptent deux. Stockholm en a trois. Stockholm, à beaucoup d'égards, est traitée autrement que les autres chefs-lieux de gouvernement. Ainsi, les conseillers formant le *magistrat* n'y sont pas élus directement par la bourgeoisie, mais par le roi sur sa présentation. Le *Kämner-Rätt*, dans les villes de province, n'a que le droit d'instruire les causes criminelles; à Stockholm, il les juge. Stockholm, enfin, ne se contente pas du gouverneur du *län* dont elle est la capitale; elle a un gouverneur particulier, que l'on appelle, ainsi qu'il a déjà été dit, grand gouverneur, *Öfverståthållare*.

Au-dessus des tribunaux, soit de ville, soit de campagne, est placée la cour supérieure, *Hof-Rätt*. C'est la troisième instance. Il y a trois *Hof-Rätt* pour tout le royaume, dont une à Stockholm, l'autre à Jönköping, et la troisième à Christianstad. La cour supérieure se compose d'un président, d'un vice-président, de conseillers et d'assesseurs; elle a en outre un secrétaire, un avocat-fiscal et un nombre considérable d'employés inférieurs pour les travaux de sa chancellerie et ses expéditions. Cette cour se divise en plusieurs chambres, suivant la nature des affaires dont elle s'occupe.

Bien que destinée exclusivement à juger en troisième instance les causes civiles ou criminelles venues des tribunaux inférieurs, elle remplit néanmoins aussi, en certains cas, l'office de tribunal de première instance, mais seulement pour la noblesse. La cour de Stockholm connaît, en particulier, des cas de responsabilité des employés de la banque et du comptoir du royaume, de même que des procès et des crimes qui, avant le décret de 1828, tombaient sous la juridiction du collége des mines. Ainsi la sphère d'action de la cour supérieure est très-vaste; elle tend chaque jour à le devenir davantage, car, au fur et à mesure que, par suite de l'amélioration des institutions, les colléges et autres centres administratifs perdent le droit de justice qu'ils tenaient des anciennes coutumes, les affaires sur lesquelles ils prononçaient rentrent dans les attributions des tribunaux ordinaires, et par conséquent de l'*Hof-Rätt*[1].

1. Parmi les tribunaux particuliers qui existent encore en dehors de l'administration judiciaire proprement dite, il faut citer : le conseil de guerre, les tribunaux académiques et les cours ecclésiastiques. Ces dernières, dont le nombre est égal à celui des diocèses, sont composées, sous la présidence de l'évêque, des principaux membres du consistoire; elles connaissent des crimes ou délits imputés à des individus appartenant à l'ordre du clergé. Les tribunaux académiques siégent près des universités, c'est-à-dire à Lund et à Upsal; ils sont formés du corps des professeurs et présidés par le recteur; le personnel universitaire, y compris les étudiants, relève de sa juri-

Enfin, comme couronnement de tout l'édifice judiciaire, vient la cour suprême, *Högsta Domstolen.* Elle se compose de douze membres nommés par le roi. D'après la constitution de 1809, ces douze membres devaient être pris, moitié parmi les nobles (*frälse*), moitié parmi les non nobles (*ofrälse*). Il était, en effet, de principe, à cette époque, que chaque sujet suédois ne pouvait être jugé que par ses pairs. Ce principe ayant été abrogé en 1845, le roi n'a plus à tenir compte aujourd'hui, dans le choix des membres de la cour suprême, des priviléges de la naissance.

La cour suprême n'est pas seulement un tribunal jugeant en dernière instance et sans appel; c'est encore un grand conseil placé auprès du roi pour traiter avec lui de certaines affaires exclusivement réservées à la couronne. Telles sont, par exemple, les affaires de législation et l'examen des recours en grâce. Lorsque le roi présente à la Diète un projet

diction. Quant au conseil de guerre, on y compte, outre l'auditeur, organe de la loi, un certain nombre d'officiers. Tous ces tribunaux jugent en première instance; leurs arrêts sont susceptibles d'appel près des cours supérieures ordinaires, sauf les conseils de guerre, pour lesquels il est institué une haute cour spéciale dite *Krigs-Hof-Rätt*, composée d'un juge civil et d'officiers détachés de l'armée et de la flotte. Quand la cour suprême a quelque affaire militaire à juger, le roi y adjoint un ou deux hauts fonctionnaires pris également dans ces derniers corps.

de loi, il comprend toujours dans son exposé de motifs l'avis de la cour suprême; cet avis doit précéder de même toute confirmation par le roi d'un projet analogue émanant de la Diète. La cour suprême casse aussi les arrêts qui ont force de chose jugée; elle relève des prescriptions, elle interprète les lois. Ce dernier privilége lui donne une importance considérable : il l'introduit au sanctuaire même de la puissance législative; il lui confère le droit de la remplacer; il la met, en quelque sorte, au-dessus du roi. En effet, quand la Diète est absente, c'est la cour suprême et non le roi qui interprète la loi, et cette interprétation prévaut jusqu'à ce que la Diète se réunisse de nouveau. Alors même, pour qu'elle subsiste, il n'est pas nécessaire que la Diète la confirme formellement, il suffit qu'elle la passe sous silence. Ceci est d'autant plus remarquable, que, dans le vote qui a eu lieu au sein de la cour suprême pour l'interprétation dont il s'agit, le roi, c'est-à-dire une des parties essentielles et intégrantes du pouvoir législatif, a pu se trouver dans la minorité. On sait, en effet, qu'en siégeant dans cette cour, le roi n'y jouit que d'un suffrage double. Plus d'une fois des propositions ont été faites pour corriger ce que cette situation du roi offre d'anormal; mais jusqu'ici elles n'ont pu gagner l'assentiment de la Diète. Il n'est pas même permis au roi, lorsque des affaires de législation sont portées au sein de la cour

suprême, de s'abstenir des débats et de renoncer à son vote. Cette faculté ne lui est accordée qu'en matière civile ou criminelle, et encore dans ce cas participe-t-il directement aux décisions de la cour, puisqu'elle rend la justice en son nom.

J'ai dit que les arrêts judiciaires de la cour suprême sont sans appel. Ceci n'empêche pas les membres qui en font partie d'encourir individuellement une responsabilité sévère. Ils peuvent, sur la demande du chancelier de justice ou du délégué judiciaire de la Diète, être traduits devant le tribunal du royaume, *Riks-Rätt*. Une telle mesure, il est vrai, n'est prise contre eux qu'à la suite de prévarications graves. D'après la constitution, c'est lorsque, par caprice, injustice ou violence, ils ont prononcé un arrêt d'une iniquité flagrante, et que, par l'effet de cet arrêt, un innocent a perdu ou pu perdre la vie, la liberté personnelle, l'honneur et ses biens. En pareil cas, le roi a le droit de provoquer lui-même la mise en accusation des coupables. Ce droit est d'autant plus naturel, que la cour suprême, jugeant en son nom, porte par ses arrêts iniques une atteinte directe à la majesté royale. Les membres du conseil d'État sont également justiciables du tribunal du royaume, lorsqu'ils ont contre-signé une décision souveraine contraire à la constitution et aux lois.

Le tribunal du royaume est un tribunal extraordinaire. Il est formé d'un certain nombre de grands dignitaires : du président de la cour supérieure de Stockholm, qui en est le président de droit, du commandant en chef de la garnison de la capitale et du chef de l'escadre qui y stationne, des deux plus anciens conseillers de la cour supérieure de Stockholm, et du plus ancien conseiller de chaque collége. Quand un membre du conseil d'État est mis en cause, le tribunal s'adjoint en outre les quatre plus anciens conseillers de la cour suprême. Ces derniers sont remplacés, au contraire, par les quatre plus anciens membres du conseil d'État, lorsqu'il s'agit de juger un membre de la cour suprême.

Le tribunal du royaume juge en première et en dernière instance; ses arrêts sont sans appel. Le roi lui-même ne pourrait rien y changer; sa prérogative se borne à faire grâce au condamné, mais sans pouvoir le réintégrer dans la place dont la flétrissure de la justice l'a fait déchoir. Il est à remarquer que c'est seulement à la suite d'une pareille flétrissure qu'un membre de la cour suprême est frappé de destitution; jusque-là il est inamovible.

Des divers tribunaux décrits dans ce chapitre, les uns, nous le savons déjà, tels que les tribunaux de district et du Lagman, ne siégent qu'à

certaines époques de l'année. Tous les autres, sauf le tribunal du royaume, sont permanents. La manière dont s'y fait la plaidoirie diffère suivant les instances. Dans les tribunaux inférieurs, c'est-à-dire dans le *Härads-Rätt* et le *Kämners-Rätt*, on plaide soit verbalement, soit par écrit. Ce dernier mode prévaut dans le *Lagman-Rätt* et le *Rådstufru-Rätt*, mais il est de rigueur dans la cour supérieure. La profession d'avocat, telle qu'elle est constituée chez nous, n'existe point en Suède. Le droit de porter la parole devant les tribunaux y appartient à toute personne bien famée, honnête et instruite. Quant au jury, il n'intervient que dans les procès de presse : il est composé de treize membres, dont huit choisis par les parties et cinq par le tribunal. Récusation faite des deux côtés, il reste neuf membres qui prêtent serment, assistent aux débats, se retirent ensuite pour délibérer, et enfin répondent, comme le jury de nos cours d'assises, par *oui* ou par *non* aux questions posées par les juges. Pour que l'accusé puisse être condamné, il faut au moins les deux tiers des voix.

VI.

La vie du monde à Stockholm. — Art et nature. — Colline de Mosebacke. — Son panorama. — Ses divertissements. — Fête de la princesse royale. — Curieux tableau. — L'amphitryon poëte. — Générosité des Suédois. — Norra-Tivoli. — Ascension d'un renne de Laponie en ballon. — Djurgården. — Caractère multiple de ce lieu de plaisance. — Manière de s'y rendre. — Les omnibus. — Les bateaux à roues et les Dalécarliennes. — Leur costume national. — Chaussure et coiffure des Suédoises. — Villas de Djurgården. — Le buste de Bellman. — Fête bachique. — Ordres ou sociétés joyeuses en Suède. — Leur secret. — Singulière anecdote. — Le beau vase de Rosendal. — Son transport triomphal à Stockholm. — Porphyre d'Elfsdal. — Les fleurs royales, les fiancés et le cercueil. — Restaurants à Djargården. — Les *pigas* suédoises. — Mœurs faciles, mais non vicieuses. — Peines infligées aux séducteurs. — Fin dernière de la *piga* de Stockholm. — Les dames suédoises. — Charme de leur personne. — Vie de famille et vie du monde. — Caractère national. — Ce que les Suédoises y gagnent. — Qualités et défauts du peuple suédois. — Les théâtres et les artistes. — Les bals masqués et autres. — L'ordre de l'Amarante. — Intéressants souvenirs.

Je ne connais pas de ville plus charmante que Stockholm. C'est un éblouissement merveilleux, un tourbillon fantastique. On y est étourdi, emporté, submergé; c'est à crier merci de joie délirante, d'enivrement sans fin. Recherchez-vous les salons aristocratiques, les cercles bourgeois ou les simples réunions populaires? Partout, à Stockholm, ils vous offrent de délicieux enchantements : aucune

tige qui n'y porte sa fleur, aucune fleur qui n'y exhale son parfum.

Stockholm est à la fois une ville de la nature et une ville de l'art : si l'homme y joue le spectacle, Dieu y décore la scène. De là une double fête, un harmonieux concert où les voix de la terre se mêlent instinctivement aux mélodies du ciel.

Voulez-vous vous réjouir au milieu du plus vaste et du plus pittoresque horizon qui fut jamais? Montez la colline de Mosebacke; elle domine la ville au midi. De là, Stockholm n'a plus de mystères : ses rochers, ses îles, ses torrents bondissants, ses nappes d'eau limpides, ses bosquets parfumés, ses bois sombres, ses châteaux et ses palais, ses églises, ses rues rocailleuses, ses places sonores, sa belle rade, son port aux mille mâts; vous avez tout cela sous les yeux : regardez! Et, si votre vue se fatigue à embrasser tant de splendeurs, retournez-vous : un réflecteur sphérique est placé là sur un pivot, qui vous met sous la main le panorama tout entier.

Mosebacke n'est pas seulement un théâtre pour les phénomènes de l'optique, c'est encore un lieu de joyeuse réunion. La foule s'y porte de toutes les parties de la ville, riante, épanouie, avide de spectacles, de danses, de festins et de jeux. Mosebacke pourvoit à tout. Ici, c'est un carrousel; là, une salle de bal, plus loin des boules,

des quilles. La musique vous plaît-elle? Mosebacke met à vos ordres un orchestre, deux orchestres. Préférez-vous le silence, la solitude? Mosebacke vous ouvre ses frais bocages, ses grottes mystérieuses; pas de désir qu'il ne puisse satisfaire et au-devant duquel il ne coure.

J'allais souvent, les soirs d'été, respirer l'air pur sur cette ravissante colline. Pendant la semaine, elle n'est fréquentée que par quelques oisifs, ou par des étrangers curieux de jouir de ses beaux points de vue. Son vrai jour est le dimanche; c'est ce jour-là qu'il faut la visiter, si on veut la voir dans son triomphe. A dire vrai, la société qui la hante est fort mêlée; le blason y est rare, la roture y domine: mais l'occasion n'en est que meilleure pour étudier ce peuple de Stockholm, qu'il faudrait autrement aller chercher au fond de ses ateliers. Mosebacke se met à la portée de sa bourse avec une admirable complaisance; aussi, quand vers minuit, rassasié de plaisirs, il songe à retourner chez lui, n'a-t-il jamais à déplorer d'avoir trop ébréché le budget de famille.

Comme les danses sont animées sur la verte pelouse, à l'ombre des grands arbres, ou sur l'aire battue, aux lueurs de fanaux multicolores! Le populaire suédois se plaît infiniment aux sauts et aux gambades; le cancan est son fait, et, non moins que nos Vestris de la Chaumière ou de Mabille, il

s'oublie à des excentricités dont les Argus de la police se désespèrent. Pendant les intervalles des entrechats, la bière et le punch froid circulent, rafraîchissant les lèvres et ranimant les jarrets. Puis la trompette résonne; c'est le signal du spectacle: la foule se précipite vers une vaste tente servant de salle, et à l'extrémité de laquelle s'ouvre la scène. On joue là des comédies, des drames, des opéras; des acteurs qui ont figuré sur de grands théâtres, mais qui n'ont pas su captiver la fortune, viennent y produire leur dernier crépuscule; ce n'est donc pas trop mal : que faut-il de plus au public naïf qui y cherche son plaisir?

En certaines circonstances, Mosebacke déploie une splendeur inaccoutumée. Je m'y suis trouvé le jour de la fête de la princesse royale; toute la montagne était en feu; ce n'était dans ses jardins et ses bosquets que flammes de Bengale, qu'illuminations éblouissantes; les orchestres avaient été triplés, des acteurs d'élite remplaçaient la troupe ordinaire. Je pris plaisir à me mêler aux divers groupes; il y régnait une gaieté superbe; le nom de la princesse Louise était dans toutes les bouches, et, aux toasts multipliés qu'il provoquait, on pouvait juger de la popularité dont celle qui le porte jouit dans le royaume. Le spectacle se termina ce jour-là par un tableau vivant. Au lever de la toile, on vit apparaître un grand portrait en pied de la

princesse royale, richement encadré ; il était flanqué, à droite et à gauche, de deux jeunes filles vêtues en génies et tenant à la main un drapeau aux couleurs nationales. Le portrait représentait la princesse flottant au milieu de fleurs et d'anges ailés, comme en pleine apothéose. Par un à-propos qui ne manquait pas de singularité, le peintre avait placé dans le fond du tableau une image de petit enfant rose et frais. C'était l'héritier que la princesse, alors enceinte, promettait de donner prochainement à la Suède.

Un des hommes les plus heureux de cette société en liesse, c'était le maître du lieu. En même temps qu'il aidait les autres à fêter la princesse royale, il la fêtait pour son propre compte. On vint lui dire qu'un Français était parmi ses hôtes, et que ce Français, étant un écrivain, ne manquerait pas sans doute, à son retour dans son pays, de raconter dans quelque journal les merveilles de Mosebacke. Aussitôt il demanda à m'être présenté, et m'invita, ainsi que les personnes qui m'accompagnaient, à une *sexa*. Cette sexa se prolongea fort tard ; l'amphitryon était on ne peut mieux placé pour en faire magnifiquement les honneurs. Étrange personnage que cet amphitryon ! Il avait été poëte, me dit-on, il l'était encore ; du moins professait-il un culte enthousiaste pour les maîtres de la poésie. Quand Runeberg, l'illustre barde de la Finlande, était venu quelques

semaines auparavant visiter Stockholm, il avait voulu le traiter lui-même, à ses frais, à Mosebacke. De longtemps la pittoresque montagne ne verra aussi belle fête. Tel est, du reste, le caractère national des Suédois ; jamais la spéculation n'étouffe chez eux les instincts du cœur ; ils aiment à gagner de l'argent, mais c'est pour le dépenser noblement. A leurs yeux, la matière n'a de prix qu'autant qu'elle sert à l'exaltation de l'intelligence.

Descendons maintenant dans la plaine. Ici, c'est Norra Tivoli, dont le nom seul révèle la destination ; j'ajouterai qu'il la remplit à merveille. Là, Humlegården, vaste parc où l'on trouve un théâtre avec une excellente troupe, une salle de bal et de concerts, et des pelouses dignes de Versailles. Humlegården, situé dans l'enceinte de la ville, est assidûment fréquenté ; le dimanche, surtout par les jours de beau soleil, la foule s'y porte. On y mange, on y boit, on y danse, on y tire des feux d'artifice, on y fait des ascensions en ballon. J'ai été témoin d'une de ces ascensions, qui se recommandait par une assez curieuse originalité. Le compagnon de l'aéronaute n'était ni un être humain ni un cheval, comme cela se pratiquait alors. C'était un renne, un renne de Laponie. Pauvre animal, habitué aux sombres retraites des solitudes polaires, il se voyait lancé, en présence d'un bruyant public, à travers les vastes clartés de l'azur ! Comme il regimbait lors-

qu'on l'attacha dans la corbeille destinée à lui servir de nacelle! On tremblait qu'il ne crevât le ballon d'un coup de ses cornes sauvages. Mais enfin la machine gonflée de gaz prit son essor : le renne s'agitait convulsivement, ses yeux hagards s'abaissaient vers la terre comme pour s'y rattacher; cependant le ballon montait, montait toujours; il touchait déjà aux nuages, que le coursier lapon n'était pas encore revenu de sa stupeur. Stupeur fatidique! quelques semaines après cette ascension, le renne et l'aéronaute périssaient ensemble près d'Elseneur, engloutis dans les eaux du Sund.

J'aurais encore à citer beaucoup d'autres lieux de plaisance; car les jolis sites abondent aux environs de Stockholm, et il n'en est peut-être pas un seul qui ne soit un but d'agréable pèlerinage. Je les résumerai tous en m'arrêtant à Djurgården. Djurgården est en effet l'écrin sans rival, où l'art et la nature ont réuni leurs plus précieux diamants. C'est à la fois un bois, un parc, un jardin, une promenade, un champ de Mars et un turf, une réunion de villas champêtres et de luxueux édifices; des rochers nus et des bosquets verts, des ruisseaux murmurants et des lacs qui dorment; des bois calmes et des gouffres orageux; des collines et des plaines; des chemins droits et découverts, et de mystérieux labyrinthes. Djurgården rassemble tous les contrastes

et sourit à tous les goûts. Vous y trouvez trois ou quatre théâtres, des restaurants exquis, des établissements de confiseurs et de limonadiers à ne pouvoir les compter; depuis quelques années, on y a fondé un Tivoli, avec tous les appareils de plaisirs et de fête qui distinguent ces lieux d'enchantements. Aussi, pendant la saison d'été, Djurgården est-il le rendez-vous privilégié de toute la ville, surtout de cette partie de sa société qui recherche les jouissances d'élite et qui sait les apprécier.

Djurgården est situé à environ un kilomètre à l'est de Stockholm. On s'y rend par terre et par eau. La route de terre est constamment sillonnée de brillants équipages, de fiacres, de droschkis, d'omnibus de toute forme. Parmi ces derniers, il en est un qui frappait singulièrement mon attention : on l'appelait *Napoléon*. Pourquoi? Je n'ai pu le savoir. Ce qui le distinguait entre tous, c'était la beauté de ses ornements, le confort de ses banquettes; c'était surtout sa forme sphérique; on eût dit d'un ballon sur roue. Le prix des omnibus pour aller de Stockholm à Djurgården est de douze skillings (50 centimes); il faut y ajouter un droit d'entrée de deux skillings (9 centimes) que l'on paye à la porte du parc.

La route par eau est plus animée encore. Du quai ou de l'île de la Marine (*Skeppsbro Skeppsholm*), de petits bateaux à vapeur, de légères bar-

ques à roues peintes en vert et souvent ornées de fleurs et de feuillages s'élancent à chaque instant, emportant de joyeuses sociétés. Le trajet dure tout au plus dix minutes, et il ne coûte que deux skillings. Le service des barques constituait jadis un monopole qu'exploitait despotiquement une compagnie de femmes dites Matrones à la rame, *Roddar Madamerna.* Ces matrones étaient généralement d'humeur assez maussade; elles ramaient ou elles ne ramaient pas, suivant leur convenance, en sorte que les passagers n'arrivaient au but qu'après un long exercice de patience, qui parfois dégénérait en violentes scènes de colère. Aujourd'hui, ce monopole n'est plus qu'un souvenir; les odieuses matrones ont été détrônées par de charmantes filles de Dalécarlie. Intéressantes créatures! fiancées pour la plupart, elles sont venues là pour gagner de quoi monter leur ménage, tandis que leur fiancé s'est dirigé vers d'autres provinces pour préparer la corbeille. Au prochain hiver, elles retourneront dans leur pays, où bientôt le mariage les enchaînera à tout jamais au foyer domestique. Les rameuses dalécarliennes sont en général d'une mine fraîche et avenante; rarement très-jolies, mais d'une vertu qui défie tout soupçon. Robustes, infatigables, elles s'acquittent consciencieusement de leur tâche; ce n'est pas elles qui feraient languir le voyageur sous le soleil brûlant de la traversée. Quoi de plus pit-

toresque que leur costume? elles portent un court jupon brun ou vert, un gilet rouge à la turque débordé par les plis d'une blanche chemise, des bas écarlate, des souliers en cuir à épaisses semelles. Ce dernier article jure singulièrement avec le reste du costume. Tel est le défaut général des femmes du Nord : elles savent se coiffer, s'habiller; elles ne savent pas se chausser.

Rien d'agréable comme d'aller à Djurgården sous la conduite des rameuses dalécarliennes. Si vous êtes seul avec elles, elles entameront la conversation, elles vous raconteront leur histoire, une histoire souvent mélancolique. Si, au contraire, la société est nombreuse, elles la charmeront par le son éclatant de leur cornemuse ou par quelques saisissantes mélodies empruntées à l'album populaire de leur pays. En mettant le pied sur le rivage, vous regrettez d'y être arrivé si vite. Que de fois n'ai-je pas refusé moi-même de débarquer et ne me suis-je pas fait ramener en arrière pour entendre le dénoûment d'une histoire commencée ou les dernières strophes d'un chant interrompu!

La principale entrée de Djurgården, du côté de la mer, est assez étroite : c'est une longue allée entre deux murs couronnés d'arbres verts; elle débouche sur une belle route qui conduit à la partie du parc appelée la plaine (*Djurgårdsslätten*). Là, faisant cortége au théâtre et au Tivoli, s'élè-

vent de nombreuses villas de tout style, habitées par de grands seigneurs, des ministres et d'autres personnages illustres par le rang ou la fortune. Quelques-unes de ces villas sont entièrement voilées par des massifs odoriférants. La plus remarquable est celle du sculpteur Byström, bâtie par lui-même sur un emplacement que lui donna le roi Charles-Jean. Elle est dans le genre italien et presque toute en marbre. Depuis la mort de Byström (13 mars 1848), on en a fait un musée où l'on conserve une partie des œuvres de cet artiste célèbre.

Non loin de la villa Byström, sur une éminence ombragée, apparaît le buste de Bellman, le Béranger de la Suède. Chaque année, le 26 juillet, ce buste est l'objet d'un pèlerinage populaire : on l'orne de fleurs; toute la ville vient lui rendre hommage. La fête est conduite par les membres de la société dite *Par Bricole*, société bachique s'il en fut, fondée en 1779 par un littérateur nommé Kexel, le plus gai et le plus fou des hommes. Kexel disait de lui, comme Cervantès, qu'il avait été créé et mis au monde pour boire et pour rire. La société de *Par Bricole* répond de son mieux à la devise de son patron. Je l'ai vue à l'œuvre en 1851. Certes, si l'ombre de Bellman se plaît encore, comme du vivant du poëte, au triomphe du punch et de l'eau-de-vie, elle a dû cette fois se pâmer d'aise. Au dernier toast, le président de la société

arrosa solennellement l'image de bronze de la divine liqueur.

La société de *Par Bricole* a eu un passé glorieux; elle a compté parmi ses adeptes les premiers personnages du royaume. La plupart des cités provinciales se faisaient un plaisir de lui ouvrir des centres qui rivalisaient souvent par l'affluence des initiés et par l'éclat des fêtes avec le siége de la métropole. La société de *Par Bricole* constituait un ordre véritable; elle avait des commandeurs et des chevaliers. Ses actes étaient scellés d'un sceau officiel. Aujourd'hui, son importance tend de plus en plus à décroître; mais il s'écoulera de longues années encore avant qu'elle ait entièrement disparu. En Suède, l'esprit d'association est d'une fécondité merveilleuse. Vous n'y trouverez peut-être pas un seul attribut de la vie publique qui n'ait son foyer d'action dans une société spéciale. La franc-maçonnerie entre autres y jouit du plus grand crédit. Il est vrai qu'elle a pour grand maître et pour patron l'héritier même du trône.

Naturellement, toutes ces sociétés ont leur secret. Point de secret, point d'adeptes! Aussi le gardent-elles avec le plus grand soin. Cependant il n'est rien de si caché dans ce monde qui parfois ne transpire. Fatal accident pour le prestige! On raconte que dans ces dernières années une société du genre de celles dont il s'agit, s'étant compro-

mise par de graves excès, fut officiellement dissoute. Quel était son secret? Cette société était divisée en deux classes : le secret consistait en ce que la première classe, c'est-à-dire la classe la plus élevée, mangeait les fonds versés par la seconde. On ajoute que, jusqu'à l'acte de dissolution, les membres de la première classe ne s'étaient jamais trahis par la moindre indiscrétion.

Djurgården n'est pas seulement un lieu d'agrément pour le peuple de Stockholm et pour les riches particuliers, la famille royale vient encore de temps en temps y promener ses loisirs. Autrefois, toute la cour assistait à la fête de Bellman; aujourd'hui elle s'en dispense, mais le roi Oscar permet aux musiciens qui y prennent part d'exécuter des morceaux de sa composition. Presque chaque jour, s'il n'est déjà fixé dans une de ses villas éloignées, il y fait une apparition, accompagné de la reine et d'une suite plus ou moins nombreuse. L'air qu'on y respire est si frais, si salutaire! Le prince royal, de son côté, passe à Djurgården tous les mois de la belle saison qui succèdent à l'époque périodique des grandes manœuvres. Un charmant petit château nommé Rosendal (vallée des roses), situé au fond du parc, est affecté à sa résidence. Ce château a été bâti par Charles-Jean, en 1823, sur les plans de l'architecte Blom; le roi Oscar l'a enrichi à son tour de nombreux embellissements.

Rosendal lui doit, entre autres, une magnifique orangerie, un jardin d'hiver, et une vaste serre où s'élève plein de vie et d'éclat, au milieu d'un bassin d'eau chaude, le célèbre lis appelé *Victoria Regina.*

Mais la merveille de Rosendal, c'est le vase colossal en porphyre, apporté en 1825 des carrières d'Elfsdal[1]. Celui qu'on a vu, en 1850, à la grande exposition de Londres, et dont le roi de Suède a fait présent au prince Albert, peut, quoique d'une forme différente et d'une moindre dimension, en donner une idée. La qualité et le ton de la matière en sont identiques. Le vase actuel de Rosendal a été taillé dans un seul bloc pesant 800 skeppunds (196 000 kilogrammes); sa coupe contient 1077 kannes suédoises (environ 32 hectolitres) de liquide! C'est certainement le plus bel ouvrage dans ce genre que l'on puisse voir en Europe. Que de sommes fabuleuses n'ont pas été offertes au roi Charles-Jean par de riches seigneurs étrangers, désireux d'en orner leur palais! Charles-Jean n'a jamais voulu s'en dessaisir, le considérant moins comme une propriété particulière que comme une propriété nationale.

1. L'exploitation des carrières de porphyre d'Elfsdal a été organisée, en 1795, par une compagnie. Charles-Jean ayant acheté ces carrières, elles font aujourd'hui partie du domaine privé du roi.

Le transport du vase d'Elfsdal à Stockholm fut une marche triomphale. Plus de deux cents ouvriers y concoururent. Il traversa toutes les paroisses de la Dalécarlie et de l'Upland, c'est-à-dire un espace de 430 kilomètres, précédé d'une troupe de musiciens et escorté par les autorités du lieu d'origine; les populations se pressaient sur son passage, revêtues de leurs habits de fête; jamais général romain montant au Capitole ne recueillit tant de gloire! Son arrivée fut célébrée par des réjouissances publiques.

Les carrières d'Elfsdal sont peu fécondes; le travail du porphyre est trop long, trop rude; les moyens locaux de transport, qui pourraient faciliter l'écoulement des produits, sont aussi trop imparfaits. Il résulte de là que les ouvriers attachés à l'exploitation sont misérables. Sous le dernier règne, un administrateur courtisan avait inventé, pour exciter leur émulation, un singulier système de récompense. Il faisait venir de Stockholm les fleurs artificielles qui avaient servi à orner la table du roi. Ces fleurs étaient conservées avec soin dans un coffre à double serrure. Puis, quand parmi les employés des carrières il se présentait soit un mariage, soit un enterrement, l'administrateur ouvrait le coffre et en tirait les fleurs : les fiancés y trouvaient leurs bouquets de noces, les morts leurs guirlandes funèbres; mais, après l'une et l'autre cé-

rémonie, les fleurs étaient remises consciencieusement à leur place, en attendant qu'il s'offrît une nouvelle occasion de les produire. Je ne sais jusqu'à quel point le peuple d'Elfsdal était sensible à une pareille faveur; quant à l'administrateur, il la traitait fort au sérieux. J'ai sous les yeux le règlement qu'il promulgua à ce sujet; il porte la date du 18 septembre 1836. Quant au nom de cet homme ingénieux, il mérite d'être connu; il s'appelait C. G. Röslein, membre du conseil de guerre et chevalier de l'ordre royal de Wasa.

J'ai parlé des restaurants de Djurgården : la cuisine y est plus soignée, plus délicate que dans ceux de la ville; elle y est plus chère aussi. Les menus de Blåporten, du Casino et du pavillon tenu par Pierre, sont célèbres entre tous. On y fait des repas de corps et des parties fines. Pierre y tient le sceptre : c'est un Provençal pur sang, établi depuis longtemps dans le pays, à la grande satisfaction des gourmets indigènes ou étrangers.

Une spécialité des restaurants de Djurgården, comme aussi d'ailleurs de tous les hôtels et cafés de Stockholm, c'est le personnel qui en fait le service. Les garçons y sont à peu près inconnus; vous trouvez à leur place de belles et radieuses jeunes filles, anges ou démons échappés du Bleking, cette belle province où le sang est si rose, la peau si délicieusement satinée. Elles vous servent avec une

grâce, une vélocité, une propreté que rien n'égale; il faudrait avoir l'estomac bien maussade pour qu'il restât insensible à un tel excitant.

Ordinairement, ces jeunes filles gardent leur costume national; elles n'en sont que plus piquantes. Le charme de ce costume tient surtout à un bonnet microscopique de velours ou de dentelles, juché tout au sommet de la tête, ce qui leur donne un petit air mutin qui pourtant n'exclut pas la modestie. Plus tard, si du service du restaurant elles passent à la domesticité proprement dite, elles échangent le bonnet contre un léger mouchoir rouge ou bleu qu'elles nouent sous le menton; si, au contraire, leur position s'élève, elles prennent le chapeau.

Du reste, bonnet, mouchoir et chapeau, la jeune fille de Stockholm, ou, pour l'appeler par son nom spécifique, la *piga* (de *pigg*, vif, éveillé), les porte avec la même élégance. Si le beau sexe de Suède ne sait pas se chausser, en revanche il se coiffe bien.

La *piga* est une sensible nature; elle se laisse aller comme instinctivement aux douces pentes du roman, mais elle n'est pas vicieuse; ses légèretés, ses faiblesses, outre qu'elles s'enveloppent d'un pudique mystère, ont presque toujours leur excuse dans un sentiment sincère, quoique fugitif. Telle est la femme suédoise; c'est pourquoi l'on ne

trouve point en Suède de ces sanctuaires patentés, où la volupté est érigée en déesse. Les prêtresses indigènes lui feraient inévitablement défaut.

Une loi sévère pèse sur le séducteur d'une jeune fille suédoise. Si cette jeune fille devient mère, il doit lui payer, pour l'aider à subvenir aux besoins de son enfant, une somme de 440 riksdalers banco (880 fr.). En vain chercherait-il à se soustraire à cette obligation en déclinant, par exemple, la paternité qu'on lui impute; cette paternité lui est acquise de droit, du moment où la jeune fille séduite l'affirme par serment. Il n'aurait raison contre elle qu'autant qu'il produirait la preuve matérielle qu'elle lui a donné un rival[1]. Cette législation répond à peu près à celle qui est en vigueur en Angleterre. A Lübeck, la sévérité contre le séducteur est plus stricte encore. Il est obligé de payer à la jeune fille qu'il a rendue mère une rente annuelle de 100 thalers (460 fr.) jusqu'à ce que son enfant ait atteint l'âge de quinze ans; s'il a abusé d'elle en lui promettant le mariage, il doit l'épouser, sinon lui donner la moitié de sa fortune. Le code de Hambourg renferme des dispositions identiques en principe, mais dont l'application prend

1. Il naît en Suède environ 95 000 enfants par an, dont 6300 bâtards. Ces derniers abondent surtout à Stockholm, où, par rapport aux enfants légitimes, ils sont de 1 à 2 1/4. Dans les autres parties du royaume, la proportion est de 1 à 17 1/2.

une extension étrange : il admet à dénoncer par serment le père de leur enfant, et par conséquent à bénéficier des avantages attachés à cette dénonciation, non-seulement les filles-mères qui vivent librement chez elles ou au sein de leurs familles, mais encore ces créatures qui, faisant du vice une profession ouverte, habitent les maisons de prostitution.... N'est-ce pas pousser un peu loin la protection due à la maternité ? Ne peut-il pas arriver d'ailleurs, et cela même en Suède, que les filles paresseuses ou dépravées spéculent sur l'autorité que l'on prête à leur serment, pour faire retomber sur un individu riche une responsabilité que ne saurait supporter le pauvre diable auquel peut-être elle revient de droit ? J'ai plus d'une raison de croire que cette dernière supposition n'est pas absolument chimérique.

Que la *piga* reste fidèle au restaurant, son théâtre naturel, ou qu'elle suive la carrière moins brillante de la domesticité, elle aboutit généralement au même but, c'est-à-dire au mariage. Dans le premier cas, elle épouse quelque honnête garçon, domestique ou ouvrier, qui pendant plus ou moins longtemps, mais en tout bien et tout honneur, lui a servi de cavalier. Dans le second cas, comme le drame de sa vie a été beaucoup plus accidenté, le dénoûment en est aussi beaucoup moins simple. Après avoir effeuillé à Stockholm ses charmes

les plus frais, elle se rend le plus souvent en Finlande, où elle s'use encore un peu plus; enfin, prévenant une flétrissure complète, elle arrive à Saint-Pétersbourg, où bientôt quelque employé de ministère (tschinownik), séduit par ce qui lui reste d'appâts et surtout par ce qu'elle lui raconte du chiffre de ses économies, lui demande sa main; en sorte que la *piga* émérite des restaurants et des cafés de Stockholm entre triomphalement sous la bannière du pope, dans le *tschinn* moscovite, appelée désormais à coopérer à la multiplication du peuple orthodoxe.

Un peu au-dessus de la *piga* sont l'ouvrière et la modiste; plus haut encore, une certaine classe de demoiselles qui tiennent de leur famille une éducation souvent distinguée et une légère aisance dont elles profitent pour vivre à leur fantaisie. Ce que nous appelons grisette ou lorette n'existe point à Stockholm; du moins le type qu'on serait tenté d'en rapprocher y est différent. Quant aux femmes entretenues, elles y sont rares; les plus huppées d'entre elles n'iraient pas à la cheville de nos Aspasies de troisième ordre.

En général, toutes ces beautés (j'y comprends l'ouvrière et la modiste) mènent une vie assez aventureuse; elles ne font jamais scandale pourtant. Aussi bien que les *pigas*, elles sont dominées par une réserve instinctive dont elles ne s'affranchi-

raient que difficilement. Elles trahissent les faiblesses de leur sexe, mais elles ne le déshonorent pas. Il est d'ailleurs, en elles, plus d'une qualité qui plaide en leur faveur : c'est, au milieu de la plus vive effervescence des passions, un platonisme réel, un désintéressement merveilleux, une exquise sensibilité de cœur qui transforme souvent l'oubli d'un jour en un attachement éternel. De là la fascination qu'elles exercent; de là, dans la ville où elles tiennent leur cour, ces mœurs faciles et galantes, ce relâchement étrange, désordre réel, mais dont la folie intime se dissimule sous un irréprochable décorum.

Si maintenant nous franchissons les degrés inférieurs de l'échelle sociale pour nous élever jusqu'aux marches dorées qui touchent à son sommet, notre impression est tout autre. Ici, l'atmosphère est sereine : la femme du Nord apparaît dans sa splendeur traditionnelle, chaste, sévère, dévouée à sa famille, aimée et respectée de tous. Quel type enchanteur ! On a beaucoup parlé des belles Suédoises; elles le méritent. Il y a tout à la fois dans leur beauté un éclat qui éblouit et une candeur qui émeut. Une chevelure d'un blond lumineux, des yeux bleus et limpides comme l'eau des lacs, des joues où semble se refléter la pourpre rosée de l'aurore boréale, une peau veloutée et transparente, une taille charmante : voilà la statue! Une vie douce

et calme la pénètre, et de son intelligence épanouie jaillit comme une sainte auréole qui la transfigure et qui fascine tous ceux qui l'approchent.

Dans tous les temps, les Suédois ont traité leurs femmes avec honneur. Au siècle d'Odin, ils leur donnaient un trône dans leur Olympe et les plaçaient sur le trépied fatidique. Ce que la législation issue d'une inspiration barbare leur enlevait alors de priviléges, ils le leur rendaient, entraînés par la spontanéité de leur amour et par l'influence plus douce de leurs mœurs. Aussi chacun de leurs pas dans le progrès a-t-il été marqué par de nouveaux tributs payés au culte de la femme. Ils ne se sont arrêtés que lorsqu'ils ont eu élevé sa position sociale à la même hauteur que celle de l'homme[1].

La femme suédoise s'est appliquée à se rendre de plus en plus digne de cette déférence. Mère dévouée, fille soumise, épouse aimante et fidèle, elle fait l'ornement du foyer de famille aussi

1. Conformément à une résolution prise par la Diète en 1845, la femme est admise à l'héritage dans la même proportion que l'homme. Depuis Birger Jarl jusqu'à cette époque, elle n'avait eu droit qu'à la moitié. Il naît en Suède beaucoup plus de garçons que de filles, mais il en meurt aussi beaucoup plus; en sorte que, à l'âge adulte, la proportion des garçons aux filles est de 15 à 16. Forsell fait cette remarque curieuse, que, sur 47 892 individus du sexe féminin qui naissent chaque année, 38 000 atteignent l'âge nubile, dont 18 890 seulement se marient; il reste donc en Suède, chaque année, 13 000 jeunes filles condamnées au célibat.

bien que des cercles du monde. Entrez dans un salon de Stockholm, vous y serez saisi d'un vif sentiment d'admiration. Il y a dans toutes ces femmes qui en font l'ornement quelque chose de si pur et en même temps de si magnétique! Elles sont bien là, il est vrai, parmi les meubles de Paris, les modes de Paris, les usages de Paris; mais qu'importe? le type national surnage fièrement sur ces décorations d'emprunt, et une observation même fugitive vous convaincra aussitôt que vous n'avez devant vous ni contrefaçon ni pastiche.

Sans doute, il s'est rencontré des époques où la Suède, refoulant les inspirations de sa nationalité, marchait servilement à la remorque des mœurs étrangères. Les mœurs françaises, entre autres, exercèrent sur elle une séduction fatale; car, ainsi qu'il arrive presque toujours, elle n'en prit que les côtés les plus frivoles et les moins dignes. Les scandales de Versailles et du Parc aux Cerfs eurent un écho jusque sur les rives du Mälar. Mais, au milieu de ces folies, la femme de Suède resta toujours fidèle à elle-même; cette volupté d'imitation ne lui allait pas; on sentait qu'elle n'y jouait qu'un rôle. Aussi, comme, au premier souffle qui purifia l'atmosphère, elle secoua avec joie cette robe de Nessus où elle étouffait, pour reprendre sa parure native d'idéalisme sentimental et d'imposante moralité! Plus la femme suédoise se rapproche

de son type originel, plus elle est belle et respectable; telle que ces ruisseaux des montagnes dont le cristal brille d'un éclat d'autant plus vif que l'on remonte plus près de leur source. C'est ce qui donne tant de prix aux efforts qu'a faits le roi Oscar pour rattacher la Suède à sa nationalité; en agissant ainsi, il n'a pas seulement relevé l'honneur de la race, il en a encore exalté la beauté. Les Suédoises le sentent bien : jamais leurs sympathies ne se manifestent avec plus d'ardeur que lorsqu'il s'agit des choses de leur pays. Voyez-les au bal, au théâtre : quelles sont les danses auxquelles elles se mêlent le plus gaiement, les drames qu'elles applaudissent le plus volontiers? Leurs danses traditionnelles, leurs drames indigènes. Jenny Lind, ce rossignol du Nord, ne doit-elle pas ses plus chers triomphes aux mélodies nationales de la Scandinavie?

La vie de société, à Stockholm, est fort accidentée. Les bals y sont nombreux, les dîners fréquents; on y joue des comédies et des charades. Pas de luxe, mais une simplicité élégante; les dames y suivent de loin les modes françaises, ce qui, du reste, importe peu; car, au lieu de les copier servilement ou de les exagérer jusqu'au ridicule, comme on le fait quelquefois à Saint-Pétersbourg, elles tempèrent avec goût ce qu'elles ont de trop outré, de trop exotique, pour les accommoder à la grâce plus naïve et plus réservée de leur allure.

En dehors de leurs salons, les dames de Stockholm se livrent avec activité et vigilance aux soins domestiques. Elles font de leur intérieur un petit empire où elles règnent sans contrôle; mais leur sceptre n'a rien de terrible : c'est une houlette ornée de fleurs. Elles se plaisent aux travaux d'aiguille, aux arts d'agrément, aux lectures instructives, aux paisibles entretiens. Je ne connais rien de charmant comme de passer une heure dans l'intimité de leur sanctuaire de famille. On y apprend à apprécier cette vie du *home*, si sympathique aux habitants du Nord, et que Frédérika Bremer a décrite avec tant d'intérêt dans ses célèbres romans.

De leur côté, les hommes vaquent à leurs affaires : car, à Stockholm, tout le monde est occupé. Les bourgeois sont à la Bourse et à leurs comptoirs, les nobles à la cour et dans les chancelleries. Le soir venu, on se réunit et on s'amuse. Or, à Stockholm, le soir commence à deux ou trois heures. C'est un moment plein d'animation et de bruit. De toutes les villes de l'Europe, Stockholm est certainement celle où l'on sacrifie le plus au plaisir; je n'en excepte pas même Paris. Si on y gagne de l'argent, c'est pour le dépenser. Aussi les grandes fortunes y sont-elles rares : on y est trop pressé de jouir pour amasser. De là cette sociabilité charmante qui distingue les Suédois, et qui rend le séjour de leur pays si cher aux étrangers.

Ce désintéressement des Suédois est un des traits les plus marqués de leur caractère national. Il se retrouve jusque chez les paysans, d'ordinaire si âpres au gain et d'autant plus attachés à leur trésor qu'ils l'ont gagné à la sueur de leur front. Aussi bien que les nobles et les bourgeois, plus encore peut-être, ils se montrent hardis et faciles à la dépense. Qu'un accident vienne à les ruiner, ils s'en émeuvent à peine. « Dieu me l'avait donné, Dieu me l'a ôté; que son saint nom soit béni! » Et ils se remettent au travail.

N'est-ce pas là une des causes principales de cette admirable force d'âme qui éclate dans les Suédois, et qui donne à leurs facultés naturelles un si merveilleux essor? Quand un peuple s'absorbe trop dans la préoccupation des intérêts matériels, il perd bientôt toute vertu, toute spontanéité. Le désintéressement, au contraire, élargit en lui le champ intérieur et y fait éclore les germes glorieux. Le peuple suédois en est la preuve. Où trouver plus de générosité, plus de grandeur d'âme, plus de bravoure? Charles XII est et sera toujours son héros de prédilection; car nul autre que lui ne reflète mieux son type national. Le peuple suédois est avide de liberté et d'indépendance; il est fier de ses droits et ne les abdique jamais. Plein d'ardeur pour le progrès, il ne se détache néanmoins que difficilement de ses usages traditionnels; il se complaît dans son

histoire et adore son pays. Une chose qui l'honore, et qui est la suite de cette expansion d'âme que j'ai signalée, c'est que, de tous les peuples du monde, il est peut-être celui qui s'abandonne le plus naïvement aux inspirations de la poésie. La poésie! elle est non-seulement le convive obligé de toutes ses fêtes, mais encore sa compagne de tous les jours; le grand seigneur et le bourgeois, l'ouvrier et le paysan lui vouent un culte égal.

Cette exaltation poétique du peuple suédois explique la présence, dans les phases même les plus sérieuses de sa vie nationale, de tant de *sagas*, de tant de légendes. L'histoire n'est point pour lui une muse sévère; elle ne lui apparaît qu'entourée des plus saisissants prestiges. Ceci est frappant surtout dans les campagnes. Excepté Gustave Wasa, dont le type traditionnel y est resté conforme à la réalité, il n'est peut-être pas un roi, pas un héros qui n'y ait pris des proportions surhumaines. Habitué à une nature grandiose et par conséquent blasé sur des phénomènes qui partout ailleurs exciteraient l'enthousiasme, le peuple suédois a besoin, pour s'émouvoir véritablement, de grandir encore, par la force de son imagination, les actions les plus sublimes. Cette disposition réagit jusque sur sa foi religieuse. Quelques efforts qu'ait faits la Réforme pour le pétrifier sous l'étreinte de ses dogmes arides, elle le voit s'en échapper chaque jour pour

s'aventurer à travers les fantaisies les plus transcendantes de l'illuminisme. Svédenborg n'était-il pas un fils de la Suède? Son esprit s'inspirait beaucoup plus qu'on ne le croirait au foyer national. On l'y sent encore tressaillir aujourd'hui.

Du reste, pour être avide d'idéal, le peuple suédois ne s'en maintient pas moins dans les limites rationnelles imposées au génie humain. Les cas sont rares où il les franchit violemment. C'est ce qui le distingue du peuple allemand. Comme ce peuple, il s'élève, il rêve; mais il ne flotte pas comme lui dans les nuages. Aussi, au milieu de ses délires les plus osés, le peuple suédois se distingue t-il toujours par une raison souveraine et un imperturbable bon sens.

Le peuple suédois, ai-je dit, s'attache avec ténacité à ses usages traditionnels. De là tant de croyances superstitieuses, souvenirs de son âge d'enfance. De là aussi l'extraordinaire amour-propre qui le caractérise et qui souvent dégénère en jalousie flagrante. Cette jalousie est peut-être le seul défaut sérieux que l'on puisse reprocher au peuple suédois; mais, comme elle est poussée fort loin, ce défaut est grave. Il ne disparaîtra qu'au fur et à mesure que la Suède se rapprochera des autres nations et mêlera sa vie à leur vie; en prenant part au banquet de l'humanité, elle renoncera aux contentements isolés, aux aspirations égoïstes, passions infi-

mes qui ne sont dignes ni de son génie ni de son histoire.

J'ai été cent fois témoin de cet orgueil jaloux des Suédois, non-seulement dans les campagnes, mais encore dans les villes, dans la capitale surtout. Avec quel enthousiasme ils offrent à votre admiration les choses souvent les plus insignifiantes! En vain leur citez-vous des objets analogues, mais bien plus éclatants, qui vous ont frappé ailleurs; c'est précisément pour cela qu'ils tiennent à vous faire admirer les leurs. Comme ils ont la prétention d'être au niveau de tout, ils ne souffrent pas que vous leur objectiez la moindre rivalité. Il y a dans ce sentiment de la petitesse et de l'injustice. Sans doute l'esprit de nationalité est fort louable; je suis le premier à le reconnaître. Je n'aime point les peuples qui, faisant bon marché d'eux-mêmes, se précipitent à corps perdu dans le culte de l'étranger. Mais est-ce une raison d'approuver ceux qui, exagérant leur propre importance, s'attribuent exclusivement toute gloire, et ne regardent qu'avec une indifférence systématique, sinon avec une malveillance opiniâtre, les priviléges supérieurs qui resplendissent en dehors de leur sphère?

J'allais souvent au théâtre Royal pendant mon séjour à Stockholm. C'est un édifice bâti par Gustave III; il peut marcher de pair avec les plus beaux monuments de ce genre que possèdent les

principales villes de l'Europe. Il peut contenir environ douze cents personnes. Je ne lui ferai qu'un seul reproche, c'est d'avoir tellement économisé l'espace, de même que le crin et le velours, qu'à part l'amphithéâtre supérieur (*Öfre amphytheatern*) et quelques loges voisines de celle de la cour, on y est excessivement mal assis. En revanche, l'éclairage y est parfait, l'orchestre excellent, les décors et les costumes d'une splendeur incomparable.

Le théâtre Royal est consacré aux grandes représentations, principalement aux représentations lyriques. On y joue, indépendamment des opéras nationaux, des opéras allemands et français traduits en suédois, et des opéras italiens originaux; dans ces derniers, toutefois, les chœurs sont donnés en suédois; mais cette langue se marie si bien dans le chant avec la langue italienne, que l'oreille la mieux exercée ne saurait s'apercevoir du contraste.

Les artistes attachés au théâtre Royal sont assez peu rétribués; le maximum de leurs appointements annuels est de 1500 riksdalers banco (3000 fr.). Si jamais ce chiffre est dépassé, ce n'est qu'à l'instigation du roi, et sur des fonds qu'il fournit de sa propre cassette. Ainsi, en 1851, une *prima dona* anglaise portant un nom italien, la signora Normani, était engagée à raison de 800 riksdalers banco (1600 fr.) par mois. C'était loin, assu-

rément, de ces prix fabuleux que la plupart des théâtres d'Europe ou d'Amérique payent aux reines du chant ou de la danse. Les Suédois n'en récriminaient pas moins violemment contre la direction, l'accusant de combler les artistes étrangers au détriment des artistes indigènes. Ces derniers faisaient aussi entendre leurs plaintes. On vit même deux chanteuses aimées du public, Mlles Bergwald et Boije, donner leur démission et aller chercher fortune en Allemagne. Plus tard, Mlle Bergwald revint, le directeur lui ayant proposé de doubler ses appointements. Jamais peut-être rentrée d'actrice ne fut plus triomphale. On jouait la *Norma* : chaque fois que Mlle Bergwald, chargée du rôle d'Adalgise, parut sur la scène, on eût dit que le théâtre allait s'écrouler, tant les applaudissements étaient frénétiques, les cris éclatants et prolongés. Quant à la Normani, qui remplissait le rôle de Norma, elle ne recueillit que quelques bravos isolés. Le public suédois avait là sa chanteuse à lui; que lui importait la chanteuse étrangère? Mlle Bergwald doit se soucier fort peu de ces souvenirs, aujourd'hui qu'elle a échangé sa fragile couronne d'artiste contre une couronne plus solide de riche et légitime baronne.

Le prix des places au théâtre Royal de Stockholm est peu élevé : on y loue une loge entière de trois

ou de cinq places pour 10 ou 12 fr. ; le parterre assis coûte 2 fr. 75 c. ; le parterre debout, 1 fr. 25 c. ; il est certaines places de côté qu'on ne paye que 50 c. Après les loges voisines de la loge royale, les places les plus estimées sont celles de l'amphithéâtre supérieur, dont le prix est de 4 fr. Elles sont habituellement occupées par de hauts fonctionnaires, de jeunes élégants et par les membres du corps diplomatique; les dames et les messieurs s'y rencontrent également.

Le théâtre Royal est ouvert pendant neuf mois de l'année, savoir du 1er septembre au 1er juin. On y joue tous les jours alternativement le drame et l'opéra. Il est assidûment fréquenté ; en sorte que, eu égard au taux modéré des places, les recettes y sont bonnes. Cependant le théâtre Royal, quelque vaste qu'il soit, ne saurait suffire à l'avidité du public de Stockholm pour les spectacles. Aussi, indépendamment des théâtres de Djurgården et de Humlegården, que nous connaissons déjà, la ville possède-t-elle encore, sous le nom de petit théâtre (*Mindre theatern*), une salle parfaitement appropriée, pouvant contenir environ mille personnes. Cette salle est principalement destinée à la représentation des pièces indigènes, ce qui n'empêche pas, cependant, que l'on n'y donne aussi bon nombre de traductions. Elle est affermée actuellement par un chef de troupe nommé

Torslow, acteur éminent, surtout dans la haute comédie et les drames à grand effet. Je l'ai vu plusieurs fois dans le *Louis XI* de Casimir Delavigne, et vraiment je ne saurais dire qui de lui ou de notre Ligier a mieux compris et rendu l'idéal du rôle. Dans ces dernières années, quelques artistes français venus à Stockholm ont essayé d'organiser sur le petit théâtre un cours régulier de représentations ; ces essais n'ont pas réussi. La Suède d'aujourd'hui n'est plus la Suède de Gustave III : qui s'en plaindrait?

Les théâtres de Stockholm sont rarement distraits de leur destination naturelle. Les bals masqués, par exemple, se donnent dans un grand salon dit salon Lacroix, du nom de son propriétaire. Ces bals n'ont rien de commun avec nos bals de l'Opéra; on n'y trouve ni le même luxe, ni la même variété de costumes, ni surtout le même entrain. La plupart du temps, ils ont pour patronne quelque jolie femme de la ville qui en fait une sorte de spéculation. Elle en est presque toujours pour ses frais; mais son nom a brillé sur l'affiche et l'on a parlé d'elle : cela lui suffit.

Le salon de la Bourse, magnifique local, s'ouvre aussi à divers genres de réunions. C'est là qu'a lieu chaque année, au 1er janvier, le grand bal de la bourgeoisie. La famille royale et toute la cour y sont invitées, de même que les membres du corps di-

plomatique. Ces derniers toutefois, par une bizarrerie assez étrange, payent, malgré leur invitation, un droit d'entrée de deux riksdalers. On se rend au bal de la bourgeoisie en habit de gala ; toutes les dames sont en noir ; c'est le costume officiel : le roi et les reines président aux quadrilles du haut d'une estrade ornée de draperies. Les princes et les princesses dansent avec l'élite masculine ou féminine de la bourgeoisie. Cette superbe fête, où tout est admirablement ordonné, se prolonge fort avant dans la nuit.

Les Suédois sont très-avides de ces sortes de solennités. Ils les multiplient le plus qu'ils peuvent, et conservent avec un soin jaloux toutes les institutions propres à y donner prise. J'ai déjà parlé du nombre incroyable de sociétés, *d'ordres*, comme on dit à Stockholm, qui fleurissent parmi eux : chaque société, chaque ordre fête son anniversaire. Quoi de plus charmant que celui de l'ordre de l'Amarante ? Sa fête a lieu le 6 janvier : la cour y assiste, c'est une réunion tout aristocratique. La fondation de l'ordre de l'Amarante remonte à la reine Christine. Il était d'usage alors de célébrer chaque année, le 6 janvier, à la cour, ce qu'on appelait la fête de l'hôtellerie, *Värdskap*. Or, le 6 janvier 1651 ou 1653, cette fête fut remplacée, sur un ordre de la reine, par un grand ballet que l'on appela fête des Dieux, *Gudarnas högtid*. Ce ballet représentait une descente

des dieux sur la terre, où ils étaient reçus par des bergers et des bergères. Christine figurait parmi ces dernières sous le nom d'Amarante. Son costume était magnifique ; des milliers de perles et de pierres précieuses y brillaient ; elle les distribua à la fin du ballet aux dames et aux cavaliers qui en avaient fait partie, en souvenir des joies de la soirée. L'ordre de l'Amarante ne fut fondé cependant d'une manière positive que l'été suivant, alors que l'ordre de la Jarretière ayant été offert à Charles-Gustave, la reine le refusa, disant avec hauteur : « Je ne veux pas qu'un maître étranger mette sa marque sur mes brebis. » L'ambassadeur d'Espagne, Pimentelli, fut le premier chevalier du nouvel ordre ; puis vinrent des favoris et des favorites ; l'ordre devait se composer de trente membres, dont quinze hommes et quinze femmes. Ses insignes consistaient en deux A en or et diamant, entrelacés et fixés sur une couronne de laurier vert émaillé, autour de laquelle régnait une bordure blanche également émaillée, avec cette légende : *Dolce nella memoria*. On portait les insignes au cou avec un ruban de soie couleur feu. La devise des membres de l'ordre de l'Amarante était : *Semper idem* ; ils prêtaient un serment par lequel, entre autres engagements, ceux qui étaient célibataires prenaient celui de ne jamais se marier.

La fondation de l'ordre de l'Amarante autorisa, dans le temps, plus d'une malicieuse conjecture à

l'endroit des rapports de Christine avec Pimentelli. On fit remarquer que ce dernier avait pour prénom Antonio, d'où l'on conclut que les deux A entrelacés désignaient Antonio et Amarante. On prétendit aussi que le nom d'Amarante n'avait été choisi par Christine que parce qu'il était celui de la ville où était né son favori.

Quoi qu'il en soit, l'ordre de l'Amarante perdit, avec l'abdication de sa fondatrice, le caractère symbolique qu'elle avait voulu lui imprimer. Pendant quelque temps, il se maintint comme une institution dévouée à la gloire du Très-Haut. Aujourd'hui, ce n'est plus qu'une société joyeuse, dont le but unique semble être de donner un superbe bal tous les ans. A ce titre, ne peut-on pas prédire encore à l'ordre de l'Amarante un long avenir?

Je terminerai cette description des anniversaires d'ordres, des fêtes publiques ou privées, de tous ces enchantements, en un mot, que présente à chaque pas la ville de Stockholm, par le tableau de la grande solennité nationale du peuple suédois ou plutôt de tous les peuples du Nord, la fête de Noël. Je ne connais rien de plus curieux et en même temps de plus instructif.

VII.

Antiquité de la fête de Noël chez les peuples du Nord. — Légendes païennes. — Universalité de la fête. — Sens du mot Jul. — Fête chrétienne. — Sa date. — Sa durée. — Coutumes observées dans sa célébration. — Arbre de Noël. — Son origine. — Cadeaux de Noël. — Singulière manière dont ils se distribuent. — Le bouc de Noël. — Le souper traditionnel. — Souvenirs odiniques. — Souvenirs catholiques. — Mystère de l'Étoile. — Sa représentation. — Drame d'Hérode. — La fête de Noël dans les campagnes. — La paille de Noël. — Usages curieux. — Superstitions bizarres. — Clôture de la fête.

Pour les Suédois, comme pour tous les peuples du Nord, la fête de Noël n'est que la continuation de cette antique fête païenne que leurs pères célébraient chaque année au solstice d'hiver. La fête s'est transformée, il est vrai, mais elle n'en hérite pas moins de tous les caractères qui constituaient sa grandeur exceptionnelle à l'époque de son origine.

C'est dans la nuit du 21 décembre que s'ouvrait la solennité du solstice d'hiver. Les Islandais appelaient cette nuit la *nuit suprême ;* les Anglo-Saxons, la *nuit-mère :* double idée qui se rencontre, en effet, dans cette nuit, puisque, en même temps qu'elle couvre la terre des plus longues ténèbres de l'année, elle fait surgir de son sein le soleil, qui reprend dès lors sa course ascendante à l'horizon.

Une ancienne légende raconte qu'après trente-cinq jours d'obscurité lugubre, pendant lesquels les habitants du Nord étaient restés blottis dans leurs cabanes en proie à la terreur et aux angoisses, ils envoyaient un messager sur la plus haute montagne du pays, pour voir de là s'il n'apparaissait pas quelque lueur, présage du prochain retour du soleil. A la nouvelle que l'astre approchait, une sorte de frémissement s'emparait de tous les êtres. Hommes, femmes, vieillards, enfants, accouraient pour le saluer; les morts eux-mêmes, secouant leur poussière, venaient au sommet de leurs tertres funèbres mêler leur joie à la joie universelle.

Ce récit de la légende ne s'écarte guère de l'histoire que par quelques poétiques ornements. Rien ne saurait exprimer la tristesse dont souffraient les habitants du Nord pendant ces interminables nuits où ils gisaient inactifs dans leurs demeures enfumées. Quelle joie donc quand le solstice d'hiver venait ressusciter le jour! Ils le célébraient avec délire. C'était un luxe de festins, de jeux, de libations, de sacrifices, dont on ne saurait se faire une idée. Depuis le 21 décembre jusqu'au 13 et même jusqu'au 20 janvier, tout travail grossier était suspendu. On se visitait, on se faisait des présents, on se traitait. Les skaldes allaient de maison en maison, chantant les exploits de l'année précédente,

exhortant les guerriers à illustrer l'année nouvelle. Ceux-ci aiguisaient leurs armes, polissaient leurs cuirasses et leurs boucliers et broyaient des couleurs pour en barioler leurs vaisseaux. En même temps s'échangeaient les promesses d'amour, et les jeunes filles signalaient à leurs prétendants l'action héroïque qui devait toucher leur cœur et mériter leur main. De leur côté, les hommes des campagnes apprêtaient leurs filets pour la pêche du printemps et nettoyaient leurs instruments de labour. Chacun, en un mot, oubliant les chagrins des jours ténébreux, se préparait à recueillir les trésors qu'allait faire surgir de toutes parts l'astre de lumière et de fécondité.

Un fait qui marque bien la haute antiquité ainsi que le caractère national de la fête du solstice d'hiver, telle que la racontent les *sagas* scandinaves, c'est sa diffusion, sous le même nom, chez tous les peuples de race septentrionale. Les Islandais, les Danois et les Suédois l'appellent *jul*, *jeul*, *jol;* les Angles et les Scots, *joule*, *jeole*, *yule*, *yu;* les Anglo-Saxons, *gehol*, *geol*, *gehuil;* les Finnois et les Esthoniens, *joulou*, *joulo;* les Celtes, *gwyl*, *gwell;* les Lapons, *joula*.

Quel est donc le sens du mot *jul?* Les érudits s'en sont vivement préoccupés; mais, comme il arrive d'ordinaire, leurs dissertations n'ont fait qu'embrouiller la question. Je ferai grâce de toute cette

science à mes lecteurs. Que leur importe que tel étymologiste ait fait dériver *jul* de *hjul* (roue); tel autre, d'*ól* (bière ou fête); tel autre, de *vigilia* (veille)?

Ce n'est qu'au xe siècle que la fête de Noël détrôna définitivement dans le Nord la fête du solstice d'hiver. Cela ne se fit pas sans violence. Hommes du glaive, les Scandinaves ne cédèrent qu'à des apôtres armés, à des prédications sanglantes. Hakon, roi de Norvége, attacha le premier son nom à cette transformation. Il laissa à la fête son antique nom de *jul*, mais il la plaça à sa date naturelle, en ordonnant qu'elle fût célébrée le 25 décembre, et non le 21, comme c'était l'usage pour la fête païenne. Du reste, la fête de Noël fut, dès son établissement dans le Nord, entourée des plus beaux priviléges. Elle eut, entre autres, celui de protéger les criminels contre les poursuites de la justice. Cette trêve, que l'on appelait *Julfred* (paix de *jul*), commençait à la nuit de Noël et se prolongeait de huit à treize jours, et plus encore, suivant les localités. La loi de Gottland, par exemple, fixe sa durée à quatorze jours, tandis que celles de Westrogothie, d'Ostrogothie et d'Helsingie l'étendent à vingt jours. Cependant le *jul* chrétien ne dépassa pas le terme du *jul* païen. Il finit comme lui le 13 janvier; et cette date coïncidant avec la fête de saint Knut ou Canut, on en prit occasion de ce proverbe,

qui est encore usité aujourd'hui : « Knut met Noël à la porte, *Knut körer Julen ut.* »

Bien que les missionnaires fissent tous leurs efforts pour débarrasser la fête chrétienne des traditions païennes qui l'encombraient, ils n'y réussirent qu'imparfaitement. Les deux institutions furent obligées de se tolérer l'une l'autre et de marcher en quelque sorte de front. Ainsi, tandis que les prêtres et les moines célèbrent Noël en chantant des psaumes et en disant des messes, nous voyons un roi enjoindre à tous ses sujets, riches ou pauvres, sous peine d'amende, d'employer au moins une tonne d'orge à brasser de la bière, et de chômer la fête jusqu'à ce que cette bière soit épuisée. Quel autre édit ce roi eût-il pu rendre, s'il se fût agi d'une fête en l'honneur de Thor ou d'Odin ?

Au reste, ce que la fête du solstice d'hiver laisse de son empreinte propre dans la fête de Noël ne fait que donner à celle-ci plus de solennité, et devient, comme je l'ai déjà observé, le principe de la haute suprématie dont elle jouit aujourd'hui dans le Nord. Ce qu'on y célèbre, en effet, ce n'est pas seulement la naissance du Christ, c'est encore la fin des longues ténèbres et le retour du soleil. Double but qui revêt la fête d'un caractère à la fois religieux et national, et qui explique naturellement ces débris de vieilles traditions qui s'y rencontrent encore.

La fête de Noël, telle qu'on la célèbre actuellement dans les pays du Nord, se produit tout d'abord, surtout le premier jour, comme une fête de famille. Aussi, bien que les offices de l'Église attirent ce jour-là une plus grande affluence que de coutume, le côté sérieux et capital de la solennité n'en reste pas moins réservé au sanctuaire domestique. Trois mois d'avance on s'y prépare. C'est l'époque du silence et du mystère, des travaux secrets, des visites furtives aux magasins et aux bazars, des confidences, des demi-mots. Chacun se tient sous les armes : c'est à qui déploiera le plus de splendeur, le plus d'imprévu.

Enfin le soir tant attendu, le soir de Noël est arrivé. Chaque famille se réunit chez son chef, dont la maison a été disposée tout exprès pour la circonstance.

La première chose qui frappe en entrant dans le salon de réception, c'est l'arbre de Noël, beau sapin nouvellement coupé, qui déploie au milieu de la pièce ses branches verdoyantes, chargées de lumières, de fleurs, de fruits et de friandises. Il faut voir avec quels cris de joie les enfants le saluent, comme ils gambadent autour de lui, comme ils le pillent à l'envi. C'est là certainement le moment le plus divertissant de la fête. Disons aussi que ces arbres de Noël sont bien propres à exciter l'admiration. Indépendamment des objets de con-

sommation suspendus à leurs rameaux, ils portent un luxe de rubans, de guipure, de dorure, etc., qui dépasse toute idée. On en voit dont l'ornementation revient à elle seule à plusieurs milliers de francs.

L'arbre de Noël est en usage chez tous les peuples germaniques et scandinaves, et chez quelques autres qui le leur ont emprunté. Ainsi, par exemple, on le rencontre en Russie, où les Allemands émigrés dans ce pays l'ont importé; car les Russes eux-mêmes ne participent en aucune façon à la prédilection des peuples du Nord pour la fête de Noël. Leur grande fête à eux, plus encore qu'aux autres peuples de la chrétienté, c'est la fête de Pâques. L'arbre de Noël est probablement un souvenir du frêne *Ygdrasill*, cet arbre du monde célébré par l'Edda, *dont la couronne était humectée par un nuage brillant, source de la rosée, et qui s'élevait, toujours vert, au-dessus de la fontaine d'Urda*[1].

Mais voici que peu à peu l'arbre de Noël s'enveloppe de ténèbres. Ses rubans sont fanés, ses fruits abattus; squelette inutile que tout le monde abandonne. D'ailleurs, d'autres soucis montent les têtes et font battre les cœurs. Écoutez! on frappe à la porte : ce sont les cadeaux[2]; ils tombent au milieu

1. Une des nornes ou parques de la mythologie scandinave.
2. Les cadeaux de Noël s'appellent *julkläpper* (de *jul* et *klappa* frapper), parce qu'il est d'usage de les annoncer en frappant à la porte du salon où sont réunies les personnes auxquelles ils sont destinés.

du salon, jetés par une main invisible. A vous celui-ci ! à vous celui-là ! Chaque paquet porte son adresse. Mais quel travail pour dégager l'objet donné des enveloppes étranges qui le recouvrent ! Car c'est ici le talent du donateur d'intriguer et d'impatienter le plus qu'il peut l'individu qu'il favorise : tantôt c'est une belle épingle dans une botte de paille ; tantôt un vase précieux dans un ballot monstre, un œuf de vermeil dans une poule en étoupes, un brillant dans une carotte ou dans une citrouille. Il m'est arrivé de recevoir tout un équipement de chasse dans un mannequin vêtu en chasseur.

Souvent les cadeaux sont accompagnés d'une piquante épigramme ; eux-mêmes expriment parfois une allusion satirique. Ainsi tel grand seigneur, connu pour le mauvais éclairage de ses soirées, vit arriver à son adresse, un jour de Noël, plusieurs douzaines de lampions ; tel autre, une meute de chiens en carton : l'avare qu'il était ne faisait-il pas chaque soir le tour de sa propriété, en aboyant lui-même de toutes ses forces pour économiser un boule dogue ? A une belle précieuse on envoyait une poupée ridiculement attifée ; à un causeur insipide, un oreiller ou un éteignoir ; à un fat, un faux-col d'acier. Quoi de plus vaste que le champ des cadeaux symboliques ? On y moissonne largement au temps de Noël. Le plus charmant de ce genre que j'aie vu faire, c'est à deux jeunes fiancés,

deux blanches colombes qui s'échappèrent de la boîte où elles étaient renfermées au moment où ils l'ouvrirent, et qui, après avoir voltigé un instant au-dessus de leurs têtes, allèrent se poser en roucoulant sur un des meubles du salon.

Tandis que chacun s'évertue à ouvrir ses paquets et à reconnaître ses cadeaux, ceux-ci riant de joie, ceux-là de dépit, voici que tout à coup se précipite dans le salon une sorte de quadrupède aux cornes recourbées, à la barbe hérissée, aux pieds crochus. Il fait le tour de la société, gambadant, trépignant, jouant des cornes, pourchassant les enfants, effrayant les femmes, mettant tout le monde en déroute. Puis, dépouillant brusquement la peau qui le couvre, il vient s'asseoir, simple mortel, au milieu du monde qui pousse des cris de joie, et l'applaudit. Que signifie cette apparition? c'est encore un reste des temps païens; c'est le bouc du *Jul Julbock* que les anciens Scandinaves sacrifiaient à leurs dieux dans la fête du solstice d'hiver. N'est-ce pas aussi à ces mêmes temps que les habitants du Nord ont pris l'usage de faire leurs cadeaux à Noël et non au premier de l'an, comme cela se pratique ailleurs? Il est certain, du moins, qu'après les grands festins du *Jul* païen, les chefs de famille comblaient leurs hôtes de présents comme pour les remercier ainsi du plaisir qu'ils leur avaient causé en venant s'asseoir à leur table.

Ce souvenir des festins du *Jul* nous conduit au souper de Noël. C'est là un des points les plus importants de la fête. Chacun s'y conforme avec autant de conscience que s'il s'agissait de l'acte religieux le plus sacré. Le souper de Noël se distingue des autres soupers de l'année par le caractère traditionnel des plats qui y figurent. On y voit d'abord le jambon de porc. Jadis c'était un porc entier que l'on apportait sur la table, le porc du dieu Frey [1], *Freys galten*. Tous les convives, l'un après l'autre, étendant la main sur sa tête ornée de bandelettes symboliques, s'engageaient par serment à quelque action d'éclat. Malheur à celui qui manquait à sa parole! Aujourd'hui, le jambon de Noël n'est plus qu'une occasion de multiplier les toasts et de s'adresser des félicitations. Après le jambon, vient le riz chaud arrosé de lait froid, plat national que chaque famille du Nord mange régulièrement le mercredi et le samedi de chaque semaine; puis le *vörtbröd*, sorte de pain fait avec de la farine de

1. Frey était le dieu des moissons et représentait la puissance fécondante. Il possédait un porc appelé *gullinborst* (soie d'or), lequel pouvait marcher à travers les airs et les eaux plus vite qu'aucun cheval, sans que l'obscurité de la nuit ou du brouillard pût lui cacher sa route, tellement sa toison était brillante. Un autre porc, *schrimner*, servait de nourriture aux guerriers du Walhalla, lorsqu'ils revenaient, affamés, de leurs expéditions meurtrières. Ils le mangeaient chaque jour jusqu'au dernier morceau, et chaque jour il renaissait plus frais et plus beau.

froment et de la bière non fermentée; enfin le *lutsfisk*. En dehors de ce pain et de ces trois plats, point de souper de Noël orthodoxe. Quant aux vins, peu importe le cru, pourvu qu'ils soient forts et généreux. Mais, ici, les vins de France ont le dessous, la digestion du *lutsfisk* appelant de rigueur les vins d'Espagne les plus alcoolisés. Qu'on se figure, en effet, une merluche dessalée, bouillie pendant trois jours dans une eau de cendre mêlée de chaux vive, et farcie ensuite avec du poivre, de la moutarde et du raifort : voilà le *lutsfisk*.

Jusqu'à présent, nous n'avons vu dans la célébration de la fête de Noël que des souvenirs des temps païens. Voici des souvenirs d'un autre genre. On sait qu'avant d'arborer le drapeau du luthéranisme le nord de l'Europe comptait parmi les pays les plus dévoués à l'Église romaine. Cette époque a laissé dans ses mœurs, dans ses institutions, des traces profondes. Il est même constaté que certaines provinces de Suède conservent encore aujourd'hui sous leur nouvelle enveloppe une séve de catholicisme d'une singulière vivacité. Quoi qu'il en soit, nous retrouvons dans la fête du Noël septentrional une foule d'usages dont l'origine remonte à l'ancien clergé. Sans parler des rites religieux proprement dits, n'est-il pas curieux de voir des pays si fidèles d'ailleurs aux traditions du paganisme char-

mer leur christianisme sévère par le spectacle des mystères les plus naïfs du moyen âge?

Il s'agit ici, en effet, d'un de ces mystères que l'on appelait jadis *fête de l'Étoile*, et qui se jouaient dans les églises après les matines ou après les vêpres de la solennité de Noël. Cette fête représentait, sous une forme dramatique, l'histoire des trois mages, ou simplement les faits relatifs à l'enfant de Bethléem. Elle eut d'abord pour acteurs des prêtres; puis le drame étant sorti du sanctuaire, le bas clergé s'en empara; aujourd'hui, il est aux mains des enfants du peuple.

C'est immédiatement après le souper de Noël que la représentation commence. Un grand coup de sonnette et des cris inaccoutumés annoncent l'arrivée de la troupe. Elle se compose de cinq personnages. Le premier, qu'on appelle *roi de l'Étoile*, porte, au bout d'un bâton qui lui sert d'axe, une étoile mobile en papier peint, au foyer de laquelle flambe une chandelle. Le second, vêtu d'une peau d'ours ou de loup retournée, coiffé d'un bonnet de papier noirci à l'encre et tenant à la main une bourse ou une escarcelle, remplit le rôle de Judas. Quant aux trois derniers, ils représentent les mages. Une longue robe blanche tombant jusqu'aux pieds, une écharpe rouge autour de la taille, une autre de diverses couleurs croisée sur la poitrine, une troisième roulée autour du

bras gauche, tel est leur costume. Celui qui représente le roi maure s'affuble en outre d'un masque noir et d'une perruque de laine frisée.

Introduits dans le salon, où les convives ont repris leur place, les cinq acteurs se mettent en ligne, saluent profondément, et commencent par chanter en chœur :

« Bonsoir, bonsoir, hommes et femmes, maître et maîtresse de la maison, et vous tous qui êtes ici ! Nous vous souhaitons un heureux Noël. Que Dieu vous garde de tout malheur ! »

Après ce début, qui peut être considéré comme l'ouverture du mystère, la troupe continue ainsi :

« Le fils de Dieu est né aujourd'hui à Bethléem ; il s'est fait chair par pure bonté pour nous. Il vient nous consoler et nous secourir ; il vient sauver le monde.

« O messagers des cieux, anges et troupes divines, annoncez la paix à la terre et louez Dieu avec vos langues angéliques, vos harpes et vos trompettes retentissantes. Oui, louez de tout cœur, louez le Seigneur-Dieu !

« Quand le chœur des anges fait éclater sa grande joie et chante Dieu dans les hauteurs du ciel, celui-là mériterait de n'avoir ni parole ni voix, qui ne serait point prêt à louer le Seigneur-Dieu !

« O Dieu d'amour, quand je pense à ta bonté, n'est-il pas juste que mon cœur se fende ? Dieu de

tout amour, qui as aimé le monde jusqu'à te livrer toi-même à la mort, jusqu'à souffrir mille tourments pour sanctifier notre tombe !

« O joie du cœur! Maintenant, chassons toute tristesse. Allons avec les bergers et suivons l'étoile, qui est la pure lumière de la parole de Dieu, qui nous guide à travers les sentiers de la justice jusqu'à la sainte demeure.

« Voici les sages et les païens qui viennent de l'Orient à Bethléem et qui offrent à l'enfant, le cœur vivement ému, de l'or, de la myrrhe et de l'encens.

« Sois le bienvenu, mon Dieu, mon frère, l'ami de mon âme; toi qui descends du ciel sur la terre, sois le bienvenu! Quoique tes faibles membres soient couchés sur la paille d'une crèche, chacun de ceux qui te voient veut réjouir ton amour. »

Ce chœur général se prolonge tant qu'il plaît aux acteurs ou aux spectateurs. Le thème en est des plus élastiques; il embrasse non-seulement la naissance du Christ, mais sa vie tout entière, sa passion, sa mort, sa résurrection. Enfin Judas est annoncé :

« Nous avons aussi un Judas, un Judas laid à faire peur. Sans doute qu'il vient du bois, avec sa tête coiffée en bête fauve, son cœur enclin à l'ivrognerie. »

Judas répond :

« Oui, je viens du bois; je suis sorti pour chan-

ter et pour jouer. J'ai chanté jusqu'à ce que mon gosier s'enrouât. Que ceux qui ne peuvent être aussi divertissants que moi fassent tomber leur monnaie dans ma bourse ! »

Et Judas, faisant le tour de la société, tend sa bourse ouverte, où chacun jette une pièce de cuivre. Puis il demande de la bière et de l'eau-de-vie; après quoi toute la troupe salue et chante :

« Merci, merci pour vos dons généreux ! Que Dieu les garde dans sa pensée, et vous accorde un heureux Noël ! Bonne nuit ! bonne nuit ! »

Ainsi finit la représentation.

Chaque soir de la fête de Noël, les mêmes scènes ou d'autres analogues se renouvellent. Rien de plus curieux, surtout, que le drame d'Hérode réservé pour l'Épiphanie. Ce jour-là, la troupe des acteurs est doublée. C'est Hérode, couronne en tête, sceptre à la main, manteau de pourpre sur les épaules ; c'est sa cour en brillants oripeaux ; ce sont les mages avec leur étoile. Hérode, assis sur une chaise qui lui sert de trône, donne audience aux rois étrangers qui lui annoncent la naissance du Christ. Cette nouvelle le met en fureur ; il commande à sa garde de massacrer les mages. Ceux-ci dégainent ; le combat s'engage ; le désordre est au comble. Enfin les mages triomphent, Hérode et les siens prennent la fuite.

Plus encore que dans les villes, la fête de Noël

offre dans les campagnes du Nord une riche abondance de vieux souvenirs et une foule de particularités dont les analogues ne se retrouvent nulle part. Ce que les Scandinaves, habitants des cités, fêtaient surtout dans la nuit du 21 décembre, c'était la fin des longues ténèbres, le réveil de la guerre, le retour à ces exploits retentissants et à ces expéditions aventureuses qui constituaient presque toute la vie des fils d'Odin. Les paysans, au contraire, voyaient principalement dans cette nuit l'avant-coureur de l'astre désiré qui devait féconder leurs semences et illuminer leurs moissons. Aussi les antiques traditions ont-elles résisté plus longtemps dans les campagnes que dans les villes à l'action du christianisme et de la civilisation ; car, si celles-ci ont cessé d'être un foyer de guerriers et de pirates, celles-là n'en sont pas moins toujours la patrie normale des fermiers et des agriculteurs.

Entrez la veille de Noël dans l'habitation d'un paysan du Nord : un ordre parfait, une admirable propreté s'y manifestent ; les ustensiles de ménage ont été frottés, les tables et les bancs de bois lavés, les fenêtres repeintes, le poêle de briques blanchi : c'est toute une restauration. Mais pourquoi cette paille fraîche qui jonche le plancher et qui donne à la chambre de famille l'aspect d'une grange après la moisson ? On raconte que saint Olof, roi de Norvége, étant allé visiter sa mère Asta, celle-ci

donna ordre à ses domestiques de joncher de paille toutes les salles de sa maison, voulant ainsi faire honneur à son fils. Les temples des Scandinaves païens se jonchaient également de paille à l'époque du *jul*, afin que ceux qui arrivaient pour célébrer la fête pussent s'y reposer. Est-ce là l'origine de la paille de Noël, *julhalm*, que les paysans du Nord ont conservée jusqu'aujourd'hui? Peut-être voudra-t-on y voir une allusion à la paille de la crèche? En tout cas, c'est là, parmi les habitants des campagnes, un des préparatifs obligés de la grande fête : nul n'oserait y manquer. Une croyance superstitieuse, qui règne encore aujourd'hui parmi le peuple, c'est que, si l'on donne de la paille de Noël à manger aux animaux la première fois qu'on les mène au pâturage, ils seront exempts de maladie pendant toute l'année; de même, si l'on jonche les champs de cette paille avant de les ensemencer, si l'on en couronne les arbres fruitiers, la récolte qu'ils donneront sera superbe.

En même temps que les préparatifs du *jul* s'achèvent dans les maisons, l'église orne son autel de lumières et appelle les paysans au prêche de sa cloche la plus sonore. L'église de campagne, dans les pays du Nord, est presque toujours située à quelque distance des villages; elle couronne un sommet élevé, d'où son clocher apparaît au loin. Autour de ses murs règne un vaste hangar où les

paysans trouvent des bancs pour se reposer et des râteliers pour attacher leurs chevaux. On imaginerait difficilement avec quel entrain, quel fracas, ces paysans se rendent au prêche de Noël. Pas une âme ne reste dans les maisons. Qui donc pourrait songer à voler? Heureux voyage! car, ordinairement, la neige est lisse, l'air pur, la glace des lacs ferme, la lune claire, le ciel, du moins, splendidement étoilé. Qu'importe, d'ailleurs, que le vent souffle, que la tempête menace? une sorte de confiance superstitieuse entraîne ces braves chrétiens. Ils vont fêter le *Jul!* Qu'ont-ils à redouter? Si, enfin, quelque malheur arrive, si quelqu'un périt étouffé sous la neige, eh bien! on le met dans la *chambre froide*, et tout est dit.

Le prêche terminé, chacun revient chez soi à la hâte. Ce moment donne lieu, en Finlande, à une scène des plus divertissantes. Une vieille croyance du pays promet la meilleure récolte de l'année à celui qui rentrera le premier dans sa maison, après l'office de Noël. C'est alors toute une conspiration contre les équipages. Les jeunes garçons, sortant furtivement de l'église pendant le prêche, détèlent les chevaux, lient les traîneaux les uns avec les autres, changent les colliers, embrouillent les harnais, etc. On conçoit le désordre qui s'ensuit; les cris de colère, les coups; souvent la place de l'église se change en champ de bataille. Enfin,

les traîneaux sont retrouvés, chacun rajuste son attelage et part au galop; le combat finit par une course au clocher.

De retour au logis, on se met à table. Dans certains villages du Languedoc, on dit du jour de Noël : *C'est le jour où l'on mange tant!* Les peuples du Nord ajoutent : *C'est le jour où il faut boire!* Jamais proverbe n'a été mieux rempli. L'eau-de-vie de grains, la bière, l'hydromel, le vin même dans les localités les plus rapprochées des villes, coulent à flots. On boit jusqu'à l'ivresse.

Quant aux mets qui figurent sur la table, indépendamment du lutsfisk et du riz au lait des villes, ce sont des jambons d'ours, du lard, du renne fumé, du poisson sec, quelquefois même de superbes quartiers d'élan. On y voit aussi le *lingon*, sorte de baie rouge légèrement acide, et l'*äkerbår*, petit ananas de Laponie, qui peut rivaliser, par la délicatesse de son parfum, avec les plus fins ananas du Midi. Mais la pièce d'honneur du festin, c'est le pain ou gâteau de Noël. Ce gâteau, que les Scandinaves appellent *julkuse*, *julkage* (miche du *Jul*), et les Finlandais, *joulu leipâ* ou *touko leipâ* (miche du *Jul*, ou miche de la semence), ce gâteau représente différentes figures, suivant le caprice où l'inspiration des maîtresses de maison. En Suède et en Norvége, on lui donne de préférence la forme d'un animal, surtout d'un porc,

en souvenir du porc mythologique du dieu Frey. En Finlande, on le pétrit à l'image de quelque instrument aratoire. Là aussi, du reste, le gâteau de Noël se rattache aux traditions païennes. Il rappelle le grand pain que les anciens Finnois plaçaient au milieu des tas de grain, le jour de la fête d'*Ukko*, dieu du tonnerre et des saisons, pour y être conservé jusqu'à l'époque des semailles. Tel est également le sort du gâteau de Noël. Après avoir figuré sur la table pendant toute la durée de la fête, c'est-à-dire depuis le 25 décembre jusqu'au 13 janvier, il est suspendu au plafond de la chambre de famille, d'où on ne le détachera pour le manger que le jour où la charrue ouvrira son premier sillon. En attendant, les convives du *Jul* se donnent libre carrière sur une foule de couronnes et de brioches, où la belle qualité de la pâte est encore rehaussée par des épices et par des incrustations de fruits sauvages du goût le plus savoureux.

Les paysans suédois attribuent une grande vertu au gâteau de Noël : ils le mêlent au grain qu'ils sèment afin d'en augmenter la fécondité; ils le font manger à leurs domestiques, ce qui centuple leurs forces et les préserve des maladies; ils en conservent quelquefois des morceaux d'un Noël à l'autre, afin d'avoir toujours sous la main un spécifique infaillible contre tous les maux du corps.

La fête de Noël n'est pas seulement à leurs yeux la fête de l'humanité, ils veulent encore que les animaux y prennent part. Ce jour-là ils donnent la liberté aux chiens de garde, ils servent à leurs bestiaux, à leurs chevaux surtout, un fourrage d'élite. Les anciens Scandinaves, comme on sait, regardaient le cheval comme un animal sacré; ils le sacrifiaient à Odin. Les oiseaux du ciel ne sont pas oubliés non plus; on répand, à leur intention, de l'orge et du froment dans les granges et sur les toits.

Tandis que le festin suit son cours, que les verres s'entre-choquent, que les paroles et les cris joyeux retentissent, l'étoile des mages apparaît tout à coup, escortée de ces mêmes acteurs populaires que nous avons vus précédemment dans les villes. Aussitôt, tous les convives de se lever pour leur offrir à boire; puis, le silence s'étant établi, la représentation commence. Les fragments du mystère que nous avons cités plus haut ne sauraient donner une idée du spectacle qui se produit alors devant ces paysans. Ici, l'histoire n'est plus qu'une ombre. L'imagination des artistes de village tire de son propre fonds des effets bien autrement sûrs que ceux qu'ils pourraient emprunter à ses récits. Ils saisissent leur auditoire par ce qu'il a de plus immédiat, de plus intime. Ils lui parlent sa langue, ses mœurs, ses idées; ils ne craindront même pas de mêler à leur

drame les faits de la veille, la nouvelle du jour. Nous trouvons, dans un de ces mystères de campagne, Gustave Wasa, Gustave Adolphe et Charles XII chantant en chœur avec les bergers, au pied de la crèche de Bethléem.

Après la représentation, les toasts recommencent. Ils sont accompagnés de compliments en vers ou en prose que la prolixité des orateurs traduit souvent en véritables discours. Il faut boire sec et serré; un mauvais buveur n'a droit qu'au mépris. Certains toasts emportent coup sur coup jusqu'à trois verres, et quels verres! En tout cas, il n'est jamais permis de laisser trace du liquide dans celui que l'on est prié de vider.

Tout le reste de la fête est sur ce ton : manger, boire, chanter. Ajoutez des jeux de circonstance, des danses traditionnelles, et les usages de ces temps anciens que les peuples du Nord rappellent toujours si volontiers.

Un des jeux auxquels Noël donne occasion parmi les paysannes de Finlande, est une sorte de danse mêlée de chant et d'action qui s'exécute ainsi :

Les jeunes filles se réunissent au nombre de douze ou de vingt dans la chambre de famille, sur le plancher couvert de paille. Là, après diverses invocations, elles tirent au sort celle d'entre elles qui sera leur reine, puis dansent en rond autour d'elle en se tenant par la main. Pendant la danse,

chaque jeune fille chante à son tour, sur un ton mélancolique, la strophe suivante :

« O mon roi, mon beau roi, pourquoi donc n'es-tu pas venu lorsque le messager t'a prié de venir; lorsqu'il t'a porté cinq grandes cruches de vin, cent cruches d'huile, plus de mille mesures de froment? Tu viens, maintenant, lorsque la disette règne, lorsque les jours sont vides, que les fleuves d'huile sont à sec, que les fleurs des bois ne donnent plus de miel. Et voilà que tu nous enlèves toutes nos parures, le bandeau qui nous ceint le front, le mouchoir qui nous couvre le cou! »

En même temps les chanteuses se dépouillent de tous ces objets et les offrent à la reine, qui reprend d'une voix impérieuse et animée :

« Donne-moi tes perles d'argent, ô jeune fille, tes perles et ta couronne; donne-moi la boucle qui orne ta poitrine, le collier d'or qui brille à ton cou. »

Mais à peine les dons sont-ils reçus, que les jeunes filles les réclament :

« O notre roi, notre beau roi, rends-nous notre or et notre argent! Ce n'est point une mère qui nous les a donnés, ni un père qui nous en a fait présent, ni un fiancé qui nous les a prêtés. Ce sont nos mains qui les ont travaillés, ce sont nos quenouilles qui les ont filés! »

Alors la danse est suspendue. La reine rend à

chaque jeune fille les objets qui lui appartiennent. Malheur à elle si elle se trompe ! Chaque erreur est expiée par un gage ; et ce gage, elle doit le racheter par toutes les bizarreries que le caprice inspire à ses compagnes. C'est là le moment curieux du jeu.

Si les jeunes filles se divertissent si fort, les jeunes garçons ne sont pas en reste. Ce qui les charme de préférence, ce sont les tours de force et d'adresse. Quant aux vieillards, ils ont aussi leurs exercices particuliers. Ils s'amusent à lancer une botte de paille entre les solives du plafond de la chambre commune, en nommant chaque fois le champ qu'ils ont ensemencé à l'automne. Plus la botte de paille reste longtemps suspendue, plus la terre de ce champ sera féconde.

J'ai dit plus haut que la fête de Noël, dans les villes du Nord, était essentiellement, du moins pour le premier jour, une fête de famille. Il en est de même dans les campagnes. Chacun y passe le 25 décembre au milieu des siens. Mais, dès le lendemain, toutes les maisons sont ouvertes et les hôtes étrangers affluent. On chante alors l'histoire d'Hérode et le martyre de saint Étienne, et l'on recommence à manger et à boire. Il est aussi d'usage, à dater de ce jour, de promener les chevaux de village en village et d'y organiser de grandes courses. Dans les régions voisines de la Laponie, les chevaux sont remplacés par des ren-

nes. Cet usage rappelle les courses aventureuses du cheval d'*Hiisi* (le diable des Finnois) à travers la terre, la mer et les airs, de même que les expéditions des héros mythologiques sur ces étalons merveilleux, dont ils activaient l'élan avec un *fouet orné de perles*. Le jour de saint Étienne, les jeunes gens de Finlande parcourent aussi les villages, s'arrêtant devant chaque maison et demandant à grands cris s'il y a quelqu'un parmi les habitants qui s'appelle Étienne : *Onko Tapani Kotona?* Il est entendu que tout *Étienne* doit, ce jour-là, faire honneur à la fête et traiter magnifiquement ses convives. L'Épiphanie vient ensuite, qui ramène l'étoile de Noël et le mystère d'Hérode et des mages. Mais, enfin, voici le 13 janvier; saint Knut, suivant le proverbe, met Noël à la porte. La fête est terminée. Ce n'est plus que dans quelques rares familles qu'on la prolonge jusqu'au 20 janvier.

VIII.

État industriel et commercial de la Suède. — Comment elle s'est relevée de ses anciens désastres. — Ses fabriques et leur produit. — Ses importations et ses exportations. — Mouvement des navires. — Exposition. — Chemins de fer. — Question de navigation. — Suède et Norvége.

J'aimerais, si je n'étais si impérieusement limité par l'espace, j'aimerais à retracer tout ce qu'a fait

la Suède pour développer son mouvement industriel et commercial : ses efforts, ses sacrifices, sa persévérance, ses échecs, ses triomphes. Plongée, à l'époque où elle remit ses destinées aux mains de Bernadotte, dans une misère affreuse; ses ateliers fermés, ses fabriques désertes, ses champs souillés d'ivraie; désorganisée, en un mot, dans tous les éléments de sa fortune nationale, elle s'est relevée victorieusement sous l'impulsion active et intelligente de ce monarque réparateur; en sorte qu'elle présente aujourd'hui le spectacle d'une prospérité relative digne de toute admiration.

Aujourd'hui, la Suède a 2500 fabriques ou manufactures, occupant 20 000 ouvriers et produisant une valeur annuelle d'environ 50 millions. Parmi ces fabriques, je citerai surtout celles de draps, établies à Stockholm, à Norrköping et dans quelques autres localités du royaume : elles sont au nombre de 120, avec 200 ouvriers et un produit de près de 10 millions. Quant aux mines de fer, si connues, elles donnent par an, combinées avec les mines d'autres métaux, plus de 20 millions. La Suède a importé en 1852 pour une valeur de 58 millions, elle a exporté pour 55 millions; 7304 navires, jaugeant 343 693 lasts, sont entrés la même année dans ses ports; 6749 navires, jaugeant 342 643 lasts, en sont sortis. La Suède a des expositions particulières, la Suède envoie à l'Exposi-

tion universelle; la Suède, enfin, a des chemins de fer.

Je suis forcé de m'en tenir, sur les questions d'industrie et de commerce, à ces indications sommaires. Mais il en est une sur laquelle je dois être plus explicite; c'est la question de navigation. Celle-là ne se concentre plus en Suède seulement; elle intéresse toute l'Europe, elle intéresse en particulier la France. Pour être plus complet, j'embrasserai dans le même cadre la Suède et la Norvége.

La monarchie suédoise, telle que l'ont constituée les traités de 1814, possède, sur la mer du Nord et sur la Baltique, une étendue de côtes qui, jointe au Danemark, formerait la plus nombreuse pépinière de navigateurs, si la fécondité de la race humaine, dans ces contrées, répondait à la surface du sol qu'elle occupe.

Pour la Suède et la Norvége seules, on doit compter au moins 3000 kilomètres carrés de littoral sur les deux mers. Mais tandis qu'en France et en Allemagne la densité relative de la population varie de cinquante-trois à soixante-cinq habitants par kilomètre, elle est en Suède de sept habitants, et en Norvége de quatre seulement.

A cette infériorité numérique, ces peuples ont toujours suppléé par l'audace. L'âpreté même du climat et la nature particulière de leur sol sont

pour eux des principes de force et de hardiesse. Leurs fleuves coulent sur un sable magnétique, formé des détritus de roches de fer oxydulé ; l'eau qu'ils boivent régénère le sang et lui donne une activité qui a dû influer beaucoup sur le caractère de l'homme dans les temps primitifs. Leurs entreprises maritimes sont célèbres. Aussi loin qu'on remonte dans l'histoire du nord de l'Europe, on les trouve en possession des mers brumeuses qui les environnent et qu'ils franchissent sur de frêles esquifs.

Le commerce et la navigation, pour eux, c'est la piraterie : ils naissent pirates comme on naît Bedouin en Afrique ou Klephte dans les montagnes de l'Épire. Tantôt, sous les noms divers de Saxons, Normands, Scandinaves, ils vont insulter les côtes de la Gaule, de l'Espagne, de l'Angleterre, et poussent jusque dans la Méditerranée leurs courses aventureuses. Tantôt, hardis pêcheurs, ils s'élancent vers le pôle, pour descendre ensuite des côtes de l'Islande et du Groënland jusque vers les parages où fleurissent aujourd'hui les villes populeuses de l'Amérique septentrionale. Il est avéré maintenant qu'ils découvrirent l'Amérique cinq ou six siècles avant Christophe Colomb. Leurs barques avaient déjà touché les rivages du Labrador et de la Nouvelle-Écosse vers le milieu du IXe siècle.

Un peu plus tard, ils abordèrent à l'île de Terre-Neuve et pénétrèrent jusque dans le golfe de Boston. On croit que leurs récits et leurs descriptions fournirent à Colomb l'idée de rechercher, en se dirigeant par l'Atlantique vers l'ouest, le même continent qu'ils avaient rencontré en s'avançant vers le nord. Du moins est-il certain que, dans un voyage qu'il fit en Islande, quelques années avant ses démarches auprès des cours de Lisbonne et de Madrid, et dont les particularités sont restées secrètes, il put recueillir de la bouche des navigateurs du Nord de précieux renseignements.

Ce fut pour se défendre contre les incursions et l'audace toujours croissante des aventuriers scandinaves, que les grandes villes maritimes du nord de l'Allemagne jetèrent, à la fin du XII[e] siècle, les premières bases de la ligue hanséatique. Les proportions rapides que prit cette vaste association, le développement non moins redoutable des marines de Gênes et de Venise, et par-dessus tout les bienfaits du christianisme, ne tardèrent pas à arracher les riverains de la Baltique aux habitudes de la piraterie. Mais il ne faut pas croire que de cette époque seulement datent chez eux les entreprises et les notions d'un commerce régulier.

Si le trafic n'était pas toujours sûr avec ces nations demi-sauvages, plusieurs de leurs princes cependant paraissent avoir compris de bonne

heure les avantages de relations pacifiques avec les négociants étrangers. C'est ainsi qu'à la fin du IXe siècle Erik, fils de Harald aux beaux cheveux, roi de Norvége, avait reçu le surnom de *Marchand*, parce qu'il entretenait des navires exclusivement destinés à aller chercher au dehors des marchandises qui s'échangeaient contre les produits naturels du pays. D'autres Norvégiens trafiquaient avec les îles Feroë, où la laine des troupeaux formait, dès les temps les plus anciens, un article d'exportation. D'autres, enfin, trouvaient dans les fourrures de Bjarmie, grand pays situé sur les bords de la Dwina septentrionale et de la Petchora, un élément de transactions lucratives.

Ces deux articles tiennent encore aujourd'hui un rang distingué dans le commerce des contrées boréales. Mais la Suède et la Norvége ont des moyens de fret et de navigation bien autrement puissants dans le transport de leurs magnifiques bois de construction, de leurs métaux, de leurs goudrons, et des huiles abondantes qu'elles tirent de la pêche des phoques et de la morue. Les durs travaux que nécessitent ces diverses branches d'exploitation, et les nombreux bâtiments dont elles requièrent l'emploi, forment un élément de navigation solide et durable, que les pavillons scandinaves actuels ne partagent avec aucune autre nation européenne.

Pour développer son cabotage au XVIe siècle,

l'Angleterre fut obligée d'ordonner que les houilles de Newcastle et de Sunderland, destinées au marché de Londres, seraient exclusivement transportées par mer. Cette loi despotique devint la base de sa puissance navale. Les Scandinaves n'ont pas eu besoin de recourir à de pareilles mesures. Séparées par une chaîne de hautes montagnes qui partage la Péninsule dans presque toute sa longueur, du nord au sud, les deux parties principales de la monarchie suédoise ont vu naturellement leurs relations commerciales, avant comme depuis la réunion, s'établir par le cabotage. Les communications à travers les Alpes norvégiennes, sans être absolument impossibles, seraient trop difficiles et trop coûteuses pour devenir le lien d'un commerce régulier.

D'un autre côté, les îles nombreuses qui forment le littoral de la Norvége, les lacs et les cours d'eau considérables qui sillonnent la Suède, sont une double école de hardis matelots, toujours disposés à échanger les monotones fatigues de leur navigation côtière ou intérieure contre les entreprises plus hasardeuses du voyage au long cours.

On peut aujourd'hui se rendre un compte exact de cette partie du mouvement maritime en Suède et en Norvége. Soumis au même sceptre, mais dotés chacun d'une constitution et d'une administration distinctes, les deux pays constatent séparé-

ment leurs rapports commerciaux, leurs progrès économiques. Leur statistique à cet égard laisse peu à désirer, et le soin qu'ils y consacrent n'est peut-être pas le trait le moins caractéristique de la transformation des mœurs dans ces contrées si longtemps amoureuses des sanglants trophées de la guerre. Le Wiking s'est fait calculateur. Bercé sur des vergues élevées, le matelot scandinave mêle encore les vieux chants du Skalde au bruit de la houle et de la tempête ; mais le prudent armateur qui le dirige a mûrement supputé les frais du voyage, tandis qu'un soigneux administrateur, descendant peut-être des Magnus ou des Sture, relève, au départ et au retour du navire, son nom, sa jauge, la nature de sa cargaison, sa destination ou sa provenance.

Sans remonter très-haut dans les publications suédo-norvégiennes, j'établirai le mouvement constamment progressif de la navigation, tant à l'intérieur et sur les côtes qu'avec l'étranger.

En Norvége, les navires au-dessous de 20 lasts sont exclusivement employés au commerce des côtes et de l'intérieur. Leur nombre total, en 1806, ne dépassait pas 573 bâtiments, jaugeant 4854 lasts, environ 12 000 tonneaux. En 1825, il était déjà de 998 navires d'un tonnage de 7814 lasts, ou 19 000 tonneaux. En 1845, on comptait 1356 bâtiments jaugeant 13 464 lasts, soit en nombre rond,

33 000 tonneaux. Aujourd'hui, les relevés constatent un chiffre total de 2000 navires, dont la jauge dépasse 20 000 lasts, c'est-à-dire près de 50 000 tonneaux. Ainsi, en moins d'un demi-siècle, le tonnage a plus que décuplé ; quant au nombre des navires, il a seulement triplé, parce que l'accroissement a surtout porté sur les bâtiments de 8 à 20 lasts, ceux d'une capacité inférieure ayant augmenté dans une proportion beaucoup moindre.

L'ensemble de la flotte marchande, vers les mêmes époques, présente les particularités suivantes. Je parle toujours de la Norvége séparément.

En 1806, ce royaume possédait 1650 navires de commerce, portant 74 824 lasts, ou 180 000 tonneaux.

L'année 1825 constate un nombre de navires un peu plus grand avec un tonnage moins élevé : 1761 navires, jaugeant 54 213 lasts, ou 135 000 tonneaux. Mais à partir de 1828, le tonnage se relève rapidement, et en 1845, les chiffres arrivent à 4 730 navires d'une contenance de 124 877 lasts, c'est-à-dire 310 000 tonneaux.

Ainsi, en somme, la force navale a doublé depuis la première époque. Elle porte aujourd'hui 21 000 marins de tout ordre.

Si l'on examine le mouvement de cette flotte durant une période de dix années (par exemple de

1836 à 1845), on est frappé du progrès extraordinaire qu'elle a fait. Ainsi, tandis qu'en 1836 le chiffre des départs sous pavillon national était de 3588, il s'est élevé, en 1845, à 4608 ; de son côté, le chiffre du tonnage est passé de 310 000 tonneaux à 560 000.

Une différence immense, mais d'ailleurs peu sensible, se remarque dans les chiffres de la navigation étrangère. Le nombre des navires arrivés, qui, en 1836, était de 2886, est, en 1845, de 3046; et le tonnage passe de 198 000 à 206 000 tonneaux; ce qui donne une augmentation de 5 à 6 pour 100 sur le nombre des navires, et de 4 pour 100 seulement sur le tonnage.

En résumé, le pavillon norvégien, dans l'intercourse ou navigation de concurrence, l'emporte dans une proportion énorme sur l'ensemble des pavillons étrangers, et, tandis que le premier prend chaque année un accroissement considérable, les autres restent à peu près stationnaires.

Nous allons voir des faits analogues se développer en Suède, mais sur une échelle différente.

En 1795[1], les villes de première classe, parmi lesquelles figurent surtout Stockholm, Gothembourg et Gefle, possédaient 721 navires, jaugeant

1. A cette époque la Suède possédait encore la Finlande, mais il ne s'agit ici que du royaume de Suède proprement dit.

46 005 lasts, soit en nombre rond 114 000 tonneaux. Elles comptaient 796 armateurs et 5475 matelots.

Les mêmes villes, en 1830, avaient 909 navires, jaugeant 51 928 lasts, soit 127 000 tonneaux, et comptaient 866 armateurs avec 6713 matelots.

En 1845, elles avaient 932 navires portant 63 658 lasts, ou 157 000 tonneaux. Le nombre des armateurs était de 1144 et le nombre des matelots de 7405.

Aujourd'hui, elles possèdent 1050 navires, jaugeant 74 358 lasts, soit environ 200 000 tonneaux, et comptent 1336 armateurs avec 8359 matelots.

Quant aux villes de deuxième et de troisième classes, et aux campagnes, elles avaient, en 1830, 1841 bâtiments, jaugeant 72 074 lasts, ou 160 000 tonneaux ; en 1845, elles possédaient 2093 bâtiments d'une contenance de 88 406 lasts, soit 210 000 tonneaux. Aujourd'hui, elles ont 2646 bâtiments, jaugeant 118 291 lasts, ou 300 000 tonneaux.

Il est bon d'arrêter un moment sa pensée sur ces chiffres, en les rapprochant des chiffres correspondants établis pour la Norvége. Leur comparaison fait vivement ressortir la différence des habitudes et de l'état social dans les deux pays. Ainsi, en Norvége, où la pêche et la navigation sont l'occupation principale et pour ainsi dire native des ha-

bitants, la population fournit 1 marin sur 55 individus de tout sexe et de tout âge; tandis que la population suédoise, plus avancée dans l'industrie, plus adonnée aux travaux sédentaires de l'agriculture et des ateliers, fournit seulement 1 marin sur 138 personnes.

Or, il faut déduire de ces nombres la moitié au moins pour les femmes, et un quart environ pour les vieillards et les enfants, qui ne peuvent plus ou ne peuvent pas encore prendre part aux rudes fatigues de la marine. On voit donc, en définitive, que la Norvége livre à la navigation 1 habitant mâle valide sur 14, et la Suède 1 sur 68. Les besoins et les penchants tout maritimes des Wikingar se retrouvent encore à un haut degré dans la population norvégienne; ils s'effacent graduellement dans la population suédoise, sous la pression toujours croissante des arts et des nécessités de la civilisation moderne.

Sur les 3781 bâtiments de toutes grandeurs qui composaient, en 1850, le total de la flotte marchande, 1665 des plus petits ont été employés à la navigation intérieure et côtière. Ce cabotage se répartit ainsi :

			Lasts.		Tonneaux.
Navires des campagnes..	1,158	jaug.	22,264	ou	54,000
— des villes de 1re cl.	269		6,556		15,000
— des autres villes.	238		6,064		14,000
Ensemble.	1,665	jaug.	34,884	ou	83,000

Je viens d'établir les principales données du matériel et du personnel naval dans les deux parties de la monarchie suédoise; j'ai montré leur mouvement annuel, tant à l'intérieur qu'au dehors. Il est facile maintenant d'apprécier dans son ensemble la force maritime de ce pays, son activité, ses tendances et ses progrès. Aucun travail de ce genre n'ayant encore été, à ce que je crois, publié en France, je vais en donner l'aperçu, en restreignant les rapprochements aux époques principales, afin de ne pas trop multiplier les chiffres.

Après les longues guerres enfantées par notre révolution de 1789, surtout après la lutte suprême de 1814 et 1815, la Suède avait à refaire tous les éléments de sa navigation marchande; elle avait aussi à s'assimiler et à utiliser les nouveaux principes de force maritime qu'elle recevait de l'adjonction de la Norvége substituée à la Finlande, par suite des arrangements territoriaux convenus entre les grandes puissances de l'Europe.

Dans les premières années, ce travail de réparation avance naturellement avec lenteur : ce n'est en quelque sorte qu'une préparation. L'activité nationale s'essaye et cherche sa route; mais elle l'a trouvée dès 1825, et, à partir de cette époque, le progrès est manifeste.

Déjà, en 1830, la flotte suédo-norvégienne présentait un ensemble de 4510 navires de toutes

grandeurs, jaugeant 178 213 lasts, soit environ 422 000 tonneaux, et montés de 29 695 marins.

Dans l'intervalle de 1830 à 1850, le nombre des navires a presque doublé, le tonnage s'est accru de 83 pour 100, et le personnel naval de 35 pour 100. La flotte suédo-norvégienne possède 8511 navires, jaugeant 311 412 lasts ou 772 000 tonneaux, et 39 000 marins. Une partie de cette flotte est employée au cabotage : ce sont des navires de faible contenance. Ils sont au nombre de 3021, et jaugent 48 348 lasts ou 116 000 tonneaux, ce qui donne une moyenne de 39 tonneaux par bâtiment. Le reste est employé à la navigation au long cours, dans laquelle figurent les voyages de Norvége en Suède, et réciproquement.

Le mouvement maritime entre la Suède et les pays étrangers est considérable ; mais l'activité du pavillon national laisse, en général, fort peu de place aux autres pavillons dans l'intercourse.

Ce résultat, il est vrai, est dû principalement à la marine norvégienne, qui l'emporte, pour le bon marché, sur presque toutes les marines européennes. Les Norvégiens se sont faits les rouliers de la Baltique et de la mer du Nord. C'est à eux que la Suède doit surtout les progrès rapides de sa navigation. Mais qu'importe à la monarchie suédoise? L'intimité des deux parties du royaume se resserre chaque jour davantage ; le temps accomplit en si-

lence l'œuvre de la politique. Il n'est personne aujourd'hui, en Norvége, qui ne comprenne que le sort du pays est intimement lié à celui de la Suède; il en est de même en Suède par rapport à la Norvége. Peu à peu les deux contrées s'accoutument à n'en faire qu'une, et dans l'esprit des deux peuples, comme dans la réalité, les progrès obtenus par l'un ou par l'autre sont au profit de la communauté.

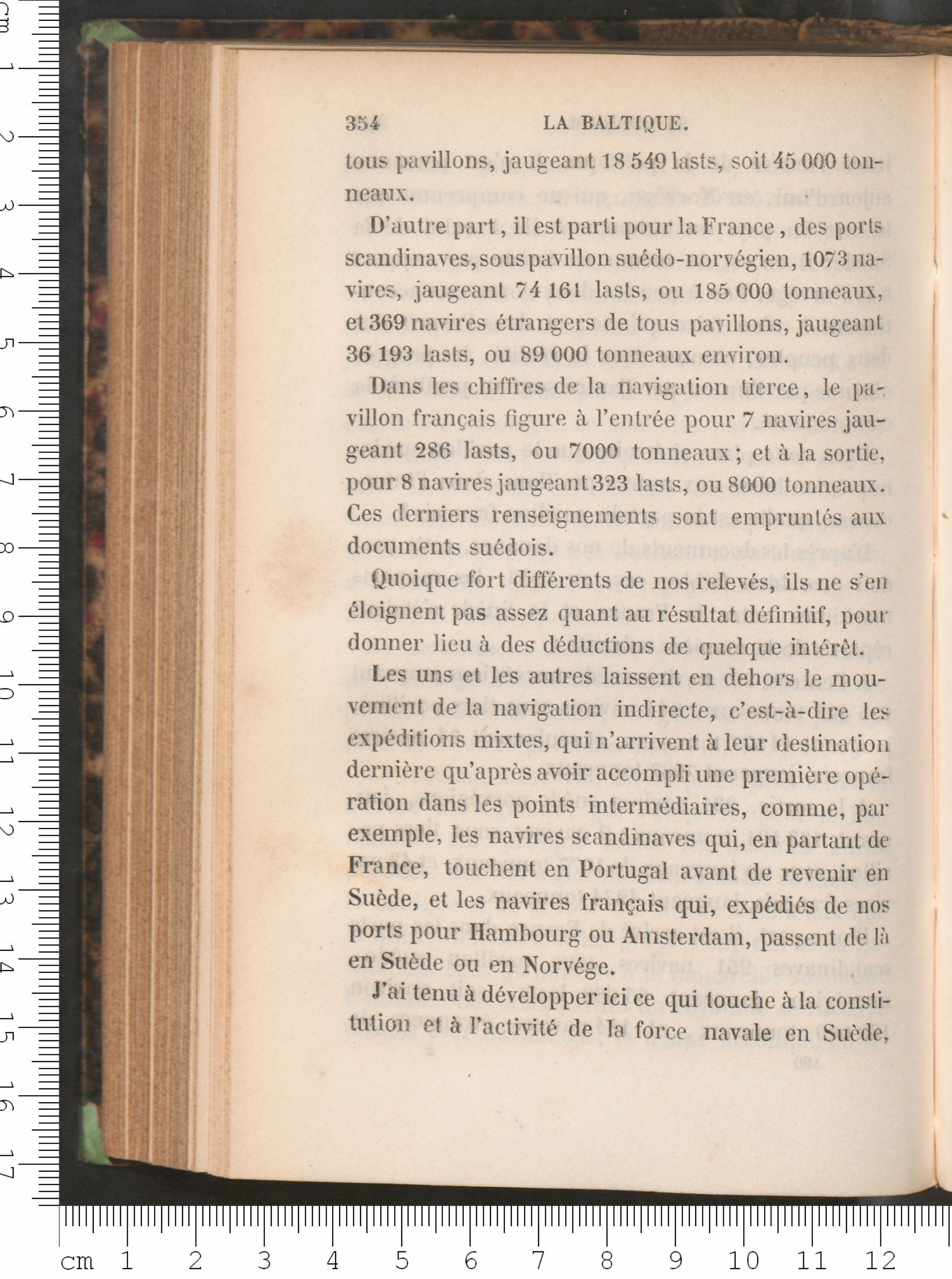
Dans cette place si étroite que le pavillon suédo-norvégien laisse aux autres pavillons dans l'intercourse, quelle est la part du pavillon français ?

D'après les documents de nos douanes, cette part doit être bien faible; car, en 1852, les rapports maritimes entre la France et la Suède s'étaient répartis de la manière suivante :

A l'entrée, 897 navires suédo-norvégiens jaugeant 135 495 tonneaux; 244 navires sous tiers pavillon, jaugeant 44 577 tonneaux, et seulement 84 navires français, jaugeant 7987 tonneaux.

A la sortie, 231 navires suédo-norvégiens, jaugeant 133 591 tonneaux ; 9 navires sous tiers pavillon, avec un jaugeage de 1077 tonneaux, et 43 navires français, jaugeant 4234 tonneaux.

D'une part, il est arrivé de France dans les ports scandinaves 951 navires sous pavillon suédo-norvégien, jaugeant 66 088 lasts, soit environ 160 000 tonneaux, et 184 navires étrangers de



tous pavillons, jaugeant 18 549 lasts, soit 45 000 tonneaux.

D'autre part, il est parti pour la France, des ports scandinaves, sous pavillon suédo-norvégien, 1073 navires, jaugeant 74 161 lasts, ou 185 000 tonneaux, et 369 navires étrangers de tous pavillons, jaugeant 36 193 lasts, ou 89 000 tonneaux environ.

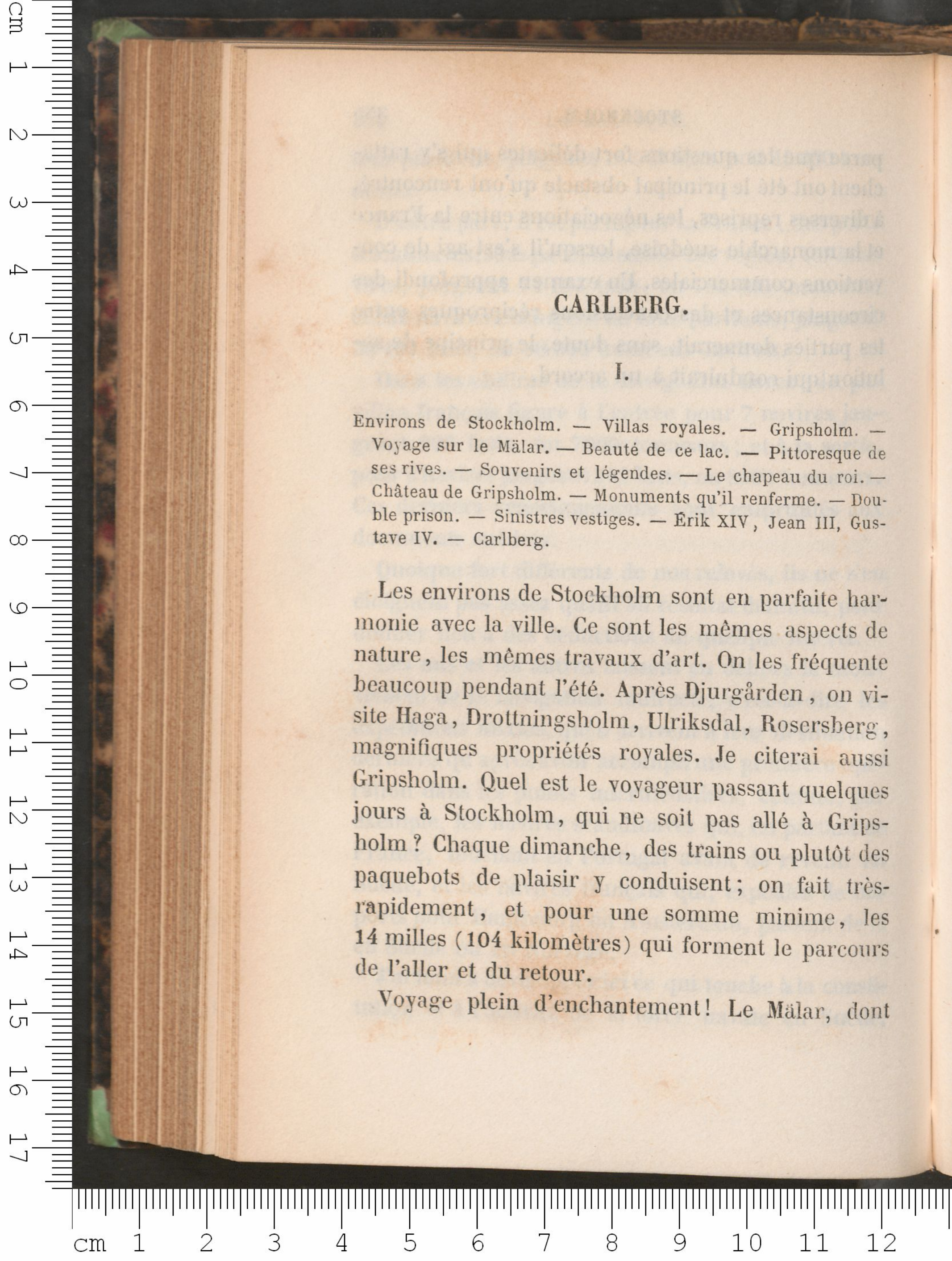
Dans les chiffres de la navigation tierce, le pavillon français figure à l'entrée pour 7 navires jaugeant 286 lasts, ou 7000 tonneaux ; et à la sortie, pour 8 navires jaugeant 323 lasts, ou 8000 tonneaux. Ces derniers renseignements sont empruntés aux documents suédois.

Quoique fort différents de nos relevés, ils ne s'en éloignent pas assez quant au résultat définitif, pour donner lieu à des déductions de quelque intérêt.

Les uns et les autres laissent en dehors le mouvement de la navigation indirecte, c'est-à-dire les expéditions mixtes, qui n'arrivent à leur destination dernière qu'après avoir accompli une première opération dans les points intermédiaires, comme, par exemple, les navires scandinaves qui, en partant de France, touchent en Portugal avant de revenir en Suède, et les navires français qui, expédiés de nos ports pour Hambourg ou Amsterdam, passent de là en Suède ou en Norvége.

J'ai tenu à développer ici ce qui touche à la constitution et à l'activité de la force navale en Suède,

parce que les questions fort délicates qui s'y rattachent ont été le principal obstacle qu'ont rencontré, à diverses reprises, les négociations entre la France et la monarchie suédoise, lorsqu'il s'est agi de conventions commerciales. Un examen approfondi des circonstances et des concessions réciproques entre les parties donnerait, sans doute, le principe de solution qui conduirait à un accord.



CARLBERG.

I.

Environs de Stockholm. — Villas royales. — Gripsholm. — Voyage sur le Mälar. — Beauté de ce lac. — Pittoresque de ses rives. — Souvenirs et légendes. — Le chapeau du roi. — Château de Gripsholm. — Monuments qu'il renferme. — Double prison. — Sinistres vestiges. — Érik XIV, Jean III, Gustave IV. — Carlberg.

Les environs de Stockholm sont en parfaite harmonie avec la ville. Ce sont les mêmes aspects de nature, les mêmes travaux d'art. On les fréquente beaucoup pendant l'été. Après Djurgården, on visite Haga, Drottningsholm, Ulriksdal, Rosersberg, magnifiques propriétés royales. Je citerai aussi Gripsholm. Quel est le voyageur passant quelques jours à Stockholm, qui ne soit pas allé à Gripsholm? Chaque dimanche, des trains ou plutôt des paquebots de plaisir y conduisent; on fait très-rapidement, et pour une somme minime, les 14 milles (104 kilomètres) qui forment le parcours de l'aller et du retour.

Voyage plein d'enchantement! Le Mälar, dont

on fend les eaux, est si limpide, si transparent! Ses rives, tantôt bordées de granit sauvage, tantôt voilées de mystérieux sapins ou de bouleaux mélancoliques, tantôt brillantes de fleurs et émaillées de joyeuses villas, ses rives sont d'un pittoresque inépuisable. Chaque pas y est marqué par des souvenirs, les uns graves et tristes, les autres gais et fantasques. A deux ou trois milles de Stockholm, on passe devant un rocher fameux; il est haut, escarpé, surplombant le lac : on l'appelle le chapeau du roi, *Kungshatten*. Une légende raconte qu'un roi de Suède s'étant précipité, un jour, monté sur son cheval, du sommet de ce rocher dans le Mälar, laissa derrière lui son chapeau, qui s'accrocha à un arbre, comme autrefois la chevelure d'Absalon. Ce chapeau apparaît encore aujourd'hui suspendu à la couronne d'un pin touffu. Combien de fois a-t-il été renouvelé? la légende ne le dit pas. Il en est de lui, probablement, comme de la plume de Fontainebleau et de tant d'autres célèbres reliques.

Gripsholm, ou plutôt le château de Gripsholm, est situé sur une presqu'île non loin de la petite ville de Mariefred. Il rappelle par sa structure les vieux châteaux féodaux. Habitation luxueuse et pacifique en même temps que forteresse, il fut bâti en 1380 par le sénateur Jonnson Grip, cet homme puissant qui possédait en propriété près

du tiers de la Suède. Ses murs, élevés sur des rochers, sont flanqués de quatre tours d'un aspect imposant. La cour d'honneur est vaste ; on y conserve, montés sur leurs affûts, deux grands canons en bronze enlevés aux Russes en 1581, par Pontus de la Gardie.

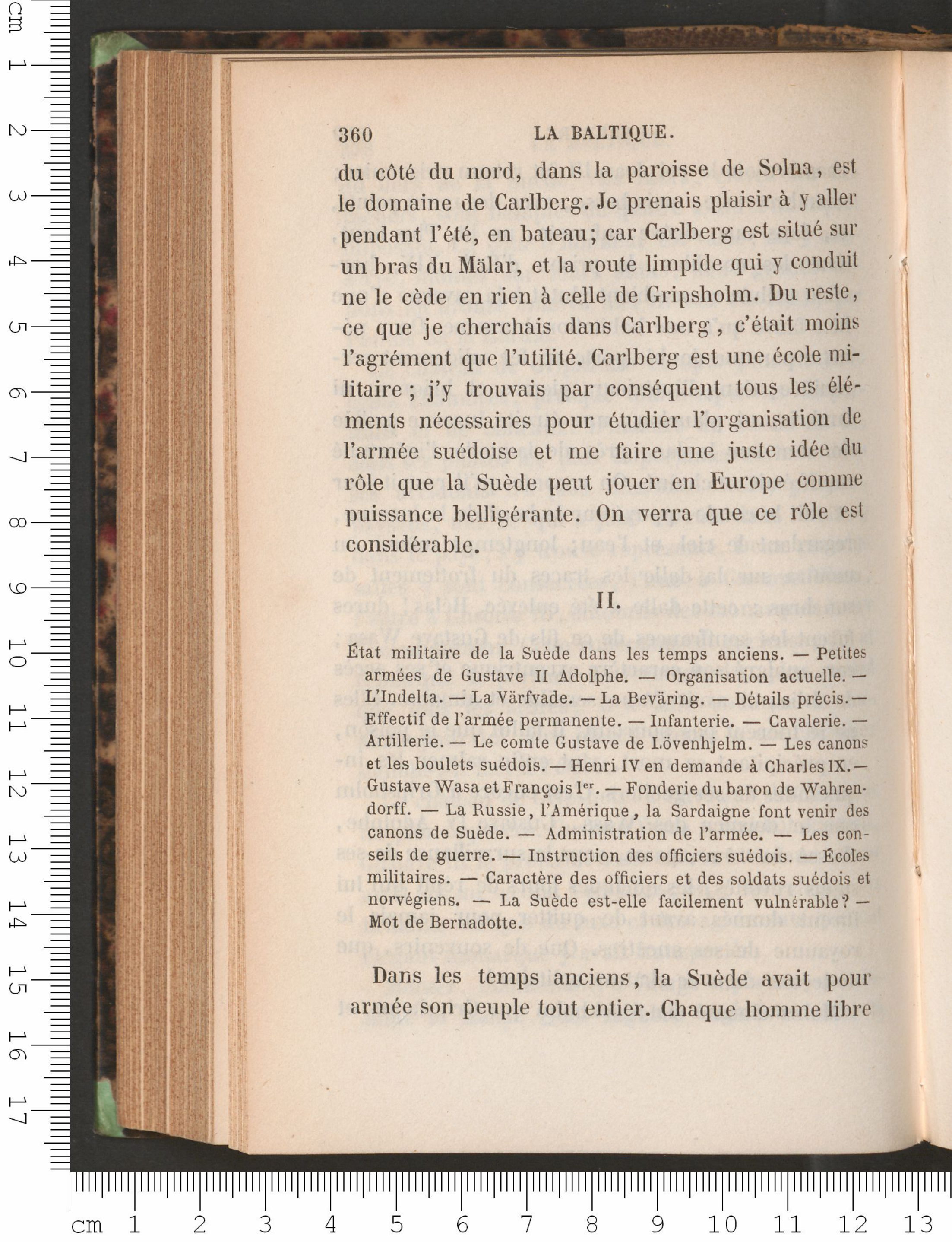
Le château de Gripsholm compte plus de trois cents chambres, presque toutes tapissées de portraits et de tableaux. L'histoire de Suède est là, dans ses phases les plus importantes comme dans ses accidents les plus minimes. Rois, princes, paysans, tout ce qui a joué un rôle dans l'État ou dans le pays, s'y trouve représenté. Deux grandes salles y sont consacrées, l'une à Gustave Wasa, l'autre à Gustave III, entourés des monarques leurs contemporains. Cette collection est curieuse; j'y ai remarqué le portrait de François Ier, plus grand que tous les autres ; il a fallu entamer la corniche pour lui faire place; encore le roi chevalier semble-t-il fort à l'étroit.

Le château de Gripsholm a servi aux destinations les plus opposées. Gustave Wasa y résidait souvent, Gustave III le préférait à ses autres châteaux ; il en avait fait un second Versailles; on y voit encore les brillants vestiges du luxe et des agréments que cet élégant monarque y avait transportés.

Montez, maintenant, à l'étage supérieur qui domine le Mälar. Quel lugubre contraste ! Ici, la

chambre où le roi Jean III fut retenu prisonnier; chambre vaste, mais basse, avec des murs peints, et, dans une alcôve enfoncée, un lit. Plus haut, dans les combles, la prison d'Érik XIV, horrible cellule ressemblant plutôt à la caverne d'une bête fauve qu'à une habitation humaine. On y pénètre par une double porte en fer solidement verrouillée; dans l'intérieur, pierres et briques; ni lambris, ni plancher; une étroite lucarne grillée donnant sur le lac, près de laquelle l'infortuné captif était enchaîné. On raconte qu'il restait jour et nuit le coude appuyé sur le bord de la lucarne, regardant le ciel et l'eau; longtemps même on montra sur la dalle les traces du frottement de son bras : cette dalle a été enlevée. Hélas! dures furent les souffrances de ce fils de Gustave Wasa; car, malgré son caractère excentrique et ses accès de folie, il avait l'âme sensible et aimante. Elles ne le tuèrent pas pourtant; il fallut que le poison, en précipitant sa mort, vînt enfin calmer les inquiétudes de ses geôliers. C'est encore à Gripsholm que le dernier des Wasa, Gustave IV Adolphe, chassé du trône, passa, sous la surveillance de ses sujets révoltés, les quelques jours de répit qui lui furent donnés avant de quitter pour jamais le royaume de ses ancêtres. Que de souvenirs, que de leçons dans ce château solitaire!

Moins éloigné de Stockholm que Gripsholm, et



du côté du nord, dans la paroisse de Solna, est le domaine de Carlberg. Je prenais plaisir à y aller pendant l'été, en bateau; car Carlberg est situé sur un bras du Mälar, et la route limpide qui y conduit ne le cède en rien à celle de Gripsholm. Du reste, ce que je cherchais dans Carlberg, c'était moins l'agrément que l'utilité. Carlberg est une école militaire; j'y trouvais par conséquent tous les éléments nécessaires pour étudier l'organisation de l'armée suédoise et me faire une juste idée du rôle que la Suède peut jouer en Europe comme puissance belligérante. On verra que ce rôle est considérable.

II.

État militaire de la Suède dans les temps anciens. — Petites armées de Gustave II Adolphe. — Organisation actuelle. — L'Indelta. — La Värfvade. — La Beväring. — Détails précis. — Effectif de l'armée permanente. — Infanterie. — Cavalerie. — Artillerie. — Le comte Gustave de Lövenhjelm. — Les canons et les boulets suédois. — Henri IV en demande à Charles IX. — Gustave Wasa et François I[er]. — Fonderie du baron de Wahrendorff. — La Russie, l'Amérique, la Sardaigne font venir des canons de Suède. — Administration de l'armée. — Les conseils de guerre. — Instruction des officiers suédois. — Écoles militaires. — Caractère des officiers et des soldats suédois et norvégiens. — La Suède est-elle facilement vulnérable? — Mot de Bernadotte.

Dans les temps anciens, la Suède avait pour armée son peuple tout entier. Chaque homme libre

y jouissait du droit de porter les armes. Quand le christianisme fut introduit dans le pays et que les classifications sociales s'y précisèrent, la force armée prit un autre caractère. Alors s'établit le service de la noblesse, de même que l'usage des troupes permanentes. Ces dernières étaient d'une indispensable nécessité pour les rois, soit à cause des fréquentes rébellions de la noblesse, soit à cause de sa négligence à remplir ses obligations. Gustave Wasa entretenait une troupe de 13 à 14 000 hommes, partie Suédois, partie Allemands. Érik XIV, son fils, l'augmenta de plus du double; il eut 24 000 fantassins et 5000 chevaux. A la fin du règne de Jean III, la Suède mit en ligne, dans sa guerre contre la Russie, 40 000 hommes, dont le plus grand nombre provenait de la conscription. Gustave-Adolphe, le grand capitaine, ne se servit généralement que de petites armées. Aux combats de Breitenfeld et de Lützen, il n'avait pas plus de 20 000 hommes; à Nuremberg, il se trouva, il est vrai, à la tête de 50 000 hommes; mais les Suédois y étaient en minorité, la plus grande partie étant formée de soldats enrôlés en Allemagne ou appartenant à des princes allemands.

Depuis les réformes radicales introduites par Charles XI, en 1682, et d'autres ordonnances subséquentes, l'armée suédoise se compose de trois parties : l'*Indelta*, la *Värfvade* et la *Beväring*.

J'expliquerai successivement en quoi consiste chacune de ces parties.

L'institution de l'*Indelta*[1] remplace l'antique conscription militaire, dont l'abus, à l'époque des grandes guerres, grevait si cruellement le peuple. Elle ne le dispense pas, il est vrai, de sacrifier ses fils au service de la patrie; mais, au lieu de se les voir enlever directement par force et suivant le recensement par têtes, il les fournit lui-même proportionnellement au nombre ou à l'importance des *hemmans* ou propriétés rurales qu'il possède.

La propriété ou les propriétés qui fournissent un soldat s'appellent *rote;* l'obligation de le fournir, *rotering*.

Le soldat reçoit du *rote* le petit uniforme; de l'État, le grand uniforme et l'armement. Chaque *rote* est chargé, en outre, de la conservation et de l'entretien de ces divers objets, ainsi que de tous ceux généralement qui forment l'équipement de ses hommes.

Ces premières dispositions s'appliquent exclusivement à l'infanterie.

Le recrutement de la cavalerie procède d'une autre obligation qui prend le nom de *rustning*. Cette obligation pèse sur les domaines tributaires de la couronne et sur certains biens de franc-alleu

1. *Indelta* signifie proprement armée répartie sur le sol.

qui, à l'époque de la réduction de Charles XI (1680), furent laissés, à cette condition, entre les mains de leurs anciens propriétaires. Le *rustning* s'acquitte en fournissant et en entretenant un cavalier tout armé et équipé; l'État cède en retour au tenancier qui fournit ce cavalier (*rusthåll*) une partie des droits qu'il a sur les revenus de son domaine.

Bien que les troupes de l'*Indelta* constituent une partie de l'armée permanente de la Suède, elles ne sont point astreintes à la vie de garnison; elles restent sur les terres qu'elles cultivent, ne les quittant qu'une fois l'année, au mois de juin, pour être exercées aux manœuvres. Les frais de ces manœuvres sont à la charge du *rote* et du *rusthåll*, qui versent à cet effet une somme déterminée dans la caisse de l'administration de la guerre.

L'entretien de l'armée *Indelta* n'impose à l'État qu'une dépense en numéraire presque insignifiante. Il n'a d'ailleurs qu'à pourvoir à celui des officiers, ce qu'il fait au moyen d'un faible traitement et de propriétés spéciales dites *boställer*, dont il leur concède l'exploitation. Ces *boställer* sont formés de débris d'anciens fiefs que Charles XI reconquit à la couronne par cette réduction fameuse dont j'ai parlé, réduction qui porta le dernier coup à la féodalité suédoise. On estime le nombre des *boställer* consacrés exclusivement au service de

l'armée à 1771. Ils sont plus ou moins importants, suivant les grades. Le *boställer* d'un général, par exemple, rend de 4 à 5000 riksdalers banco (de 8 à 10 000 fr.) par an; celui d'un colonel, de 2 à 3000 (de 4 à 6000 fr.), et ainsi proportionnellement jusqu'à la limite extrême de la hiérarchie. Depuis 1830, les officiers possesseurs de *boställer* sont autorisés à les affermer.

L'obligation de fournir des sujets à l'*Indelta* est une très-lourde charge pour les propriétés qui en sont grevées. Aussi les propriétés nobiliaires que d'anciens priviléges en exemptent encore aujourd'hui regardent-elles cette exemption comme une de leurs plus précieuses franchises. Toutefois, elle n'est point absolue. En temps de guerre, les domaines privilégiés sont soumis à un recrutement extraordinaire dit *extra-rotering*. Quelques-uns seulement s'y soustraient, en payant perpétuellement, c'est-à-dire en paix comme en guerre, un impôt annuel appelé impôt de vacance ou de décharge, *vakans-afgift*.

L'*Indelta* se compose de 29 régiments formant ensemble 26 914 hommes.

La *Värfvade* se recrute au moyen d'enrôlements volontaires; elle présente un effectif de 5900 hommes. La *Värfvade*, jointe à l'*Indelta*, constitue l'armée permanente, qui est par conséquent de 32 814 hommes.

L'institution de la *Beväring* remonte, en principe, à l'année 1808. Elle portait alors le nom de *Landtvärn;* mais ce nom, devenu odieux aux Suédois, parce qu'il rappelait à leur souvenir des désastres effroyables résultant d'une administration négligente et coupable, fut changé d'abord, lorsqu'il s'agit de la réorganisation de cette partie de l'armée, en celui de *Förstärknings-manskap*, milice de renfort, et enfin, en 1812, en celui de *Beväring-manskap* ou simplement *Beväring*, ce qui veut dire : corps de défense.

La *Beväring* a pour base la conscription : tout sujet suédois âgé de 20 à 25 ans en fait partie. Sont exempts, toutefois : les anciens militaires, les pilotes, les facteurs de poste, les postillons, les ouvriers attachés aux fabriques d'armes et autres établissements militaires, les employés du gouvernement et des administrations municipales La *Beväring* admet le remplacement, mais seulement entre individus de la même province; le remplaçant doit en outre être âgé de 25 à 37 ans; s'il a déjà servi dans l'armée, il peut être reçu jusqu'à l'âge de 40 ans, et, dans l'île de Gottland, jusqu'à 50 ans; rappelons que la milice gottlandaise est exclusivement affectée à la défense de l'île.

Les soldats de la *Beväring* sont divisés en cinq classes, suivant la progression annuelle de leur âge

depuis 25 ans accomplis. Leur effectif total est d'environ 120 000 hommes. Chaque classe se rassemble successivement une fois par an au champ de manœuvres.

On exige pour le conscrit de la *Beväring* une taille d'au moins 5 pieds 5 pouces[1]. Cette taille n'est pas rare en Suède, où la race est généralement belle. Il s'y trouve cependant des localités où, soit par l'effet de la misère, soit par l'abus des liqueurs fortes, elle est tristement déprimée. D'un autre côté, les aptitudes physiques requises pour l'état militaire présentent, suivant les gouvernements, des phénomènes assez accidentés. Ainsi, dans les régions montagneuses du district de Westerås, la vue et l'ouïe sont faibles ; dans le district minier de Fahlun, les mains sont déformées ; dans celui d'Örebro, pays des forgerons, les jambes lourdes et cagneuses. Ces diverses infirmités diminuent naturellement le nombre des conscrits qui, sous tout autre rapport, pourraient servir sous les drapeaux ; de l'effectif général porté sur les rôles, il ne faut guère compter que les deux tiers qui soient en état de répondre efficacement à l'appel.

La *Beväring* ne se compose absolument que de troupes d'infanterie. L'armée permanente com-

1. Le pied suédois, composé de 12 pouces, égale $0^{m},29685$.

prend 25 409 hommes d'infanterie, 4705 de cavalerie et 2700 d'artillerie[1].

L'infanterie prend dans la *Värfvade* 2200 hommes, et le reste dans l'*Indelta*. Il faut y ajouter, en temps de guerre, 2206 hommes provenant de l'*extra-rotering*.

La cavalerie se recrute également dans la *Värfvade* et dans l'*Indelta*. La première lui fournit les escadrons de la garde et les hussards du prince royal, formant ensemble 1000 hommes. Ce sont des troupes d'élite, remarquables par la belle allure de leurs chevaux et par l'éclat de leur uniforme.

1. Les états de 1850 donnent les chiffres suivants :

ARMÉE PERMANENTE.

Infanterie..........	25 945 hommes.
Cavalerie...........	3 864 *id.*
Artillerie...........	3 190 *id.* avec 128 canons.
Recrues.............	295 *id.*
Total..........	33 294 *id.*

BEVÄRING.

93 205 hommes effectifs.
3 206 *id.* d'*extra-rotering*.
Total.... 96 411 *id.*

MILICE NATIONALE DE L'ILE DE GOTTLAND.

Infanterie..........	9243 hommes.
Artillerie..........	256 *id.* avec 16 canons.
Total........	9499 *id.*

On compte dans toute l'armée permanente 9 généraux, 11 officiers d'état-major, 1 auditeur et 48 officiers du génie ; la *Bevåring* a 410 officiers.

Parmi les hommes qui ont rendu le plus de services à la cavalerie, il faut citer en première ligne le comte Gustave de Lövenhjelm, ministre de Suède à Paris depuis 1818. Militaire distingué autant qu'habile diplomate, il a travaillé, en sa qualité de général et d'inspecteur, à introduire dans ce corps des améliorations importantes. Il l'a doté entre autres de la savante instruction qui le dirige encore aujourd'hui dans les manœuvres.

L'artillerie jouit depuis longtemps d'une réputation méritée. C'est une des parties les plus solides de la force militaire de la Suède. Elle se compose de trois régiments stationnant l'un à Stockholm, l'autre à Gothembourg, le troisième à Christianstad; un petit détachement se trouve en outre à Jönköping, sans parler des garnisons affectées au service des forteresses.

L'artillerie suédoise peut rivaliser par la perfection et la puissance de ses armes avec toutes les artilleries du monde. Ses fonderies sont célèbres; je citerai principalement celle d'Åker, appartenant au baron de Wahrendorff, l'inventeur du canon se chargeant par la culasse. Dès le règne de Charles IX, la Suède exportait de ses canons et de ses boulets à l'étranger. Henri IV, qui entretenait des relations d'amitié avec ce prince, et qui d'ailleurs était lié politiquement et commercialement avec lui par le traité conclu en 1542 entre Gustave Wasa et

François Ier, Henri IV lui fit un jour une demande de ces armes. Fut-elle suivie d'effet? je ne saurais l'affirmer, car une lettre de Charles au roi de France, conservée aux archives de Stockholm et datée du 28 novembre 1602, témoigne que ce dernier avait oublié d'envoyer les mesures des canons et des boulets dont la fourniture devait se composer. Aujourd'hui, c'est la Russie surtout qui recherche les canons de la Suède; elle entretient à cet effet, soit dans la capitale, soit auprès des usines, une agence presque permanente. Je ne dois pas oublier, cependant, la Sardaigne ni l'Amérique, qui, elles aussi, appréciant comme ils le méritent les produits d'Åker, de Stafsjö et de Finspong, en tirent périodiquement une notable quantité.

L'armée figurait, en 1850, au budget ordinaire de l'État, pour une somme de 6 449 421 riksdalers banco (12 898 842 fr.). Depuis l'ouverture de la guerre d'Orient, cette somme a été plus que doublée par des crédits extraordinaires votés par la diète; mais ceci est en dehors de l'état normal, dont je tiens à m'occuper exclusivement.

L'administration de l'armée constitue un département spécial, appelé département des forces de terre, *landtförsvars departementet*. Il a pour chef un conseiller d'État qui traite des affaires qui lui sont confiées, suivant leur nature, soit en conseil, soit directement avec le roi. C'est la même organi-

sation que pour le département de la marine ou de la force navale, *sjöförsvars departementet*, dont il a été parlé plus haut[1]. Un collége dit collége de guerre est adjoint au département pour l'aider dans les détails administratifs. Je n'ai rien à dire du tribunal militaire supérieur ; il en a été question au titre de l'organisation judiciaire. Quant aux conseils de guerre ordinaires, ils présentent certaines particularités qui méritent d'être signalées.

Le conseil de guerre est un tribunal de première instance établi auprès de chaque régiment ou de chaque corps, soit dans l'armée de terre, soit dans la flotte. Il est présidé par un lieutenant-colonel ou un major, et composé de deux capitaines de cavalerie, de deux lieutenants, d'un officier de premier grade et d'un auditeur, tous ayant voix délibérative et nommés par le colonel ou le chef supérieur du régiment ou du corps. Le conseil de guerre est multiple. Il y a le *conseil mêlé :* c'est lorsqu'il s'agit de juger des individus solidaires du même crime, appartenant à des régiments ou à des corps différents, ou n'ayant aucun poste déterminé. Le *conseil mêlé* est organisé, en campagne ou en garnison, par l'officier supérieur, et dans les forteresses par le commandant. Le *conseil de division* a lieu lorsque l'armée est en campagne ; alors les conseils de

1. Voir page 67.

guerre ordinaires cessent de plein droit, et les affaires sont portées à un tribunal qui est affecté à chaque division, et qui prend le nom de la division; ce tribunal est formé, sous la présidence d'un général ou d'un colonel, de cinq officiers de régiment, d'un justicier militaire, d'un auditeur supérieur ou d'un simple auditeur. Enfin vient le *conseil de guerre général;* il est institué, en temps de guerre, par le roi ou le commandant en chef de l'armée, et siége au quartier général; il connaît de toutes les causes qui, en temps de paix, seraient du ressort de la cour suprême.

Les officiers suédois se distinguent par une instruction solide et brillante. Sans compter les deux grandes universités de Lund et d'Upsal, d'où ils ne sortent qu'après un examen sérieux et approfondi sur toutes les branches capitales des sciences et des lettres, ils ont encore pour se perfectionner des écoles spéciales parfaitement organisées. J'ai déjà cité celle de Carlberg; elle porte le nom d'Académie militaire; on y forme de jeunes cadets; c'est une sorte d'École polytechnique. Marieberg est une école d'artillerie et de génie; les études y sont très-fortes. C'est la pépinière du corps topographique, dont le zèle infatigable et les laborieuses explorations ont si vivement illuminé les parties les plus cachées et les plus inconnues des côtes et du territoire intérieur de la Suède. Il faut joindre à ces

établissements, mais dans un sens plus général et plus élevé, l'Académie militaire des sciences, dont le siége est à Stockholm. Cette académie compte parmi ses membres presque tous les hauts dignitaires du royaume, tous les officiers généraux notamment; elle tient des séances régulières, et non-seulement elle s'occupe de l'art militaire propre à la Suède, mais elle suit encore les progrès de cet art chez toutes les nations de l'Europe. Je ne connais rien de plus intéressant et de plus instructif, sous ce rapport, que le compte rendu annuel de son secrétaire.

L'officier suédois est vaillant, résolu; il a l'air martial, ce qui ne l'empêche pas de porter l'uniforme avec une élégance rare. Dur à la fatigue, il vit de la vie du soldat pendant les jours de grandes manœuvres, et, quand le clairon l'appelle au combat, il le conduit bravement au champ d'honneur. Telle est, du reste, la nécessité de son prestige, la condition de son autorité. Je l'ai déjà dit en parlant du prince royal. Le soldat suédois est prêt à tout, il résiste à tout; mais il veut que ses chefs lui donnent l'exemple et lui montrent la route. A chacun sa conscience et sa mission. L'officier suédois est hardi, téméraire; on sent vibrer en lui la fibre de Charles XII et de Gustave-Adolphe. Il est moins aventureux, toutefois, que son frère de Norvége. Celui-ci tient plus du Viking; il est plus marin que

soldat. L'officier suédois est plein de fierté et d'honneur ; il adore son pays. Au seul nom de ceux qui, cédant, dans les mauvais jours, à l'or et aux flatteries du Moscovite, l'ont lâchement trahi, son œil s'enflamme, sa colère gronde. Le temps des défections est passé : la Suède peut compter sur chaque épée qu'elle met aux mains de ses enfants ; elle possède dans leur cœur fidèle une forteresse inexpugnable, un invincible bouclier.

Quelques écrivains ont prétendu que la Suède était un pays ouvert ; qu'il suffirait d'un seul coup d'audace pour l'envahir et s'en rendre maître. Les Russes surtout s'efforcent d'accréditer cette croyance. On raconte qu'un ministre du tzar, traitant un jour avec le roi Charles-Jean d'une affaire dont le succès lui tenait au cœur, s'avisa de procéder par intimidation : « Votre Majesté a-t-elle bien songé, dit-il à son auguste interlocuteur, que l'empereur mon maître pourrait, si tel était son bon plaisir, envoyer cent mille hommes sur le territoire de la Suède ? — Qu'il le fasse ! répondit imperturbablement Bernadotte ; seulement avertissez-le d'en préparer cent mille autres ; il en aura besoin pour s'assurer que les premiers sont arrivés. »

Bernadotte avait raison : non, la Suède n'est point un pays aussi vulnérable qu'on voudrait le persuader. Qu'on se rappelle sa configuration géographique, ses vastes solitudes polaires, où vingt

armées périraient avant d'avoir réussi à s'y maintenir; ses trois ou quatre cents milles de côtes habitées par une population vigoureuse et brave; ses îlots, ses rochers, ses *skär*, ceinture redoutable, mystérieux labyrinthe où tout est piége et redoute[1]. Qui allumera les phares pour en éclairer les issues? qui fournira les pilotes pour diriger à travers leurs perfides détours? Ce n'est pas la Suède, assurément. Et puis les défenses de l'art, les forteresses, les remparts font-ils défaut? Nommerai-je Carlskrona, Carlsten, Carlsborg, Waxholm, Kungsholm, etc.? Voilà certes de solides cuirasses. Il faudrait des nuées de boulets bien drues pour les faire crouler. Et la flotte, et l'armée, n'est-ce rien non plus? Joignons-y la flotte et l'armée de Norvége[2], puisque la Norvége et la Suède sont sœurs;

1. Voir l'excellent recueil intitulé : *Annuaire des Deux Mondes*, années 1853-1854, pages 408 et 409.

2. L'armée norvégienne est composée ainsi qu'il suit :

TROUPES DE LIGNE.

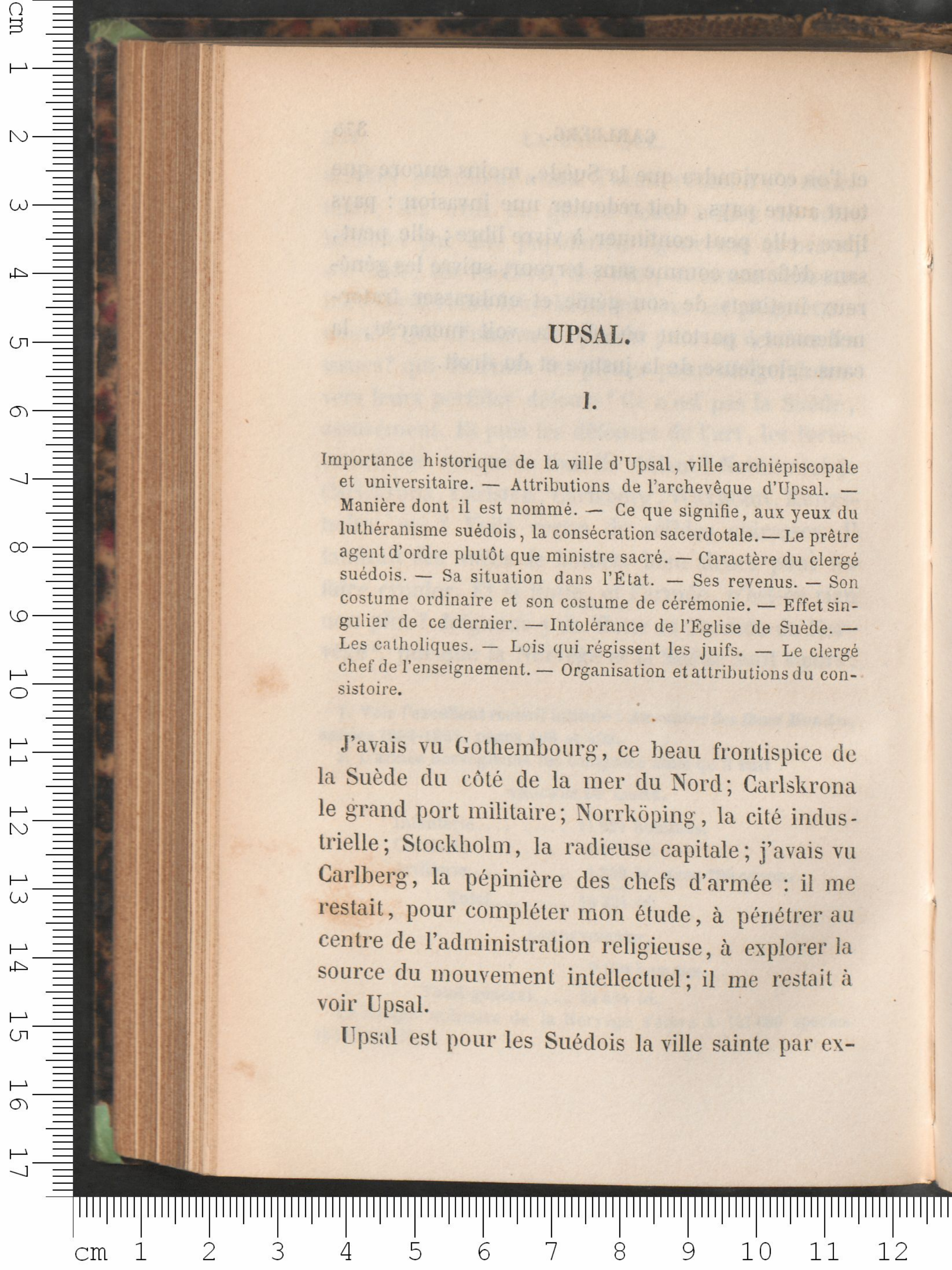
Infanterie..........	11 924 hommes.
Cavalerie..	1 070 *id.*
Artillerie...........	1 330 *id.* avec 200 canons.
Total.........	14 324 *id.*

LANDEVŒRNET.

	9 160 hommes.
Total général....	23 484 *id.*

Le budget militaire de la Norvége s'élève à 747 000 species (4 183 200 fr.).

et l'on conviendra que la Suède, moins encore que tout autre pays, doit redouter une invasion : pays libre, elle peut continuer à vivre libre ; elle peut, sans défiance comme sans terreur, suivre les généreux instincts de son génie et embrasser fraternellement, partout où elle la voit menacée, la cause glorieuse de la justice et du droit.



UPSAL.

I.

Importance historique de la ville d'Upsal, ville archiépiscopale et universitaire. — Attributions de l'archevêque d'Upsal. — Manière dont il est nommé. — Ce que signifie, aux yeux du luthéranisme suédois, la consécration sacerdotale. — Le prêtre agent d'ordre plutôt que ministre sacré. — Caractère du clergé suédois. — Sa situation dans l'État. — Ses revenus. — Son costume ordinaire et son costume de cérémonie. — Effet singulier de ce dernier. — Intolérance de l'Église de Suède. — Les catholiques. — Lois qui régissent les juifs. — Le clergé chef de l'enseignement. — Organisation et attributions du consistoire.

J'avais vu Gothembourg, ce beau frontispice de la Suède du côté de la mer du Nord; Carlskrona le grand port militaire; Norrköping, la cité industrielle; Stockholm, la radieuse capitale; j'avais vu Carlberg, la pépinière des chefs d'armée : il me restait, pour compléter mon étude, à pénétrer au centre de l'administration religieuse, à explorer la source du mouvement intellectuel; il me restait à voir Upsal.

Upsal est pour les Suédois la ville sainte par ex-

cellence. C'est là que s'élevait le temple du vieil Odin, dont on voit encore les ruines aujourd'hui; là que le peuple du Swithiod se réunissait pour les sacrifices; là que résidaient les premiers rois du pays et que les rois modernes se sont fait longtemps couronner; c'est là, enfin, qu'est le siége archiépiscopal du royaume, l'antique et vénérable basilique, la grande et majestueuse université nationale.

Upsal est une ville d'environ 5000 âmes; on s'y rend de Stockholm par terre ou par le Mälar en quelques heures. Sa situation est belle, mais infiniment moins pittoresque et accidentée que celle de la capitale. Au reste, qu'importe? Ce n'est point la nature que l'on vient chercher à Upsal, c'est l'histoire, c'est la science, c'est la religion, c'est la littérature, c'est l'enseignement professoral et académique. A ces divers titres, Upsal saisit vivement l'attention. Tous les étrangers qui l'ont visité[1] ont célébré avec enthousiasme sa haute culture, ses monuments séculaires, ses riches et précieuses collections. Tout en mêlant ma voix à leurs voix, j'éviterai de leur faire trop servilement écho; je grouperai ce que j'ai à dire autour de quelques points caractéristiques qui ont été les moins ob-

1. Voy. les ouvrages de MM. Daumont, Ampère, Xavier Marmier, Clausade, etc.

servés jusqu'ici, et qui me paraissent offrir le plus d'actualité.

L'archevêque d'Upsal est le primat du royaume; il est en même temps évêque de Stockholm et de l'île de Saint-Barthélemy, la seule colonie que possède la Suède. Il couronne le souverain; il baptise, marie et enterre les membres de la famille royale. Lorsque l'Église se réunit en un concile, il le préside de droit; mais il n'exerce aucune juridiction sur les autres diocèses; il en consacre seulement les titulaires. Quant à lui, il n'a pas besoin de consécration; il entre en possession de son siége et jouit de tous les priviléges attachés à sa dignité et à son caractère sur la simple nomination du roi. Cette nomination se fait avec une certaine solennité : en même temps que le diocèse d'Upsal, tous les autres diocèses du royaume y prennent part, c'est-à-dire que leurs consistoires respectifs formulent dans un scrutin général une liste de trois candidats, sur lesquels le roi choisit celui qu'il juge le plus digne. Il est d'usage que l'élu soit un membre de l'épiscopat. Cependant le roi, d'accord avec le clergé, peut aussi le prendre hors de ses rangs.

La consécration épiscopale ou sacerdotale n'est, aux yeux du luthéranisme suédois, qu'une pure formalité extérieure. Suivant lui, ce qui fait l'évêque, c'est le choix du clergé, c'est la volonté du

roi; ce qui fait le pasteur, c'est l'élection des paroisses. Quant au prêtre considéré dans son caractère propre, il l'admet non comme une nécessité, mais comme une convenance, comme une chose d'ordre et de discipline, non comme un dogme. Aussi déclare-t-il qu'en cas d'urgence tout chrétien peut en remplir les fonctions. Le luthéranisme suédois prend toutefois fort au sérieux les devoirs inhérents à la dignité sacerdotale. Le prêtre, par exemple, qui trahit les secrets de conscience qui lui ont été confiés est puni de mort, et son témoignage basé sur une pareille trahison est nul. S'il commet un crime grave, il est ignominieusement dégradé et chassé de son église.

Le prêtre suédois occupe dans la société une position respectée. Ses revenus, sans être aussi luxueux que ceux du prêtre anglais, sont suffisants : il les tire, suivant la qualité de son poste, de la dîme, des prébendes, du casuel ou d'un traitement officiel. Il porte comme costume de ville une redingote noire plus ou moins longue, à collet droit, et boutonnée jusqu'au menton, et un petit rabat blanc. Dans la célébration de l'office divin, il revêt une aube et quelques ornements conservés des temps catholiques. Ces ornements, je dois le dire, lui donnent l'air assez étrange. Le prêtre suédois, en effet, est époux et père de famille; il va dans le monde; il fréquente les cafés, les bals, les

spectacles ; il joue aux cartes, il fume ; il danse au besoin, il fait la cour aux dames ; on n'éprouve même aucun étonnement à le voir s'abandonner parfois à certaines hardiesses de galanterie. Or, de telles habitudes cadrent peu, ce semble, avec une chape ou une chasuble. Il faut de l'harmonie entre l'homme et le costume. Aussi, l'avouerai-je, je n'ai jamais été que très-médiocrement édifié toutes les fois que j'ai assisté à l'office divin dans une église de Suède. Était-ce préjugé de ma part, préjugé catholique ? Peut-être ; mais l'impression n'en était pas moins réelle.

Le prêtre suédois est instruit, bienveillant, généreux, mais il manque de tolérance. A la moindre lueur de dissidence, il jette le cri d'alarme. On dirait qu'il craint pour sa position. Plus que tout autre pourtant, il devrait applaudir à la liberté et à l'émancipation des consciences, puisque la doctrine dont il est le ministre a pour base le libre examen. Ce n'est pas seulement, du reste, chez le prêtre suédois qu'on rencontre de pareilles contradictions. Je ne saurais même plaider, sur ce champ, la cause des catholiques ; les derniers événements de Toscane briseraient, aux yeux des Suédois, toute la force de mes arguments.

D'après la loi fondamentale du royaume, tous les cultes sont admis indifféremment au libre exercice. Ce qu'elle défend, ce qu'elle frappe des peines les

plus sévères, c'est l'abandon de la religion nationale pour une autre foi. Là est l'intolérance, là est la contradiction que je signale. Cette loi ne fait mention ni des mahométans ni des païens; quant aux juifs, elle les soumet à une réglementation particulière que je crois intéressant de faire connaître.

En Suède, la condition des juifs a subi des phases multiples, tantôt largement dilatée, tantôt resserrée jusqu'à l'oppression. En 1667, on voit un juif, nommé Azzevedo, chargé par le gouvernement suédois de se rendre avec une flotte dans la Méditerranée pour y traiter avec les princes africains; malheureusement l'histoire se tait sur les résultats de cette mission. Plus tard, Charles XI emploie fréquemment l'habile Peringer Liljeblad et fait un grand usage des renseignements qu'il en reçoit. Ainsi donc, vers le milieu du XVIIe siècle, les lois suédoises ne s'opposaient en aucune façon à ce que les juifs fussent investis de fonctions officielles.

Mais voici qu'en 1689 un certain nombre de juifs vinrent s'établir à Stockholm; aussitôt le consistoire d'en prendre ombrage; et, comme d'autres juifs manifestaient l'intention de se diriger aussi vers la capitale, il s'y opposa formellement. Le consistoire ne s'en tint pas là; il tonna si fort contre les juifs, que le gouvernement se vit forcé de prendre à leur égard des mesures exceptionnelles.

Une ordonnance royale de l'année 1718, tout en autorisant les juifs à s'établir à Carlskrona, leur prescrit de célébrer leur service divin à huis clos et d'enterrer leurs morts dans un lieu séparé. Si cette ordonnance leur laisse la liberté de circoncire leurs enfants, elle fait appel au zèle des prêtres luthériens pour qu'ils s'efforcent de les convertir à la religion de l'État.

En 1727, les juifs de Suède furent l'objet de nouvelles vexations ; ils ne conservèrent que la faculté d'habiter dans les petites villes du royaume. Cependant, vingt ans après, cet état de choses s'adoucit ; car des juifs portugais, étant venus dans le pays, obtinrent du roi la permission de s'y établir et de prendre un intérêt dans les sociétés de pêcheries : on ne sait, toutefois, s'ils usèrent de cette permission. L'année 1748 vit renouveler encore l'ancien édit qui défendait aux juifs de voyager dans l'intérieur du pays, et qui les parquait rigoureusement dans les petites villes.

Malgré ces persécutions, les juifs n'en continuaient pas moins à se multiplier en Suède. Vers le milieu du règne de Gustave III, leur nombre s'accrut même tellement tout à coup, par suite d'immigrations étrangères, qu'ils pouvaient former à eux seuls plusieurs paroisses. Le gouvernement songea alors à régulariser définitivement leur position. Il leur mesura l'exercice des droits

civils de manière à ne leur laisser guère que celui de faire le commerce, et leur assigna pour séjour seulement quatre villes : Stockholm, Gothembourg, Norrköping et Carlskrona.

Depuis cette époque, c'est-à-dire depuis 1782 jusqu'à 1838, la condition des juifs en Suède a peu varié ; on voit seulement Gustave-Adolphe leur reprendre en partie le peu de libertés que leur avait accordées son père, et s'opposer surtout à ce qu'aucun juif étranger puisse désormais entrer dans le royaume. Des tentatives furent même faites pour ressusciter contre la religion de Moïse les vexations des plus mauvais jours; mais le statut de 1782 l'emporta.

Ce dernier statut subit en 1838 des modifications profondes. Une nouvelle ordonnance royale appela les juifs à la jouissance de droits et de priviléges qui leur avaient été refusés jusqu'alors. Un instant toutes les villes du royaume faillirent leur être ouvertes; mais cette faculté leur fut retirée au bout de trois mois. Certes, pour maintenir cette amélioration dans la condition des juifs, le gouvernement suédois eut besoin d'une rare énergie. Une opposition violente se souleva contre lui; dans la diète de 1840, l'ordre des prêtres et des paysans demanda qu'on revînt purement et simplement au statut de 1782. Le gouvernement tint bon, et c'est encore l'ordonnance de 1838 qui régit aujour-

d'hui l'état civil des juifs dans tout le royaume de Suède.

J'arrive maintenant à la prérogative capitale du clergé suédois, c'est-à-dire au droit dont il jouit exclusivement à tout autre corps, d'exercer et de diriger l'enseignement. Ceci m'oblige à expliquer l'organisation du consistoire; car c'est là le grand centre d'autorité du haut duquel le clergé rayonne sur tout le mouvement intellectuel du pays; c'est là en même temps l'institution dont l'étude est la plus propre à nous initier à sa force morale et à l'esprit intérieur qui le régit.

Pendant la période catholique, le consistoire était en Suède ce qu'est dans l'Église romaine le chapitre, c'est-à-dire un conseil assistant l'évêque dans l'administration de son diocèse. Mais, par suite de la suprématie que le clergé exerçait alors sur les autres ordres de l'État, et qu'il devait soit à son intelligence, soit à ses richesses, il avait tellement étendu ses attributions, que le temporel le préoccupait au moins autant que le spirituel. En introduisant la Réforme dans son royaume, Gustave Wasa porta une atteinte violente aux privilèges que le consistoire avait usurpés. Il restreignit son centre d'action, s'empara d'une partie de ses richesses et brisa le sceptre temporel des prélats; mais l'institution resta debout. Peu à peu le consistoire fut approprié à l'esprit et aux besoins de la nouvelle

Église ; il perdit son caractère hiérarchique, le roi y remplaça le pape. Cependant de grandes compensations lui échurent en partage : toute l'instruction publique fut remise entre ses mains ; mission immense, qui l'appelait non-seulement à former des prêtres, mais encore à former des citoyens. Il est vrai que l'instruction publique ne lui avait jamais été complétement étrangère ; c'étaient le clergé et les moines qui en Suède, de même que dans tous les autres pays chrétiens, tenaient au moyen âge le sceptre de l'enseignement ; chaque école y relevait d'une église ou d'un monastère ; un des membres du chapitre catholique s'appelait *scholasticus*, c'est-à-dire directeur des écoles. Mais, en détruisant la hiérarchie, Gustave Wasa avait détruit tous les établissements qui s'y rattachaient, et les dissensions, les guerres civiles qui suivirent son règne avaient empêché de les rétablir. Gustave-Adolphe prit sur lui cette tâche : il rendit au clergé son rôle d'instituteur, et plaça les écoles et les universités sous la direction immédiate des consistoires. Il ne faudrait point voir dans cet acte du monarque suédois une tendance à ressusciter l'ancienne influence cléricale : Gustave-Adolphe était, au contraire, un rude antagoniste des prêtres ; il travaillait à outrance à refréner leur ambition et à sauver le domaine temporel des empiétements qu'ils cherchaient à y faire. Mais, à l'époque où il régnait,

les prêtres étaient encore, il faut le dire, ce qu'il y avait de plus éclairé dans la nation ; les nobles et les lettrés les regardaient comme les représentants naturels de l'intelligence ; toute science émanait d'eux ; et, comme en dehors des études classiques on n'estimait pas qu'il fût possible de réaliser une éducation de quelque valeur, force était bien de se jeter entre les bras de ceux-là qui seuls en possédaient le secret. Du reste, pour apprécier au juste la conduite de Gustave-Adolphe, il faut se rendre compte de la position qu'occupe le clergé dans les pays du Nord où la Réforme a prévalu. Le clergé luthérien ne ressemble sous aucun rapport au clergé catholique ; il ne forme ni une caste ni un parti dans l'État ; il est citoyen, il est marié. S'il siége dans la représentation nationale, c'est comme ordre politique et non comme puissance hiérarchique ; il n'y jouit d'aucun privilége tenant à son caractère sacerdotal. Le roi est son chef spirituel aussi bien que son chef temporel, la loi nationale sa loi, en sorte qu'il n'a point, comme le clergé romain, un pouvoir étranger dont il puisse se réclamer, dans le cas où il voudrait afficher une indépendance qu'autoriseraient à ses yeux sa dignité particulière et la spécialité de ses fonctions. Ce qui lie encore plus le clergé suédois à l'État, ce qui l'identifie, si je puis ainsi parler, au monde profane, ce sont les motifs qui déterminent le choix

de ses évêques et des membres de ses consistoires. On sait qu'il n'est pas besoin pour cela de science théologique ou biblique : des travaux de science et de littérature, de hauts services administratifs, voilà les titres préférés.

Cependant, si, dans ses règlements d'instruction publique, Gustave-Adolphe se montrait si favorable au clergé, il n'en conservait pas moins l'arrière-pensée de limiter, même sur ce terrain, sa haute suprématie. Il formait le plan de vastes instituts où ses sujets eussent été initiés séparément et par des maîtres spéciaux, ceux-ci à la carrière cléricale, ceux-là aux professions civiles. Mais le moyen de trouver des maîtres hors du clergé? Gustave-Adolphe fut donc obligé de plier devant la nécessité : son plan avorta; et ses successeurs n'ayant jamais songé efficacement à le reprendre, le clergé resta en pleine possession de l'instruction publique. En 1687, Charles XI lui reconnut explicitement ce droit par un statut solennel.

Peu après ce statut, une ordonnance particulière intervint, qui régla la forme et fixa les attributions des consistoires. Cette ordonnance a encore force de loi aujourd'hui. Ainsi, chaque consistoire se compose de l'évêque du diocèse, du curé de la cathédrale, des professeurs et des lecteurs des gymnases. L'évêque en est le président. Deux diocèses font exception : Upsal et Lund, c'est-à-dire les

deux diocèses où se trouvent des universités. Leurs consistoires n'admettent comme membres que les professeurs de théologie. Il suit de là que les consistoires des diocèses universitaires sont exclusivement composés de prêtres, tandis que ceux des autres diocèses s'ouvrent à des lecteurs qui, bien qu'appartenant au clergé, ne sont cependant pas revêtus du caractère sacerdotal. Une autre propriété des premiers consistoires, c'est qu'embrassant dans leur juridiction toute la population du royaume, ils peuvent recevoir dans leur sein des prêtres de tous les diocèses; les seconds, au contraire, exigent que leurs membres appartiennent exclusivement au diocèse où ils siégent.

En 1762, une tentative fut faite dans le but de séculariser l'instruction. Les lecteurs cessèrent d'être attachés aux consistoires et de recevoir leur direction. Ceci dura peu. Jaloux de ses anciens priviléges, le clergé ne cessa d'en réclamer l'exercice. Il triompha : un statut promulgué en 1779 abrogea celui de 1762.

Les consistoires réunissent un double caractère; ils forment à la fois une direction administrative et un tribunal judiciaire. Comme direction administrative, ils pourvoient à la gérance des propriétés des églises et des écoles, ils règlent les honoraires des pasteurs et des maîtres; comme tribunal judiciaire, ils prononcent sur les causes litigieuses

qui peuvent s'élever dans la sphère de l'Église et de l'enseignement, mais seulement en ce qu'elles touchent aux intérêts spirituels. Il arrive souvent, toutefois, par suite des complications qui règnent dans ces causes, que les consistoires empiètent sur la juridiction temporelle. C'est aux consistoires qu'il appartient de prononcer sur les plaintes portées contre les assemblées paroissiales, les conseils de fabriques, les abus que les prêtres commettent dans l'exercice de leurs fonctions. Les tribunaux séculiers n'interviennent que lorsque ces plaintes impliquent quelque désordre civil. Les consistoires suivent auprès de ces tribunaux, par des agents investis de leur mandat, tout procès se rattachant à un bien d'église ou d'école; ils assistent aussi le prêtre qui se trouverait dans le cas d'être traduit à leur barre.

Les consistoires ont droit de présentation et d'investiture pour la plupart des emplois ecclésiastiques en dehors des pastorats régaliens, c'est-à-dire des pastorats dont les titulaires sont nommés directement par le roi et suivant son bon plaisir. Ils examinent les sujets qui aspirent à la prêtrise et leur délivrent, s'il y a lieu, des brevets d'aptitude et de capacité. Quant au personnel de l'enseignement, il est tout entier entre leurs mains; ils nomment non-seulement les lecteurs des gymnases, mais encore jusqu'au dernier maître d'é-

cole. Nul n'est admis à contrôler leur choix. Les consistoires ne relèvent que du roi et ne sont responsables qu'envers la loi.

Indépendamment du consistoire affecté à chaque diocèse, il existe encore en Suède plusieurs institutions qui portent ce nom : par exemple, le consistoire de Stockholm, composé du premier pasteur et des curés des principales églises de la ville; le consistoire de la cour, formé sous la présidence du premier aumônier royal, des aumôniers de la cour et de ceux de la garde, de l'artillerie et de la flotte; le consistoire de l'amirauté de Carlskrona, formé de tous les aumôniers de la station; le consistoire de campagne, en temps de guerre, formé de tous les aumôniers de l'armée. Ces divers consistoires n'exercent dans leur centre d'action respectif que des attributions exclusivement spirituelles.

Celui de tous qui nous intéresse le plus, c'est le consistoire académique. On appelle ainsi la direction immédiate des universités. Il se compose de tous les professeurs ordinaires et du trésorier de chaque université. Le recteur magnifique en est le président; le chancelier, c'est-à-dire le prince royal de Suède, en est le tuteur. Le consistoire, ou, comme il est ainsi nommé, le sénat académique, remplit les fonctions de juge à l'égard de tous les individus attachés à l'université, professeurs, étudiants ou domestiques; il en gère

les propriétés, tient la main à la discipline, examine les candidats, présente aux places de professeur ou de lecteur; il gouverne, en un mot, tous les intérêts spirituels et temporels de l'académie, et cela avec d'autant plus d'indépendance et d'autorité, qu'il en est le représentant officiel devant le roi. Par suite des attributions dévolues au consistoire académique, il n'est pas rare de voir les notifications de la police municipale dans les cités universitaires signées, en même temps que par les bourgmestres et les conseillers municipaux, par le recteur magnifique et les autres membres consistoriaux. Ceci arrive surtout quand il s'agit de corvées, de levées d'impôts, d'inventaires de succession, etc.; car, dans ces sortes d'affaires, les intérêts des universités se confondent très-souvent avec ceux des communes. Quant aux causes civiles ou criminelles, le consistoire académique en connaît par le moyen d'un comité spécial appelé *consistorium minus*, présidé par un ancien recteur: mais tous les actes importants, toutes les décisions graves et d'un caractère général exigent l'intervention du sénat tout entier, du *consistorium academicum majus*.

Telle est, en résumé, l'organisation du consistoire luthérien en Suède. On voit combien son rôle est vaste. Il le remplit consciencieusement. Malgré l'opposition des deux principes qui s'y rencontrent,

aucun antagonisme ne s'y fait sentir. Il se dédouble dans l'exercice avec une merveilleusé facilité. Ceci tient, comme je l'ai fait remarquer, au caractère éminemment civil des membres du consistoire. Tout inféodés qu'ils sont au clergé, ils n'en sont pas moins identifiés à l'État. S'ils distribuent l'enseignement, ce n'est point avec les idées préconçues d'une caste exclusive : ils s'inspirent avant tout de leur dignité de citoyen. Le rayonnement de l'esprit sacerdotal n'est perceptible qu'en ce qu'il communique à l'éducation une morale plus souveraine. Et encore en ceci le consistoire se borne-t-il vis-à-vis des masses à des principes généraux et universellement acceptés; il réserve les discussions dogmatiques aux esprits d'élite que leur vocation pousse à s'en occuper.

II.

Universités suédoises. — Fondation et organisation de l'université d'Upsal. — Ses quatre facultés. — Nombre de ses professeurs. — Étudiants. — Leur division en nations. — Leur vie à Upsal. — Esprit de travail et de discipline. — Célébrité de l'université d'Upsal.—Gymnases et écoles.—Écoles du dimanche.

Ainsi donc, le consistoire clérical tient véritablement et exclusivement en Suède le sceptre de l'enseignement. Son autorité s'exerce sur les écoles, sur les gymnases et sur les universités.

La Suède a deux universités : celle de Lund et celle d'Upsal. Elles offrent l'une et l'autre une organisation identique, en sorte qu'on peut les prendre indifféremment pour type. Je m'arrêterai de préférence à l'université d'Upsal, comme étant la plus ancienne et la plus célèbre.

L'université d'Upsal fait remonter sa fondation jusqu'à l'année 1235 ; mais sa haute importance, de même que son organisation proprement dite, ne datent que de Gustave-Adolphe. Elle se compose de quatre facultés, théologie, jurisprudence, médecine et philosophie, qui ont leurs professeurs respectifs, plus ou moins nombreux suivant la nature de leur enseignement. Le nombre total des professeurs est de vingt-quatre, savoir : quatre pour la théologie, quatre pour la jurisprudence, deux pour la médecine et quatorze pour la philosophie. Sous le nom de philosophie on comprend ici toutes les branches de l'enseignement scientifique et littéraire.

Outre les professeurs ordinaires, l'université d'Upsal compte encore des professeurs adjoints, dont le nombre est illimité ; elle a aussi des *privat-docent*, des maîtres d'exercice, des conservateurs pour les collections, etc., etc. Son revenu annuel est d'environ 150 000 riksdalers banco (300 000 fr.).

Les étudiants de l'université d'Upsal sont divisés en quatorze *nations*, dont chacune, à peu d'excep-

tions près, comprend les sujets qui ont suivi les cours d'enseignement public dans le même diocèse. Les étudiants nobles ou étrangers ont la faculté d'entrer dans telle nation qu'il leur plaît. Chaque nation a une salle de réunion, une salle de lecture, une bibliothèque; elle a aussi ses statuts particuliers, et pour chef, sous le titre d'inspecteur, un des professeurs de l'université. Cet inspecteur est l'avocat du consistoire au sein de la nation et de la nation au sein du consistoire. Il exerce la haute surveillance sur l'ordre et la discipline, et prête au besoin l'assistance de ses conseils et de son bras (*råd och dåd*) aux membres de la nation soumise à son inspection.

Les étudiants d'Upsal se distinguent par leur esprit de travail et de discipline. Ils mènent une vie agréable, plus agréable que celle des étudiants de Lund, car ils sont plus riches que ces derniers; mais jamais ils ne sacrifient le devoir au plaisir. C'est ce qui explique cette instruction solide et variée, ces principes sûrs, cette diligence infatigable que l'on remarque généralement dans les sujets sortis de l'université d'Upsal, quelle que soit la position sociale qu'ils occupent. L'université d'Upsal, d'ailleurs, a été célèbre de tout temps par le haut mérite de ses professeurs. Qu'il me suffise de nommer ici l'historien Geijer.

Je ne dirai rien des gymnases; j'en ai parlé au

chapitre de Gothembourg. Quant aux écoles, elles sont nombreuses en Suède ; car c'est relativement un des pays du monde où l'instruction est organisée sur la plus vaste échelle. Écoles élémentaires, écoles du peuple, écoles de petits enfants, écoles techniques ; tous les âges, toutes les conditions, tous les métiers, toutes les professions, trouvent, dans ce pays, l'aliment approprié à leur intelligence, à leurs nécessités ou à leurs convenances. Il serait long d'étudier en détail cette organisation multiple ; j'en détacherai, toutefois, un point dont le caractère exceptionnel m'a paru d'un intérêt plus saisissant, et qui par ses affiliations nombreuses aux parties que je suis obligé de passer sous silence, peut en donner une idée sinon complète, du moins suffisante. Il s'agit des écoles du dimanche.

Ces écoles, destinées originairement à servir de complément aux écoles primaires, ont par la suite, du moins dans certaines branches, élevé beaucoup plus haut le niveau de leur enseignement. Cependant elles sont encore loin de présenter dans leur organisation un tout systématique. Créées occasionnellement, au fur et à mesure des besoins, sans plan général auquel elles dussent se rattacher, elles ont conservé en partie ce caractère accidentel, qui leur donne plutôt l'air d'un essai provisoire que d'une institution permanente. Il faut

en excepter les écoles de Gothembourg, de Stockholm surtout. Celles-ci ont déjà revêtu une forme normale ; elles marchent avec ensemble et d'un pas ferme et sûr vers un but défini.

On compte à Stockholm quatre espèces d'écoles du dimanche, savoir : les écoles de catéchisme (*kateketskolor*) ; les écoles de métiers (*handverksskolor*) ; les écoles bourgeoises (*borgareskolor*) ; les écoles de la Société des arts et métiers de Suède (*slöjdföreningensskolor*).

1° Dès l'année 1771, une société se fonda à Stockholm, sous le titre de *Société pour la foi et le christianisme* (*Samfundet pro fide et christianismo*). Elle se proposait d'encourager par des récompenses les écrivains religieux à publier de bons livres, et les maîtres et les maîtresses d'école, mal rétribués, à persévérer avec zèle dans l'exercice de leurs fonctions ; elle se proposait surtout d'établir des écoles de catéchisme pour répandre, parmi la jeune génération du pays, l'enseignement de la doctrine chrétienne.

Par ses soins et à ses frais, on vit donc s'élever successivement, c'est-à-dire de 1776 à 1842, dans les diverses paroisses de la capitale, douze écoles de catéchisme qu'enfants et adultes fréquentèrent à l'envi. Ces écoles faisant appel, sans distinction, à tous les individus qui avaient atteint l'âge de raison, il s'en trouva parmi eux un certain

nombre qui ne savaient pas même lire. On rangea ces derniers dans une catégorie particulière, que l'on appela classe d'épellation (*stafvareklassen*). De cette manière, l'unité fut imprimée à l'enseignement, et, par suite, une marche régulière et progressive.

Un dévouement aussi honorable de la part d'une société particulière ne pouvait échapper à la sollicitude du gouvernement. Il voulut, lui aussi, prendre part à la bonne œuvre et en favoriser le développement. Comme la société, suffisamment riche par elle-même, n'avait à solliciter aucune subvention, le gouvernement tourna son attention vers les maîtres qu'elle employait. Il statua que chaque année d'exercice dans les écoles de catéchisme leur compterait pour un an et demi, et, dans certains cas même, pour deux ans de service ecclésiastique. Avantage précieux, puisque, tous les maîtres de ces écoles appartenant au clergé, il comblait ainsi leur vœu le plus cher.

En effet, les années de service jouent un rôle capital dans tout ce qui touche à l'état du clergé suédois. Les pastorats ou cures de troisième classe, ainsi que les vicariats, sont donnés exclusivement à l'ancienneté. Il en est à peu près de même pour les pastorats de seconde classe, bien que la science des candidats y soit prise plus particulièrement en considération. Quant à ceux

de première classe, la capacité y forme le seul titre ; mais, en cas de rivalité, le temps de service décide. Les années de service, qui se comptent invariablement à dater du 1er mai, se divisent en années simples et en années doubles. Les premières constituent la règle générale et s'appliquent, par conséquent, au commun des prêtres ; les secondes constituent un privilége qui n'est accordé qu'à un mérite hors ligne, aux professeurs des gymnases et des universités, et, comme je viens de le dire, aux maîtres des écoles de catéchisme établies par la société *pro fide et christianismo*. Pour avoir le droit de compter ses années de service, il n'est pas nécessaire d'être prêtre, il suffit de faire partie du clergé ; or, telle est, on le sait, en Suède la condition de tout individu appartenant au corps enseignant. Ce dernier point a soulevé, de temps en temps, de vives récriminations de la part des prêtres ; ils y voyaient un préjudice porté à leurs droits ; mais le gouvernement n'a pas cru devoir retirer aux maîtres une faveur qui n'était à ses yeux qu'une récompense de leurs travaux et une compensation à la minimité de leur salaire. Seulement, les années doubles sont devenues fort rares ; on les restreint autant que possible à un an et demi. Une autre particularité résultant de la supputation des années de service à dater du 1er mai, c'est de maintenir dans la famille des

titulaires les honoraires attachés à leur place, bien longtemps après qu'ils ont cessé de l'occuper. Par exemple, si un prêtre vient à mourir dans le courant du mois de mai, sa famille jouit de tous ses droits jusqu'au même mois de l'année suivante, époque à laquelle commence de nouveau pour elle une seconde année de grâce, puis une troisième même, si le roi veut bien l'accorder.

Tels sont les priviléges que le gouvernement assure aux maîtres employés dans les écoles de catéchisme par la société *pro fide et christianismo*. De son côté, cette société leur alloue annuellement à titre d'honoraires une somme de 100 riksd. (200 fr.). Ces honoraires ne vont qu'à 33 riksd. 16 sk. (67 fr. 35 c.) pour les maîtres d'écoles d'épellation.

Pour couvrir les frais de son institution, la société *pro fide et christianismo* ne jouit d'aucune subvention du gouvernement; son fonds social lui suffit : il s'élève à la somme de 21 000 riksd. (42 000 fr.) résultant de testaments faits en sa faveur, de la contribution annuelle de 2 riksd. (4 fr.) prélevée sur chacun de ses membres habitant la capitale, et de dons volontaires émanant de ses protecteurs établis dans les campagnes.

Les écoles de catéchisme consacrent à l'enseignement trois heures chaque dimanche et chaque jour de fête, savoir, de 1 heure à 4, excepté le vendredi

saint, les jours de Pâques et de la Pentecôte, les fêtes de la Saint-Jean et de Noël. Elles sont ouvertes, conformément à l'instruction royale qui lui a été intimée en 1836, à tous les individus au-dessus de quinze ans qui manquent d'une instruction religieuse suffisante, de même qu'aux enfants qui, placés en condition ou en apprentissage dans les ateliers ou dans les fabriques, ne peuvent suivre un cours d'étude régulier.

L'enseignement des écoles de catéchisme porte sur la lecture, le catéchisme et l'histoire de la Bible. On peut évaluer le nombre des élèves qui les fréquentent à une moyenne annuelle de 450 à 500, et celui des écoles d'épellation à 100 ou 120.

2° Les écoles de métiers ne relèvent point, comme les écoles précédentes, d'une société particulière, et n'ont point conséquemment de direction commune. Issues d'initiatives purement individuelles et complétement indépendantes les unes des autres, elles sont régies partie par l'administration des pauvres, partie par l'administration des écoles, dans les paroisses où elles sont établies.

La ville de Stockholm est riche en écoles de métiers. Chacune de ses paroisses en possède au moins une, mais leur condition est fort différente. Solidement fondées dès l'origine, les unes marchent d'un pas ferme et prospèrent; les autres au contraire, n'ayant eu tout d'abord pour se soutenir que des

ressources minimes, chancellent tristement. Il est rare toutefois qu'elles tombent; l'administration des pauvres est toujours là pour les abriter sous son aile et faire un appel en leur faveur à la générosité publique. Celle-ci n'est point sourde. On est étonné de la profusion des dons qui tombent de sa main en pareil cas. L'un s'inscrit pour 1000 francs, l'autre pour 2000, un troisième pour 4000; on va jusqu'à 40000 et plus. Et quels sont les héros d'une telle libéralité? de simples marchands, des marchands de victuailles surtout.

Ainsi que les maîtres d'écoles de catéchisme, les maîtres d'écoles de métiers touchent un salaire annuel de 100 riksd. (200 fr.). Ils enseignent, aux mêmes jours et aux mêmes heures que les précédents, la lecture, l'écriture, la calligraphie, l'arithmétique, la tenue des livres, la géographie générale et l'histoire de Suède; ils joignent, en outre, à cet enseignement l'histoire de la Bible et l'explication des textes sacrés.

On compte en moyenne 60 élèves par école de métiers.

3° Les écoles bourgeoises sont ainsi nommées parce qu'elles ont pour but spécial d'initier leurs élèves aux connaissances que requièrent les professions exercées par ce grand corps appelé en Suède *bourgeoisie* (*borgerskapet*). Elles ne diffèrent guère, du reste, des écoles de métiers; elles en sont, à proprement parler, le développement.

Les écoles bourgeoises de Stockholm doivent leur origine à une société fondée en 1831, sous le nom de *Loyale alliance* (*Det redliga forbundet*). Remarquant que, par suite du peu de temps affecté par elles à l'étude, les écoles de métiers déjà établies ne pouvaient produire de résultats satisfaisants, cette société résolut d'instituer une école spéciale qui, donnant la main à ces dernières, leur imprimerait une impulsion plus efficace.

En conséquence, une école bourgeoise fut ouverte à Stockholm le 1er mars 1836, dans laquelle l'enseignement devait avoir lieu quatre heures par semaine, savoir, le dimanche de 7 à 9 heures du matin, et le mercredi de 7 à 9 heures du soir. Ainsi l'école bourgeoise de la *Loyale alliance* devenait, en même temps qu'école du dimanche, école du soir (*aftonskola*). Il en est de même à Gothembourg dans l'établissement analogue; les cours s'y suivent les dimanches de 7 à 9 heures avant midi, les mercredis et les samedis, de 7 à 9 heures du soir. Bientôt l'école bourgeoise de Stockholm se réunit avec l'école de métiers des paroisses Saint-Jacques et Saint-Jean, de manière à ne former ensemble qu'un seul établissement sous la direction d'un même maître. Cela donna trois heures de plus à l'enseignement : en somme, sept heures par semaine.

Mais à peine cette école centrale de la *Loyale alliance* commençait-elle à marcher, que la société

qui la soutenait tomba en langueur. Bientôt ses membres se dispersèrent, il lui fallut se liquider.

Malgré ce désastre, l'école bourgeoise se maintint. Des hommes se rencontrèrent qui, frappés des services qu'elle pouvait rendre à l'ordre de citoyens en faveur desquels elle avait été instituée, l'entourèrent d'une énergique protection. Ils formèrent pour cela une société dont le nom seul accusait le but : Société pour le développement de l'école bourgeoise de Stockholm (*Sällskapet till befrämjande af Stockholms stads borgareskola*). Cette société entra en fonction le 22 janvier 1842. En peu de temps, elle vit accourir dans ses rangs les citoyens les plus notables; avec eux sa situation financière prit de l'éclat, et par suite, l'école de la prospérité. Deux ans à peine s'étaient écoulés, qu'il fallut songer à étendre son cercle d'action en lui donnant des succursales. Deux nouvelles écoles bourgeoises furent fondées, qui relièrent à elles, comme avait fait la première, les écoles de métiers de leur ressort.

D'après les instructions royales affectées aux écoles bourgeoises, on voit que les matières de leur enseignement sont à peu près les mêmes que celles des écoles de métiers, savoir : l'écriture, la lecture correcte, la grammaire, l'arithmétique, la tenue des livres, le style épistolaire, les formules de commerce, la géographie, l'histoire, l'histoire naturelle élémentaire et les premiers principes de géo-

métrie. Ajoutez l'explication du texte de la Bible, une fois chaque dimanche.

L'année scolaire pour les écoles bourgeoises est divisée en deux termes : le terme de printemps, de la mi-janvier à la mi-juin, et le terme d'automne, de la mi-août à la mi-décembre. On y compte sept heures d'étude, soit pour les écoles qui sont restées seules, soit pour celles qui se sont réunies à des écoles de métiers ; cinq heures le dimanche, et deux heures le soir, un jour de la semaine.

Les écoles bourgeoises prennent un crédit chaque jour croissant auprès du peuple ; on en proclame hautement l'utilité et l'on se conduit en conséquence. En moyenne, chaque école compte par leçon 120 élèves, dont la plupart appartiennent aux professions d'imprimeur, de menuisier, de tailleur et de cordonnier.

Les maîtres ordinaires attachés à ces écoles, dont les honoraires n'étaient, en 1842, que de 133 riksd. 16 sk. (267 fr. 15 c.), touchent aujourd'hui 200 riksd. (400 fr.). Dans les cas où les élèves sont par trop nombreux, il leur est adjoint des maîtres extraordinaires, qui ont droit à un traitement proportionnel.

La société sous le patronage de laquelle sont placées les écoles bourgeoises prélève sur chacun de ses membres une rétribution annuelle de 2 riksd. (4 fr.). Cette rétribution, jointe à quelques dons vo-

lontaires et à un capital social d'environ 6000 fr., la met en état de soutenir sinon richement, du moins convenablement son œuvre.

4° Voici encore une société, mais une société plus sérieuse et plus nationale que toutes les précédentes, la Société suédoise des arts et métiers (*Svenska slöjdföreningen*). Fondée en 1845, dans le but d'améliorer l'industrie indigène, elle pensa qu'un des moyens les plus efficaces pour y parvenir serait d'instituer ou de soutenir, suivant ses ressources, des écoles spéciales où la classe ouvrière pût venir se former à la moralité, à la science, à la pratique intelligente des diverses branches de son état.

Par suite de cette détermination, une école fut ouverte à Stockholm, dès le 1er janvier 1846, sous le nom d'*École de la société suédoise des arts et métiers* (*Svenska slöjdföreningens skola*).

Cette école fut placée sous la conduite d'un directeur investi en même temps du droit d'inspecter tous les autres établissements de ce genre que la société pourrait fonder ou patronner dans la suite. L'homme sur qui se porta le choix de la société pour cette place, et qui l'occupe encore aujourd'hui, fut un capitaine du génie nommé Cronstrand, savant plein d'expérience et de patriotisme, qui éleva en peu de temps l'école confiée à ses soins à un très-haut degré de prospérité.

L'École des arts et métiers de Stockholm se traça tout d'abord un programme purement technique. On y enseigne la calligraphie, l'architecture, la perspective, la mécanique, l'ornementation, la peinture, le moulage en terre et en cire, la tenue des livres, la comptabilité, l'arithmétique, la géométrie et l'histoire naturelle.

Le temps d'étude y est divisé en deux termes : le terme d'automne, depuis la mi-octobre jusqu'à la fin de décembre, et le terme de printemps, depuis le commencement de janvier jusqu'à la fin de mai. Pendant ces deux termes, l'enseignement se poursuit sans interruption, chaque dimanche, de 8 à 11 heures du matin, et chaque jour de la semaine, de 7 à 9 heures du soir. Le mardi et le vendredi, de 1 heure à 7 heures après midi, le public, ainsi que les élèves, sont admis à visiter les collections de l'école, qui se composent d'un grand nombre de modèles pour chaque métier, de livres et de journaux technologiques, et de plâtres pris sur les modèles de l'École des beaux-arts de Paris. Cette partie de la collection, due à la libéralité du gouvernement français, est vivement appréciée des Suédois.

L'École des arts et métiers compte, en moyenne, 100 élèves présents à chaque leçon; la plupart maçons, menuisiers ou peintres.

Tout d'abord, elle n'employa que trois maîtres;

depuis, elle en a porté le nombre à cinq. Un prêtre est, en outre, attaché à l'établissement pour y célébrer le service divin le dimanche, un bibliothécaire, et un nombre plus ou moins grand de maîtres extraordinaires, suivant l'accroissement du nombre des élèves.

L'ensemble du budget des dépenses de l'école monte annuellement à environ 2900 riksd. (5800 fr.) ainsi répartis : directeur, 1600 fr.; cinq maîtres ordinaires à 467 fr. 15 c. chacun, 2335 fr. 75 c. ; prêtre, 200 fr.; bibliothécaire, 200 fr.; vaguemestre, 200 fr.; le reste, pour les maîtres extraordinaires et les éventualités.

Les ressources dont la Société suédoise des arts et métiers dispose pour couvrir ces dépenses proviennent partie de la rétribution des élèves, qui, portée au commencement à 4 fr. par terme, a été fixée ensuite à 1 fr. 15 c. par mois; partie de la cote annuelle des membres de la société, laquelle s'élève à 3 fr. 15 c. ; partie enfin de dons volontaires. Ajoutons que l'établissement dirigé par la société a joui, dès sa fondation, d'une subvention annuelle de 1600 fr. sur la caisse de la ville, d'une autre de 800 fr. sur la caisse de la bourgeoisie, et, depuis 1848, d'une indemnité de 4000 fr. sur les fonds de l'État.

III.

État de la littérature suédoise. — Coup d'œil rétrospectif. — La littérature suédoise perd son caractère national. — École phosphoriste et école gothique. — Poésie. — Lyrisme. — Le drame en Suède. — Progrès. — Le roman. — Son caractère. — Histoire et sciences. — Académies. — Librairie. — Éditeurs et auteurs. — Presse et écrits périodiques. — Beaux-arts. — Jenny Lind. — Départ pour la Finlande.

Le fleuve d'intelligence qui prend sa source au sein des écoles et des universités se déroule sur tout le pays en flots harmonieux et splendides. Il est peu de littératures plus riches, plus variées que celle de la Suède. Elle se confond à l'origine avec la littérature scandinave en général. C'est l'*Edda* prophétique, ce sont les *sagas* merveilleuses : chants des bardes, chants des rois ; majestueux récits de l'épopée ou éclats retentissants de la lyre. Puis le trône d'Odin s'écroule, le Walhalla fait place au Calvaire ; les prêtres du Christ entonnent les psaumes sous la voûte des temples, la religieuse soupire dans sa cellule ; des chroniques saintes, de pieuses légendes succèdent aux drames sanglants du champ de bataille et aux *drapas* orgueilleuses des héros triomphateurs. En même temps, la langue suédoise revêt peu à peu son type ; bientôt elle se signalera par des créations dont l'originalité fera sa gloire. Cependant, à travers sa marche laborieuse

et féconde, on la verra souvent se heurter à des obstacles, s'obscurcir de préjugés, s'altérer, en un mot, et entraîner la littérature dont elle est l'instrument et l'organe dans un courant antinational. Déplorable histoire rétrospective dont je dois esquisser quelques traits.

Débordant la croix à la main sur la Suède païenne, les moines y infestèrent tout d'abord de leur mauvais latin jusqu'aux souvenirs des anciens âges. Tout pliait devant leur fanatisme violent; on osait à peine murmurer le nom de ces dieux et de ces héros dont on voyait brûler les temples, renverser les statues, massacrer, même, les opiniâtres adorateurs. Ce premier délire passé, les universités surgirent : le grec et le latin, qui, à l'époque de la Renaissance, avaient envahi si fièrement les pays occidentaux, remontèrent vers le Nord. Les docteurs suédois revêtirent la toge romaine et briguèrent le laurier d'Athènes. Pendant ce temps-là, les œuvres nationales étaient mises en oubli, ou, si l'on s'en occupait, ce n'était que pour les travestir sous un informe attirail d'oripeaux étrangers. Cependant, par une de ces contradictions qu'on remarque toujours dans les époques de crise, il s'était rencontré, au milieu des révolutions religieuses et politiques du Nord, des hommes, un prêtre surtout, qui, veillant pieusement sur les traditions nationales, leur avaient élevé un monument où

elles pussent attendre en sûreté l'aurore de jours meilleurs. Ces jours furent tardifs à venir : une fois détournée de sa voie propre pour sacrifier au grec et au latin, la Suède céda à d'autres séductions. La France souffla son esprit jusque sur cette région lointaine. Elle y fut accueillie, courtisée par les rois et par les grands ; elle y devint l'arbitre du goût, le type du beau, la folie du jour. Les descendants des rudes Wikingar jouèrent au marquis et au merveilleux, absolument comme des habitués de l'Œil-de-Bœuf, et la muse des *Sagas* céda sa lyre à la muse des bords de la Seine et des ombrages de Versailles ou de Trianon. On fermait les yeux et l'on se bouchait les oreilles pour ne point voir les rochers de la patrie, pour ne point entendre la voix orageuse de ses lacs et de ses forêts. Tous les grands souvenirs se rapetissaient et s'atrophiaient dans une imitation sans gloire. Abus funeste !... Sans doute, il n'est pas dans ma pensée, je l'ai déjà dit, je le répète, d'interdire à une nationalité le contact des nationalités étrangères ; ce serait attenter au dogme de la fraternité intellectuelle des peuples ; mais il faut que ce contact ait des bornes, et je ne saurais approuver cette sympathie exagérée qui va jusqu'à abdiquer sa propre individualité pour se façonner à l'image d'un caprice qui se dissipera peut-être au premier souffle. Soyons nous-mêmes ! et, si nous introduisons dans notre creuset des élé-

ments étrangers, qu'ils y soient fondus de telle sorte qu'ils n'enrichissent l'or de notre génie qu'en s'identifiant à son type[1].

L'heure du retour à une littérature vraiment nationale sonna enfin : ce fut au commencement de ce siècle, quelques années après la mort de Gustave III. Bien que d'accord sur le but, les novateurs furent longtemps à s'entendre sur les moyens. Deux écoles adverses se formèrent : l'école gothique et l'école phosphoriste. Cette dernière, dont le chef principal était Atterbom, arbora tout d'abord le drapeau d'un romantisme échevelé ; elle se perdit dans les nuages. Rien de clair, de précis, de décisif, ne jaillit de son labeur isolé. Elle fut belle dans la critique, dans la théorie, nulle ou du moins presque nulle dans la création. L'école gothique, au contraire, se distingua par des œuvres splendides : à sa tête étaient Geijer, Tegner, puis, à leur suite, Ling, Afselius, Nicander, Beskow, Assar, Lindeblad, Bruzelius, Hartmansdorff, etc. Les membres de l'école gothique repoussaient l'imitation étrangère, mais comme fond plutôt que comme forme : le fond, ils voulaient qu'on le puisât aux sources nationales ; la forme, ils la voulaient nationale aussi, mais ils n'éprouvaient aucune répugnance à la faire profiter des cultures étrangères,

1. Voy. mon ouvrage intitulé : *le Poëte national de la Suède.*

surtout lorsque des analogies de mœurs ou de caractère semblaient y inviter. Tegner formule ainsi cette opinion :

« Le Suédois, comme le Français, aime de préférence, dans la poésie, les choses légères, claires et d'une appréhension facile. Il veut aussi la profondeur, il l'estime, mais à la condition que cette profondeur soit transparente. Il faut qu'il voie le sable d'or au fond du gouffre. Toute idée qui se laisse chercher, quelque belle qu'elle soit en réalité, le rebute. A ses yeux, l'expression obscure accuse l'obscurité de la pensée. C'est ce qui distingue si éminemment le Suédois de l'Allemand. L'Allemand, par suite de sa nature contemplative, non-seulement recherche, mais adore les choses mystiques et nébuleuses; il aime à y pressentir un trésor caché. L'Allemand est concentré, lourd, sérieux ; le Suédois, léger, superficiel. De là, dans la poésie allemande, ce mysticisme de sentiment, ces abstractions nuageuses qui nous sont si antipathiques. Ce qui nous plaît dans le poëte, c'est la sérénité de la vie, la vivacité du mouvement; c'est le courage, c'est la sincérité. Tel est aussi notre caractère national. Quelque énervés, quelque frivoles, quelque dépravés même que nous soyons, nous conservons toujours en nous quelque chose de l'esprit de nos braves et aventureux ancêtres, et nous aimons à le retrouver chez nos poëtes. La séve des fils d'O-

din n'est point épuisée. Une flamme ardente et titanique circule dans les veines du peuple suédois comme un trait de race. Voyez ce jour d'hiver froid, clair et serein, qui aiguise les forces de l'homme et l'excite à lutter contre l'âpreté de la nature! C'est l'image fidèle du caractère des hommes du Nord. Là où le temps est clair, le vent frais, ils sentent s'agiter en eux toute la force, toute l'activité de leur vie intérieure, et ils oublient au milieu de cette jouissance tout ce qui peut manquer d'ailleurs à leurs facultés poétiques. »

Ainsi s'exprime Tegner : il ajoute qu'il n'a pas de meilleure justification à donner de ses doctrines; mais qu'il l'estime d'autant plus recommandable qu'elle a pour base l'expérience pratique et qu'elle s'harmonie essentiellement avec l'efflorescence instinctive et nécessaire du génie national. Quant à l'esthétique allemande sur laquelle les phosphoristes cherchent à s'appuyer, Tegner la trouve, sans doute, fort intéressante en elle-même, mais il la déclare de tout point inapplicable à la Suède.

Cette ardente querelle entre les deux écoles s'apaisa peu à peu. Ainsi qu'il arrive toujours, le temps amortit la passion, corrigea l'excès, et des concessions réciproques scellèrent définitivement l'œuvre de pacification. Qui parle aujourd'hui en Suède des goths et des phosphoristes? Mais leur

labeur n'a pas été vain : la littérature suédoise a reconquis son drapeau national, et elle l'illustre chaque jour par de nouveaux exploits.

Bien que mon but soit de ne m'occuper ici que de l'époque contemporaine de cette littérature, je crois devoir néanmoins en signaler les principales figures dans les temps passés. Je citerai Jean Messénius (1584), qui fit six tragédies ou comédies sur les cinquante dans lesquelles il se proposait d'encadrer toute l'histoire de Suède; Stjernhjelm (1598), auteur d'un poëme intitulé *Hercule*, poëme que le roi Charles X appréciait si fort qu'il le portait toujours sur lui, même en campagne. Stjernhjelm était d'humeur joviale et d'esprit ingénieux. On raconte que dans son enfance, traversant une rivière avec son père, par une belle nuit d'automne, celui-ci lui demanda d'où venaient les étoiles. « Le bon Dieu, répondit l'enfant, se promène souvent là-haut une grande canne à la main; or, comme il est très-puissant, il appuie si fort sur cette canne qu'elle fait de temps en temps dans la voûte du ciel des trous à travers lesquels la clarté lumineuse du bon Dieu parvient jusqu'à nous. Voilà ce qu'on appelle les étoiles. » Après Stjernhjelm, il faut nommer Olof Rudbeck (1630), ce filleul de Gustave II Adolphe, qui publia l'*Atlantica illustrata;* Jean Peringskjöld (1654), l'illustre archéologue; Dalin (1710), le poëte de cour, l'historien

officiel; Mme Nordenflycht (1718), qui chanta comme Corinne et se noya comme Sapho; le comte de Creutz (1729), grand diplomate et poëte inspiré. C'était un homme extraordinairement distrait que le comte de Creutz. Gustave III étant descendu chez lui pendant son voyage à Paris, il dut, en sa qualité d'ambassadeur, le fêter splendidement. Cela le fatiguait outre mesure. Or, un soir qu'il donnait un grand bal en son honneur, se trouvant dans l'embrasure d'une fenêtre en proie à ses rêveries, il vit passer un personnage qu'il arrêta : « Engagez votre monarque à partir, lui dit-il confidentiellement; ce train de vie me tue. » Ce personnage, qui n'était autre que Gustave III lui-même, promit au comte de faire sa commission. L'histoire ajoute qu'il se divertit beaucoup de l'aventure. Le comte de Creutz, grand amateur de musique, protégeait Grétry. Cela était si connu, que, lorsque celui-ci avait quelque succès, on en félicitait toujours le comte avant le compositeur. Creutz recevait les compliments avec le même sentiment de satisfaction que s'il eût été l'auteur de l'ouvrage couronné[1].

Nous voici maintenant au règne de Gustave III; la littérature suédoise multiplie ses triomphes; mais l'originalité lui fait défaut; elle se lance à corps

1. Voy. *Notice sur la littérature de la Suède*, par Marianne d'Ehrenström. Stockholm, 1826.

perdu dans l'imitation française. La langue elle-même se déforme; ce n'est plus qu'un chaos de mots étrangers et indigènes qui se heurtent, se brisent les uns les autres, sans jamais s'unir ni s'harmonier. Lisez Schröderheim, lisez Léopold : quel étrange amalgame! Keelgren, bien que de la même époque, est plus pur; il en est de même de Gyllenborg et de Rosenstein. Je ne dirai rien de Gustave III, ses écrits sont connus; on sait qu'ils reflètent de la manière la plus précise les qualités et les défauts de son temps.

Un poëte qui, au milieu de cette effervescence désordonnée, conserva toujours son originalité propre, et qui mérita par là d'être regardé comme le poëte le plus national, le plus populaire de la Suède, ce fut Bellman. Je l'ai déjà comparé à Béranger; ce n'est pas assez : il a plus de jet, plus de verve, plus de spontanéité bizarre et entraînante. Bellman est l'apôtre de la gaieté, le chantre du vin et des folles joies; il a aussi l'inspiration idyllique, et dans certaines circonstances un ton de profondeur religieuse qui émeut singulièrement. Il serait difficile de rencontrer un homme moins soucieux des choses de la vie que ne l'était ce poëte fantasque. Une fois le verre en main et les doigts sur sa lyre, il défiait la destinée et se riait de la misère. Gustave III, qui l'affectionnait sincèrement et qui la plupart du temps lui servait de caissier,

le recommanda un jour à la femme du directeur de la loterie par cette épître spirituelle et curieuse :

« Madame,

« Vous savez que j'ai toujours aimé les poëtes et surtout les poëtes suédois; vous savez que ces messieurs sont toujours pauvres et qu'ils demandent toujours des secours. Vous savez aussi que leur verve n'est heureuse et facile qu'autant que leur bourse est bien remplie. Mais, ce que vous ne savez pas, c'est à quoi tout ceci va aboutir, et vous m'avouerez qu'en le lisant, vous dites à part : « Où mènera tout ceci? » Un peu de patience et vous le saurez. C'est que je viens d'apprendre qu'il y a une place de secrétaire vacante dans la direction de la loterie royale, et que j'ai reçu une requête en vers du fameux Bellman, autrement dit l'Anacréon de la Suède, qui me demande une recommandation auprès des messieurs de la direction. Comme une telle recommandation serait un ordre et que je ne veux gêner personne, encore moins ces messieurs, je m'adresse à vous, madame, pour vous prier d'être la solliciteuse de cette affaire auprès de votre mari. Les muses sont les déesses des poëtes, et, comme elles sont femmes ainsi que vous, à qui pourrais-je mieux adresser mon pauvre protégé ? Je le laisse en vos mains et je vous prie de vous charger de son sort. »

On comprend que cette démarche de Gustave III fut suivie d'un plein succès. Bellman obtint la place, mais il céda la moitié des appointements qui y étaient attachés à un suppléant, pour en remplir les fonctions, et continua de vivre à sa fantaisie.

Nous arrivons aux temps modernes. Franzen soupire ses chants mélodieux; Wallin, le David du Nord, lègue à l'Église suédoise ses cantiques sacrés; Nicander écrit son *Glaive runique;* Lidner, ses plaintives élégies; Mme Leengren, sa *Visite au presbytère* et ses *Conseils à sa fille;* Stagnelius, ses drames profonds et fantastiques; Wallmark s'illustre dans l'érudition et dans le journalisme politique; Mme Widström, dans la poésie de sentiment; puis viennent Beskow, avec sa *Harpe d'Éole*, sa tragédie d'*Érik XIV*, ses *Fastes de la Suède*, œuvres d'un remarquable talent et d'un éclatant patriotisme; Atterbom, avec son *Ile du bonheur* et ses hautes études critiques; et au-dessus de tous Geijer, avec ses poésies splendides et ses grands travaux historiques; Tegner, avec son poëme de *Frithiof* et d'*Axel*, ses sermons et ses discours. Je cite au hasard, et suivant que les noms se présentent à ma plume; il faudrait, pour être complet, traduire entièrement la belle et volumineuse histoire de Wieselgren, ou tout au moins l'important abrégé de Lennström. Telle ne saurait être ma tâche aujourd'hui. J'ai hâte, d'ailleurs, d'entrer dans la sphère contemporaine.

La littérature suédoise parle tous les tons et cultive tous les genres. Cependant le ton lyrique, le genre lyrique y dominent. Même dans les choses les plus austères, les plus positives, elle s'exalte. Est-ce un effet de cette *subjectivité* qui caractérise le peuple de Suède? Quand un peuple s'absorbe instinctivement dans son âme, il en pénètre tout ce qu'il touche. C'est autour de lui une vie, une passion, un éclat qui éblouissent et transportent. Le peuple de Suède ne fait rien à froid, il est toujours inspiré; aussi nulle part vous ne rencontrez tant de poëtes que dans ses rangs. Parcourez toutes les manifestations de son génie; étudiez surtout ces trésors merveilleux de chants nationaux et populaires recueillis naguères par Ardwidsson, Geijer et Afzelius : quel entraînement! quelle verve! quelle fraîcheur idéale et sereine!

J'ai nommé Tegner, Geijer, Atterbom, etc.; il faut ajouter à ces poëtes Nybom, Malmström, Bergman, Orwar-Odd, Mellin, Ridderstadt, Adlersparre, Carlen, Talis Qualis, Göransson, Sötherberg, etc. Braun, aussi, Wilhelm Braun doit être signalé. Sa fécondité, son originalité, sa vive et mordante humeur en font aujourd'hui peut-être le poëte le plus recherché de la Suède.

Ne sont-ils pas poëtes aussi, tous ces philosophes suédois? Svedenborg, Ehrensvärd, Thorild, Biberg, Höjer, Grabbe, Hammarsköld, et tant d'autres;

n'ont-ils pas revêtu leurs plus graves théories de métaphysique, d'illuminisme ou d'esthétique, des formes les plus éblouissantes du lyrisme? Encore une fois, le lyrisme en Suède est partout : jusqu'au statisticien Agardh, qui débute dans la description topographique de son pays par un dithyrambe.

Cette exubérance de lyrisme est une des causes, sans doute, qui ont paralysé en Suède, jusqu'aux dernières années, l'élan dramatique. Le drame vit principalement d'action; il ne se dessine, avec sa signification précise et dans sa largeur naturelle, que chez les nations pratiques, témoin l'Angleterre. Un simple barde de sentiment ne saurait donc s'élever à sa hauteur et réaliser toutes ses conditions. De là vient que pendant si longtemps, à quelques exceptions près, les théâtres suédois se sont alimentés à des sources étrangères. Aujourd'hui, les auteurs nationaux commencent à s'y produire. De la traduction ils ont passé à l'imitation, et de l'imitation à la création originale. Ce n'est point encore la perfection, ce n'est point l'idéal, mais cela en approche. D'ailleurs, la Suède tend chaque jour à se transformer dans le sens de l'esprit moderne; le développement de son industrie et de son commerce, la navigation à vapeur, les chemins de fer, multipliant ses rapports avec les grandes nations de l'Occident, lui impriment une vitalité toujours croissante. Nul

doute que ce mouvement n'exerce sur sa littérature une influence de plus en plus décisive : de la contemplation pure, elle la précipitera dans l'action; des fantaisies transcendantes du lyrisme, dans les conceptions positives du drame. Ceci apparaît déjà, comme je l'ai dit, dans beaucoup d'œuvres récentes; ces œuvres en appellent d'autres; elles viendront, car les écrivains qui les ont signées de leur nom sont pleins de fécondité et de courage. Börjesson, Blanche, Jolin, Krœmer, Ridderstad, Kullberg, Andersson, etc., glorieuse phalange qui brûle de s'illustrer tous les jours davantage et de voir grossir ses rangs.

Le roman donne la main au drame; il a des exigences presque identiques. Tel peuple qui se distingue dans celui-ci excellera pareillement dans celui-là. Sur le champ du roman, la Suède avait depuis longtemps dans ses *sagas* islandaises d'admirables préludes; elle s'en est d'abord tenue là, flottant seulement de temps en temps à travers quelques fantastiques légendes, quelques chroniques poétisées. Puis le mouvement s'est caractérisé : Fredrika Bremer a donné ses romans domestiques. Quoi de plus frais, de plus calme et en même temps de plus honnête? Les deux mondes ont voulu les connaître : l'Allemagne, l'Angleterre, l'Amérique surtout se les sont disputés. Ces nations, où la vie du *home* est en si grand honneur, éprou-

vaient une vive satisfaction à lire une romancière qui la décrit si bien. La France, de son côté, grâce aux traductions de Mlle du Pujet, y a prêté quelque attention. Mais ces récits sont trop limpides, trop uniformes pour notre génie expansif et tourmenté. Fredrika Bremer ne sera jamais chez nous un auteur populaire. Nous nous plairions bien davantage avec Mmes Knorring et Carlen : il y a chez elles plus de vie, plus de mouvement, plus d'excentricité orageuse ; la forme dont elles revêtent leurs idées se rapproche aussi beaucoup plus de la nôtre. Parlerai-je d'Almqvist, le romancier le plus profond, le plus emporté, le plus initiateur peut-être de toute l'Europe ? Parlerai-je de Ridderstad, l'auteur des *Mystères de Stockholm*, ouvrage où l'idéalisme et le réalisme se jouent à travers l'action la plus riche, la plus émouvante qui fut jamais ? de Göransson, de Kullberg, de Mellin, de Palmblad, de Blanche, de Wetterberg, romanciers historiques ou nouvellistes pleins de verve et de couleur ? Ce dernier écrit, sous le pseudonyme d'Onkel-Adam, de charmants petits chefs-d'œuvre ; c'est le Dickens de la Suède.

Je passe à l'histoire : il est peu de pays où elle soit plus sérieusement et plus brillamment cultivée qu'en Suède. Geijer est connu ; les Suédois le regardent comme leur Tacite et leur Thucydide. J'y joindrai Nillsson et Holmberg, deux puissants ar-

chéologues ; Strinnholm, enchanteur comme Tite Live ; Fryxell, comparé à Hérodote ; Granberg, Silfverstope, Lundblad, Cronholm, Reutherdahl, Thomæus, etc. N'oublions pas Nordström, l'auteur de l'*Histoire de la constitution de la société en Suède ;* Nordström, ancien référendaire au sénat de Finlande, est aujourd'hui archiviste royal à Stockholm. J'ai pu admirer, pendant mon séjour dans cette ville, le soin et l'intelligence qu'il a déployés dans l'arrangement de ses collections ; je lui dois beaucoup pour l'obligeance avec laquelle il y a facilité mes recherches. Arwidsson, bibliothécaire royal, est aussi venu de la Finlande ; il s'est fait remarquer par une excellente traduction des poëmes d'Ossian et par des travaux historiques d'une haute portée, notamment par un recueil de documents relatifs à l'ancienne histoire de son pays. Une publication récente qui a suffi pour placer son auteur au rang des chroniqueurs les plus utiles, c'est celle des papiers du colonel Schinkel sur les règnes de Gustave III et de Gustave IV Adolphe, par Bergman. Je citerai, enfin, l'*Histoire de Suède depuis la mort de Charles XII jusqu'à l'année* 1772, par Malmström, l'un des érudits les plus profonds et des critiques les plus lumineux de l'époque actuelle.

La science ne le cède en rien en Suède à l'histoire et à la poésie pour le mérite de ses inter-

prètes : je ne parle pas de Berzélius, il est mort; mais son esprit revit dans Svanberg, dans Masander, Berlin et Akerman. Wahlenberg Fries, les deux Agardh, von Düben, Arrhenius, Wahlberg surtout, se distinguent dans la botanique ; Sundevall, Loven et Boheman, dans la zoologie ; Retzius dans l'anatomie et l'anthropologie ; Huss, Sanden, Berg, Carlsson, Sköldeberg, Lundberg, etc., dans la médecine. Pas une branche de la science, en un mot, qui ne soit l'objet d'une culture assidue et qui n'ait ses illustrations particulières.

Ce magnifique mouvement scientifique et littéraire exerce sur tout le pays une influence immense ; il n'est pas une classe de la société qui ne s'y intéresse et qui, suivant sa position et ses facultés, n'y prenne une part plus ou moins active. Des corps nombreux sont, en outre, organisés pour donner à son rayonnement plus de force et de sûreté. Je citerai, entre autres, l'Académie des sciences, l'Académie des belles-lettres, de l'histoire et des antiquités, et l'Académie suédoise. Cette dernière a été inaugurée le 24 avril 1786. Elle se compose, comme l'Académie française, de quarante membres, dont treize sont nommés directement par le roi. L'Académie suédoise admet dans son sein des écrivains, poëtes ou prosateurs, et de hauts personnages protecteurs des lettres et simples amateurs. A l'entrée du sanctuaire académi-

que, tout titre social disparaît; on ne reconnaît là que des littérateurs égaux entre eux. L'Académie suédoise distribue chaque année des prix de poésie et d'éloquence, et quelques autres encouragements résultant de fondations particulières. Elle jouit de revenus assez considérables, dont la plus grande partie se prélève sur les produits du journal officiel du royaume (*Post-och inrikes tidningar*). Sa séance annuelle a lieu le 20 décembre, jour anniversaire de la naissance du grand Gustave-Adolphe.

Une corrélation nécessaire existe entre le mouvement intellectuel que je signale et le travail de la librairie. En 1850, la librairie suédoise n'a pas publié moins de 1060 ouvrages, chiffre inouï pour un aussi petit pays. Ces ouvrages se distribuaient ainsi : théologie, 182; belles-lettres, 156; politique, 156; jurisprudence, 123; mélanges, 103; histoire, 80; économie et technologie, 55; pédagogie, 45; philologie, 40; médecine, 38; mathématiques, 31; physique, 22; géographie, 18; art militaire, 5; beaux-arts, 3; philosophie, 3. De ces divers ouvrages, ceux qui captivent le plus nombreux public sont les écrits religieux et les romans. Les premiers formaient en 1850 un ensemble de 1378 feuilles; les seconds, de 985, dont 391 de productions originales et 594 de traductions.

Les auteurs et les éditeurs vivent en Suède dans une très-grande intimité. Ils se regardent comme

formant une seule famille, dont tous les membres sont solidaires de leur fortune ou de leur gloire réciproques. Aussi, lorsqu'un auteur fait quelque partie de plaisir, soyez sûr que son éditeur est là. L'éditeur suédois, d'ailleurs, est généreux, libéral; il paye bien, et, quand il est vraiment riche, sa bourse est un Pactole dont les flots ne coulent jamais plus volontiers que lorsqu'il s'agit d'arroser les champs de ceux qui ont contribué à le grossir. Ceci rappelle ce qui se passe en France dans les régions de la librairie opulente.

Un pays où la liberté de la presse est un des principes fondamentaux de la constitution, doit se distinguer nécessairement par de nombreux et intéressants écrits périodiques. On compte en Suède de 115 à 120 journaux quotidiens, hebdomadaires ou mensuels. Les plus importants sont, outre le journal officiel, *Post och Inrikes Tidningar*, l'*Aftonbladet* et le *Svenska Tidningen*. Ce dernier a un caractère semi-officiel; sa rédaction est digne, élevée; il est dirigé par le colonel Hazélius, écrivain de talent autant que militaire estimé. L'*Aftonbladet* arbore une opposition modérée et conservatrice; c'est le journal de la bourgeoisie. M. Bergstedt, qui l'a pris il y a deux ou trois ans des mains de M. Hjerta, a merveilleusement réussi à lui conserver la position éminente que lui avait faite son fondateur. L'*Aftonbladet* discute avec intelligence et pro-

fondeur; son ton est plein de tact et de convenance; le gouvernement le tient en estime et profite souvent de ses observations Quant aux revues, leur nombre est relativement plus considérable que celui des journaux; il va de 30 à 35 : revues scientifiques, revues littéraires, revues religieuses, etc. L'étranger qui veut étudier la Suède trouvera dans presque tous leurs numéros des documents parfaitement rédigés et d'un très-haut intérêt. Je dois beaucoup pour ma part au *Tidskrift för litteratur* de M. Bergstedt et au *Nordisk Tidskrift* de M. Sohlman. Malheureusement ces deux revues ont cessé de paraître, leurs rédacteurs attachés à l'*Aftonbladet* ayant tout quitté pour se consacrer exclusivement à ce journal.

Si des sciences et des lettres nous passons aux beaux-arts, la Suède ne nous offre pas de moins remarquables talents. Dans l'architecture, nous rencontrons Gjörwell, Blom, Nyström, Estenberg; dans la sculpture, Byström, l'émule de Pradier pour les créations de femmes; Fogelberg, l'artiste odinique si justement apprécié par Gustave Planche dans un récent article de la *Revue des Deux Mondes*; Fahlcrantz, l'ornemaniste; Quarnström, l'auteur *des Saisons* et d'admirables bas-reliefs; dans la gravure, Martin, Carpelan, Akrell et les frères Wright, ces fils de la Finlande, dont le burin excelle si merveilleusement dans les sujets

zoologiques; dans le dessin, Sköldebrand, Werner, Graffman, Billmark, Mlle Röhl, Mörner, Chiewitz, Gillberg; dans la lithographie, Herlin, Cardon, Göthström, Magnusson, Blombergsson; dans le portrait, Breda, Westin, Södermark, Wohlfarth, Mlle Rothkirch; dans la peinture d'histoire, Hörberg, Krafft, Hanelgren, Sandberg, Dahlström, Berggren, Leffler, Lindhberg; dans le paysage et les sujets de genre, Stading, Julin, Ezdorff, Anckarswärd, Kylberg, Knorring, Winquist, Laureeus, Wickenberg, Wahlbom, Jernberg, Höckert, Larson, Zoll, Mlle Lindegren, Tidemand le Norvégien[1]; dans la miniature, Sparrgren, Gillberg, Hallman, Le Moine, Way, Hofling, Klingspor, etc., etc.

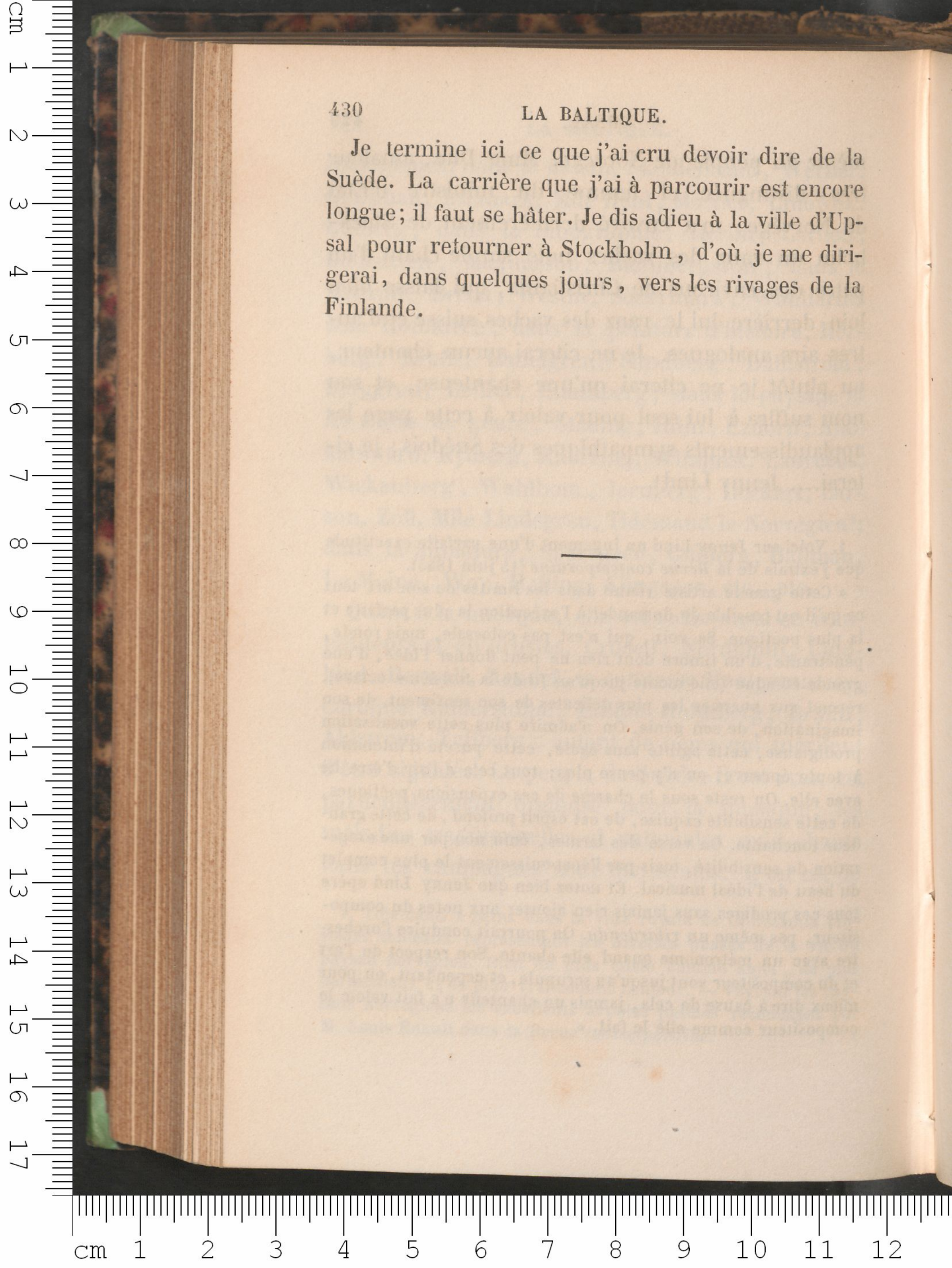
Quant à la musique, elle est riche aussi en compositeurs et en artistes. Crusell, Nordblom, Lindblad, Berwall, Randel, la comtesse Montgommery, Caroline Ridderstolpe, Émilie Holmberg, Braun, Ahlström, Tullberg : autant de noms qui méritent d'être signalés. Le peuple de Suède, il est vrai, est particulièrement organisé pour la musique; les mélodies traditionnelles et nationales qu'il chante dans les campagnes sont ravissantes. Il en est de

1. Tidemann a peint dans la ville royale de Christiania plusieurs tableaux représentant les diverses phases de la vie du paysan norvégien. Rien de plus fidèle comme sujet, de plus harmonieux et de plus vrai comme couleur. — Voy. sur les paysans norvégiens les excellents articles publiés récemment par M. Louis Énault dans la *Revue contemporaine*.

même du peuple de Norvége. Mme Due, amateur très-distinguée et femme du ministre d'État de Norvége, m'a envoyé dernièrement de Stockholm un ranz des vaches noté sur le chant d'un pâtre des environs de Christiania, qui laisse bien loin derrière lui le ranz des vaches suisse et d'autres airs analogues. Je ne citerai aucun chanteur, ou plutôt je ne citerai qu'une chanteuse, et son nom suffira à lui seul pour valoir à cette page les applaudissements sympathiques des Suédois ; je citerai.... Jenny Lind[1].

1. Voici sur Jenny Lind un jugement d'une parfaite exactitude que j'extrais de la *Revue contemporaine* (15 juin 1855).

« Cette grande artiste réunit dans les limites de son art tout ce qu'il est possible de demander à l'exécution la plus parfaite et la plus poétique. Sa voix, qui n'est pas colossale, mais ronde, pénétrante, d'un timbre dont rien ne peut donner l'idée, d'une grande étendue (elle monte jusqu'au *fa* de la troisième octave), répond aux nuances les plus délicates de son sentiment, de son imagination, de son génie. On n'admire plus cette vocalisation prodigieuse, cette agilité sans égale, cette pureté d'intonation à toute épreuve; on n'y pense plus; tout cela a l'air d'être né avec elle. On reste sous le charme de ces expansions poétiques, de cette sensibilité exquise, de cet esprit profond, de cette grandeur touchante. On verse des larmes, ému non par une exagération de sensibilité, mais par l'épanouissement le plus complet du beau de l'idéal musical. Et notez bien que Jenny Lind opère tous ces prodiges sans jamais rien ajouter aux notes du compositeur, pas même un *ritardendo*. On pourrait conduire l'orchestre avec un métronome quand elle chante. Son respect de l'art et du compositeur vont jusqu'au scrupule, et cependant, ou pour mieux dire à cause de cela, jamais un chanteur n'a fait valoir le compositeur comme elle le fait. »



Je termine ici ce que j'ai cru devoir dire de la Suède. La carrière que j'ai à parcourir est encore longue; il faut se hâter. Je dis adieu à la ville d'Upsal pour retourner à Stockholm, d'où je me dirigerai, dans quelques jours, vers les rivages de la Finlande.

HELSINGFORS.

I.

Le golfe de Bottnie. — Pittoresque des côtes. — Vleaborg. — Carlö. — Brahestad. — Attaque de cette ville par les Anglais. — Gamla-Carleby. — L'amiral Plumridge. — Les îles et les rochers de la Finlande. — Sa population. — Son aire. — Races diverses. — Suédois, Finnois et Russes. — Progression de la population en Finlande. — Remarque curieuse sur la population masculine et la population féminine. — Jakobstad. — Ny Carleby. — Wasa. — Pourquoi on lui a donné le nom de Nicolaistad. — Björneborg. — Raumo. — Åbo. — Navigation difficile. — Hangöudd. — Description. — Le golfe de Finlande. — Détails circonstanciés sur son bassin, ses îles, ses rochers, ses écueils, etc. — Hogland.

Est-il rien de plus pittoresque, de plus accidenté que cette ligne de côtes qui s'étend le long des golfes de Bottnie et de Finlande, de Tornéå à Helsingfors? Voici d'abord, à l'embouchure du fleuve d'Uleå, la ville d'Uleåborg; une ville de 6000 âmes, chef-lieu de gouvernement et capitale de l'Ostrobottnie. Son port est vaste et commode, son commerce actif. Plusieurs États étrangers y entretiennent des consuls. A environ deux milles, au sud-ouest, la côte, jusqu'alors parfaitement

droite, fléchit tout à coup. Cela dure trois milles et demi; après quoi l'on arrive au village Siikajoki, puis, en s'enfonçant un peu, à ceux de Revolax, de Frantzils et de Pulkila, dont les sanglants combats, en 1808 et 1809, ont si merveilleusement inspiré le poëte Runeberg. A un mille à peine au nord de Siikajoki, deux milles et demi à l'ouest d'Uléåborg, se trouve l'île de Carlö, en finnois Hailuoto, avec deux ports assez bons, Sautisen et Petti, île célèbre dans l'histoire de Finlande par les effroyables épreuves qu'elle a souffertes pendant les guerres de 1714 et de 1743. De Carlö au continent, le trajet est presque impossible pendant l'automne et le printemps; le golfe, assez découvert, du reste, dans ces parages, et libre d'écueils (*skär*), est plein de bas-fonds et de bancs de sable, même à une très-grande distance du rivage.

Nous sommes à deux milles au sud-ouest de Siikajoki, nous entrons dans le port de Brahestad, port peu profond et inabordable aux grands vaisseaux de guerre, ce qui, toutefois, n'empêche pas la ville de faire un commerce d'exportation assez considérable. Brahestad a une population d'environ 2000 âmes; sa rade est protégée par l'île de Långholm et par plusieurs petits îlots. Les Anglais n'ont pas moins réussi l'année dernière (30 mai 1854) à y détruire des bâtiments et des denrées pour une valeur de 1 625 000 francs.

La ville la plus rapprochée de Brahestad, à douze milles au sud, est Gamla-Carleby, d'une population de 2500 âmes. C'est une des meilleures places de commerce de la Finlande. Elle est située au fond d'un détroit très-resserré et encombré de bas-fonds, ce qui oblige les navires à jeter l'ancre à un mille en avant, dans la rade ouverte de Trullö. Gamla-Carleby doit à sa situation d'avoir échappé l'année dernière au sort terrible que l'amiral Plumridge avait déjà infligé à Brahestad et à Uleåborg.

Dans les parages de Gamla-Carleby, les îlots et les rochers commencent à se multiplier tellement, qu'ils forment comme une sorte d'archipel continu le long des côtes. La population s'épaissit aussi de plus en plus; les colons suédois l'emportent sur les aborigènes.

La population de la Finlande comprend des peuples de diverses races: des Lapons, des Finnois, des Suédois, des Allemands, des Russes, etc. Les Lapons, jadis répandus dans tout le pays, où ils ont laissé de nombreux vestiges, se sont vus repoussés peu à peu vers le nord, dans les vastes solitudes de l'Ostrobottnie; ils y forment çà et là de petits groupes dont la réunion ne dépasse pas un millier d'âmes. Les Suédois couvrent presque tout le littoral occidental, depuis Gamla-Carleby jusqu'à Fredrikshamn et au delà. Nobles, prêtres, bourgeois pour la plupart, ils occupent les emplois du

gouvernement et tiennent le sceptre du commerce. Leur nombre peut s'élever à 150 000. Rares sont les Russes aux extrémités septentrionales et aux régions centrales du grand-duché; ils pullulent au contraire au midi, dans les provinces depuis longtemps conquises; l'ensemble des adeptes de l'Église gréco-russe est d'environ 60 000. Le chiffre des Allemands est insignifiant; il en est de même de celui des Français, des Anglais, des Italiens, auxquels il faut joindre quelques individus isolés, Esthoniens, Bohémiens ou Juifs. La masse de la population se compose donc de paysans finnois : ceux-ci constituent un effectif de plus de 1 400 000 âmes.

Somme toute, la population de la Finlande monte aujourd'hui à 1 650 000 âmes (les états officiels de 1852 donnent 1 636 915); population minime relativement au territoire qu'elle occupe : car ce territoire ayant une aire de 6825 milles carrés, elle ne lui fournit conséquemment par mille carré que 230 habitants. Du reste, chaque jour cette population va croissant. De 610 145 âmes qu'elle comptait en 1775, elle avait déjà atteint, en 1825, 1 259 151; en 1845, 1 547 724 âmes. On estime que, dans un espace de cinquante-trois ans, la population intégrale de la Finlande double son chiffre.

Un phénomène assez curieux, c'est l'énorme pré-

pondérance numérique que le sexe féminin y présente sur le sexe masculin. En 1785, le premier l'emportait sur le second de 12 684, soit de deux pour cent; vingt ans plus tard, de 44 309, soit de trois et demi pour cent. Aujourd'hui la différence est de 50 000, au moins. Ce qui est à remarquer, c'est que ce phénomène se concentre exclusivement dans les paroisses luthériennes; les paroisses gréco-russes, au contraire, produisent plus d'hommes que de femmes. Je laisse aux physiologistes le soin d'expliquer un fait aussi singulier.

Je reviens au golfe de Bottnie. A deux milles et demi[1] de Gamla-Carleby, après une suite de rochers d'îles et d'îlots, vient Jakobstad, ville peu considérable mais assez commerçante, avec une population de 2000 âmes et un port vaste, mais impraticable aux grands bâtiments, qui sont obligés de s'arrêter dans une rade située à trois quarts de mille au nord de la place. Jakobstad a été fondée en 1653 par la célèbre Ebba-Brahe, en mémoire de son époux défunt, le comte Jacques de la Gardie. Désolée par de fréquents incendies, menacée même dans son existence, en 1682, par le roi Charles XI, qui, pour mettre fin à sa rivalité avec Ny Carleby, avait ordonné d'en expul-

1. Je rappellerai ici une fois pour toutes que le mille suédois, dont il est ici question, vaut à peu près 10 kilomètres.

ser les habitants et de la raser, elle a néanmoins réussi à se maintenir et à se créer peu à peu une situation florissante.

Ny Carleby est à deux milles de Jakobstad, et offre une situation maritime à peu près identique. Plusieurs phares éclairent ses environs. Les bâtiments qui servent à son commerce stationnent, les petits à Djupsten, les grands à Alörn, c'est-à-dire à un demi-mille et à trois quarts de mille de son port. Alörn est un endroit charmant, émaillé d'une foule de villas où les habitants de la ville passent la saison d'été. A quelque distance de Ny Carleby se trouvent les villages de Lappo-Storby, de Ruona-Bro, de Salmi et d'Alavo, célèbres par les exploits de l'armée finnoise en 1808. Oravais, situé à trois milles au sud de Ny Carleby, est remarquable au même titre; c'est là qu'eut lieu, le 14 septembre, l'une des batailles les plus sanglantes qui aient signalé cette époque néfaste. Adlercreutz, à la tête de 3500 Suédois et Finlandais, n'hésita pas à attaquer Kamensky et Kulneff, dont les forces étaient plus que doubles (8500 hommes). Il les battit et les mit en fuite; c'était fait de l'armée russe dans ces parages, si un renfort de 2000 hommes, qui lui arriva tout à coup de Wasa, ne lui eût permis de reprendre l'offensive. Le corps d'Adlercreutz fut écrasé; le combat ne cessa qu'après quatorze heures d'un effroyable carnage.

Parlerai-je de Wasa? C'était naguère encore une très-belle ville, agréablement située au fond d'une baie, à quatre milles au sud-ouest d'Oravais. Les Finlandais la citaient comme la gloire de l'Ostrobottnie; les Suédois la vénéraient comme un temple élevé à la mémoire de leur antique race royale. C'est en effet au fils de Gustave Wasa, à Charles IX, que Wasa devait sa fondation. Maintenant, elle n'est plus qu'un monceau de cendres, ou plutôt une autre cité surgit à sa place; mais celle-ci ne s'appellera plus Wasa, elle s'appellera *Nicolaistad*, ville de Nicolas. Qui a pris l'initiative de ce nouveau baptême? On prétend que les Finlandais ne s'y sont prêtés qu'avec regret; les Finlandais tiennent à leurs souvenirs séculaires, et ce n'est point en en effaçant servilement les traces qu'ils eussent songé à honorer le tsar défunt.

Nous entrons maintenant dans le Quarken, vaste réseau d'îles, de rochers et d'écueils : la navigation devient difficile et périlleuse; le vaisseau est mal à l'aise au milieu de ces murs de granit qui le serrent de toutes parts; il lui faut un renfort de pilotes et de phares. La mer ne reprend sa liberté qu'en fléchissant vers le midi, à partir de Korsnäs. Kaskö se présente alors, Kaskö, le port aux eaux profondes, le chantier infatigable, la pêcherie féconde du hareng et du *strömming*. Puis, à un demi-mille, c'est Christinestad, beau joyau de

cette reine fantasque qui abdiqua et abjura sans embrasser le ciel ni renoncer à la terre; place maritime excellente, la meilleure de l'Ostrobottnie; les plus lourds vaisseaux peuvent amarrer à son rivage.

Je vogue au large : je salue de loin le triste paysage de Satakunda et Björneborg, la vieille et populeuse cité, et l'île de Räfsö qui lui sert de port; je vois les traces de l'incendie qui l'a si cruellement ravagée au printemps de 1852; me voilà déjà à huit milles de Christinestad. Encore cinq milles : je remonte l'embouchure du Kumo, et je prends terre à Raumo, cette ville des temps catholiques, fondée par des moines et renommée aujourd'hui pour ses dentelles. Enfin je double le cap Wärknäs, je touche à Pyhämaa, terre sacrée, à Nystad, la ville au traité, riche de lattes et de pots de bois; je m'engage à travers une foule d'îles et d'îlots, de rochers, de bancs de sable, de pins, de sapins, laissant à ma gauche l'archipel d'Åland [1]; j'entre dans la Finlande proprement dite, *Egentliga Finland*, j'aborde à Åbo.

Åbo était anciennement la capitale politique de la Finlande, elle en est aujourd'hui la capitale industrielle; c'est un Manchester au petit pied, bruyant

1. Voir *les Iles d'Aland*, Paris, Hachette. — J'ai dit dans ce petit ouvrage tout ce que je savais d'intéressant sur ces îles, que la prise de Bomarsund a rendues célèbres.

d'usines, d'ateliers et de chantiers de toutes sortes. La marine impériale y fait construire des yachts et des chaloupes. Åbo a 16000 habitants, sans compter une garnison de 1200 hommes. Je parle ici des temps ordinaires. Åbo est le siége de l'archevêché de Finlande; le chef-lieu du gouvernement d'Åbo est Björneborg; son port intérieur, vaste et commode, se prolonge fort avant dans la ville, mais ne reçoit que des vaisseaux d'un tirant d'eau de neuf ou dix pieds; ceux d'un tirant plus fort s'arrêtent à Beckholmen, son port extérieur, situé à trois verstes ou kilomètres vers le nord-ouest. Diverses passes conduisent à Åbo, les unes partant de la Baltique, les autres du golfe de Bottnie; toutes sont d'accès difficile, et il est dangereux de s'y aventurer sans pilote.

Åbo est une ville assez souriante : le feu l'ayant entièrement détruite en 1827, elle a été rebâtie dans le goût moderne et suivant cette régularité symétrique qui distingue toutes les villes russes. Deux monuments seulement y rappellent les temps passés : sa cathédrale et son château.

Le château d'Åbo, bâti au XIIe siècle par Érik le saint, fut destiné, dès l'origine, à servir de forteresse à la ville. Il s'élève à l'embouchure de la rivière d'Aura, sur un cap entouré d'eau de trois côtés. Souvent endommagé par les guerres, il fut entièrement réparé sous les rois Albrecht,

Charles VIII, Knutson et Gustave Wasa. Outre ses quatre tours qui défendent le port, ce château est flanqué au midi d'une haute muraille avec un triple rempart de terre et un double fossé ; un nouveau bâtiment a été ajouté plus tard à l'ancien, mais dans un genre tout différent. Le château d'Åbo a servi de résidence au duc Jean et de prison au roi Érik XIV; il renferme une église et un arsenal considérable. Deux compagnies de troupes marines y sont casernées. Le reste des appartements sert de magasins de blé et de poudre ou de prison.

Il y a là environ quatre cents prisonniers. Leur costume est le même à peu près que celui des forçats de Sveaborg. Presque tous sont des meurtriers sur lesquels pèse une condamnation capitale ou du moins un châtiment grave. Ils occupent des loges basses, voûtées et percées de petites fenêtres garnies d'énormes barreaux de fer. Quand je visitai cette prison, on me donna quatre soldats pour m'accompagner. Cette escorte est nécessaire, car il n'est pas inouï, dans la prison d'Åbo, que ces farouches assassins se soient jetés sur des étrangers, pour se venger sur eux des rigueurs de la justice.

Je puis bien dire que jamais le sceau du crime ne m'a paru si effroyablement empreint que sur leurs figures. On voyait là surtout quelques paysans finnois dont l'aspect faisait peur. C'est que le Finnois, si bon, si doux quand il vit dans la justice,

dépasse toute limite quand il se jette dans l'iniquité. La manière dont les grands criminels sont enchaînés est terrible à voir. Figurez-vous une traverse du poids de cent trente livres, passée dans d'énormes anneaux de fer rivés au-dessus de la cheville, mais soutenue par deux petits coussinets en cuir, afin de préserver la jambe, qui infailliblement serait déchirée et broyée. Voilà les entraves que portent nuit et jour ces malheureux. Je m'approchai de l'un d'eux pour examiner de plus près ses fers. Celui-là avait tué trois hommes. « Comment, lui dis-je, peux-tu marcher avec un pareil poids? — Oh! c'est très-facile, » répondit-il. En même temps il se mit à faire quelques pas. Rien de plus affreux, sous ces voûtes sombres, que ce frottement de la traverse de fer contre les anneaux de fer. On frémit jusqu'au fond des entrailles.

Les prisonniers moins coupables font le service de la maison. Ils sont toujours accompagnés de soldats armés d'un fusil chargé. Quatre-vingt-dix soldats sont employés à la garde des prisons d'Åbo; ils ont droit de faire feu sur les criminels, dès la moindre manifestation de révolte. Quand on a vu ces hommes, on conçoit facilement la nécessité d'une pareille mesure.

Une des parties les plus intéressantes de la prison d'Åbo, c'est l'infirmerie. Elle est tenue avec un soin et une propreté vraiment admirables. Le plan-

cher est jonché de petites branches de sapin odoriférant, les tables sont ornées de vertes guirlandes; les armoires et les buffets où sont placés les ustensiles de service sont décorés de franges de papier, de feuilles et de fleurs. Toute cette coquetterie est l'ouvrage des prisonniers. Quel contraste, quand on vient de voir les loges voûtées!

La prison du château d'Åbo renferme aussi des femmes. Quelques jours avant mon arrivée, il s'en trouvait une, dit-on, d'une remarquable beauté. Elle avait commis un meurtre. J'en ai vu plusieurs d'assez bonne mine : une entre autres, tenant entre ses bras un petit enfant à la mamelle, inspirait un vif intérêt.

Cinglant d'Åbo dans la direction du sud-est, on arrive bientôt au golfe de Finlande, dans lequel on pénètre en doublant le cap de Hangö (*Hangöudd*). Rien de plus triste, de plus désolé que ces parages: presque point d'habitations humaines; du sable aride, du granit nu, des bois sombres, une mer orageuse. Le cap de Hangö projette sa pointe fort avant dans la mer; il est défendu par deux petits forts (*Gustafssvärn* et *Gustaf-Adolfs-fäste*) construits au sud sur deux îlots séparés; une garnison plus ou moins nombreuse stationne à l'est, dans la partie du cap appelée Drottningsberg; en deçà des forts, sur un rocher isolé, une tour élevée avec un phare; puis, à trois verstes et demie, sur l'île de

Rotsaari, un autre phare gardé habituellement par quatre surveillants, quatre pilotes et deux élèves. Ce dernier phare tourne sur lui-même de minute en minute, donnant alternativement 40 secondes d'obscurité et 20 secondes de clarté ; on l'allume au printemps, à l'ouverture de la navigation, et on l'éteint le 27 mai pour le rallumer de nouveau le 13 juillet, jusqu'au retour de la saison des glaces. La mer a creusé dans les rochers de Hangöudd des grottes gigantesques; des inscriptions gravées sur leurs flancs de granit rappellent à quelle hauteur montait la mer dans cette triste localité, il y a un siècle.

Le cap de Hangö est l'effroi des navigateurs pendant les sombres tourmentes de l'automne : sa chronique est riche en naufrages; souvent aussi ses rochers ont retenti du fracas des batailles navales. C'est à Hangö, dans son fameux combat contre Nils-Ehrenskjöld, que Pierre le Grand gagna le grade de vice-amiral. Dirai-je encore les exploits dont les Anglais l'ont rendu témoin l'année dernière et comment les Russes, désespérant d'en défendre les forts, les ont fait sauter?

Si de Hangöudd on tire une longue ligne jusqu'à Dagerort, promontoire le plus occidental de l'île de Dagö, on aura tracé la limite qui sépare la mer Baltique du golfe de Finlande. Ce golfe est d'un aspect fort accidenté : libre d'îles et de rochers sail-

lants vers la côte extrême de l'Esthonie, il se hérisse, au fur et à mesure que l'on remonte vers Cronstadt et que l'on incline au nord, de caps, de bancs de pierre et d'écueils. C'est d'abord Odensholm, c'est Roogö, Nargö, Wulfsö, c'est Wrangelsholm, Kok-Skär, Ekkholm, etc. Puis viennent les grandes îles : Pythis, qu'enveloppent de toutes parts les eaux du fleuve Kymmene, Aspö, Hogland, Rödskär, Viringen, Tyttersaari, Lavensaari, Peni, Seskär, etc. Entre ces îles, cependant, la navigation est facile et légère ; car les passes sont profondes, les fonds dégagés. La scène change en approchant de la côte finnoise : ici les bancs de sable, les rochers à fleur d'eau, les récifs, les *skär* en un mot, abondent; il faut louvoyer : les pilotes, les phares deviennent indispensables. J'ai exploré plus d'une fois en petit bateau presque toute cette ligne de côtes, depuis Ekenäs jusqu'à Wiborg; je ne connais pas de navigation plus périlleuse : ce sont des milliers de gorges étroites, profondes, mystérieuses, un inextricable labyrinthe, repaire affreux de contrebandiers et de pirates qui bravent insolemment la force publique, du fond de leurs embuscades et de leurs redoutes.

J'ai nommé Hogland : c'est l'île la plus imposante du golfe de Finlande. A la voir de loin, on dirait un amas de ces tertres funéraires dans lesquels les anciens Scandinaves enterraient leurs rois et leurs

guerriers. L'un des plus hauts est l'*Haukawor* (Montagne de l'Aigle), dont le double pic couronné de noirs sapins est sans cesse battu par les orages. Autour de l'île une grève morne et dévastée, et à ses deux extrémités deux petits villages : *Pohja-Kulla* (village du nord), *Launa-Kulla* (village du sud).

On compte à Hogland 650 habitants, lesquels parlent le finnois et l'esthonien, langues sœurs, et professent la religion luthérienne. Inaccessibles aux bruits du monde, ils vivent calmes et paisibles, au milieu de leurs flots, pêchant le veau marin et le strömming dont ils font à la fois leur nourriture et un objet de commerce.

Un pasteur, résidant à Pohja-Kulla, leur prêche l'Évangile, les baptise, les marie et les enterre; un länsman nommé par le gouverneur de Wiborg leur sert de juge de paix et de maire. Comme l'île possède un phare, le gouvernement russe y entretient en outre, pour le garder, quelques soldats de marine, sous les ordres d'un capitaine.

II.

Origine de Helsingfors. — Son histoire. — Panorama de la ville. — Aspect intérieur. — Population. — Organisation administrative de la Finlande. — Prêtres et magistrats. — Force militaire. — Université de Finlande. — Mouvement intellectuel. — Littérature suédo-finnoise et littérature finnoise. — Les partis. — La société. — Maisons de campagne. — Träskända. — Mme Demidoff. — Revenu du grand-duché. — Industrie et commerce.

J'arrive enfin à Helsingfors. Cette ville est située, par 60° 10′ de latitude et 42° 4′ 45″ de longitude est de l'île de Fer, dans la paroisse de Helsinge, gouvernement de Nyland, et couvre un promontoire vaste et accidenté qui s'étend fort avant dans la mer. Helsingfors tire son nom d'une colonie de Helsingiens (peuple de la province suédoise de Helsingland) venus en Finlande en 1156 et 1157, à la suite d'Érik le saint. Helsingfors, dont la fondation est attribuée à Gustave Wasa, s'appelait primitivement Sandhamn et s'étendait à quelques kilomètres au nord de la ville actuelle, sur les bords rocailleux et stériles d'une petite rivière nommée Wanda. En 1616, Gustave-Adolphe, trouvant cet emplacement peu favorable à un grand développement commercial, résolut d'en choisir un autre; ce ne fut toutefois qu'en 1642, sous le règne de Christine, que la ville de Helsing-

fors, détrônant enfin Sandhamn, commença à s'élever sur les lieux qu'elle occupe aujourd'hui.

L'histoire de Helsingfors est très-tourmentée. L'incendie, la peste, la famine l'ont ravagé tour à tour; mais les plus grands maux lui sont venus de la guerre. Comme s'ils eussent pressenti dès longtemps que cette place devait leur appartenir un jour, les Russes ne manquèrent aucune occasion de l'attaquer. En 1713, ils s'en emparèrent et s'y maintinrent jusqu'à la paix de Nystad, en 1721; l'année 1742 les vit reparaître, et cette fois aussi ils furent obligés de se retirer. Mais vint la guerre de 1808 : les Russes ressaisirent leur ancienne proie; étreinte définitive qui plaça désormais toute la Finlande, et par conséquent Helsingfors, sous le sceptre des tsars.

Vu du côté de la mer, Helsingfors offre un aspect superbe. Son port, profond de trente pieds, s'ouvre aux plus lourds vaisseaux de guerre de même qu'aux bâtiments de commerce du plus fort tonnage. Une vaste place le domine, bordée de maisons neuves et blanches et prolongée par une esplanade ombragée d'une riche verdure. Le palais impérial aux grilles couronnées d'aigles, l'obélisque de granit érigé à l'impératrice douairière, l'hôtel du gouvernement, et plus en deçà, sur un plateau isolé, la caserne de la garde finlandaise, donnent à cette partie du panorama un caractère

officiel. A l'est de ce bassin, il reprend son libre essor.

Là se détachent de tous côtés de jolies villas aux formes variées et bizarres. Là s'élèvent la maison de bains, si fraîche de couleurs, si joyeusement habitée pendant l'été ; l'édifice de l'Observatoire, dont la triple tour domine la mer; les chantiers maritimes, pleins d'animation et de bruit, et, au-dessus de tous ces monuments, la nouvelle église de Saint-Nicolas, montrant au loin avec orgueil ses cinq dômes bleus semés d'étoiles d'or.

Quand on pénètre dans l'intérieur de la ville, le charme qu'on avait éprouvé en la contemplant de loin s'évanouit peu à peu. Les rues sont larges, tirées au cordeau, mais le plus souvent âpres, montueuses, et pavées, comme dans toutes les villes du Nord, de petits cailloux aigus qui fatiguent horriblement les piétons et crient à briser l'oreille sous le train des équipages. Les trottoirs sont encore rares, bien que depuis quelques années l'édilité se soit vivement préoccupée d'en établir. C'est que dans les parages de Finlande la pierre dure manque (l'asphalte ne tiendrait pas); il faut la faire venir d'Esthonie : énorme dépense. L'éclairage aussi est misérable. Il est à la charge des habitants, qui entretiennent un réverbère par quatre maisons. A onze heures sonnant, c'est-à-dire au moment où la lumière devient le plus nécessaire, tous ces ré-

verbères sont impitoyablement éteints. Les gens qui n'ont pas de voiture y suppléent en se faisant précéder, à leur retour de soirée, d'un domestique portant une lanterne.

Capitale de la Finlande depuis 1812, Helsingfors est à la fois une place de guerre, un centre administratif et une cité académique. La ville est très-inégalement bâtie. Les plus beaux édifices s'y heurtent à des bicoques; sur les 540 maisons qui forment l'ensemble des habitations, 60 seulement sont en pierres ou en briques. Les maisons en bois sont propres, élégantes même, et, à tout prendre, c'est encore le genre de construction qui convient le mieux à ces climats polaires, où le mortier et le ciment ne sèchent que si difficilement. Mais le danger pour les maisons en bois, c'est l'incendie : une fois qu'il a mordu sur ces murs de sapin résineux, calfatés de mousse ou de vieux chanvre, il est impossible d'arrêter ses ravages. Témoin, en 1827, la ville d'Âbo; témoin, plus récemment encore, la ville de Wasa, qui toutes les deux ont entièrement disparu dans les flammes.

Pour prévenir de tels malheurs, Helsingfors entretient treize grandes pompes au service desquelles sont préposés soixante pompiers ou veilleurs de nuit. Il existe en outre, à chacun des points cardinaux de la ville, une tour élevée, dont la plate-forme est constamment occupée par une sentinelle chargée

de donner l'alarme en cas de sinistre. En ce moment, où les flottes alliées croisent devant Helsingfors, ces tours servent de vedettes de guerre ; le gouverneur de la place vient de prévenir les habitants qu'à la moindre menace d'attaque, en plein jour, on y arborerait un drapeau rouge, et que, si c'était pendant la nuit, on y allumerait des feux.

Helsingfors est la résidence du gouverneur général du grand-duché ou de son adjoint, lorsque d'autres fonctions retiennent le gouverneur à Saint-Pétersbourg. C'était le cas avec le prince Mentschikoff, qui était en même temps ministre de la marine. Le gouverneur général est le lieutenant de l'empereur, chef suprême de l'administration en tout ce qui relève directement de la couronne. Les choses militaires le préoccupent principalement. Il préside le sénat, dans lequel réside la plus haute puissance législative et judiciaire. Quant aux affaires intérieures du pays, elles sont portées au pied du trône par un ministre secrétaire d'État, dont les bureaux forment un département spécial de la chancellerie impériale. Tous les actes administratifs émanant des autorités finlandaises sont rédigés en langue suédoise, puis traduits en russe pour être expédiés à Saint-Pétersbourg ; on les traduit aussi en allemand ou en finnois, suivant la population des gouvernements auxquels ils s'appliquent.

La Finlande est divisée en huit gouvernements ou

län, dont l'organisation répond à celle qui existe en Suède; il en est de même pour les tribunaux; on compte trois cours supérieures, *Hof-Rätt*, dans tout le grand-duché : à Åbo, à Wasa (*Nicolaistad*) et à Wiborg; trois diocèses : un archevêché à Åbo; un évêché à Borgå et un à Kuopio; vingt-quatre districts médicaux. Les villes sont administrées, comme en Suède, par des bourgmestres et des magistrats municipaux électifs. En général, et sauf les modifications apportées par la conquête, la Finlande est régie par la loi fondamentale du royaume de Suède de 1731, combinée avec la forme de gouvernement de 1772 et l'acte d'union et de sécurité de 1789. Jusqu'à présent, la modification la plus importante qui ait été faite à ces lois est celle qui soustrait les gouverneurs de province à la juridiction des cours supérieures, pour les placer immédiatement et exclusivement sous le contrôle du gouverneur général. Cette modification est toute récente, elle ne date que de l'année 1851. Le peuple finlandais en a éprouvé une tristesse profonde. Qui désormais le protégera contre l'arbitraire de ses gouverneurs? Sous le régime russe, il est si difficile au faible et à l'opprimé de faire parvenir ses plaintes jusqu'à l'autorité suprême!

La population de Helsingfors s'élève, non compris la garnison, qui est de 3000 hommes, à environ 16000 âmes, sur lesquelles 400 seulement ap-

partiennent à la religion gréco-russe. La ville est divisée en 5 parties et 104 quartiers coupés et sillonnés par 65 rues, 9 places, 2 jardins publics et 3 esplanades plantées d'arbres. Chaque année elle s'agrandit, surtout vers le nord-est; car de ce côté-là seulement le terrain est plat : partout ailleurs il faut qu'elle escalade des rochers et qu'elle creuse dans le granit.

Helsingfors est une importante place de commerce. En 1850, la somme de ses importations et de ses exportations réunies montait à 1 421 872 roubles argent (5 687 488 fr.). La même somme pour tout le pays était d'environ 19 000 000 roubles argent (40 000 000 fr.). L'exportation de la Finlande consiste principalement en bois, poix, goudron, poisson, etc. Quant à l'industrie, elle y est assez active, surtout depuis les dernières années; on y compte 148 fabriques ou manufactures de tout genre, occupant un personnel de 2370 maîtres, ouvriers ou apprentis, et produisant une valeur de 1 296 612 roubles argent (5 182 448 fr.). En 1851, 21 patentes avaient été demandées, en outre, pour l'établissement de nouvelles fabriques. Si on ajoute au personnel des fabriques celui des métiers des campagnes (17 957), on arrive à un total de plus de 21 000, soit 1 industriel ou artisan sur 79 habitants dans toute l'étendue du grand-duché. Le revenu total de la Finlande est d'environ 2 500 000 rou-

bles argent (10 000 000 fr.); les dépenses montent à 1 900 000 (7 600 000 fr.).

Pour protéger la navigation commerciale contre les périls du golfe de Finlande, le gouvernement russe a établi, dans les places maritimes les plus importantes du pays, des districts de pilotes avec un nombre de stations plus ou moins grand, suivant la situation des localités. Le district de Helsingfors compte 10 stations et 106 pilotes; celui d'Ékenäs, 14 stations et 112 pilotes; celui d'Åbo, 14 stations et 108 pilotes; celui d'Åland, 17 stations et 88 pilotes; celui de Wasa ou Nicolaistad, 10 stations et 43 pilotes; celui d'Uleåborg, 10 stations et 39 pilotes : en tout 75 stations et 496 pilotes.

Comme complément à l'établissement des pilotes, il faut joindre celui des phares. Il y en a sept pour tout le golfe, distribués sur les îles ou sur les côtes suivantes : Glosholmen, entre Borgå et Lovisa (ce phare doit être transporté sur les rochers de Söderskär), Rönnskär, Hangö, Utö, près d'Åbo; Lågskär, au sud d'Åland, Ekskär, près de Nystad, Norrskär, près de Wasa. Ces phares sont servis par 29 gardiens. Je mentionnerai encore quelques autres feux d'un caractère moins officiel, entretenus çà et là par les habitants des *Skär*. Le feu (*Fyrlykta*) d'Eckerö est de ce genre.

La flotte marchande de la Finlande comprend 507 bâtiments jaugeant ensemble 54 300 lasts, avec

5800 hommes d'équipage. Il est à remarquer que cette flotte est la seule qui soit au service du commerce russe. Partout où se montre le pavillon autocratique, soit dans les mers du Sud, soit dans l'océan Indien, soit au cap de Bonne-Espérance, dans tous les ports transatlantiques, en un mot, il est porté exclusivement par des bâtiments finlandais. J'excepte, bien entendu, les cas où il s'agit de croisières ou d'autres expéditions militaires.

Les bâtiments finlandais se distinguent par une extrême longévité. On se sert pour les conserver d'un moyen assez peu connu. Il consiste à y introduire une fois par an, ou plus si c'est nécessaire, du sel ordinaire entre les couples ou levées[1] et les bordages. Ce moyen est d'une admirable efficacité. Il rajeunit le bâtiment et lui communique une force telle qu'au bout de vingt ou même cinquante ans d'exercice il est encore en état, moyennant quelques réparations dans les parties sur lesquelles le sel n'a pu agir assez puissamment, de tenir la mer pendant les saisons les plus orageuses, et d'amener au port, saines et sauves, les cargaisons les plus délicates et les plus lourdes.

Ceci, joint au bon marché des constructions maritimes dans les chantiers de Finlande et à la vie peu

1. Ces couples ou levées sont ordinairement faites en racines de sapin. Les Américains emploient aussi le sel, même pour les navires en chêne.

coûteuse des équipages, explique l'immense avantage que les armateurs finlandais ont sur ceux des autres pays, dans les questions de fret. Il est évident qu'ils peuvent se contenter d'un prix qui ruinerait leur rivaux, en sorte qu'ils sont toujours maîtres de les écarter de la concurrence, partout où les lois prohibitives ne viennent point troubler leur intervention.

J'ai parlé de la garnison de Helsingfors. A cette occasion, j'expliquerai en quoi consiste généralement la force militaire et maritime du grand-duché.

L'armée finlandaise a glorieusement marqué dans les fastes militaires de la Suède. Durant la guerre de Trente ans, elle formait, selon l'expression des historiens nationaux, le noyau de l'armée suédoise, et le grand Gustave-Adolphe ne manquait aucune occasion de vanter sa bravoure et sa fidélité. Les Russes eux-mêmes ont pu apprécier en plus d'une circonstance ce que valent les soldats finlandais, et certes, s'ils les ont vaincus enfin en 1808, on sait qu'ils n'employèrent pas seulement contre eux les baïonnettes et les canons.

Lorsque la Finlande appartenait à la Suède, son armée et sa marine se recrutaient dans les *hemmans* ou propriétés territoriales, conformément au décret rendu par Charles XI en 1682. Ce décret enjoignait à tous les propriétaires, excepté ceux de

terres allodiales, de prébendes ecclésiastiques, de biens militaires ou d'établissements de poste, de fournir et d'équiper, chacun ou plusieurs ensemble, selon l'importance de la propriété, un soldat ou un matelot, et de pourvoir à leur subsistance pendant toute la durée de leur service, à charge à ceux-ci de travailler pour les propriétaires dès qu'ils seraient en congé. La propriété ou les propriétés qui fournissaient un fantassin ou un matelot s'appelaient *rote*; celles qui fournissaient un cavalier s'appelaient *rusthåll*. C'est l'organisation suédoise.

Par suite de ces dispositions, l'armée que la Finlande entretenait pour son propre compte formait l'effectif suivant :

1° *Dans la Finlande proprement dite, les deux Satakunda et les îles d'Åland :*

Les deux régiments d'infanterie d'Åbo et de Björneborg, composés chacun de huit compagnies, soit 2050 hommes;

Un corps de dragons de la garde de 924 hommes (ce corps de dragons a été changé plus tard en un régiment d'infanterie);

Les compagnies de matelots ou bateliers des îles d'Åland et de la Finlande méridionale, 454 hommes;

74 matelots ou marins fournis par les villes;

Une réserve d'infanterie de 1342 hommes et une réserve de marine de 375.

2° *Dans la province d'Ostrobottnie :*

Le régiment d'infanterie d'Ostrobottnie, de 1200 hommes;

70 constructeurs de navires;

Le bataillon de chasseurs de Kajana, de 353 hommes;

Un corps de réserve de 345 hommes.

3° *Dans la province de Tavastland :*

Le régiment d'infanterie de Tavastehus, de 1025 hommes;

Le régiment de dragons, commun aussi à la province de Nyland, de 1000 hommes (ce régiment fut changé plus tard, presque intégralement, en un corps de chasseurs);

Une réserve de 1012 hommes.

4° *Dans la province de Nyland :*

Une partie du régiment d'infanterie de Tavastehus;

Le régiment d'infanterie de Nyland, de 900 hommes;

230 hommes de cavalerie légère;

Une réserve de 550 hommes.

5° *Dans la province de Savolax :*

Le régiment d'infanterie de Savolax, de 1035 hommes, et deux compagnies de dragons, converties plus tard en compagnies de chasseurs.

6° *Dans la province de Karélie :*

Un corps de chasseurs de 200 hommes.

Ainsi, avant l'occupation russe, la force militaire et maritime de la Finlande s'élevait à 12 400 soldats et environ 500 marins.

En temps de paix, ces troupes étaient dispersées dans l'intérieur du pays, chez les divers propriétaires fonciers, pour lesquels elles étaient obligées de travailler ; on n'exigeait d'elles, dans toute l'année, qu'un service militaire de quelques semaines.

Les chefs supérieurs et les officiers habitaient des terres appartenant à l'État, de manière à n'être pas trop éloignés des corps auxquels ils étaient attachés.

Outre cet effectif, qui peut être considéré comme formant la milice nationale, le gouvernement entretenait encore en Finlande quelques régiments enrôlés, *värfvade-regementer*. Pendant la guerre de 1808, l'armée finlandaise comptait 17 405 hommes, dont 14 248 de milice nationale et 3157 d'enrôlés.

Quand la Finlande eut été occupée par la Russie, l'empereur Alexandre se hâta de déclarer la milice nationale dissoute. Il fit savoir à la dernière diète réunie à Borgå, en 1809, qu'il dispensait le grand-duché de lever et d'entretenir une nouvelle milice avant cinquante ans ; ajoutant que, lorsque ce délai serait écoulé et qu'on s'occuperait de reconstituer ladite milice, on devrait faire les levées peu à peu et y employer au moins cinq ans. L'em-

pereur Alexandre statua, en outre, que les soldats, de même que les chefs de l'armée finlandaise, seraient tous pris parmi les citoyens du pays, et que cette armée ne pourrait jamais être envoyée hors du territoire finlandais.

En retour de ces *priviléges*, les députés s'engagèrent, au nom de la nation, à payer à l'empereur, suivant ce qui se pratique en Suède, un impôt de vacance ou de décharge, *vakans-afgift*. Depuis cette époque, les Finlandais n'ont plus songé à leur vieille et glorieuse milice nationale; les officiers licenciés continuèrent de jouir de leurs appointements et de leurs revenus, qui faisaient retour à la caisse militaire de l'État au fur et à mesure des extinctions.

Trois ans s'écoulèrent. En 1812, le tzar résolut de réorganiser, non, sans doute, toute l'armée finlandaise primitive, mais la partie de cette armée qui se recrutait par l'enrôlement. Deux régiments d'infanterie et un régiment de chasseurs furent formés. Ces régiments, dispersés d'abord dans le pays, ne se réunissaient qu'une fois chaque année pour les manœuvres. Un bataillon seulement résidait à Helsingfors, sous le nom de bataillon d'instruction, et y faisait un service permanent. En 1827, les corps de l'armée finlandaise furent organisés en tirailleurs et divisés en sept bataillons, dont six occupèrent diverses localités de l'intérieur, tandis que le

septième demeura à Helsingfors comme bataillon d'exercice. Ce dernier prit en 1829 le nom de garde finlandaise ; les six autres furent dissous l'année suivante, et à leur place le gouvernement créa un corps de marine, sous la dénomination de premier équipage de la marine finlandaise.

Ainsi l'armée et la flotte finlandaises se composent aujourd'hui, la première, d'un bataillon de tirailleurs de quatre compagnies avec 1100 hommes; la seconde, d'un équipage du même nombre de compagnies avec un effectif égal. Il faut joindre à ces corps un bataillon de tirailleurs de deux compagnies, chacune de 200 hommes, formé il y a quelques années, et caserné à Åbo; ce qui donne en tout une force d'environ 2600 hommes. Un rescrit impérial adressé au sénat de Finlande en 1845 prescrivait en outre la formation de trois nouveaux bataillons de tirailleurs; en 1852, ce rescrit n'avait pas encore été mis à exécution.

L'équipage de la marine finlandaise compte trois grands bâtiments, dont un vaisseau de ligne de 74 canons, une frégate de 44 et un schooner de 8. Il est sous les ordres d'un capitaine de premier rang faisant les fonctions de commandant, d'un capitaine de deuxième rang, de deux lieutenants-capitaines, de quatorze lieutenants et de douze enseignes.

La justice militaire est administrée, dans toute

l'étendue du grand-duché, par un tribunal suprême siégeant à Helsingfors, et trois conseils de guerre placés auprès des corps. Le tribunal suprême est composé d'un président, de deux membres fixes, de trois membres suppléants, d'un auditeur et d'un fiscal. L'auditeur et le fiscal peuvent appartenir à l'ordre civil; les autres membres sont pris rigoureusement dans l'ordre militaire.

Il existe à Fredrikshamn une école militaire ouverte aux jeunes Finlandais qui se destinent à la carrière des armes. Cette école, fondée en 1779 par le roi Gustave III, fut d'abord fixée à Kuopio, puis à Haapaniemi, dans une propriété appartenant à la couronne. Elle ne renfermait alors que seize élèves. Le gouvernement russe la conserva et lui donna le nom de Corps topographique; mais, en 1818, un incendie ayant détruit ses bâtiments, il fut décidé qu'elle serait transférée à Fredrikshamn. C'est à la suite de cette translation qu'elle fut appelée Corps impérial des Cadets de Finlande. L'empereur Alexandre affecta à la construction des bâtiments une somme de 233 663 roubles, et 17 650 roubles au mobilier. De son côté, l'impératrice Marie Feodorowna dota l'école d'une bibliothèque qui coûta 100 000 roubles. En 1821, le corps des Cadets de Fredrikshamn entra en plein exercice.

Ce corps relève de la direction générale de tous

les corps de cadets de l'empire. Il a pris, sous le règne de l'empereur Nicolas, un très-grand développement. Le personnel chargé de son administration se compose d'un directeur, d'un directeur-adjoint et d'un certain nombre d'aides de camp et d'officiers, de deux professeurs de sciences militaires, de quatre professeurs de mathématiques et de physique, de quatre professeurs de sciences morales et politiques, de maîtres de russe, d'allemand, de français, de suédois, de finnois, d'escrime, de danse et de gymnastique, d'un bibliothécaire, d'un pasteur, d'un médecin, de deux gouverneurs pour les jeunes cadets et des employés nécessaires pour le service économique.

Le nombre des cadets élevés à Fredrikshamn aux frais de l'État est de 105; 15 seulement y sont reçus à leurs frais et moyennant une pension annuelle de 400 roubles assignats (460 fr.). Quant à l'ordre d'admission, les fils de militaires ont la préférence sur les fils de civils, les nobles sur les bourgeois, les plus jeunes sur les plus âgés.

Le corps des cadets de Fredrikshamn est riche en collections de toutes sortes. Je signalerai entre autres celles des modèles d'artillerie, et parmi ceux-ci, un modèle de forteresse d'après le système de Cormontaigne, représentant les moyens de siége et de défense sur une très-grande échelle.

Indépendamment de la milice finlandaise, le

gouvernement impérial entretient encore dans les places principales du grand-duché des garnisons russes, surtout des corps de cosaques. Ces diverses troupes dépendent de l'administration militaire centrale de l'empire, et sont, en outre, sous l'inspection immédiate du gouverneur général de Finlande.

La marine finlandaise est excellente; elle est formée tout entière d'hommes habitués à la mer et d'une instruction éprouvée; mais, comme on l'a vu, son effectif est minime, et c'est à tort que l'on a prétendu, au début des nouveaux événements, que le gouvernement russe avait pu lui emprunter des éléments considérables pour fortifier sa marine nationale. La flotte marchande de la Finlande elle-même n'offrirait à cet égard que des ressources peu importantes. On connaît le chiffre de ses bâtiments et de ses marins. Il y a là, si l'on veut, un personnel de bons pilotes; une flotte militaire n'a-t-elle pas d'autres exigences?

Quant à l'armée finlandaise, elle serait encore digne aujourd'hui de marcher sous les drapeaux de Gustave-Adolphe. Elle est admirable de discipline, de tenue, d'aspect intelligent et martial. Quand l'empereur Nicolas l'appelait aux manœuvres d'été du camp de Krasnoë-Celo, elle faisait l'admiration de tous ceux qui la voyaient. Les princes et les généraux étrangers que le tzar conviait à ces fêtes

militaires ne manquaient jamais de la distinguer et d'applaudir à sa bonne mine. Un jour que, du perron du palais du sénat de Helsingfors, j'assistais à une revue du bataillon de la garde, à laquelle présidait le grand-duc héritier, je me tournai spontanément vers un général finlandais qui était à mes côtés, lui disant avec chaleur : « Ah! que n'avez-vous trois cent mille hommes de pareilles troupes! — Si nous les avions, me répondit-il tout bas, ce n'est pas le fils de l'empereur de Russie, probablement, qui les passerait en revue. »

L'instruction de la garde finlandaise est confiée au général Ramsay. C'est un homme habile, un militaire distingué. Il a voulu former des tirailleurs modèles, et il y a réussi. Rien pour cela ne lui a coûté, ni études ni voyages. Il possède à fond la spécialité de l'arme qu'il a mise aux mains de ses soldats, et il est parvenu lui-même à réaliser d'importants perfectionnements dans le mécanisme de la carabine.

Quelque temps avant sa mort, l'empereur Nicolas décida que l'ancienne milice *indelta* de la Finlande serait rétablie. Ses ordres ont été exécutés. La nouvelle milice finlandaise est debout; elle forme vingt bataillons, tous de tirailleurs, c'est-à-dire un effectif d'environ 25 000 hommes.

La Finlande se distingue par une culture intellectuelle des plus brillantes. Il serait difficile d'y

rencontrer cinq paysans sur cent qui ne sussent au moins lire. L'enfant s'instruit au foyer de la famille, le paroissien au presbytère; des écoles nombreuses sont répandues, en outre, dans les diverses localités du pays. Puis, au sommet, comme un phare central et rayonnant, s'élève l'université nationale, dont le siége est à Helsingfors[1]. Cette université est organisée d'après le système des universités suédoises; si le gouvernement russe y a introduit quelques modifications, elles ne touchent qu'à la surface; le fond a été respecté.

La littérature finlandaise présente un double type. D'abord le type suédo-finnois : c'est la littérature moderne, la littérature des classes supérieures; elle s'inspire de la Suède dont elle parle la langue, en même temps qu'elle puise aux sources nationales. Le poëte Runeberg est le roi, le soleil de cette littérature; autour de lui se groupent de nombreux satellites : Nervander, Cygnœus, Berndtsson, Topelius, etc. Illumination féconde du foyer de laquelle jaillissent chaque jour de nouveaux rayons. Il y a là toute la séve sauvage des vieilles sagas

1. Voir, pour l'organisation de l'université de Finlande et pour le rôle qu'y a joué le grand-duc héritier, aujourd'hui empereur, comme chancelier suprême, mon ouvrage intitulé : *L'Empereur Alexandre II;* Paris, *Librairie nouvelle.* Voir le même ouvrage pour toutes les questions d'actualité politique relatives à la Finlande.

scandinaves; mais cette séve se tempère, s'amollit en passant dans un courant plus paisible. Ce qui fascine, ce qui éblouit dans le génie suédois, devient suave et doux dans le génie finlandais. Pas d'éclat superbe, pas de passions orageuses; un murmure tendre, une calme mélancolie. Le génie suédois est impatient du frein, il bondit, il crie; le génie finlandais accepte et se résigne. Tandis que le premier chevauche à travers des rochers à pic, des tempêtes échevelées, des torrents pleins de fracas, le second se baigne mystérieusement dans ses lacs silencieux, ou soupire à l'ombre de ses modestes collines. Quand l'hiver, le dur hiver du Nord sévit, le génie suédois revêt son armure et se prépare au combat; le génie finlandais s'enferme dans ses chaumières et module auprès du brasier de famille ses runas symboliques. Ainsi, malgré la filiation, la littérature suédoise et la littérature finlandaise offrent un contraste flagrant. Ce qui fait la force de l'une fait le charme de l'autre. Creusets divers où les éléments se fusionnent inégalement : dans l'un, sous l'action d'un bouillonnement triomphal, ils déposent tout ce qu'ils ont de vertu et de splendeur; dans l'autre, au contact d'un feu plus timide, ils ne cèdent que ce qu'il y a de plus débile dans leurs atomes, de plus pâle dans leurs étincelles. A quoi tiennent ces différences ? Est-ce à l'état politique, est-ce au

destin naturel des deux peuples ? A l'une et l'autre cause évidemment.

Aussi, ce que je préfère en Finlande, c'est la littérature finnoise proprement dite, la littérature nationale et traditionnelle. Ici, la race est dans sa sphère propre; elle touche à son berceau et s'abreuve à longs traits aux torrents de sa fantastique lumière. Voyez le *Kalewala !* N'est-ce pas là une révélation typique du génie oriental ? Ces géants, ces scènes de magie, ces hyperboles, ces délires, les entendez-vous bondir des flancs de l'Altaï et de l'Oural, comme si la flamme victorieuse du soleil d'Asie en précipitait l'éblouissant cataclysme ? Gloire aux deux hommes qui ont voué leur vie à rechercher et à recueillir ces précieuses traditions !

Ces deux hommes sont Lönnrot et Castren, ce dernier mort à la tâche. Jusqu'à Lönnrot, la littérature nationale de la Finlande n'était qu'un chaos, ou plutôt elle gisait ensevelie dans la mémoire muette des vieux chefs populaires. Lönnrot devina le trésor; nouveau Jason, il marcha à sa conquête. Que de veilles, que de fatigues, que de patience, que d'habileté dans cette exploration gigantesque ! Mais le patriotisme brûlait au cœur de Lönnrot; il soutint ses forces, il attisa son courage. On le vit aller de village en village, de chaumière en chaumière, écoutant, compulsant, écri-

vant. Pas un vieillard du pays qui ait échappé à son zèle; il ne les laissait aller qu'après les avoir fait chanter jusqu'à épuisement de leurs souvenirs.

En même temps Castren, le bâton du voyageur à la main, la loupe du savant à l'œil, s'enfonçait dans les noires solitudes de la Laponie, longeait dans tout son cours la Dwina septentrionale, lieux où fut jadis la grande Bjarmie, s'élançant de là, à travers les déserts des Samoièdes et les neiges de la Sibérie, jusqu'aux sommets éclatants des montagnes altaïques. Des observations, des notes sans nombre ont été par lui recueillies, notes climatériques, notes philologiques, notes ethnographiques dont l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg eut les prémices. Puis Castren rejoignit Lönnrot. Celui-ci lui mit sa moisson entre les mains. Castren étudia, compara, féconda; et bientôt du labeur réuni des deux frères surgit ce grand monument national dont, jusqu'à présent, le *Kalewala* est la base, mais dont le couronnement sera l'œuvre de l'avenir, d'un long avenir. La Finlande, du reste, ne fut pas ingrate envers les deux illustres explorateurs. Elle créa une académie spéciale dans le but de continuer, de développer leurs recherches. Membre moi-même de cette académie, j'ai pu admirer, étudier dans ses archives les trésors précieux et encore inédits qui y sont accumulés. Puisse le ciel me ménager un jour assez de loisir

pour populariser, au moyen de la langue française, des travaux d'un intérêt si capital pour l'histoire des races européennes et qui méritent à tant de titres de fixer l'attention des littérateurs et des savants du monde entier!

Il fut un temps où la société finlandaise, et ici j'entends surtout la société de Helsingfors, était pleine de charme et de séduction. C'était de 1841 à 1845. Alors la ville était joyeusement habitée. La plupart des grandes familles qui s'isolent aujourd'hui dans leurs domaines y avaient au moins un pied-à-terre. On y donnait des bals magnifiques, des dîners exquis, on y jouait la comédie; une douce expansion régnait dans les rapports; s'il y avait rivalité entre quelques maisons, ce n'était qu'au profit du bien-être et de l'agrément général. J'ai passé la plus grande partie de cette heureuse période à Helsingfors; le souvenir m'en sera toujours cher. Par une chance que je me plais à regarder comme une des plus fortunées de mon existence, j'y vécus, pendant tout le temps de mon séjour, dans l'intimité d'une famille où tous les dons de la fortune, du cœur, et de l'esprit se trouvaient réunis. C'était la famille du comte M*** P***. Là j'appris à connaître une personne d'une très-haute distinction, Mme Paul Demidoff, sœur de la comtesse, qui elle-même était un admirable type. Que les soirées avaient de charme dans le salon de ces

deux femmes, auxquelles venait se joindre l'élite de la ville! On faisait là de bonnes lectures, on disait des mots piquants, on devisait des choses les plus variées. Et avec quel ton exquis, quel esprit délicat, quel gracieux entrain! On parlait de la France, de Paris, de la Finlande aussi; et comme alors l'ivresse nationale se donnait carrière! Certes, si j'ai remporté de la Finlande des souvenirs si doux, si je lui ai voué une affection presque filiale, je le dois à cette bienveillante famille. J'ai écrit, il est vrai, avec une plume souvent trempée d'amertume sur le puissant empire dont elle relève; c'était là de la politique, champ étranger au champ du cœur. Mes souvenirs de Finlande, j'ajouterai la plupart de mes relations personnelles en Russie, m'eussent fait choisir une tout autre route, si j'eusse pu transiger en faveur de mes sympathies d'homme avec ma conscience de publiciste.

La famille Demidoff, on le sait, est une des plus opulentes de la Russie; ses revenus montent à plusieurs millions. Magnifique héritage actuellement indivis entre les deux branches, mais qui reposera un jour sur une seule tête, le fils de Mme Paul Demidoff. Parmi les joyaux de cette illustre maison se trouve un diamant fameux, le Sanci. Ce diamant a sa chronique; elle est curieuse. Apporté des Indes orientales, il apparaît

en Europe dès le milieu du xve siècle. Charles le Téméraire en a été le premier possesseur; il le portait à son casque en 1475, à la bataille de Nancy; un soldat suisse, l'ayant trouvé dans les dépouilles, le vendit pour une pièee d'or à un prêtre. En 1489, nous le trouvons entre les mains d'Antoine, roi de Portugal, qui, pressé d'un besoin d'argent, le cède à un gentilhomme français pour une somme de 100000 francs. Plus tard, Nicolas Harley Sanci l'achète et lui donne son nom. Henri III, étant prisonnier à Soleure, lui écrit de le lui envoyer afin de s'en servir comme de gage pour un emprunt. Sanci se rend à son désir; mais le serviteur chargé de porter le diamant, ayant été attaqué par des voleurs et voulant à tout prix sauver le diamant, l'avale et s'étrangle. Sanci fait ouvrir le corps du malheureux et trouve le bijou dans ses entrailles. Plusieurs années s'écoulent. En 1608, il appartient à Jacques II d'Angleterre qui l'apporte en France. Louis XIV l'achète et le lègue à ses descendants; on le voit briller sur la couronne de Louis XVI au jour de son couronnement. Enfin, par une suite de péripéties qu'il serait trop long de rapporter, il tombe entre les mains de la duchesse de B***, qui le vend par l'intermédiaire d'un marchand, nommé Jean Friedelein, à M. Paul Demidoff, pour une somme de 600000 francs. Le Sanci a la forme d'une poire et pèse cinquante-

trois carats et demi; c'est une pierre de la plus belle eau; les connaisseurs estiment sa valeur bien au-dessus de ce qu'il a coûté.

J'ai vu souvent Mme Demidoff en costume de cour, avec le Sanci fixé sur son kakoschkine. Comme elle éclipsait toutes ses rivales au feu des lustres et des bougies! Hélas! tout cet éclat, toute cette fortune n'ont pu la sauver du malheur. Veuve de M. Demidoff, elle avait épousé, en 1845 ou 1846, un des hommes les plus distingués de l'empire, le colonel Karamsin : un boulet le lui a enlevé au siége de Silistrie. D'un autre côté, sa sœur, la comtesse M*** P***, est morte subitement dans ses terres, où elle était allée soigner ses paysans ravagés par le typhus. Ainsi disparaît successivement de ce monde tout ce qui nous y avait charmé : il n'est qu'une chose qui ne puisse nous être ravie, c'est le souvenir; nous l'emporterons avec nous, je l'espère bien, jusque dans les profondeurs de l'éternité!

SVEABORG.

I.

Les forteresses du golfe de Finlande, depuis Cronstadt jusqu'à Sveaborg. — Wiborg. — Fredrikshamn. — Ruotsinsalmi ou Svensksund. — Swartholm. — Lovisa. — Borgå.

A partir de Cronstadt[1], presque toutes les villes du littoral finlandais sont fortifiées. Je les décrirai successivement avant d'arriver à Sveaborg.

La première qui se présente est Wiborg, en finnois *Wiipuri*. Elle est située par 60° 42′ de latitude, à 140 kilomètres de Pétersbourg et 214 de Helsingfors, à l'extrémité d'une baie profonde. Fondé en 1293 par Torkel Knutsson, régent de Suède, Wiborg a passé par bien des orages. Dès l'année 1322, on le voit en butte aux attaques des Russes, attaques qui se renouvelèrent avec un acharnement toujours croissant en 1359, 1496 et 1706. Enfin, en 1710, après un siége de treize se-

1. Voir, pour la description de Cronstadt, *La Russie contemporaine*, 2e édit., p. 374 et suiv.

maines dirigé par Pierre le Grand lui-même, Wiborg tomba définitivement en leur pouvoir.

Wiborg était jadis une importante place de commerce; les bâtiments des villes anséatiques affluaient dans son port. Mais, au commencement du xviiie siècle, certaines mesures fiscales du gouvernement suédois, jointes aux désastres de la guerre, interrompirent tout à coup sa prospérité; Sandhamn, depuis Helsingfors, en hérita.

Aujourd'hui, si Wiborg n'a point reconquis sa splendeur primitive, il occupe du moins un rang considérable parmi les villes de Finlande. C'est la capitale de la Carélie et le chef-lieu du *län* ou gouvernement qui porte son nom. Sa population, composée de Suédois, d'Allemands, de Prussiens et de Finnois, s'élevait, en 1841, sans compter les militaires, à 4025 âmes, dont 2801 luthériens, 1209 grecs orthodoxes et 21 catholiques. Actuellement elle monte à 8360 habitants.

Le mouvement du commerce de Wiborg, tant intérieur qu'extérieur, est remarquable; en 1843, le chiffre total s'élevait à 1 150 867 roubles (4 603 468 fr.). Depuis trois ou quatre ans, il s'est accru (en 1852 il donne 1 307 393 roubles argent (ou 5 229 572 fr.), et l'achèvement du canal qui, en passant par Wiborg, relie le grand lac intérieur de Saima au golfe de Finlande, lui assure un riche avenir.

Le grand port de Wiborg est situé à Trangsund, à 12 kilomètres de la ville; on y a établi tout récemment un chantier de construction. Ce port arme environ 20 bâtiments de commerce, jaugeant ensemble près de 2200 lasts et montés par 120 marins. Dans l'intérieur du gouvernement, il y a en outre une flotte rurale (*Landtmanna fartyg*) d'environ 600 bâtiments jaugeant 8900 lasts.

Outre les églises consacrées aux cultes luthérien, grec ou catholique, les monuments de Wiborg les plus dignes d'être mentionnés sont le Palais de Justice, l'hôtel du Gouverneur, l'hôtel de la Poste, l'Hôpital du gouvernement, l'Hôpital militaire, le Théâtre et l'Hôtel de la Société, les casernes, les prisons, le manége, etc.

A tous ces édifices, il faut joindre 600 maisons particulières, dont 90 seulement sont en pierre ou en brique : ce qui explique la terreur qu'inspire aux habitants de Wiborg, ainsi du reste qu'à ceux des autres villes du Nord, toutes bâties de la même manière, l'approche des flottes ennemies; que n'auraient-elles pas à souffrir d'un bombardement?

J'arrive maintenant à cette partie de Wiborg qui, dans les circonstances actuelles, offre un plus saisissant intérêt : je veux dire à la forteresse.

La forteresse de Wiborg se compose d'abord d'un vieux château, bâti en 1293 par Torkel Knutsson, sur un îlot qui domine la place; puis d'un

vaste mur d'enceinte avec sept petits bastions, une grande et une moyenne demi-lunes et huit poternes. Ce mur, qui a 2200 brasses de tour, fut commencé en 1477 par Érik Axelsson Tott, et terminé en 1545 par Gustave Wasa, qui ordonna d'y employer les matériaux résultant des cloîtres catholiques qu'il faisait démolir. Enfin, la forteresse de Wiborg comprend une citadelle dite *Couronne de Sainte-Anne*, du nom de la tzarine Anne Ivanovna, qui la fonda en 1738. Ces trois ouvrages, reliés ensemble par un pont, constituent une place forte de première classe. Je signalerai, en outre, une batterie établie sur une île, à 6 verstes de la ville.

A 110 verstes à l'ouest de Wiborg, par 60° 34′ 4″ latitude, nous rencontrons Fredrikshamn, en finnois *Hamina*. On croit que sa fondation remonte à l'année 1632; il portait alors le nom de Wehkalax[1], qu'il ne déposa qu'en 1723, en reconnaissance des nouveaux priviléges dont le roi de Suède Frédérik Ier le gratifia. Fredrikshamn offre dans sa construction une régularité

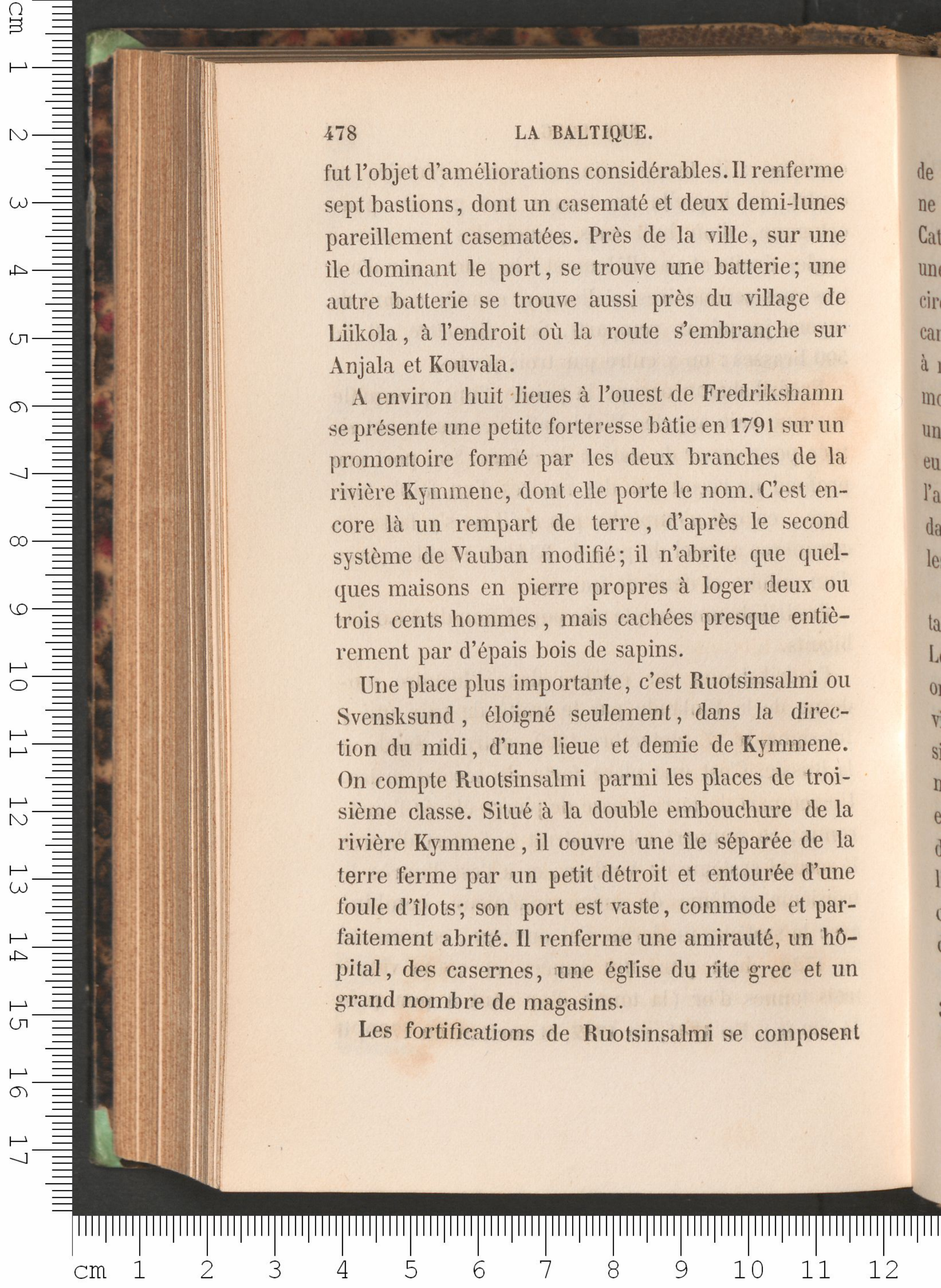
1. D'après une légende finnoise, les habitants du lieu s'étant fait remarquer pendant une époque de famine par leur zèle à fournir aux malheureux affamés des racines de trèfle de marais (*calla palustris*, en finnois *wehka*), dont ils faisaient du pain, le gouvernement suédois leur conféra le droit d'exercer le commerce, et donna à la petite ville qu'ils habitaient le nom de Wehkalax.

curieuse : il forme une enceinte circulaire au centre de laquelle se trouve une grande place octogone, d'où huit rues principales, coupées à angles droits et parallèlement à la place, par d'autres rues secondaires, s'allongent comme autant de rayons jusqu'aux remparts. Son diamètre est de 500 brasses : on y entre par trois portes.

Fredrikshamn occupe la pointe d'une presqu'île sur une baie appelée Wekhalati, heureusement située pour servir de station de refuge. Son port peu profond ne reçoit que des navires d'un faible tonnage, ce qui n'empêche pas qu'il ne s'y fasse un commerce annuel de près de 334 000 roubles (près d'un million et demi de francs).

Fredrikshamn compte une population de 3600 habitants.

Fredrikshamn est célèbre dans l'histoire moderne de la Finlande par le traité de paix qui y fut signé, le 17 septembre 1809, entre la Suède et la Russie. C'est une place forte de second ordre. Un rempart de terre à base de pierre élevée l'environne; ce rempart est construit à l'ouest d'après le second système de Vauban, et à l'est d'après le troisième système du même ingénieur, combiné avec le système moderne. Cet ouvrage, commencé en 1722, dura plusieurs années et coûta vingt-trois tonnes d'or (la tonne d'or vaut à peu près 34 000 fr.). En 1741, en 1742, et surtout en 1790, il



fut l'objet d'améliorations considérables. Il renferme sept bastions, dont un casematé et deux demi-lunes pareillement casematées. Près de la ville, sur une île dominant le port, se trouve une batterie; une autre batterie se trouve aussi près du village de Liikola, à l'endroit où la route s'embranche sur Anjala et Kouvala.

A environ huit lieues à l'ouest de Fredrikshamn se présente une petite forteresse bâtie en 1791 sur un promontoire formé par les deux branches de la rivière Kymmene, dont elle porte le nom. C'est encore là un rempart de terre, d'après le second système de Vauban modifié; il n'abrite que quelques maisons en pierre propres à loger deux ou trois cents hommes, mais cachées presque entièrement par d'épais bois de sapins.

Une place plus importante, c'est Ruotsinsalmi ou Svensksund, éloigné seulement, dans la direction du midi, d'une lieue et demie de Kymmene. On compte Ruotsinsalmi parmi les places de troisième classe. Situé à la double embouchure de la rivière Kymmene, il couvre une île séparée de la terre ferme par un petit détroit et entourée d'une foule d'îlots; son port est vaste, commode et parfaitement abrité. Il renferme une amirauté, un hôpital, des casernes, une église du rite grec et un grand nombre de magasins.

Les fortifications de Ruotsinsalmi se composent

de dix-neuf ouvrages détachés, parmi lesquels je ne crois devoir mentionner que les batteries de Catherine et d'Élisabeth et le *fort de la Gloire*, à une lieue en mer, bâti en brique sur un rocher circulaire à fleur d'eau, et armé de quatre-vingt-dix canons. Tous ces ouvrages, destinés originairement à recevoir une garnison de 14 000 hommes, remontent aux années 1791 et 1705. Ruotsinsalmi a un passé illustre; de grandes batailles navales ont eu lieu sous ses murs. Longtemps délaissé par l'armée et par la flotte, il a été remis en état dans les derniers temps; ce n'est pas un des points les moins défendus du golfe de Finlande.

Un mot seulement sur Svartholm. C'est une citadelle élevée sur une île, à deux lieues et demie de Lovisa. Elle est sans importance. Quant à Lovisa, on peut la comparer à Fredrikshamn : jolie petite ville avec 2700 habitants, mais dont le port est si peu profond, que les bâtiments d'un fort tonnage ne peuvent s'en approcher à plus d'une lieue et quart; l'Orrensund lui-même, détroit qui y conduit, bien qu'éclairé par un phare et long de sept lieues, est excessivement redouté des marins à cause des rochers et des écueils qui le hérissent de toutes parts.

Après Lovisa, vient Borgå, ville épiscopale de 3000 âmes, avec un port très-profond, mais d'un accès si difficile qu'il s'oppose en quelque sorte à

tout mouvement de commerce. Borgå, du reste, n'a sous le rapport stratégique aucune importance; je ne m'y arrêterai plus longtemps, j'ai hâte d'aborder à Sveaborg.

II.

Mes visites à Sveaborg. — Je m'égare dans la forteresse. — Curieuse aventure. — Description de Sveaborg. — Ses sept îles. — État de ses fortifications. — Nombre de ses canons. — Tombeau d'Ehrensvärd. — Population et garnison de Sveaborg. — Sa société. — Ses maisons. — Ses ressources alimentaires. — Prisonniers d'État et forçats. — Un jeune Polonais. — Les cultes et les églises. — Humiliation du culte catholique. — Chantiers de Sveaborg. — Plan définitif d'Ehrensvärd. — Fortifications de Helsingfors. — Travaux des Russes depuis la guerre actuelle. — Trahison de Cronstedt. — Chant lugubre du poëte Tegner.

J'ai passé bien des jours et bien des nuits dans l'intérieur de la forteresse de Sveaborg, tant en 1842 et en 1843 qu'en 1850 et 1851. A cette dernière époque, j'allais chez l'amiral Lermontoff, commandant de la place, avec la famille duquel j'entretenais les relations les plus agréables. Voici une aventure assez curieuse qui signala l'une de mes premières visites.

C'était le 31 octobre 1850 : le temps, orageux depuis quelques jours, étant redevenu calme, j'étais allé me promener sur le port de Helsingfors. Un aide de camp de l'amiral Lermontoff, qui arri-

vait de Sveaborg dans son bateau, m'ayant aperçu, m'appela.

« Voulez-vous, me dit-il, venir avec moi à la forteresse ? C'est aujourd'hui l'ouverture des bals du club ; l'amiral m'a chargé de vous amener pour dîner.

— Quand partez-vous ?

— Dans dix minutes : le temps seulement de prendre une boîte de cigares chez Decker. M'accompagnez-vous ?

— Mais, si j'accepte, il faut bien me donner le temps d'aller mettre un habit.

— C'est inutile ; le bal est sans façon : les hommes en surtout, les dames en robe montante.

— Alors, je suis des vôtres. »

Après le dîner, je me rendis au club avec toute la famille Lermontoff, sauf les demoiselles, qui avaient préféré rester à la maison avec leur gouvernante. Nous étions en voiture, car la pluie recommençait à tomber. Le club occupe un des bâtiments intérieurs de la forteresse. Le local en est assez vaste ; il se compose d'une salle de bal, d'un salon de réception, d'une salle de billard, de salons de jeu, d'un salon de toilette pour les dames, d'un buffet et d'une salle à manger. Ce sont les mêmes appartements qui étaient réservés aux rois de Suède lorsqu'ils étaient encore maîtres de Sveaborg. Murs épais, voûtes basses et puissamment ar-

quées, fenêtres étranglées en forme de meurtrières, percées en biais, de manière à pointer toutes vers l'unique passe du golfe praticable aux navires de guerre. J'étais là en pleines casemates; le bruit de l'orchestre me faisait l'effet du bruit du canon : qui sait si le parquet sur lequel on dansait ne couvrait pas une mine?

Je fis le tour du bal au bras de l'amiral Lermontoff. A son approche, les officiers faisaient le salut militaire, les dames se levaient. Il causait, autant que possible, avec tout le monde; un oubli de sa part eût paru une disgrâce. O prestige du pouvoir! Société étrange, du reste, surtout dans sa partie féminine, que la société de Sveaborg : société russe pur sang, ni aristocratique, ni bourgeoise, ni plébéienne; quelque chose de bâtard, d'une culture problématique, mais d'une prétention sans égale. Et quel genre! quelles conversations! quelles toilettes! La femme de l'amiral, belle et gracieuse personne, était là comme égarée. Fleur au milieu des ronces, ou plutôt, suivant l'expression d'une dame de Helsingfors, « gazelle au milieu des louves; » car ces matrones qui la saluaient jusqu'à terre lui portaient une jalousie féroce, et ne manquaient aucune occasion de la mordre jusqu'au sang.

Au bout d'une heure et demie, mourant d'ennui, je m'échappai. Un équipage était à la porte du club

à m'attendre; je n'y fis pas attention; je me croyais à quelques pas seulement de l'hôtel de l'amiral; il me sembla bon d'y aller à pied. Je marchai droit devant moi, à peu près un quart d'heure, j'arrivai sur les bords d'un bassin; je m'étais trompé; je fis un détour et marchai pendant un second quart d'heure; j'arrivai sur les bords de la mer. « Quoi donc, me dis-je, est-ce que je serais destiné ce soir à me jeter à l'eau? »

J'avisai une sentinelle; je m'approchai.

« La maison de l'amiral Lermontoff? lui demandai-je en russe.

— *Ja ni magou snaï* (Je ne puis pas savoir). »

Je joignis une autre sentinelle.

« La maison de l'amiral Lermontoff?

— *Bog snaï* (Dieu sait). »

Éternelle réponse des Russes quand ils ignorent en effet, ou qu'ils ne veulent rien dire.

Je commençais à m'inquiéter. L'obscurité était profonde, car Sveaborg est encore plus mal éclairé que Helsingfors. Le vent soufflait avec violence, la pluie pénétrait mes fourrures; de toutes parts, devant et derrière moi, se dressaient des murs à pic percés de meurtrières et garnis de canons; la voix des crieurs de nuit et des vedettes militaires s'y répercutait en écho sinistre. Où porter mes pas?

J'aperçus dans le lointain, en face de moi, une

lueur tremblotante ; ce ne pouvait être un feu follet, bien que Sveaborg, plus encore qu'un cimetière, soit une région funèbre. Je la pris pour guide ; bientôt je parvins au pied du poteau auquel elle était suspendue.

Un factionnaire me cria : « Qui vive ! » J'étais devant un dépôt de forçats.

Je répondis et fis un pas en avant.

Le factionnaire croisa la baïonnette.

En ce moment, un coup de vent, ayant soulevé ma pelisse, découvrit une petite croix de la Légion d'honneur que je portais à la boutonnière ; la lanterne du poteau la fit resplendir.

Le factionnaire me présenta les armes.

Je profitai de cette faveur pour renouveler mes informations ; je réussis à me faire comprendre ; le soldat m'indiqua ma route.

Arrivé à l'amirauté, je trouvai la porte fermée et toutes les lumières éteintes ; les gens, profitant de l'absence des maîtres, étaient allés boire. Je savais cependant que les demoiselles et leur gouvernante m'attendaient ; car il avait été convenu qu'avant de me rendre à la chaloupe qui devait me ramener en ville, j'irais leur dire adieu ; j'avais d'ailleurs à prendre chez l'amiral quelques objets que je voulais emporter.

Je frappai à la porte, j'appelai ; mais le moyen de se faire entendre au milieu des cris de toute

sorte qui troublent le silence de la forteresse pendant la nuit? Et puis point de sonnette!

« Il me faudra donc retourner au club! » disais-je en moi-même.

Le soldat qui était en faction devant l'hôtel, voyant enfin mon embarras, me confia à voix basse qu'à un endroit qu'il m'indiqua il y avait une petite porte qui, certainement, était restée ouverte.

« Imbécile! lui fis-je, pourquoi ne l'avoir pas dit plus tôt? »

J'entrai donc dans l'hôtel. Arrivé au premier étage par un escalier humide et d'une obscurité sépulcrale, je me heurtai contre une porte qui céda. Au même instant, un énorme chien de garde se mit à aboyer sourdement et à secouer sa chaîne; deux méchants roquets lui firent écho de leur voix grêle. Je refermai brusquement la porte et me précipitai en avant; je retrouvai l'escalier et montai au second. Là, en tâtonnant, je découvris une porte qui était fermée; la clef était à la serrure : je l'ouvris. Je traversai une chambre, puis une autre chambre; enfin, dans une troisième chambre, j'aperçus à la lueur d'un quinquet un soldat armé d'un fusil; ce soldat gardait la caisse de la marine. Me prenant, sans doute, pour quelqu'un de la maison, il ne dit mot. Je lui demandai où j'étais, et s'il y avait moyen de passer

outre. Il me répondit négativement, ajoutant que je devais faire le tour par la grande porte. J'étais horriblement agacé. Je résolus de sortir de ma position à tout prix. Un banc de bois mobile se présenta sous ma main ; je le saisis et l'emportai avec moi jusqu'au premier étage, où je cherchai de nouveau la porte de la chambre où étaient les chiens. Je frappai alors sur cette porte avec le banc à coups redoublés ; les chiens hurlaient, toute la maison était ébranlée. Enfin on m'entendit. La gouvernante, précédée d'un domestique qui avait mieux aimé se soûler à huis clos qu'au cabaret, accourut effrayée, A ma vue elle éclata de rire ; j'en fis autant ; mais en retournant le même soir à Helsingfors, je me promis bien de ne jamais remettre les pieds au club de Sveaborg.

Je décrirai maintenant avec le plus de détails et d'exactitude possibles cette célèbre forteresse, que l'on a surnommée à si juste titre *le Gibraltar du Nord*.

Sveaborg est situé à 5 kilomètres au sud-ouest de Helsingfors. C'est l'œuvre du feld-maréchal comte Ehrensvärd, un des hommes les plus illustres de la Suède. Commencée en 1749 sous le roi Frédérik, elle fut achevée en 1759 sous Gustave III ; les frais de construction montèrent à 25 millions de riksdalers banco (50 millions de francs).

Sveaborg est bâti sur sept îles, dites îles du Loup,

ou, selon d'autres, îles des Warègues, *Wargskären*. La plus grande passe qui conduise à son port, en allant en droite ligne du sud au nord, sous le phare de Gråharu, a 200 aunes (environ 150 mètres) de large et 23 mètres au moins de profondeur. Elle court entre l'île de Träskholm et l'île la plus méridionale du groupe, nommée Gustafswärd. Au nord de celle-ci sont situées les deux grandes îles de Wargön et de Stora-Öster-Svartö, de telle sorte cependant que Wargön touche plus à l'ouest. Ces trois îles sont étroitement reliées entre elles. Au nord-ouest des deux dernières, sur le côté opposé d'un détroit intermédiaire assez profond, se trouvent reliées également en un seul système les trois îles de Wester-Svartö, de Löven et de Lilla-Öster-Svartö. A l'ouest de Wester-Svartö, coule le détroit de Svartsund, large de 400 aunes et suffisamment profond. Sa situation, toutefois, le rend d'un abord incommode aux grands vaisseaux de guerre; en temps de paix, il reste sans exercice. Ce détroit est commandé à l'ouest par le fort de Långörn. Le long, à l'ouest de la pointe sud-est du promontoire sur lequel s'élève la ville de Helsingfors, s'ouvre une passe de 6 mètres seulement de profondeur, servant aux petits bâtiments qui arrivent par la voie des îles (*Skär*). Des sept îles de Sveaborg, quatre sont rangées en ligne du côté de la pleine mer, savoir Gustafswärd, Wargön, Wester-

Svartö et Långörn; les autres sont enfermées dans l'intérieur du port.

Gustafswärd, qui domine la passe principale, n'a pas moins de quatre lignes de fortifications enchevêtrées les unes dans les autres, avec 150 canons, partie en embrasures casematées, partie en batteries à barbette. Il y a là quatre bastions garnis chacun de fours à rougir les boulets et d'autres travaux de défense; à l'ouest, une grande citerne qui fournit de l'eau à toutes les îles de la forteresse; à l'est, sur la passe, un très-beau port, nommé Kungsporten, auquel on aborde par un escalier en pierre plongeant à quelques pieds dans l'eau.

Wargön, reliée en partie à Gustafswärd, a environ 800 mètres de long sur 270 de large. Il s'y trouve un chemin couvert derrière lequel, enveloppant l'île tout entière, s'élèvent dix bastions avec des murs de 9 à 13 mètres de haut, qui forment ensemble comme une ceinture de rochers à pic. Ces bastions, presque partout casematés de même que les courtines, ont aussi une partie de leurs canons à découvert. Deux d'entre eux portent les noms de *Dygd* et de *Åra* et font face au ravelin dit *Godt-Samvete*. Au côté nord de Wargön et en deçà des fortifications extérieures, sont les docks construits par les célèbres ingénieurs suédois Chapman et Thunberg. Près de ces docks, dans la longueur

de l'île, s'étendent les fortifications intérieures au centre desquelles, sur une grande place, se trouve le tombeau d'Ehrensvärd.

Ce tombeau consiste en un sarcophage de granit, terminé à chaque extrémité par une poupe et une proue en bronze, de manière à former comme un navire dont la tête et la queue seraient en bronze et le corps en granit. Au-dessus est placé un bouclier en bronze, surmonté d'un immense casque aussi en bronze, auprès duquel s'allonge un grand glaive avec son baudrier. On y voit ensuite une croix russe, puis une croix de Malte, aux quatre croisillons de laquelle sont quatre têtes d'anges.

Une légende gravée sur le tombeau rappelle la date de la fondation de Sveaborg et le nom du souverain sous lequel cette fondation a eu lieu; au-dessous de cette légende est l'épitaphe d'Ehrensvärd, consistant en ces simples mots : *Ici repose Auguste Ehrensvärd, entouré de ses œuvres : la forteresse de Sveaborg et la flotte de l'armée.*

Les fortifications intérieures de Wargön sont composées de grands et solides bâtiments percés de créneaux ou de meurtrières pour les mortiers, les canons et les fusils. Il y a trois bastions. Les magasins de poudre, les boulangeries, etc., sont couverts en cuivre et à l'épreuve de la bombe. L'armement de Wargön est de 200 canons ou mortiers.

Stora Öster-Svartö, située au nord-est de Wargön, se joint à elle par trois ponts; elle a environ 1000 mètres de long sur 400 de large. Le pont de cette île est entouré d'une fortification simple avec six bastions et un armement de 180 canons, la plupart en batteries à barbettes, qui tous, sur une ligne fort étendue, sont placés de manière à battre de flanc ou d'enfilade les navires qui voudraient franchir la grande passe. L'entrée de Wargön est défendue par le fort Hessenstein, de 40 canons et plus, et par le fort Ehrensvärd, d'environ 30 canons. Ce dernier est formé d'un corps de bâtiment d'une façade de 500 mètres avec deux fronts bastionnés et deux ailes, le tout d'un très-beau style. A Stora Öster-Svartö, se trouve un emplacement pour une nombreuse flottille, de même qu'un port intérieur, un hangar pour les vaisseaux et d'autres établissements.

Lilla Öster-Svartö est entourée d'une ligne de fortification simple, flanquée de quatre bastions armés d'environ 90 canons, dont un tiers en batteries casematées. Cette ligne défend à la fois le port et le détroit intermédiaire, de même que les autres parties de ce détroit tournées du côté de Stora Öster-Svartö et de Wargön.

Wester-Svartö, reliée à l'île précédente par un pont, est, comme elle, entourée d'une ligne de fortification simple; mais elle n'a que deux bastions;

elle possède en outre un fort dit de Löven, bâti sur la petite île du même nom, qu'un pont joint à ses rochers. L'armement de Wester-Svartö est de 60 à 70 canons, pointés la plupart vers Svartsund.

A l'ouest de Svartsund se trouve l'île de Långörn, la dernière et la plus éloignée de la forteresse; elle a 330 mètres de long sur 120 de large. Son rivage est défendu par une ligne fortifiée de 5 mètres de haut, avec 40 canons en batteries à barbettes; au sud, un bastion en face duquel s'élève un rempart final dont les murs sont hauts de 6 mètres et demi et armés d'une vingtaine de canons, partie découverts, partie dans deux casemates très-étroites. C'est à Långörn que sont enfermés les prisonniers d'État.

Les grandes îles de Sveaborg sont toutes habitées. A Wester-Svartö se trouvent le lazaret de la flotte, des magasins, une boulangerie, un grand moulin à vent, et un certain nombre de casernes; les chantiers sont ailleurs. Wargön est le siége administratif de la forteresse. C'est là qu'est l'hôtel du commandant, ainsi que les divers bureaux dépendant de sa chancellerie.

La population de Sveaborg est de 6000 âmes, non compris la garnison, qui s'élève ordinairement en temps de paix à 3000 hommes, et 1000 forçats ou prisonniers.

La société, ou plutôt ce qu'on appelle la société

à Sveaborg, est, comme je l'ai déjà indiqué, presque entièrement russe; elle communique peu avec celle de Helsingfors, qui la dédaigne. Ce n'est guère que deux fois l'an, à l'occasion d'un grand bal donné par le commandant de la forteresse, que les deux sociétés se rencontrent. Mais cette réunion officielle est froide, guindée ; les Helsingforsiens y sont mal à l'aise, et n'aspirent, pendant toute la soirée, qu'au moment où ils pourront se retirer.

La garnison de la place se compose aussi de soldats russes, auxquels il faut ajouter un grand nombre de Polonais incorporés. En temps ordinaire, cette garnison est assez oisive : elle n'est guère employée qu'à monter la garde aux divers postes de la forteresse et à surveiller les prisonniers. Parmi ceux-ci se trouvait, il y a quelques années, le fils d'un général polonais nouvellement sorti de l'université de Vilna. Il avait été condamné à trois ans de détention, mais il en fit plus de dix, après lesquels il fut incorporé dans la garnison de Sveaborg comme sous-officier, avec obligation de servir pendant douze ans dans ce grade avant de monter à celui d'officier. Ce jeune homme venait souvent à Helsingfors sous la garde d'un soldat. Il était d'un esprit distingué et excitait partout une vive sympathie. On cherchait par tous les moyens à lui alléger

les peines de sa détention, sans porter ombrage au gouvernement russe.

Plus d'une fois les étudiants de la ville, grisant le soldat qui l'accompagnait, emmenèrent subrepticement le captif dans leurs joyeuses réunions. Ces manœuvres furent enfin découvertes, et provoquèrent une ordonnance d'après laquelle aucun prisonnier ne pouvait désormais sortir de Sveaborg sans être suivi au moins de deux soldats [1].

Les soldats de la garnison de Sveaborg occupent les casernes situées dans les îles. Il en est de même

1. Il faut bien distinguer ici entre les prisonniers politiques et les forçats ordinaires. Les premiers, enfermés, comme je l'ai dit, dans Långörn, ne sortent de prison que lorsque le terme de leur peine est expiré ou que grâce leur est accordée. Il n'en est pas de même des derniers. Ceux-ci sont employés à divers travaux, soit dans l'intérieur de la forteresse, soit dans la ville de Helsingfors. Les particuliers sont même autorisés à les employer pour leur compte, mais à la condition d'en répondre. Les forçats portent un habit de gros drap foncé, uni ou à grands carreaux, tel à peu près que celui de nos galériens. Ceux d'entre eux qui sont condamnés à perpétuité, les seuls, soit dit en passant, qui ne franchissent jamais les limites de Sveaborg, portent cousu sur le dos un losange en drap noir. Une grosse chaîne est rivée à deux anneaux fixés à chacun de leurs pieds; ils la relèvent par le milieu au moyen d'une courroie, ce qui ne les empêche pas de faire un grand bruit en marchant. Tous ces malheureux ont un aspect repoussant et sont d'une effrayante malpropreté. Ils vont cependant au bain une fois par semaine; on les y conduit en rang, deux à deux, chacun portant sous son bras son linge et le paquet de verges de bouleau dont ils se fouettent le corps pour activer l'action de la vapeur. La privation du bain pour un prisonnier russe ou finlandais équivaudrait presque à une condamnation à mort.

des officiers, qui jouissent en outre d'un club ou salle de société où ils passent la plus grande partie du jour à fumer, à boire et à jouer au billard. C'est ce même club au sortir duquel je me suis perdu un soir dans la forteresse.

Un autre logement singulier est affecté aux soldats : ce sont les vieux bâtiments de guerre hors de service. Dépouillés de leurs mâts et de leurs agrès, couverts, dans toute leur longueur, d'un toit à surface convexe, ils sont irrévocablement fixés au rivage par de grosses chaînes en fer : on a trouvé moyen de pratiquer dans leur carcasse des habitations chétives, il est vrai, mais assez vastes cependant et assez saines pour suppléer en cas de besoin à l'insuffisance des casernes.

Les maisons de Sveaborg sont généralement construites en briques et teintes en rouge : on les prendrait presque pour des usines. Elles sont solidement voûtées; les chambres y ressemblent à des casemates; jusqu'au salon où se donnent les bals publics, qui a l'air d'une redoute. Au reste, ceci est parfaitement d'accord avec l'état des rues de la place : ces rues sont sales, à peine pavées, et à chaque instant interrompues par des trous où dort une eau putride; pendant la nuit, quelques rares lanternes y projettent une lueur lugubre.

Les chantiers de Sveaborg ne sont guère occupés qu'aux réparations des bâtiments avariés. Ce n'est

qu'à Helsingfors, à Åbo et à Kaskö que se trouvent les véritables chantiers de construction de la Finlande. Depuis quelques années, le gouvernement russe y fait des commandes considérables. Quand j'ai quitté Helsingfors, en 1852, on y construisait, sous la direction de M. Sundeman, vice-consul de France, une frégate qui devait porter le nom d'*Olaf* et prendre un des premiers rangs parmi les navires de la flotte russe de la Baltique.

Sveaborg, bâti sur un sol presque entièrement granitique, ne produit que quelques légumes insuffisants. Les habitants s'approvisionnent à Helsingfors. Comme ils manquent de puits et de rivières, ils boivent pendant l'été de l'eau de citerne, et pendant l'hiver de la glace de mer fondue. On sait que cette glace n'est jamais salée.

La population de Sveaborg appartient à différents cultes. On trouve dans la place de fort belles églises russes ou luthériennes; on y trouve aussi, pour les soldats russes du rit musulman ou hébraïque, une mosquée et une synagogue passables. Les catholiques sont les seuls qui n'y ont pas de temples; et pourtant le nombre des catholiques civils ou militaires s'élève, à Sveaborg, à près de quinze cents.

Chaque année, à l'époque de Pâques, un dominicain de l'église de Wiborg vient leur prêter le secours de son ministère. Alors on dresse dans le

manége une sorte d'autel plus que simple, et c'est dans cette salle vide, sans dignité, que se réunissent les soldats et les bourgeois qui désirent profiter de la visite du pasteur. On consacre aussi au culte catholique, dans l'intérieur de la forteresse, pendant tout le séjour du prêtre, une salle publique servant à toutes sortes d'attributions, même à jouer la comédie et à faire de la musique. Là s'élève un autel orné de quelques oripeaux vieillis et décolorés; une table à jeu tient lieu de crédence.

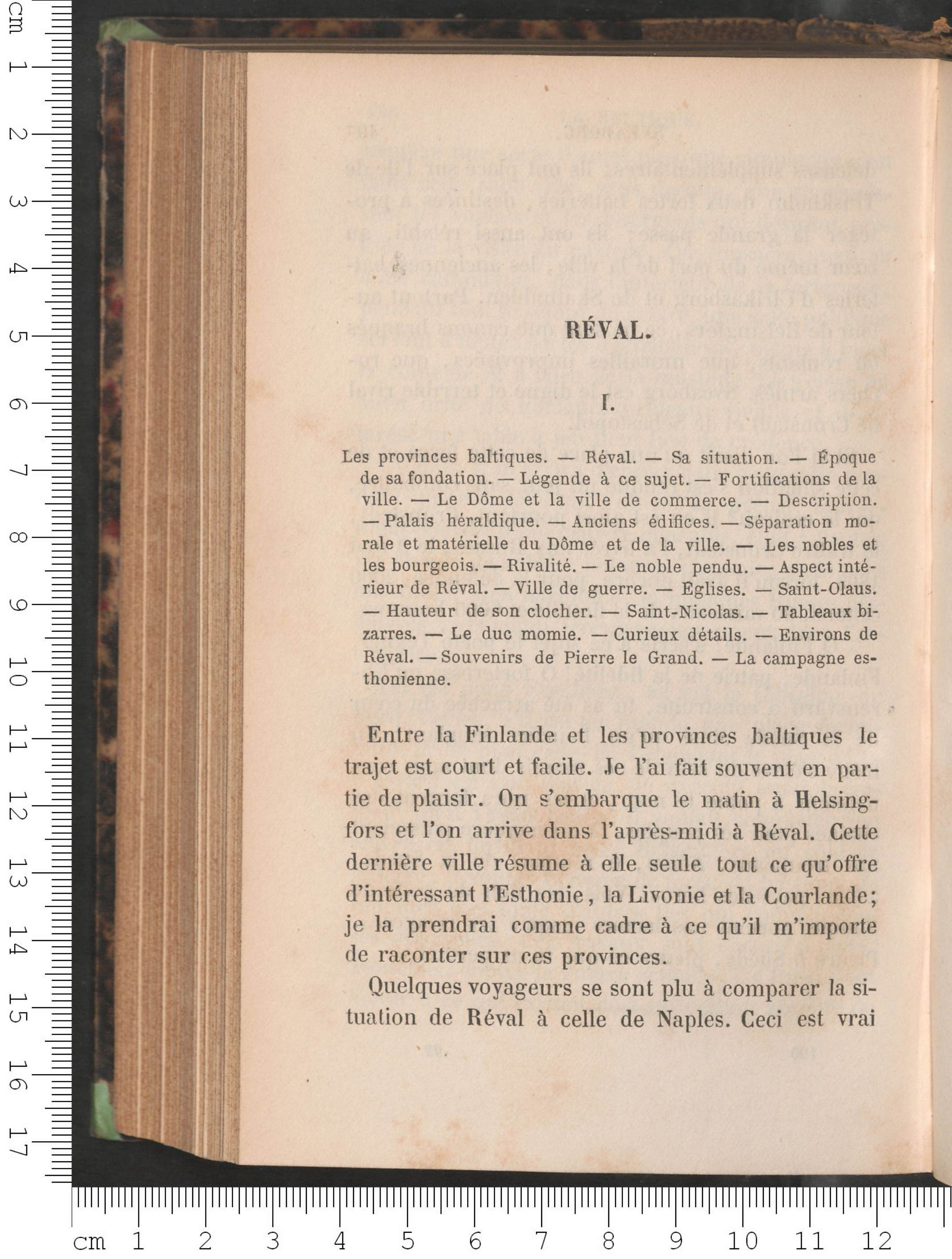
Un jour, il m'arriva d'entrer dans cette salle pendant qu'on y célébrait l'office. Le prêtre, lourdement couvert d'une pauvre chasuble, était à l'autel; un chœur de soldats polonais chantait, mais sans ensemble, sans harmonie, et quelques Russes désœuvrés circulaient irrévérencieusement dans l'assemblée.

Tel est donc Sveaborg, tel est le Gibraltar du Nord. Certes, s'il est au monde une place formidable, c'est bien celle-là. Cependant le plan d'Ehrensvärd est loin d'avoir été exécuté aussi largement qu'il l'avait conçu. Il voulait compléter son œuvre en fortifiant aussi Helsingfors du côté de la terre; il voulait hérisser de forts, de bastions, de redoutes une foule d'autres îles qui commandent ses approches. Ces travaux sont encore à faire. Toutefois, depuis la guerre actuelle, les Russes ont ajouté à ce qui existait déjà un certain nombre de

défenses supplémentaires; ils ont placé sur l'île de Träskholm deux fortes batteries, destinées à protéger la grande passe; ils ont aussi rétabli, au cœur même du port de la ville, les anciennes batteries d'Ulrikasborg et de Skattudden. Partout autour de Helsingfors, ce ne sont que canons braqués ou roulants, que murailles improvisées, que rochers armés. Sveaborg est le digne et terrible rival de Cronstadt et de Sébastopol.

Et si l'on disait qu'une place de cette force et de cette situation s'est rendue un jour sans combattre, qui le croirait? Il en est ainsi pourtant. Cronstedt, le traître Cronstedt, l'a livrée aux Russes, le 3 mai 1808, lorsqu'il avait encore, pour la défendre, 2000 canons, 80 vaisseaux de la flottille et 6000 hommes.

« O Finlande! s'écrie à ce sujet le poëte Tegner, Finlande, patrie de la fidélité! O forteresse qu'Ehrensvärd a construite, tu as été arrachée du cœur de la Suède ainsi qu'un bouclier sanglant! Un trône s'élève du sein de ces marais dont nous connaissons à peine le nom, et les tsars forgent des chaînes pour les peuples, là où naguère paissaient nos troupeaux. Adieu, ô rempart de la Suède, adieu, pays des héros! Vois, les flots du golfe de Bottnie portent nos larmes jusqu'à tes rivages.... Pleure ô Suède, pleure ce que tu as perdu! »



RÉVAL.

I.

Les provinces baltiques. — Réval. — Sa situation. — Époque de sa fondation. — Légende à ce sujet. — Fortifications de la ville. — Le Dôme et la ville de commerce. — Description. — Palais héraldique. — Anciens édifices. — Séparation morale et matérielle du Dôme et de la ville. — Les nobles et les bourgeois. — Rivalité. — Le noble pendu. — Aspect intérieur de Réval. — Ville de guerre. — Eglises. — Saint-Olaus. — Hauteur de son clocher. — Saint-Nicolas. — Tableaux bizarres. — Le duc momie. — Curieux détails. — Environs de Réval. — Souvenirs de Pierre le Grand. — La campagne esthonienne.

Entre la Finlande et les provinces baltiques le trajet est court et facile. Je l'ai fait souvent en partie de plaisir. On s'embarque le matin à Helsingfors et l'on arrive dans l'après-midi à Réval. Cette dernière ville résume à elle seule tout ce qu'offre d'intéressant l'Esthonie, la Livonie et la Courlande; je la prendrai comme cadre à ce qu'il m'importe de raconter sur ces provinces.

Quelques voyageurs se sont plu à comparer la situation de Réval à celle de Naples. Ceci est vrai

sous plus d'un rapport. Lorsque, par un beau jour d'été, on arrive à Réval du côté de la mer, le coup d'œil est magnifique. Au fond, la ville avec ses églises et ses clochers, le Dôme avec ses hauts édifices, la forteresse avec ses castels, le port militaire, le port marchand ; à droite, des prairies, des champs cultivés, et, comme point extrême, le fort de Carlsön; à gauche, le château impérial de Catharinenthal perçant à travers de riches ombrages, les ruines du couvent de Marienthal, enfin le domaine de Wiem avec sa luxueuse habitation et ses vastes parcs. Rien ne masque ce panorama ; les rochers et les écueils qui hérissent presque partout les côtes de la Baltique et du golfe de Finlande lui laissent l'espace libre, en sorte que l'œil peut l'embrasser dans tout son ensemble.

Réval est une des plus anciennes villes des provinces baltiques. Sa fondation remonte aux premières années du XIIIe siècle (1219). A cette époque, les Finnois établis au nord et au midi du golfe de Finlande étaient, de la part des rois danois et scandinaves, l'objet d'attaques incessantes ; le glaive et la croix se levaient sur leurs têtes ; en même temps que l'on cherchait à les conquérir, on voulait leur imposer la foi chrétienne. Les guerres d'alors étaient des croisades. Pendant longtemps les Finnois résistèrent ; enfin, vers l'an 1200, Waldemar Ier de Danemark, s'étant emparé du vieux château fort

de Lindanisse, qui défendait l'Esthonie, soumit ce pays à son sceptre. Lindanisse, dominant la mer, occupait une situation excellente : Waldemar résolut d'y bâtir une ville. Or, un jour qu'il chassait autour des murailles déjà commencées, un chevreuil passa tout à coup sous ses yeux ; le roi se mit à sa poursuite ; le chevreuil effrayé s'élança vers une montagne (le Dôme d'aujourd'hui) du haut de laquelle il fit un bond qui lui brisa les jambes. Telle est, suivant la légende, l'origine du nom de Réval (*Rehfall*, chute du chevreuil). Kotzebue soutient cette étymologie ; d'autres la prennent dans le mot danois *refwel*, qui signifie rocher. En esthonien, Réval se nomme *Tallinna*, synonyme de *Dani Linna*, ville ou château des Danois.

A peine Réval fut-il achevé qu'une population nombreuse se pressa dans ses murs. Bientôt le commerce y fleurit. C'était d'ailleurs une place excellente, tant pour maintenir les indigènes dans la soumission que pour défendre le pays contre les ennemis extérieurs. Aussi, ne tarda-t-on pas à la fortifier ; cela se fit aux frais des habitants ; le roi y consacra de son côté les deux tiers des amendes auxquelles étaient condamnés les criminels saisis en flagrant délit sur le territoire de la cité. Cependant ce n'est qu'au commencement du XIVe siècle qu'on entreprit d'élever le double mur et de creuser les fossés qui l'entourent du côté de la terre.

Ce mur et ces fossés ont résisté au temps et aux incendies ; on n'a rien négligé du reste pour les conserver, pour les étendre. Après avoir assuré la ville contre l'invasion d'une armée, on s'est efforcé de la rendre inabordable à une flotte. Tel qu'il est actuellement avec ses vieilles murailles, avec ses nombreuses tours, placées à 180 ou 200 mètres l'une de l'autre, avec son double rempart, ses tranchées, ses forts dont l'un s'avance dans la mer jusqu'à une distance de 600 mètres ; tel qu'il est, dis-je, au moment où il fixe de nouveau à un si haut point l'attention de l'Europe, Réval présente un aspect militaire des plus imposants, et qui, en cas d'attaque, doit faire pressentir une formidable résistance.

Réval se compose, à proprement parler, de deux villes : la ville du Dôme ou simplement le Dôme, et la ville de commerce, ou simplement la ville. La première s'échelonne sur une montagne située à une très-courte distance de la côte. La plupart des maisons y sont bâties dans le goût moderne. On y remarque entre autres le palais des comtes Stenbock, appartenant aujourd'hui à M. Ritter; son architecture est fort belle, et, du haut du balcon qui couronne le premier étage, la vue embrasse toute la ville et ses environs jusqu'au golfe de Finlande. C'est aussi sur le Dôme que s'élèvent le vieux château de Waldemar, l'hôtel du gouver-

neur civil et le bâtiment où siégent les autorités administratives de la province. On y voit également le palais héraldique de la noblesse d'Esthonie. La salle d'honneur de ce palais est ornée de blasons disposés en colonnes, ce qui lui donne un aspect imposant; au fond est le portrait en pied de Pierre le Grand, devant lequel, sur un piédestal de granit, se trouvent un buste en marbre blanc du même monarque et un buste d'Alexandre Ier; de chaque côté du portrait de Pierre le Grand, on voit, fixées au mur, deux tables en marbre noir où sont gravés en lettres d'or les noms des nobles esthoniens morts dans les guerres de 1812 et 1815. Quatre tables en marbre blanc couvrent, en outre, les murs latéraux de la salle avec les noms des autres nobles qui ont pris part à ces mêmes guerres et aux suivantes. Le palais héraldique de Réval possède un fonds d'archives des plus riches, auquel on a joint, il y a quelques années, un nombre considérable de précieux documents apportés de Königsberg.

J'ai dit que la plupart des maisons du Dôme étaient bâties dans le genre moderne; il en reste néanmoins encore assez des premières époques de sa fondation pour imprimer à la ville un caractère antique et féodal. Ce caractère éclate surtout dans la démarcation qui existe entre le Dôme, cité nobiliaire, et la ville. Un épais mur de pierre les sépare, percé seulement de deux portes voûtées :

l'une pour les voitures, assez large; l'autre pour les piétons, étroite et encaissant un escalier excessivement dur à monter. Une troisième porte met le faubourg du Dôme en communication directe avec la campagne. On l'appelle la porte du Dôme; elle est puissamment défendue par des fossés, des remparts et des bastions.

La ville s'étend à l'est du Dôme, bordée extérieurement à ses remparts d'une magnifique allée de tilleuls et de châtaigniers. Six portes inégalement espacées s'ouvrent dans son mur d'enceinte. Une de ces portes, dite porte du forgeron, *Schmiedepforte*, a été jadis le théâtre d'un événement tragique dont elle conserve encore aujourd'hui les stigmates. C'était à l'époque (1535) où la domination de l'ordre teutonique allait finir : de graves querelles s'élevaient chaque jour entre la noblesse et la bourgeoisie; celle-ci, gênée par la première dans l'exercice de ses droits, ne négligeait aucune occasion de représailles. Or il arriva qu'un certain baron Uxhüll de Riesenberg fit étrangler un de ses paysans dans l'enceinte même de la ville. La bourgeoisie, aussitôt, en vertu d'un privilége qui lui donnait droit de vie et de mort contre tout noble commettant un crime sur son territoire, mit le meurtrier hors la loi. Le baron Uxhüll ne tint aucun compte de cette déclaration, et, bravant les bourgeois révaliens, continua d'aller comme aupara-

vant dans leur ville. Il y fut arrêté, traduit en jugement et condamné à être pendu; ni son nom, ni son influence, ni les réclamations de son ordre ne purent faire casser la sentence. Il fut exécuté et enterré sous la *Schmiedepforte*. Cet événement ne fit que donner plus d'intensité à l'animosité réciproque des nobles et des bourgeois; de longues années s'écoulèrent au milieu de discussions et de violences de tout genre; enfin un acte de réconciliation fut signé entre les deux parties, acte qui, entre autres clauses, stipula que la *Schmiedepforte* serait murée, afin de cacher à tous les yeux l'endroit fatal où la justice bourgeoise avait fait couler le sang noble. Depuis 1794, elle a été rouverte, en sorte que maintenant il est permis à quiconque passe sous sa voûte de voir et de toucher la même pierre expiatoire sous laquelle fut enseveli le baron assassin.

Lorsqu'on parcourt les rues étroites et tortueuses de Réval, on est frappé de ces hautes maisons à pignon, de ces églises gothiques, de ces niches murales, de ces fenêtres, de ces portes à ogives que l'on y rencontre presque à chaque pas. C'est l'œuvre d'un goût souvent bizarre et faux; mais on y sent toujours une intention profonde, une volonté forte, une mystérieuse harmonie, fantôme d'un siècle qui semble avoir été pétrifié dans sa marche. L'architecture est de tous les arts, peut-être,

celui qui symbolise le mieux le génie des peuples. Tant que les vieux monuments sont debout, soyez sûr que ceux qui les habitent conservent quelque chose de l'idée et des instincts qui ont présidé à leur construction. Entrez dans une maison de Réval : à l'aspect de ces larges voûtes, de ces vestibules immenses, de ces échelles de bois mobiles qui servent à monter aux étages supérieurs, de cette grande salle de famille côtoyée par de toutes petites chambres, de ces anneaux de fer scellés aux murs de la façade et traversés par d'énormes chaînes, entraves ou barrières; à l'aspect de ces fenêtres lourdement grillées, de tous ces restes du passé, ne sentez-vous pas s'agiter sous vos pieds la poussière des ancêtres et leur esprit passer dans les contemporains qui vivent où ils ont vécu? Quant à moi, j'ai été saisi plus d'une fois de ces réflexions dans mes visites à Réval; j'aimais, du reste, son antique physionomie; elle va bien à son climat, à sa nature. Et puis, Réval n'est-il pas une place de guerre? Quoi de mieux approprié à cette destination que des maisons dont chaque fenêtre ressemble à une meurtrière, dont chaque porte a l'air d'une poterne, dont les vastes et mystérieux intérieurs ont toute aptitude à être transformés soudain en casernes, en arsenaux ou en redoutes?

Parmi les anciens monuments que possède Réval, il faut compter en première ligne les églises.

Elles sont nombreuses : deux pour les Allemands (Saint-Nicolas et Saint-Olaus), une pour les Suédois et les Finnois (Saint-Michel), deux pour les Russes (nommées également Saint-Nicolas et Saint-Michel), une pour les Esthoniens (l'église du Saint-Esprit) et une pour les catholiques. Il faut citer en outre l'église du Dôme, les cinq églises des faubourgs, le temple des Herrnhutes et la synagogue.

De toutes ces églises, la plus vénérable par son antiquité est celle du Saint-Esprit : elle date de l'année 1284, par conséquent d'une époque antérieure au style gothique. On y prêche, les dimanches ordinaires, en esthonien, les jours de fête en allemand, et, chose singulière! dans certaines circonstances, en latin.

Saint-Olaus l'emporte sur toutes les autres églises par sa masse colossale et par la grandeur de son vaisseau. Victime de plusieurs incendies, notamment le 17 juin 1820, jour d'épouvantable orage, où la foudre mit le feu à son clocher, elle a été rebâtie depuis dans toute la pureté de ses formes gothiques primitives. Alexandre Ier donna pour cela 364 000 roubles assignats (environ 400 000 francs), auxquels Nicolas, son successeur, en ajouta 140 000 (environ 155 000 fr.); la ville de Lübeck envoya de son côté 2000 roubles (2300 fr.). Ce qui distingue particulièrement l'église de Saint-Olaus, c'est son clocher : après le dôme de Saint-

Pierre, qui a 162 mètres, et le clocher de la cathédrale de Strasbourg, qui en a 148, il est le plus haut de l'Europe : il compte 143 mètres. Le paysan d'Esthonie le mesure de l'œil avec un sentiment de fierté nationale ; à ses yeux Saint-Olaus est la gloire et la joie de la patrie : *Linna å ja illo.*

Sous le rapport de la grandeur, Saint-Nicolas suit immédiatement Saint-Olaus. On voit, dans cette église, un certain nombre d'œuvres d'art d'une époque très-reculée, des statues et des tableaux d'un étrange caractère. Je citerai parmi ces derniers une *fuite en Égypte*. La Vierge roule avec l'enfant Jésus dans un magnifique équipage à quatre chevaux ; saint Joseph en perruque poudrée est assis sur le siége, faisant les fonctions de cocher, tandis que des anges voltigent aux portières, protégeant les divins voyageurs contre les ardeurs du soleil et la poussière de la route. On dirait un riche seigneur esthonien qui se rend dans ses terres. L'auteur de cette singulière composition est resté inconnu. Ceci me rappelle un tableau du XIV[e] siècle que j'ai vu à Lübeck, où le peintre donne pour compagnon à Jésus-Christ dans sa marche au Calvaire les sept électeurs d'Allemagne. Ne représentait-on pas, il y quelques années, dans un musée céramique de New-York, Saül en redingote, la prophétesse d'Endor en soubrette et Samuel en robe de chambre et en bonnet de coton ?

Mais la plus grande curiosité de l'église Saint-Nicolas, c'est un cadavre momifié. Le sacristain qui sert de cicerone aux étrangers le leur montre en dernier lieu, comme le bouquet de la visite. On entre dans une chapelle : là est une estrade où est placé un sarcophage ou plutôt une niche ouverte en bois marbré de blanc et de noir. « Approchez ! » dit le sacristain. Vous voyez alors étendu dans la niche un corps humain d'une taille gigantesque; un manteau de velours noir l'enveloppe tout entier, sa tête est couverte d'une vaste perruque aux longues boucles; il porte une cravate de fine toile de Hollande brodée, des bas blancs en soie; ses mains reposent en croix sur sa poitrine. L'expression du visage est saisissante : c'est celle d'un homme mort subitement dans un paroxysme de fièvre; le ton en est gris, l'extrémité du nez endommagée, les lèvres minces et douloureusement tirées; la couleur de la peau du corps est d'un brun jaunâtre, la peau elle-même est dure comme du cuir. Cet étrange cadavre est celui de Charles-Eugène, duc de Croy, prince du Saint-Empire, marquis de Monte-Cornetto et de Renti, baron et seigneur, etc., etc.

Comment se trouve-t-il à Réval et à une telle place? Cette histoire est curieuse.

Le duc de Croy descendait d'une ancienne et illustre famille de Belgique, dont les aïeux tenaient

aux rois de Hongrie. Son père était Philippe, duc de Croy, et sa mère, Isabelle, comtesse de Bronchorst. Il naquit en 1651. A l'âge de vingt-cinq ans, il entra au service de Christian V, roi de Danemark, qui le nomma lieutenant général et commandant de la forteresse d'Helsingborg. Le Danemark était alors en guerre avec la Suède. La paix conclue, Croy prit congé de Christian et alla s'offrir à l'empereur Léopold Ier qui lui donna le bâton de feld-maréchal et le mit à la tête de ses armées. Il fit la guerre contre les Turcs, sur lesquels il remporta de nombreuses victoires. Tombé en disgrâce pour avoir levé prématurément le siége de Belgrade, il passa en Pologne, puis de là en Saxe et enfin en Russie, où Pierre le Grand l'employa contre Charles XII. Ici devait se terminer la carrière aventureuse du guerrier cosmopolite. Il fut blessé à Narwa et fait prisonnier. Les Suédois l'internèrent à Réval, où il mourut des suites de sa blessure, le 20 janvier 1702.

Le duc de Croy aimait le faste et la dépense ; il contracta d'énormes dettes qu'il ne put payer. Les bourgmestres de Reval, conformément aux lois existantes, et sans doute aussi pour provoquer l'intervention de la famille du défunt en faveur de ses créanciers, décidèrent qu'il serait privé de sépulture jusqu'à ce que ses dettes eussent été acquittées. On le déposa, couvert des vêtements de son

rang, dans un coin d'une chapelle funéraire de l'église Saint-Nicolas. Plusieurs années s'écoulèrent; ni sa famille ni personne au monde ne parut s'inquiéter de lui : cet homme, qui pendant sa vie avait mené si grand train et possédé de si beaux domaines, gisait là comme un pauvre n'ayant pas même un coin de terre où l'on pût ensevelir sa dépouille. Cela dura jusqu'à l'année 1819, époque à laquelle le marquis Paulucci, gouverneur des provinces baltiques, étant venu à Réval, eut pitié de l'illustre cadavre, et lui fit faire à ses frais la niche de bois où il repose aujourd'hui.

Je n'ai rien à dire des autres églises de Réval : celle du Dôme, bâtie en 1346 par Waldemar III et consacrée à la vierge Marie, n'est remarquable que par quelques tombeaux de grands personnages et par les écussons des nobles révaliens enterrés dans ses caveaux. Les ruines du couvent de Saint-Michel méritent plus d'attention. Ce couvent est antérieur à la ville elle-même; il fut fondé, en 1093, par Érik IV de Danemark, dans une de ces expéditions fugitives que les rois de ce pays firent en Esthonie, avant de s'en emparer définitivement. A en juger par ce qui reste, le couvent de Saint-Michel a dû former un monument splendide et d'un développement considérable. Il fut occupé d'abord par des bénédictines, puis par des religieuses de l'ordre de Cîteaux. Dans son voisinage, Knut V

entreprit la construction d'un couvent de dominicains qui fut achevé, en 1248, par Érik V. Suivant la chronique, on aurait trouvé, dans ce dernier couvent, sept des têtes des onze mille vierges, têtes qui, dans le temps, se seraient rendues célèbres par beaucoup de miracles.

Le couvent des dominicains a entièrement disparu; pas même un vestige matériel de l'endroit où il s'élevait. Quant aux ruines du couvent de Saint-Michel, elles ont été utilisées pour divers établissements. Ses vastes corridors à double étage, ses cellules, ses catacombes, servent de magasins et de caves; l'un de ses bâtiments détachés a été affecté au gymnase, un autre aux chapelains de l'église catholique, qui elle-même n'est autre chose que l'ancien réfectoire des moines. Cette dernière destination lui fut donnée, en 1799, par l'empereur Paul Ier, sur la proposition de don Castro de la Zerda, gouverneur d'Esthonie.

Si l'intérieur de la ville de Réval offre tant de monuments sévères du passé, ses environs, au contraire, brillent de tout l'éclat et de tous les agréments de l'âge moderne. Nous rencontrons d'abord le château impérial de Catharinenthal, magnifique résidence avec des jardins fleuris, des pièces d'eau rayonnantes et un immense parc richement ombragé. A côté du château s'élève un petit pavillon que Pierre Ier fit bâtir en 1714. C'est

là qu'en face du golfe qui s'étend au loin à l'horizon le grand homme venait rêver ses plans de domination universelle; c'est de là qu'il vit manœuvrer, pour la première fois, la première flotte russe qui eût encore paru sur une mer européenne; c'est de là enfin que, de concert avec le grand amiral Apraxin, lui n'étant encore que contre-amiral, et avec les aides de camp généraux Divier et Weide, il étudia attentivement la situation du port de Réval et résolut d'en faire un port militaire, ce qui fut exécuté. Cependant, tel qu'il est aujourd'hui, le port de Réval ne remonte qu'à l'année 1807; la direction de ce beau travail fut confiée à l'habile conseiller d'État Nordberg.

En 1804, l'empereur Alexandre fit faire d'importantes réparations au pavillon de Pierre le Grand; mais il eut soin que rien n'y fût changé, ni à l'extérieur ni à l'intérieur. On peut y voir encore la chambre qu'habitait le tsar dans le même état où il l'a laissée : son lit au ciel élevé, avec le couvre-pied vert; sa robe de chambre, ses pantoufles, son miroir de toilette, etc. Il y a dans tous ces souvenirs quelque chose qui impose singulièrement.

Le château de Catharinenthal date de 1718. Il fut construit par l'architecte Michetti. Pierre le Grand, étant venu visiter les travaux lorsqu'ils étaient déjà à moitié terminés, monta un jour sur le toit,

prit une truelle et un marteau et plaça de sa propre main trois tuiles. Afin qu'elles ne fussent pas confondues avec les autres, il évita de les recouvrir de mortier et de les blanchir; on les a toujours religieusement respectées. Pierre appela le château Catharinenthal, du nom de la tzarine Catherine, son épouse. Depuis la mort du fondateur, il a été plusieurs fois réparé et embelli. Derrière le parc s'élève une haute montagne, dite *Lanberget*, au sommet de laquelle on a placé un phare.

Encore des ruines : ce sont celles du couvent de Marienthal, fondé en 1407 par trois riches Têtes-Noires qui y prirent le froc et y appelèrent des frères et des sœurs de l'ordre de Sainte-Brigitte. Il fut détruit en partie par l'incendie, en 1564; les Russes brûlèrent le reste treize ans plus tard. C'était une belle construction gothique que le couvent de Marienthal; ses ruines sont pleines de majesté. Elles se trouvent sur un terrain appartenant au domaine de Wiem, au nord-est de Catharinenthal et à quatre kilomètres de la ville, avec laquelle, si l'on en croit un ancien récit, le couvent communiquait par un passage sous-marin.

Le domaine de Wiem forme, avec plusieurs autres propriétés telles que Wettenhof, Lovenruth, Liberté, Schwarzenbeck, Ziegelskoppel, Tischert, etc., un cortége d'embellissements des plus variés et des plus splendides. Jetés çà et là aux

environs de Réval, ils offrent tous les charmes qu'une nature accidentée et pittoresque, jointe à un art intelligent, peut emprunter à la proximité de la mer et à l'infini des horizons. Wiem appartient au comte Buxhoewden; rien n'a été négligé pour en faire un délicieux séjour. Toutefois Wiem rencontre dans Fall, propriété de la famille Beckendorff, un terrible rival. Fall est situé à 40 kilomètres de Réval, sur la route de Port-Baltique. Il y a là une belle rivière courant à travers une longue et large vallée, et se heurtant de temps en temps à des hauteurs qui la transforment en bruyantes cataractes. Des bois de sapins et de bouleaux, des sommets escarpés, des gorges profondes, de surprenantes éclaircies, des jardins, des ponts, des ruines factices, une église, un château gothique, des meubles anciens, un arrangement ingénieux, un luxe inouï, un caprice bizarre; tout cela fondu dans une harmonie pleine de raison et de goût : voilà Fall. L'étranger qui passe y reçoit une hospitalité gracieuse; il restera tant qu'il lui plaira sur le domaine : ce sera une des plus belles pages de ses tablettes. Ce qui donne à une visite à Fall un intérêt tout particulier, c'est que durant la route qui y conduit on peut observer la campagne d'Esthonie telle qu'elle se présente le plus généralement. Vous voyez devant vous des champs parfaitement cultivés, mais ne récompen-

sant que faiblement les efforts de l'homme; presque partout le sol y est plat, argileux, stérile. Les attributs sublimes ou charmants de la nature du Nord, ses forêts sombres, ses luxuriantes et fantasques verdures, ses collines et ses vallées, ses détroits et ses lacs couronnés d'arbres frais ou bordés de granit pourpré, ses rochers, ses îles, ses baies, ses écueils, cette calme et solennelle méditation de l'âme qui plane sur tout l'ensemble et en fait jaillir de radieuses poésies, l'Esthonie y reste tristement étrangère; c'est déjà l'avant-poste des landes et des bruyères de l'Allemagne septentrionale : l'habitant du véritable Nord n'y reconnaît point sa patrie.

II.

Détails statistiques sur les provinces baltiques. — Leur étendue. — Leur population. — Esquisse historique. — Nationalité des provinces baltiques. — Organisation administrative. — Les gouvernements impériaux. — Magistrature urbaine. — Les ghildes. — Singuliers règlements. — Brasseurs et vendeurs de bière. — Leur rôle politique. — Importance de leurs femmes et de leurs filles. — L'amour et la bière. — Tableaux symboliques. — Confrérie des Têtes-Noires. — Son organisation. — Sa mission. — Son code pénal. — Réception de Pierre le Grand et de ses successeurs dans la confrérie des Têtes-Noires.

Les provinces baltiques couvrent ensemble un espace de 1725 milles carrés géographiques, avec une population totale de 1 720 000 habitants, sur lesquels 830 000 appartiennent à la Livonie, 570 000

à la Courlande et 320 000 à l'Esthonie. Quant aux capitales, elles comptent : Riga, 62 000 âmes; Mitau, 21 000; Réval, 25 000. En défalquant la population des villes secondaires, qui monte à environ 76 000 âmes, il reste pour celle des campagnes 1 527 000 âmes; ce qui se résout, somme toute, pour la Livonie, à 978 habitants; pour la Courlande, à 1116; pour l'Esthonie, à 823 par mille carré. Ainsi les provinces baltiques, peu peuplées relativement aux grands pays de l'Europe méridionale, occupent, sous le rapport de la population, une position moyenne parmi les gouvernements russes[1].

Les habitants des provinces baltiques sont de races diverses, parmi lesquelles la race finnoise domine. Les Esthoniens ou Esthiens et les Lives en Esthonie et en Livonie, les Koures en Courlande, appartiennent à cette race; elle embrasse généralement les cultivateurs et les paysans; les nobles et les bourgeois sont Allemands, Russes ou Suédois. La Livonie comprend en outre des Lettons, peuple wendo-lithuanien, qui forment à peu près la moitié de sa population.

L'histoire des provinces baltiques est très-tour-

1. Kœppen adopte pour la Russie la classification suivante : *provinces très-peuplées*, celles qui comptent plus de 1400 habitants par mille carré; *provinces à population moyenne*, de 700 à 1400 habitants par mille carré; *provinces à population faible*, de moins de 700 habitants par mille carré.

mentée; cinq peuples se les sont disputées tour à tour : les Danois, les Allemands, les Polonais, les Suédois, les Russes. Ceux-ci sont enfin restés les maîtres exclusifs; leur occupation ou leur conquête porte les dates successives de 1710, 1721 et 1795.

Par suite de ces dominations multipliées, les provinces baltiques offrent dans leur organisation sociale et dans leurs usages nationaux une discordance qui nécessairement a dû nuire à leurs progrès. Chaque maître a voulu les marquer de son sceau. Toutefois l'influence allemande s'y fait surtout sentir; l'ordre Teutonique, qui les a possédées pendant plus de deux siècles, a eu tout le temps de les façonner à son gré, aidé en cela du concours d'émigrés nombreux qui désertaient l'Allemagne pour venir coloniser les provinces. La Russie lutte énergiquement depuis quelques années contre le vieil esprit national, afin d'y introner son propre génie. Y réussira-t-elle ? Jusqu'à présent du moins, les moyens qu'elle a employés, moyens que je n'apprécierai pas ici, semblent devoir lui donner une vive confiance dans l'avenir [1].

Les provinces baltiques sont pour la Russie d'une importance différente, suivant leur situation topographique et le caractère de leurs habitants.

1. Voir, pour la conduite politique de la Russie à l'égard des provinces baltiques, mon livre sur l'*Empereur Alexandre II*, Paris, librairie Nouvelle.

La Livonie lui donne des savants, des commerçants et des industriels ; la Courlande, des administrateurs et des diplomates ; l'Esthonie, des marins. Réval est une station de la flotte militaire de la Baltique.

Chacune des trois provinces forme un gouvernement particulier, sous l'administration d'un gouverneur civil, et leur ensemble un gouvernement général, sous les ordres d'un gouverneur militaire. Elles entrent ainsi dans la grande centralisation de l'empire. Mais, indépendamment de ces agents supérieurs dont l'autorité s'exerce sur tout le pays généralement, chaque ville des provinces baltiques a encore dans sa municipalité, dans son *magistrat*, un corps administratif qui régit directement et immédiatement ses intérêts particuliers. Ce corps est constitué d'après l'antique loi hanséatique et lübeckoise ; il jouit de priviléges importants, priviléges attaqués d'abord par Catherine II, mais rétablis par Paul Ier, et depuis confirmés, en partie du moins, par ses successeurs au moment de leur avénement au trône.

L'organisation de la magistrature urbaine varie suivant l'importance des villes. A Réval, elle se compose de quatre bourgmestres, d'un syndic, de quatorze conseillers, d'un secrétaire général, de deux sous-secrétaires, l'un attaché au tribunal inférieur de fret et de navigation, l'autre au tribunal de tutelle et de commerce ; enfin, d'un pro-secré-

taire ou greffier, d'un archiviste, d'un comptable, d'expéditionnaires et de copistes.

Une institution curieuse, qui date aussi de la Hanse et qui, sauf quelques modifications que je signalerai, est encore aujourd'hui en pleine vigueur à Réval, c'est l'association ou la ghilde chez les artisans et chez les marchands, mais dans des conditions différentes : la ghilde des artisans, placée sous la protection de saint Knut ou Canut, ne tend à établir entre ses membres qu'une communauté de secours et de plaisirs ; elle a sa maison de réunion, ses solennités, ses fêtes. Il n'en est pas ainsi de la ghilde des marchands : indépendamment de son action naturelle sur les intérêts de leur corporation, elle joue encore un rôle politique important dans les affaires générales de la ville.

La ghilde des marchands porte le nom de grande ghilde. Pour en faire partie, il faut d'abord avoir été Tête-Noire, puis avoir épousé la fille de l'un de ses membres. Quels sont les motifs de cette dernière condition ? Originairement, la grande ghilde se composait de deux corporations, celle des marchands et celle des brasseurs : elles ont été confondues depuis, mais sans sortir de la ghilde, qui seule a le droit exclusif de brasser et de vendre la bière, ce qui lui assure aussi conséquemment le droit exclusif de tenir des cabarets. Or, le droit de brasser et de vendre la bière n'appartient pas aux

membres de la ghilde comme tels, mais comme maris de leurs femmes; car, d'après les lois de la ghilde, c'est aux filles de ceux qui en font partie, et pas à d'autres, que revient la propriété du fonds. Comprend-on maintenant la seconde condition imposée aux aspirants à la ghilde? Il est évident, en effet, que si, d'un côté, ils ne peuvent y entrer sans être brasseurs ou vendeurs de bière, si, de l'autre, ils ne peuvent avoir de leur chef ni brasserie ni comptoir de vente, il faut de toute nécessité qu'ils s'allient à celles qui sont en état de les leur donner, c'est-à-dire aux filles mêmes des membres de la ghilde. Ceux-ci tiennent d'autant plus à cette condition, que, pour faire honneur à leur privilége, il leur importe de satisfaire avec exactitude et célérité à toutes les demandes, et par conséquent de posséder dans leur personnel le plus de brasseurs et de vendeurs possible.

Cette restriction du droit de brasser et de vendre la bière aux filles des membres de la ghilde est curieuse. A-t-on voulu par là les doter d'un nouvel appât qui les fît rechercher avec plus d'empressement?... Cependant, dans les dernières années, les chefs de la ghilde ayant considéré qu'il pouvait se présenter des cas où le sentiment de l'amour allumerait des feux aussi ardents que la spéculation sur la bière; des cas, en outre, où il serait avantageux à la ghilde elle-même d'admettre dans son

sein des individus signalés par d'autres mérites que par ceux de brasseurs et de cabaretiers, décidèrent que la main de leurs filles pourrait être accordée exceptionnellement à des aspirants non marchands; tandis que, d'un autre côté, leurs rangs s'ouvriraient à des marchands mariés ailleurs que dans leurs propres familles. Il fut interdit toutefois aux membres de cette catégorie de brasser ou de vendre de la bière de leur vivant, ce droit restant réservé, conformément à la loi commune, à leurs veuves ou à leurs filles.

J'ai dit que la grande ghilde jouissait de droits politiques importants. En effet, parmi les membres de la magistrature urbaine, douze au moins doivent être choisis dans son sein; savoir : deux bourgmestres et dix conseillers; ce qui met, comme on voit, l'administration des affaires de la ville presque entièrement entre ses mains.

Dans le vestibule de la maison de la grande ghilde, qui sert en même temps de Bourse aux habitants de Réval, trois tableaux frappent les regards. Le premier représente une tête de Maure, c'est l'écusson de la confrérie des Têtes-Noires; le second, Ève offrant à Adam le fruit de l'arbre du bien et du mal; le troisième, les armes de la grande ghilde. C'est l'expression symbolique des conditions exigées de celui qui veut entrer dans cette dernière, et de la cérémonie de sa réception.

La confrérie des Têtes-Noires date du milieu du XIV[e] siècle, c'est-à-dire de l'époque où les provinces baltiques passèrent de la domination des rois de Danemark sous celle de l'ordre Teutonique. Elle prit tout d'abord une attitude militante, son but étant de défendre le pays contre les ennemis intérieurs ou extérieurs qui menaçaient sa sécurité et son indépendance. A ce titre, elle fut honorée d'importants priviléges par les grands maîtres de Livonie. Ses armes consistaient en une tête de Maure ou plutôt en une effigie de saint Maurice, qu'elle avait choisi pour patron.

La confrérie des Têtes-Noires des provinces baltiques n'était pas la seule de ce genre qui existât en Europe. Bien avant qu'elle fût fondée, on en trouvait déjà de semblables en Allemagne, en Hollande et en Norvége, sous le nom de confrérie de Saint-Georges. C'était comme un souvenir et une imitation du vieux roi Arthur et de ses chevaliers de la table ronde. Peu à peu, toutes ces associations ont disparu ; les Têtes-Noires elles-mêmes, qui ont joué un rôle éclatant dans tant de villes, notamment à Wenden, à Wolmar et à Dorpat, ne se rencontrent plus aujourd'hui qu'à Riga et à Réval.

Je n'entreprendrai point de raconter l'histoire agitée de cette confrérie. Elle se distingua toujours par un ardent patriotisme, prête à toute heure à s'enfermer dans les forts, à monter sur les murailles ou

à se précipiter dans la mêlée. Que de fois son intrépidité et son dévouement n'ont-ils pas ramené la confiance au cœur des citoyens abattus! Mais, si elle savait protéger les villes, elle savait aussi faire respecter ses droits; nul, fût-il paré d'un triple blason, ne pouvait les violer impunément. Qu'on se rappelle l'exécution sanglante d'Üxküll de Riesenberg : ce sont les Têtes-Noires qui l'avaient provoquée.

La confrérie des Têtes-Noires se compose de membres titulaires et effectifs, dits *Frères cavaliers*, et de membres honoraires. Ceux-ci peuvent être pris indifféremment dans toute la corporation des marchands. Pour être reçu *Frère cavalier*, au contraire, il faut avoir appris le commerce chez un des membres de la confrérie et produire un certificat d'aptitude signé de sa main. Il n'y a d'exception que pour les étrangers, dont le certificat est accepté quel que soit son lieu d'origine. Ceux des *Frères cavaliers* qui déclarent vouloir s'établir à Réval doivent s'y rendre dans l'année de leur réception. S'ils manquent à cette condition et qu'ils n'aient pas d'excuse légitime, ils sont passibles d'une amende.

La confrérie des Têtes-Noires a pour chef un officier qui, d'après un rescrit donné par Catherine II en 1786, a le rang de capitaine de cavalerie dans l'armée impériale. Près de lui sont trois conseillers choisis parmi les douze plus anciens de la confrérie. Chacun de ces trois conseillers remplit tour à tour

pendant un an les fonctions d'officier et préside les réunions ordinaires. Dans les réunions solennelles, la présidence revient de droit au plus ancien de la confrérie. Après les conseillers viennent hiérarchiquement les huit plus anciens, et après ceux-ci, deux procureurs chargés de représenter les *Frères cavaliers* aux réunions, comme aussi d'y communiquer leurs observations et leurs propositions.

Dans ces réunions on s'occupe, outre les affaires générales de la confrérie, des plaintes portées contre ses membres; le conseil prononce judiciairement sur ces plaintes. Les récidives sont punies de l'exclusion formelle de la confrérie. Dans le cas où un confrère élu à un poste important refuse de l'accepter, il est condamné à une amende d'un skeppund (170 kilog.) de cire. S'il ne paye point, les magistrats municipaux font enlever ses poids et ses balances et fermer ses magasins. Les délits de moindre importance s'expient en portant publiquement une cymbale ou un bât ou en se mettant à cheval sur un canon. Si la faute est grave, on subit le supplice de la *jungfru*. La *jungfru* est un énorme bloc en chêne, creusé assez profondément pour qu'un homme puisse y entrer jusqu'à mi-corps. On l'apporte le soir dans la salle commune, et le coupable s'y introduit en présence de tous les confrères réunis; c'est à leurs yeux un supplice très-infamant. Celui qui dévoile une résolution prise par les anciens sur

des choses qui intéressent exclusivement la confrérie est enfermé dans un tonneau et roulé jusqu'à la porte de la salle du conseil. Un crime qualifié entraîne la dégradation : la confrérie se rassemble alors, et l'on raye solennellement le nom du coupable des matricules, pendant qu'un domestique, placé dans le vestibule, annonce son déshonneur en sonnant bruyamment d'une clochette. Voilà bien des bizarreries ! Les Têtes-Noires les prennent très au sérieux. N'en est-il pas ainsi de nos francs-maçons dans les épreuves non moins étranges qu'ils font subir à leurs adeptes ?

Le nombre des Têtes-Noires est plus ou moins grand, suivant que la ville est plus ou moins riche en jeunes marchands. Le service dans la confrérie est obligatoire jusqu'à l'âge de cinquante ans. Les Têtes-Noires ont porté successivement divers uniformes. Aujourd'hui, leur costume consiste en un habit bleu doublé de rouge, avec collet et parements rouges. Sur l'épaule gauche, une épaulette avec une tête de Maure, entourée de cette inscription : *Aut vincendum, aut moriendum ;* sur l'épaule droite, un nœud tressé. L'uniforme des anciens est richement brodé d'or, le chapeau orné de galons et de glands d'or. Chaque confrère nouvellement élu s'engage par écrit à s'habiller suivant l'ordonnance dans un délai fixé. La confrérie des Têtes-Noires a un drapeau sur lequel sa devise est brodée en or, ainsi

que le chiffre 1661, en souvenir de la victoire qu'ils ont remportée, à cette époque, en défendant Réval contre les Russes, et de la paix que le roi de Suède Charles IX conclut avec eux à Jerwen, près de Kardis.

Un des épisodes les plus intéressants de l'histoire des Têtes-Noires, c'est la réception de Pierre le Grand dans leur confrérie. Elle eut lieu le 26 décembre 1711. Pierre voulut que tout s'y passât suivant les formes ordinaires. On présenta d'abord au tzar un registre neuf où il inscrivit son nom. Pendant cette cérémonie, le président remplit de bière un grand pied de chevreuil en bois, coupe officielle de la confrérie, et le remit à un valet qui se tenait près de la porte, puis il se plaça devant ce valet. Le bourgmestre commença à battre sur des timbales une marche éclatante ; le président s'avança alors vers le côté de la salle où se trouvait Pierre le Grand, et, ayant pris la coupe des mains du valet, il pria l'empereur d'en lever le couvercle ; après quoi il la vida en son honneur au milieu du bruit des timbales et des canons placés, pour la circonstance, devant le perron de la maison. La coupe vidée, on la remplit de nouveau, et le président, en ayant à son tour levé le couvercle, la présenta au récipiendaire, qui la but d'un seul trait au milieu du même bruit de canons et de timbales que précédemment. Ainsi, Pierre le Grand fut reçu Tête-Noire. Il par-

courut ensuite la galerie de tableaux de la confrérie, but une seconde coupe avec du vin muscat, et se retira en laissant pour la caisse commune un don de trente ducats. Depuis Pierre le Grand, tous les souverains russes se sont fait un honneur d'inscrire leurs noms sur les matricules de la confrérie des Têtes-Noires : Alexandre Ier, le 10 mai 1804; Nicolas, le 31 octobre 1827; Alexandre II, le 20 juin 1829; chacun la comblant à l'envi des témoignages de sa munificence. Alexandre Ier, entre autres, décida que, dans les fêtes qu'elle célébrait tous les ans en mémoire de sa fondation, les honneurs militaires seraient rendus à son drapeau.

III.

Mouvement intellectuel dans les provinces baltiques. — Université de Dorpat. — Influence du gouvernement russe sur son organisation. — Littérature germano-moscovite. — Littérature esthonienne. — Ses quatre périodes. — Chants populaires. — Leur caractère. — Leur importance. — Quelques exemples. — La lune, le soleil et l'étoile. — Effets des chants esthoniens. — Comment nous les apprécions. — Réval pendant l'hiver. — Aspect morne. — Caractère des Révaliens. — Réval ville de bains. — Fécondité prodigieuse des dames de Réval. — Ses conséquences.

Le mouvement intellectuel des provinces baltiques a son siége principal à Dorpat, ville de Livonie, d'une population d'environ 12 000 âmes; car c'est là qu'est l'Université fondée par Gustave-

Adolphe, conservée et agrandie depuis par le gouvernement russe. Tous les colléges ou gymnases, de même que les moindres écoles du pays, relèvent de ce centre, dont ils reçoivent l'impulsion et la direction. L'Université de Dorpat est organisée d'après le système allemand, avec des innovations plus ou moins importantes que les derniers maîtres y ont introduites, afin d'en accommoder l'enseignement à leurs projets d'assimilation. Ainsi, la langue russe y est l'objet d'une culture assidue et privilégiée.

Je ne m'arrêterai point aux travaux scientifiques ou littéraires issus de l'inspiration universitaire; ils n'ont rien de précisément caractéristique; c'est de la science et de la littérature allemandes incrustées çà et là de quelques fleurons moscovites. Ce qui m'intéresse davantage, c'est la littérature primitive et nationale, la littérature esthonienne par conséquent. Ici, la mine est riche et variée, et les hommes ne manquent pas qui l'exploitent avec un patriotisme digne d'éloges.

On peut diviser l'histoire et la littérature esthoniennes en quatre périodes. La première, qui commence au temps les plus reculés, s'étend jusqu'à l'époque de Rossinius et de Stahl, en 1630; période d'initiation où les conceptions populaires cherchent à passer de l'expression orale à l'expression écrite. Elles se servent d'abord des signes runiques; puis,

les Allemands ayant pénétré dans le pays, elles leur empruntent les caractères gothiques; ce sont encore ceux d'aujourd'hui. La seconde période, qui va jusqu'à 1815, poursuit l'œuvre commencée : Rossinius et Stahl, deux savants patriotes, exercent la langue dans une foule de publications plus ou moins sérieuses; la Bible est traduite, et, avec elle, des catéchismes, des livres de prières; on recueille aussi quelques chants nationaux. La troisième période, qui se termine en 1817, voit se compléter la collection des livres d'Église. Elle produit aussi des ouvrages de linguistique et de jurisprudence, des calendriers, un petit journal, des poésies narratives, des mélanges. La quatrième période élargit les voies. La Finlande a donné l'exemple, l'Esthonie le suit; l'Esthonie creuse ses sources traditionnelles et y découvre d'inappréciables trésors. Chaque jour s'illustre d'une manifestation nouvelle. Mading, Knüffer, Holtz, Berg, Schmidt, Wilman, Henning, le comte Manteuffel, le docteur Kreutzwald sont à la tête du mouvement; des sociétés se forment et les explorations sont poussées sur une vaste échelle. La race esthonienne se montre digne de sa sœur de l'autre côté du golfe; les Lönnrot et les Castren ont trouvé de vaillants et généreux émules.

De même que la Finlande, l'Esthonie se complaît surtout dans ses vieux chants nationaux. Elle sent

que là est toute sa séve, toute son originalité, tout son génie. Ces chants sont nombreux ; ils jaillissent sous les pas des chercheurs. Les vieillards les ont conservés dans leur mémoire comme dans un sanctuaire inviolable. Chants variés à l'infini ; échos de l'histoire et de la vie, croyances populaires, sentiments intimes, joies, bonheurs, souffrances, amour, haine, résignation, vengeance : âme du peuple dans sa majesté idéale et dans ses effusions naïves. Bizarres, curieux sont ces chants, pleins de contradictions et de vulgarités étranges ; mais qu'importent les scories, si l'or bouillonne pur au fond du creuset ?

Un point caractéristique des chants esthoniens, c'est leur richesse en données mythologiques. Jusqu'à ce qu'on eût songé à les recueillir, la mythologie nationale était à peine connue : déplorable lacune pour l'étude des filiations et de l'histoire de la race. Maintenant, il est constaté que la mythologie esthonienne est identique à la mythologie finnoise : mêmes types, mêmes dieux, mêmes héros, mêmes croyances, mêmes fêtes. Il n'y a entre elles de différence que celle qui existe entre les deux branches d'un même tronc ; un peu plus ou un peu moins de verdure, une écorce plus ou moins épaisse, mais tout cela vivant de la même séve et s'unissant dans la même couronne.

Les chants esthoniens, ai-je dit, sont variés à

l'infini. En effet, c'est tantôt un événement historique, tantôt un fait local ; ici une légende, là un hymne ; le jeune combattant pousse des cris de guerre, la jeune fille soupire sa douleur ou conte ses espérances, la mère de famille célèbre son foyer, l'épouse son époux.

« O vents du ciel ! s'écrie la femme d'un brave parti pour la guerre ; saluez mon époux de votre voix bruyante ; grêle, porte-lui mon message ; nuage, dis-lui combien je le regrette ; ciel, donne-lui l'intelligence et la sagesse ; vapeurs de l'air, racontez-lui mon amour, faites-lui entendre les vœux de mon cœur !

« Voilà bien des mois que je soupire après lui, bien des semaines que je ne l'ai point vu : entre nous s'élèvent de grands bois, des sorbiers nombreux, de nobles tiges de pommiers.

« Que partout où il fait bondir son cheval il trouve un palais ! que partout où il le fait danser il trouve une étable ! que partout où il lui fait tracer un cercle il trouve une église. Que Dieu repose à ses côtés ! Et moi, quand y reposerai-je à mon tour, quand lui donnerai-je le baiser de bienvenue ? »

Je citerai aussi un chant très-ancien, bizarre de fantaisie, mais d'un sentiment plein de charme : c'est un petit drame.

« Il était une fille, une jeune fille : elle allait gar-

der son troupeau dans le bois ; elle y trouva un oiseau qu'elle rapporta avec elle dans sa maison. L'oiseau prit bientôt une forme humaine ; il se changea en une jeune vierge, la douce, la bonne Salme.

« Trois prétendants arrivèrent : le premier était fils de la lune, le second fils du soleil, le troisième fils d'une étoile.

« Le fils de la lune se rendit auprès de Salme, il conduisait un char attelé de soixante chevaux. Salme lui dit du haut de son grenier, de l'intérieur de sa maison de pierre : « Non, je n'irai point « dans la lune ; la lune fait trois choses qui me dé- « plaisent : elle se lève dans le brouillard du matin, « elle se lève quand le soleil monte, elle se lève « quand il descend. »

« Le fils du soleil se rendit auprès de Salme; il conduisait un char attelé de soixante chevaux. Salme lui dit de la lisière du bois : « Non, je n'irai « point dans la demeure du soleil : le soleil est mé- « chant et plein de caprices ; ses rayons déchirent « et changent le beau temps en mauvais ; si les « jours de la joyeuse moisson approchent, il tire « du sein de la terre des masses de vapeur ; quand « vient l'époque des semailles, il sèche et brûle « le grain, éclair et foudre, et frappe tous les « champs de stérilité. »

« Le fils de l'étoile se rendit auprès de Salme;

il conduisait un char attelé de soixante chevaux. Salme lui cria du haut de son grenier : « Conduis le cheval de l'étoile à l'écurie ; donne-« lui du foin à brassées, donne-lui de l'avoine à « pleines mains ; étends sur lui une fine couver-« ture, mets sous ses pieds un large tapis ; que ses « yeux dorment sous un voile de soie ; que ses « pieds reposent dans la paille fraîche. Et toi, fils « de l'étoile, prends place à cette blanche table, sur « ce banc fait de bois de sorbier ; voici des mets « bien préparés et assaisonnés avec les meilleures « épices. »

« Le fils de l'étoile entra dans la maison de Salme : « Mange, ô étoile ! bois, ô étoile ! étoile, vis ici « dans la joie ! »

« Le fils de l'étoile fit sonner son épée, son épée d'or ; il fit sonner ses éperons d'argent. « Je ne « veux point manger, je ne veux point boire ! Je « suis venu ici pour Salme ; viens donc auprès de « moi, ô Salme ! »

Salme lui répondit du haut de son grenier : « Cher jeune homme, cher fiancé, tu m'as donné « le temps de grandir, donne-moi aussi celui de « me parer. Il est difficile à l'orpheline de s'ha-« biller ; elle est lente à mettre sa ceinture, la « pauvre. Non, je n'ai point de mère, point de pa-« rents pour m'aider ; les vieilles femmes, les vieilles « filles du village sont là seulement auprès de moi ;

« ces femmes, ces filles ont le cœur dur, et leurs « conseils sont glacés. »

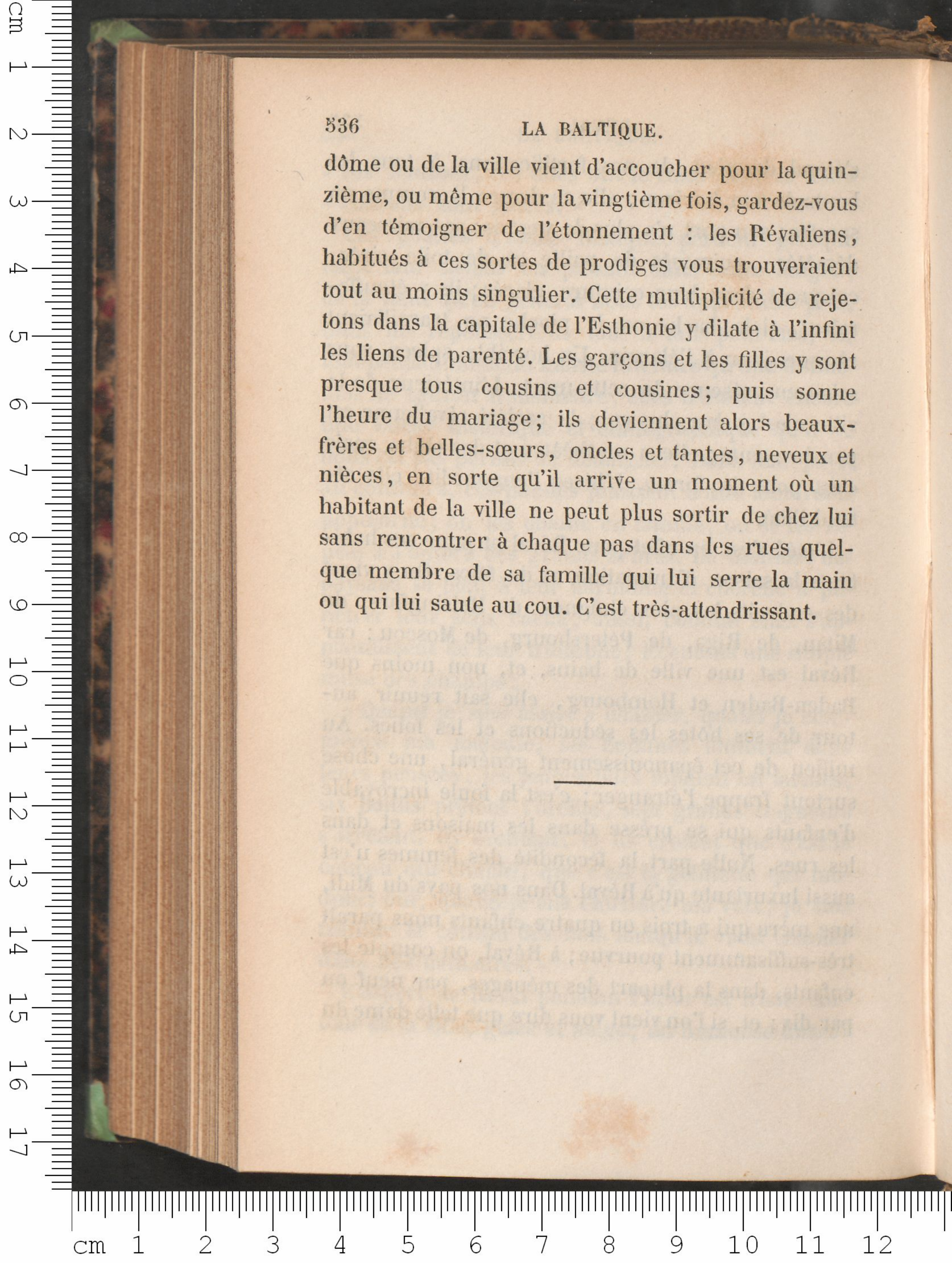
Ces poésies d'outre-Baltique perdent presque toute leur saveur en passant dans notre langue; de là vient qu'en général nous les apprécions peu; nous les repousserions tout à fait peut-être, si, indépendamment du mérite littéraire qu'une traduction ne saurait transmettre, elles n'avaient encore une valeur historique et ethnographique qu'il ne nous est pas permis de dédaigner. Dans leur pays, au contraire, ces poésies jouissent d'une admirable popularité; on les chante en famille, on se les répète à l'ombre des grands arbres. Le moindre des paysans se plaît à leur harmonie et cherche à pénétrer leur sens caché; aussi, comme elles s'applaudissent de leur triomphe! Écoutons une simple muse des champs :

« Quand je suis assise à chanter, quand je commence ma mélodie, les hommes tombent dans leurs pensées, les jeunes filles fondent en larmes; six baillis prêtent l'oreille, sept grands seigneurs s'arrêtent; ils écoutent, et ils croient que c'est le coucou qui chante, que c'est la gélinotte qui module; oui, quand je fais entendre ma voix, je suis comme le coucou des bois lorsqu'il vient chanter dans nos demeures. »

L'aspect de Réval pendant l'hiver est triste. Autour de la ville, glace et neige; un immense linceul

s'étend du pied de ses fortifications à tous les bouts de son horizon ; elle se dresse là comme un spectre ; son port n'a plus de vagues ; ses vaisseaux démâtés, cuirassés de paille et de toile cirée, craquent dans leur ceinture glacée ; ils y étoufferaient, si la hache ou la pioche ne travaillaient chaque jour à l'élargir. Un horrible spleen vous saisit en présence de cette mort. L'intérieur de la ville n'est guère plus gai ; la société révalienne est peu bruyante ; elle a un théâtre et des clubs, mais c'est pour la forme. L'hiver l'engourdit ; elle attend l'été.

L'été ! c'est en effet pour Réval et pour ses habitants la saison d'animation et de fêtes. On y vient des endroits les plus éloignés : de Helsingfors, de Mitau, de Riga, de Pétersbourg, de Moscou : car Réval est une ville de bains, et, non moins que Baden-Baden et Hombourg, elle sait réunir autour de ses hôtes les séductions et les folies. Au milieu de cet épanouissement général, une chose surtout frappe l'étranger ; c'est la foule incroyable d'enfants qui se presse dans les maisons et dans les rues. Nulle part la fécondité des femmes n'est aussi luxuriante qu'à Réval. Dans nos pays du Midi, une mère qui a trois ou quatre enfants nous paraît très-suffisamment pourvue ; à Réval, on compte les enfants, dans la plupart des ménages, par neuf ou par dix ; et, si l'on vient vous dire que telle dame du



dôme ou de la ville vient d'accoucher pour la quinzième, ou même pour la vingtième fois, gardez-vous d'en témoigner de l'étonnement : les Révaliens, habitués à ces sortes de prodiges vous trouveraient tout au moins singulier. Cette multiplicité de rejetons dans la capitale de l'Esthonie y dilate à l'infini les liens de parenté. Les garçons et les filles y sont presque tous cousins et cousines ; puis sonne l'heure du mariage ; ils deviennent alors beaux-frères et belles-sœurs, oncles et tantes, neveux et nièces, en sorte qu'il arrive un moment où un habitant de la ville ne peut plus sortir de chez lui sans rencontrer à chaque pas dans les rues quelque membre de sa famille qui lui serre la main ou qui lui saute au cou. C'est très-attendrissant.

CONCLUSION.

La dernière fois que je quittai Reval, je me rendis directement à Cronstadt, d'où je revins en France en passant par Copenhague. Ce serait le cas de décrire cette belle ville et de faire connaître en même temps l'intéressant pays dont elle est la capitale. Je compléterais ainsi mes études sur la Baltique. Mais que dire aujourd'hui du Danemark? Depuis près d'une année tout y est en suspens : sa constitution, assise sur de nouvelles bases en 1848, a été ébranlée; au moment où j'écris, les chambres se réunissent pour aviser; d'un autre côté, la question de l'hérédité danoise, d'abord résolue, semble menacée de retomber dans la région des problèmes. Au milieu d'incertitudes qui touchent aux bases mêmes de l'édifice social, je ne pourrais que me livrer à des conjectures dont la plupart peut-être seraient démenties par l'événement : mieux vaut donc m'abstenir et attendre. Plus tard, quand les temps seront redevenus sereins, quand la situation aura été nette-

ment définie, je reviendrai sur le Danemark; je raconterai ses mœurs, ses institutions, ses usages; je dirai ses hommes d'État, ses savants, ses poëtes, ses artistes; je parlerai aussi du monarque distingué qui le gouverne et de cette femme charmante qu'il a élevée jusqu'à lui par une union légitime. Toutefois, comme la Baltique n'est actuellement qu'un vaste champ de bataille, je ne dois pas différer plus longtemps de montrer dans quelles proportions le Danemark pourrait prendre part à la lutte. Son armée est vaillante et puissamment organisée; elle ne compterait pas moins, en cas de guerre, de 75 000 hommes; sa flotte est belle aussi : près de 120 bâtiments avec 1150 canons et 15 000 marins. Si l'on joint cet effectif à ceux déjà connus de la Suède et de la Norvége, on peut se faire une idée de l'aspect imposant que présenterait une prise d'armes générale des trois grands pays de la Baltique.

Sommes-nous destinés à voir un pareil spectacle? C'est le secret de l'avenir. Quoi qu'il arrive, que les puissances scandinaves se rallient ou non à la cause des puissances occidentales; que la Finlande soit rendue à la Suède ou qu'elle reste aux mains de la Russie; que l'Esthonie, la Livonie et la Courlande recouvrent leur antique indépendance nationale, ou qu'elles continuent de se transformer sous le feu de l'assimilation moscovite, le but que

je me suis proposé dans ce livre n'en sera pas moins atteint. Car, en traitant de la Baltique et en me maintenant, autant que possible, dans la situation contemporaine, je n'ai rien sacrifié à une actualité fugitive; m'efforçant de saisir, dans chaque question, le côté essentiel et durable, j'ai imprimé, je le crois, à mes récits un caractère que la fluctuation des événements ne saurait altérer. Si ces récits sont vrais aujourd'hui que nous sommes en guerre, ils seront vrais aussi demain, lorsque nous aurons recouvré enfin la douce et féconde sérénité de la paix.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

L'ILE DE GOTTLAND.

NORRKÖPING.

LE CANAL DE GOTHIE.

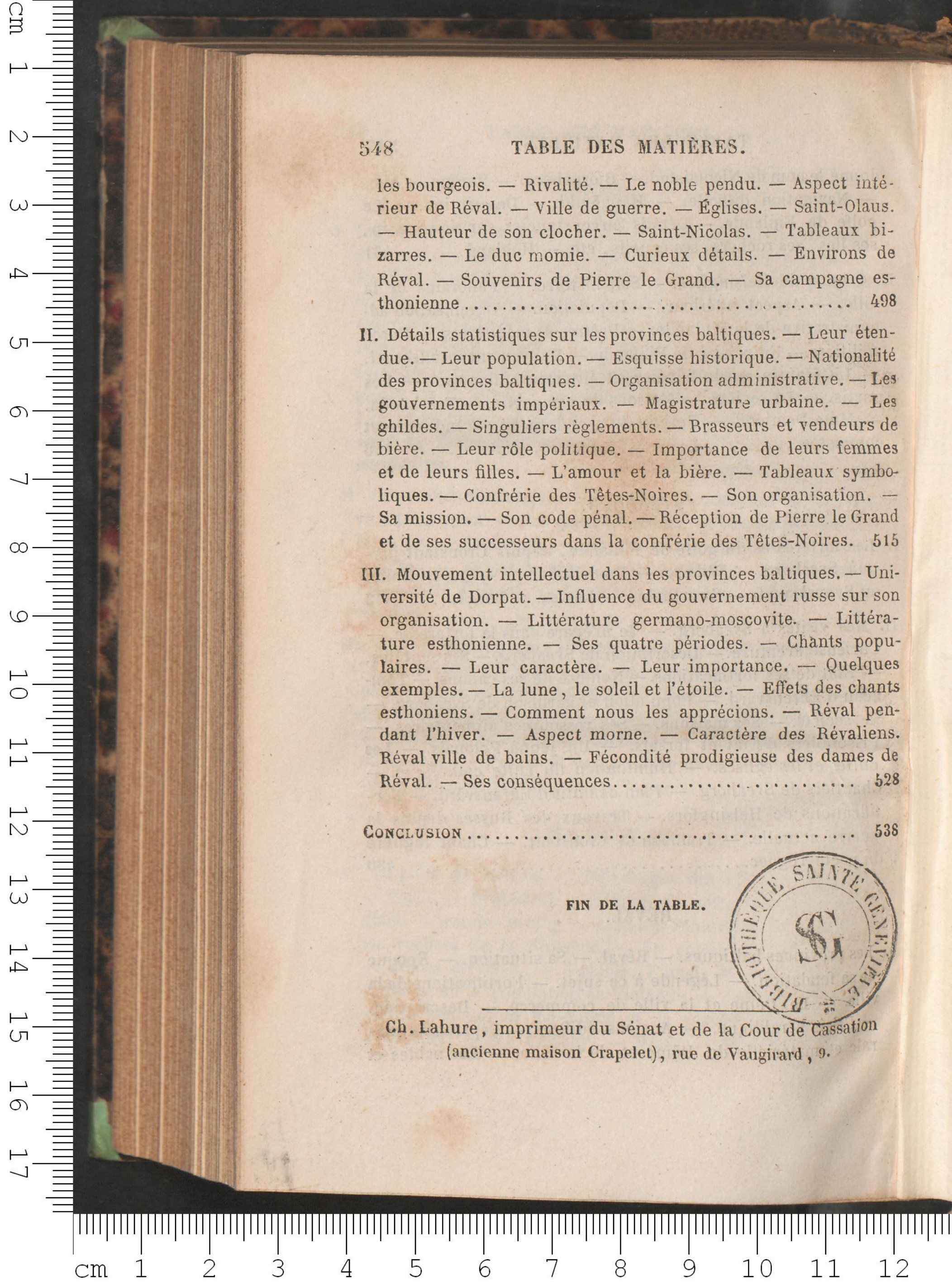
CARLBERG.

UPSAL.

HELSINGFORS.

SVEABORG.

RÉVAL.



FIN DE LA TABLE.

Ch. Lahure, imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
(ancienne maison Crapelet), rue de Vaugirard, 9.

